REVUE HISPANIQUE

Vol. 1

REVUE
HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

PUBLIÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

PREMIÈRE ANNÉE

1894

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes
82, RUE BONAPARTE, 82

1894

Reprinted with permission of the original publishers

by

KRAUS REPRINT CORPORATION

New York, 1961

Printed in Germany

LES LANGUES LITTÉRAIRES

DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL

Des trois langues littéraires qui, avec leurs dialectes et leurs variétés, se partagent, à l'exclusion du basque, la Péninsule hispanique depuis dix siècles, le castillan et le portugais sont devenus, sous des formes spéciales, les idiomes officiels de deux nations qui ont joué un grand rôle dans l'histoire au commencement de l'âge moderne ; la troisième, le catalan, subit le même sort que sa sœur jumelle en France : elle a été sacrifiée à son émule, le castillan, comme celle-là le fut à la langue d'oïl ; et quoique toujours plus ou moins cultivée dans un but purement artistique, elle a eu son expansion naturelle arrêtée, tandis que ses deux rivales se répandaient au dehors, spécialement dans le Nouveau-Monde, où elles ont toute chance de progresser et de se créer un champ d'action de plus en plus vaste, le castillan surtout. Celui-ci aurait de même éclipsé sans doute le portugais, si le Portugal n'avait pas recouvré en 1640 l'indépendance politique qu'il avait perdue en 1580 par son union avec l'Espagne.

Toutes trois issues du latin vulgaire, introduit dans la péninsule occidentale de l'Europe par les légions et les colonies romaines, et modifié au contact des différents langages qui y étaient parlés, ces langues possèdent un fonds de vocabulaire latin, en grande partie commun, accru par des subsides d'origines différentes, germanique, arabe et autres qui, pendant le moyen âge, les ont enrichies également sans en altérer le type.

Plus tard, dès le xve siècle surtout, le portugais et le castillan, par leur épanchement indépendant, ont obtenu, chacun pour son lexique, de nouvelles richesses empruntées aux langues des peuples avec lesquels ils se sont trouvés en contact; et ce trésor de nouveaux vocables, usités principalement dans les colonies du Portugal et de l'Espagne, s'est lui aussi, dans une certaine mesure, généralisé en grande partie dans leurs domaines européens.

Les influences littéraires et scientifiques, venues d'abord de la Provence et de l'Italie, puis surtout, dès le xviiie siècle, de la France, influences toujours croissantes, mais qui, de nos jours, ont pris un développement extraordinaire, aidées qu'elles ont été de tout temps par les études classiques, ont rempli le vocabulaire de ces langues de nouveaux termes, et les ont poussées, spécialement les deux premières, à en emprunter, plus ou moins correctement, un grand nombre au latin et au grec. Une partie considérable de ces vocables nouveaux sont devenus d'un usage général, maintes fois au préjudice du génie des langues hispaniques. Leur grammaire même, la syntaxe surtout, mais parfois aussi la morphologie, a été légèrement entamée, principalement dans le langage littéraire et dans celui de la conversation des hautes classes des villes, particulièrement des deux capitales Madrid et Lisbonne. Cette altération et ce trouble n'ont heureusement envahi que très légèrement jusqu'à ce jour le langage populaire; il en est cependant menacé par l'agent puissant qu'est la presse journalière dont la propagation s'est augmentée depuis une vingtaine d'années au delà de toute prévision.

Des trois idiomes qui font le sujet de cet aperçu, le portugais est celui qui, comme langue littéraire, a le plus souffert de ces influences perturbatrices, et dans une proportion telle que, de nos jours, il est peu d'écrivains qui n'aient subi l'effet de ce fade cosmopolitisme et ne s'en fassent même une gloire, non seulement par l'adoption inutile de mots français, mais aussi par l'emploi d'une syntaxe et de tournures que le langage populaire méconnaît et désavoue. On ne doit pas s'en étonner, puisque dans les hautes

classes et les classes moyennes des principales villes portugaises tout le monde connaît et parle plus ou moins bien le français, la littérature française y étant plus répandue que la précieuse littérature nationale, tant ancienne que moderne. Il faut cependant reconnaître que, depuis une dizaine d'années, surtout sur la scène, il s'est heureusement produit une réaction salutaire contre l'invasion outrée, sous la forme de mauvaises traductions, des comédies et des drames français, et que le théâtre franchement portugais y est maintenant le plus goûté. On doit avouer aussi que les éditions des bons auteurs de ce siècle se multiplient chaque jour, ce qui prouve que la littérature nationale est toujours estimée.

Si de ces éléments du langage — lexique, morphologie, syntaxe — nous passons à celui dont l'action est toujours concomitante et dominatrice, et qui, quoique inaperçue du plus grand nombre, n'en est pas moins persistante et efficace, — la phonologie, — nous voyons qu'elle a pris en castillan, en portugais et en catalan des développements entièrement indépendants de toute influence étrangère. Pour les deux premières de ces langues, ce développement s'est produit de telle façon qu'elles sont devenues de plus en plus distinctes, soit dans ce qu'elles ont perdu, soit dans ce qu'elles ont acquis de nouveaux matériaux et de nouvelles lois.

Je laisserai de côté pour le moment le catalan, dont l'évolution phonétique paraît être moins considérable si l'on en compare les anciennes formes aux formes modernes, toutes déguisées qu'elles soient par l'orthographe traditionnelle et avec quelque peu d'évidence qu'elles se présentent à un étranger qui, comme moi, n'ayant pas eu le loisir d'habiter le pays, ne peut, faute de travaux sûrs dans ce domaine si important, se faire une idée très nette de l'évolution qui a dû se produire là comme ailleurs. Je remets donc à plus tard de dresser l'inventaire des faits caractéristiques se rapportant à l'évolution phonétique du catalan, et je vais jeter un coup d'œil plus attentif, quoique

rapide, sur la phonologie des deux idiomes officiels de la péninsule.

Un fait est évident. Plus on descend dans le passé, plus le matériel phonétique des deux langues se ressemble. Cette ressemblance, toutefois, n'est pas si grande qu'elle puisse justifier l'hypothèse d'une langue commune, d'une phase romane hispano-portugaise, dont les deux idiomes seraient issus. En effet, la ressemblance que nous pouvons constater se retrouve surtout dans le système des consonnes, celui des voyelles se présentant à nous toujours distinct, aussi loin que nous puissions remonter.

L'orthographe, variable et individuelle avant l'introduction des livres imprimés, était sous la plume des scribes du moyen âge, on le reconnaît aujourd'hui, basée sur la représentation, plus ou moins fidèle, des sons du langage parlé, troublée quelquefois, il est vrai, par des velléités étymologiques dues à l'usage du latin comme langue écrite. Vers la fin du siècle dernier, l'Académie espagnole a très judicieusement proscrit l'étymologie à outrance comme régulatrice suprême de l'écriture, tandis que l'influence de l'orthographe française et le désir de faire des savants et des littérateurs une classe à part dans la société portugaise amenaient la nouvelle Académie de Lisbonne à suivre la route opposée, c'est-à-dire à perpétuer et à ériger en principe, en en tirant toutes les conséquences extrêmes, une tradition pédantesque de l'orthographe étymologique qui s'était lentement propagée dans la langue écrite, depuis l'introduction de l'imprimerie en Portugal, et y avait exercé, aussi bien qu'en Espagne, une action prépondérante dont l'Académie de Madrid sut se débarrasser à temps. En effet, quoique, en Amérique, on travaille toujours à l'amélioration de l'orthographe espagnole, et bien qu'elle soit susceptible de quelques perfectionnements, on peut avec raison la classer parmi celles qui sont réglées par la prononciation : à ce point de vue elle est, parmi les langues romanes, à peine inférieure à l'italienne, sur laquelle cependant elle a l'avantage d'un système plus parfait d'accentuation graphique. On doit seule-

ment regretter que l'Académie espagnole n'ait pas, lors de la réforme, cherché à mettre un peu plus d'accord l'alphabet espagnol avec la valeur que certaines lettres de l'alphabet romain avaient acquise dans les différents idiomes qui s'en servent, et qu'elle n'ait pas eu plus d'égards pour l'histoire du développement de cet alphabet dans le castillan même. Cette circonstance fâcheuse devient plus importante lorsqu'on prête à d'anciens textes les traits de cette orthographe réformée, faussant ainsi l'expression phonétique en même temps que l'écriture de ces documents. Si l'Académie, par exemple, avait adopté le *x* de préférence au *j* pour la nouvelle gutturale qui s'était produite en castillan, et le *ç* au lieu du *z* pour la linguale, elle ne se serait pas mise en opposition avec l'orthographe portugaise, catalane et française, et en même temps avec son ancienne orthographe.

L'orthographe portugaise, de son côté, n'a fait récemment qu'accroître ses difficultés, et l'on ne peut raisonnablement savoir gré aux grands écrivains de la renaissance portugaise dans ce siècle de ne s'être pas délivrés de cette incommode façon d'écrire les mots les plus usuels du vocabulaire, lourdement chargés de lettres inutiles et qui n'ont jamais eu aucune valeur dans la langue prononcée. Ils n'ont même fait qu'augmenter le mal, et quelques efforts isolés qui, courageusement, ont voulu mettre un terme à ces orthographes déréglées et aristocratiques, n'ont, hélas, pas eu de succès.

L'orthographe catalane aurait certainement gagné, elle aussi, à se rapprocher un peu plus de celle de sa rivale, qu'elle n'a imité, on peut le dire, qu'à son désavantage. C'est ainsi qu'elle aurait dû bannir certaines particularités traditionnelles ou capricieuses qui la mettent en désaccord avec l'orthographe académique, telles que *ll* pour *l* + *l* et *l* palatal, *ny* pour *ñ*, *ch* final pour *c* (= *k*), tandis que l'explosive palatale affriquée, représentée en castillan par *ch*, y est figurée par *tx*, *ig*, etc., ou plutôt n'a pas de représentation fixe. D'un autre côté, son imitation servile d'autres traits de l'orthographe académique y nuit, paraît-

il, à la représentation fidèle de certains accidents phonologiques, tels que la prononciation double des explosives qui, à en croire quelques grammairiens [1], s'y est maintenue jusqu'à nos jours.

Le système de consonnes des trois langues littéraires de la Péninsule hispanique est actuellement le suivant, en omettant plusieurs phonèmes, qui ne se trouvent que dans quelques dialectes :

Consonnes	*Sourdes*		*Sonores*		*Nasales*
Pharyngiennes	—	*h*			
Vélaires	—	*x̣*			
Postéro-palatales	*k*	—	*g*	*g̥* —	*n̨*
Antéro-palatales	*ċ*	*ẋ*	*ġ*	*j ẏ l̇*	*ṅ*
Cacuminales	—	*ṣ ç̣*	—	— *ȥ r r̄*	
Alvéolaires	*t*	*s* —	*d*	*đ ȥ ł*	*n*
Labio-dentales	—	*f*	—	*v* —	
Bi-labiales	*p*	—	*b*	*ƀ w*	*m*

Le système des voyelles y est :

ȧ
— *ȧ ạ*
— *ạ̥* —
ė — — — *ȯ*
ė *ẹ̥* — — *ȯ̊*
ę — — — *ǫ*
į̇ — — — *ọ*
i̇ *į̥* — — —
i — — — *u*
i̊ — — — *ů*

Dans ces deux tableaux je me suis servi de signes diacritiques arbitraires, conservant, autant que possible, les lettres elles-

1. Bofarull y D. A. Blanch, *Gramática de la lengua catalana*, pp. 94-96. Barcelona, 1867.

mêmes. Voici la valeur des caractères dont la signification pourrait offrir quelque doute.

x̦ : fricative gutturale sourde, très profonde, représentée en castillan par *j*.

ċ : *ch* castillan ou anglais, à peu près *tch* français.

ẋ : *ch* français, mais un peu plus palatal, le *x* portugais, asturien, galicien et catalan.

ġ : *j* anglais, à peu près *dj* français.

l̇ : *ll* castillan et catalan, *lh* portugais, *ill* du français du Sud.

ṅ : *ñ* castillan, *ny* catalan, *nh* portugais, *gn* français.

ç : *z* castillan, à peu près *th* anglais de *thank*.

ş, *z̦* : *s* et *z* prononcés avec le bout de la langue contre la partie la plus bombée des gencives, presque *s* + *ch* et *z* + *j*.

r : *r* prononcé très faiblement du bout de la langue.

r̄ : *r* prononcé du bout de la langue, mais fortement roulé.

ł : *l* gutturalisé, ressemblant un peu à *ou* français, *ł* polonais. Il se trouve en portugais lorsque le *l* forme une syllabe avec la voyelle précédente.

ṅ : *n* guttural, prononcé sur le même point que *k*, *ng* anglais, c'est-à-dire un *n* prononcé avec le dos de la langue contre la limite postérieure du palais dur.

g, *đ*, *ƀ* : *g*, *d*, *b* fricatifs, à peu près *g* allemand de *tage*, *th* anglais de *then*, *w* dialectal allemand de *wind*; les sons péninsulaires, cependant, ne sont pas aussi ouverts, c'est-à-dire se rapprochent davantage des explosives *g*, *d*, *b*.

à : moyen entre *a* et *â* français de *patte* et *pâte*.

ą : *a* français de *pâte*; il se trouve en portugais devant *ł* et dans la diphtongue *au*.

ȧ : *a* de *patte* légèrement assourdi.

ą̇ : *a* anglais de *arise*, presque *eu* fr. très ouvert.

e̥ : *e* français de *le*.

i̥ : son très faible, rappelant le *y* polonais, la voyelle représentée par l'apostrophe dans le mot *ch'val* pour *che̥val*.

è, *ò* : à peu près *e*, *o* ouverts du français *fer*, *sort*, moins prolongés cependant.

ẻ, ỏ : *e, o* moyens.
ẹ, ọ : *e, o* fermés.
ɨ : *i* de l'anglais *bid*, entre *é* et *i* français.
î, û : demi-voyelles du français *païen*, *oui*.
į : *i* français très bref.
u : *ou* français ; *ọ*, *ou* français très bref.

Les autres lettres ont à peu près le même son qu'en français ; il faut néanmoins se rappeler que la prononciation des consonnes n'est pas aussi énergique, et que la distinction de quantité dans les voyelles est beaucoup moins sensible que dans la prononciation française, surtout celle du Nord. La seule exception est le *r* initial ou double (*rr*), qui est toujours fortement roulé, toute confusion entre *r* médial et *rr* étant par là impossible. Dans toutes les langues de la péninsule, y compris les dialectes basques, *r̄* est toujours différent de *r*.

De ces phonèmes le castillan possède aujourd'hui :

ȧ, ẻ, i, ỏ, u ; *î, û*, représentés par *a, e, i, o, u* ; *i, u*.

x̣ ; *k, g, g̃, ŋ* ; *ć, ẏ, l̇, ṅ* ; *t, d, đ, ć, ș* (ou *s*), *l, r, r̄, n* ; *f* ; *p, b, ƀ, w, m*, représentés par *j g* ; *c qu, g gu, n* ; *ch, y, ll, ñ* ; *t, d, z c, s, l r, rr, n* ; *f* ; *p, b v, hu, m*.

Le portugais, de son côté, en possède les suivants :

ȧ, ạ, ą, ẻ, ẹ ɨ, ɨ, i, į, ỏ, ọ, ọ, u, î, û, représentés par *á, â e, é, ê, i, e, ó, ô, u* ; *i, e, o, u* ; *k, g, g̃, ŋ* ; *ẋ, j, l̇, ṅ* ; *t, d, đ, s, z, l, ł, r, r̄, n* ; *f, v, p, b, ƀ, m*, représentés par *c qu, g gu, n* ; *x ch, j g, lh, nh* ; *t, d, s, z, l, r, rr, n* ; *f, v* ; *p, b, m*.

L'orthographe portugaise étant étymologique, plusieurs de ces phonèmes y sont représentés autrement que dans ce tableau. En castillan, aussi bien qu'en portugais, *g̃ đ ƀ* sont des variétés de *g d b*, en général entre deux voyelles, qui peuvent être remplacées par ces explosives sans que les mots s'en trouvent dénaturés, les individus qui parlent ces langues spontanément n'ayant pas conscience de cette distinction, toute physiologique. Il en est de même de la nasale *ŋ*, qui ne se trouve que devant *k g* (et aussi devant *x̣* en castillan). Parmi les voyelles, *î* et *û*, c'est-à-

dire les deux demi-voyelles palatale et labiale sont aussi regardés comme *i*, *u* très faibles, assyllabiques.

Par son système de voyelles et de consonnes, le catalan se rapproche beaucoup plus du portugais que du castillan moderne, surtout si l'on compare son système de consonnes à celui du dialecte portugais de Trás-os-Montes, que je vais mettre sous les yeux du lecteur, parce que, plus que tout autre, il reproduit l'ancien système commun aux trois langues.

	Système transmontain	Système catalan
Postéro-palatales :	*k g n̶*	*k g n̶*
Antéro-palatales :	*ċ — ṅ ẋ l̇*	*ċ ġ ṅ ẋ l̇*
Apicales :	*t d n s ş ʐ z̧ l ł r r̄*	*t d n ş z̧ l r r̄*
Labio-dentales :	*f*	*f*
Bi-labiales :	*p b m*	*p b m*

Parmi ces consonnes, le catalan représente dans son orthographe usuelle *k* par *c*, *ch*, *qu* ; *g* par *g*, *gu* ; *n̶* par *n* ; *ċ* par *tx*, *ig* ; *ġ* par *tg* ; *l̇* par *ll* ; *ṅ* par *ny* ; *ẋ* par *x*.

Dans le dialecte portugais de Trás-os-Montes, *ch* représente *ċ* ; *s*, *ş* et *ʐ* ; *ç*, *s* ; *z*, *z̧* ; toutes les autres consonnes y sont représentées comme dans le portugais littéraire.

D'un autre côté, le système vocalique du catalan ressemble au portugais en ce qu'il distingue nettement *e* et *o* fermés de *e* et *o* ouverts, et aussi parce qu'il admet une voyelle sourde ou neutre *ę*, qui y répond aux deux voyelles portugaises *į* et *ą* (des mots *me*, *para*), et qui paraît avoir un son un peu moins ouvert que l'*ą* portugais, c'est-à-dire plus près de *œ* ou *eu* ouvert français de *seul*, tantôt représenté par *a*, tantôt par *e*, atones. L'*a* catalan tonique paraît être, lui aussi, plutôt l'*à* portugais que l'*á* castillan, que nous retrouvons en portugais dans quelques parlers du Minho, aussi bien qu'en Galice. Une autre conformité entre la phonétique portugaise, galicienne et asturienne et la phonétique catalane, constatée par Milá y Fontanals, c'est l'obscurcissement en *u* (*ou* français) de l'*o* atone, que l'on retrouve aussi en provençal

moderne avant la tonique, mais qui, dans ces autres langues embrasse la presque totalité des *o* atones, exception faite des dialectes brésiliens du portugais, et de certains parlers de la Galice. En catalan toutefois, cette particularité paraît ne pas être générale. Je représente par *ǫ* cet *o* atone, identique à *u* très bref.

J'ai dit que les phonétiques du castillan et du portugais, différentes dans leur phase moderne, se ressemblaient à un tel point dans leur phase ancienne qu'on pourrait les considérer comme identiques en ce qui concerne leur système de consonnes. En effet, par la description de ces consonnes faite par les grammairiens des deux nations depuis le XVIe siècle jusqu'aux premières années du siècle dernier, aussi bien que par les traits de la phonétique espagnole, que nous révèlent d'abord la littérature *aljamiada* et la transcription des écrivains arabes, puis les deux curieux ouvrages de Pedro de Alcalá [1], on constate en castillan l'existence des fricatives sonores *ẓ*, *z*, *j* (ou *ǵ* = *dj*), lesquelles ne se sont assourdies que plus tard, ainsi que celle de la fricative *ẋ*. On y constate également l'absence de la fricative gutturale sourde *x̣* (*j* d'après l'orthographe actuelle), dont la valeur a, plus tard, aussi remplacé à elle seule les deux fricatives palatales sourde et sonore, *ẋ*, *j*.

On en peut dire autant de l'apicale *ç* (*z*, *ce*, *ci* de l'orthographe moderne), car le *ç* de l'ancienne orthographe y était probablement identique au *ç* portugais, c'est-à-dire d'abord à *ts*, puis, par l'absorption du *t*, à *s* (*s* français à peu près [2]). D'un autre côté, le portugais du Sud a dû, comme celui du Nord, posséder jusqu'au XVIIIe siècle les consonnes *ṣ* (différente de *ç*) et *ẓ* (différente

1. *Vocabulista arábigo en letra castellana*, et *Arte para aprender ligeramente la lengua arábiga*.

2. On sait que le nouveau phonème *ç* acquis au castillan a non seulement remplacé l'ancien *ç* = *s* dans la nouvelle Castille, mais aussi, dans la vieille Castille et dans une partie de l'Aragon, le *d* final, égal à *đ* ou nul ailleurs, des mots tels que *Cid*, *salud*, *usted* y étant prononcés *çiç*, *ṣaluç*, *uṣteç*. C'est là encore l'assourdissement d'une ancienne fricative sonore, comparable à celui de *s* pour *ẓ*.

de *z*), comme c'est le cas encore aujourd'hui dans les parlers populaires de Trás-os-Montes et d'une partie du Minho. Les études sur ces dialectes publiées jusqu'ici, principalement dans la *Revista Lusitana*, l'ont mis clairement en évidence. Il en est de même en ce qui concerne le *ch* = *ć* = *tẋ*. La seule consonne qui faisait une distinction entre le système portugais et le système castillan était donc le *h* qui, comme on le sait, y a remplacé le *f* initial roman et primitif, aussi bien que celui qui tenait lieu des fricatives gutturales *verae* arabes ح خ ه, du ف ou *f*, dans les mots empruntés à cette langue, tant à l'initiale qu'à la médiale. Ce *h*, prononcé d'abord dans tout le domaine castillan, a fini par devenir nul, exception faite de l'Andalousie, où il se maintient sous la forme *ẋ* ou quelque chose d'approchant[1], faisant concurrence au *j*.

Par rapport au portugais du Sud, on pourrait ajouter un trait caractéristique, la distinction entre *b* et *v*, qui le séparerait de celui du Nord aussi bien que du castillan, s'il était parfaitement avéré que, du moins pour le Sud de l'Espagne, la confusion, actuellement générale, de ces deux consonnes s'était déjà produite, car la distinction entre *b* et *ƀ* n'a rien à voir avec cette confusion, que l'on constate aussi partout dans le Nord du Portugal et en Galice, et qui pourrait bien être un trait de la phonétique péninsulaire d'une grande ancienneté, puisqu'on le retrouve aussi en basque.

On ne saurait néanmoins regarder comme un trait castillan le *ŷ*, c'est-à-dire la fricative médio-palatale sonore qu'il possède, et qui, en portugais, est remplacé par *ĭ*, car la prononciation du *y* varie d'un dialecte à l'autre depuis l'Andalousie jusqu'à l'Aragon et la Vieille Castille, tandis que, en Portugal, on ne retrouve cette fricative que dans le mirandais, et peut-être aussi dans les deux autres langues de la frontière, le *riodonorês* et le *guadramilês*, dont le domaine est borné à deux petits villages, à ce qu'il paraît.

1. Là, comme le *g* en Galice, *h* et *j* ont la valeur du *h* polonais. V. plus loin.

Nous avons vu que le système des voyelles était différent dans les deux langues. Outre les distinctions que nous avons déjà signalées, il y en a encore une qui rapproche d'une manière étrange le système de voyelles du portugais de celui du français : c'est l'existence des voyelles nasales qui, du Nord au Sud, y sont de plus en plus faibles. En France aussi, la nasalité n'en est point partout la même.

Les voyelles nasales portugaises, si l'on y comprenait celles qui se retrouvent dans les dialectes du Nord, et qui probablement faisaient partie de son système primitif, seraient des plus nombreuses : *ã*, *ą̃*, *ẽ*, *ę̃*, *ĩ*, *į̃*, *õ*, *ǫ̃*, *ũ*, neuf en tout.

Ces voyelles nasales, dans les dialectes du Sud, se trouvent actuellement réduites aux suivantes : *ã* (seulement dans les crases de *ą* + *ą̃* atones), *ą̃*, *ę̃*, *ĩ*, *ǫ̃*, *ũ*.

Dans la prononciation actuelle, on ne les rencontre pures que finales ou devant des fricatives (*ẋ*, *j*, *s*, *z*, *f*, *v*) ; lorsqu'elles sont suivies d'une consonne explosive (*k*, *g*, *t*, *d*, *p*, *b*), il se produit, entre la voyelle nasale et la consonne explosive une consonne nasale de transition, s'accommodant à l'organe auquel appartient cette explosive, *ãnk*, *ãnt*, *ãmp*, par exemple. Dans l'ancienne langue, toutefois, elles se retrouvaient aussi devant une consonne nasale suivie de voyelle, c'est-à-dire appartenant à la syllabe suivante, *ãna*, *ãṅa*, *ãma*, par exemple, fait bien connu en ancien français.

Comme finales, dans les dialectes du centre, *ą̃*, *ĩ*, *ũ* sont seules d'un usage plus fréquent, *õ*, *ẽ* y étant devenues le plus souvent des diphtongues nasales *ãů*, *ẽi̊* (écrites *ão*, *em*). Cette diphtongaison est si commune qu'on y trouve rarement *õ*, jamais *ẽ*.

Un autre trait aussi caractéristique du portugais est l'abondance de diphtongues orales, et la présence de diphtongues nasales. Nous laisserons de côté les diphtongues croissantes, qui n'y sont pas regardées comme de vraies diphtongues et qui, en grande partie, sont communes aux trois langues, quoique *i̊e*, *ůe*, si réguliers en castillan pour *ĕ*, *ŏ* brefs latins, soient étrangers au portugais.

Dans cette langue, les diphtongues décroissantes ont pour voyelles faibles *i̊* ou *ů*, et elles sont orales ou nasales. Dans le dernier cas les deux éléments de la diphtongue sont des voyelles nasales *ãĩ*, *ãũ*, par exemple.

Diphtongues orales :

Subjonctive *i̊* : *ài̊*, *ą̇i̊*, *èi̊*, *ẹi̊*, *òi̊*, *ọi̊*, *ui̊*.
Subjonctive *ů* : *ąů*, *èů*, *ẹů*, *oů*.

Diphtongues nasales :

Subjonctive *i̊* : *ą̃i̊* *ẹ̃i̊*, *ĩi̊* *õi̊*, *ũi̊*.
Subjonctive *ů* : (*ãů*) *ą̃ů* (*ẹ̃ů*) (*ọ̃u*).

Les diphtongues *ãů*, *ẽů*, *ôů* et *ĩi̊* ont disparu de la langue littéraire, et ne se sont conservées que dans les dialectes du Nord ; la diphtongue *ũi̊* est aussi très rare. Dans la plupart des parlers portugais, y compris ceux de Lisbonne et de Coïmbre *ẹi̊* et *ẹ̃i̊* ont également disparu et y ont été remplacées par *ąi̊*, *ãi̊*. Il en est de même de la diphtongue *ọů*, qui est devenue *ọ* dans les dialectes du centre par l'absorption de l'*ů*. Cette diphtongue devient *ọ̤ů* dans les parlers de Trás-os-Montes, pour se réduire, par l'absorption de *ů* à *ọ̤* dans ceux de Beira Baixa et dans les parlers insulaires [1]. La diphtongue *òů* paraît n'avoir jamais appartenu à tous les dialectes du portugais. Dans la plupart des dialectes *ou* alterne avec *ọi̊*, quelle que soit d'ailleurs son origine. Prenant comme exemple un mot assez usuel, voici l'évolution de la diphtongue :

Latin aurum, roman *auro :	Minho.................	*òů*
	Minho, Douro et Beira-Alta	*ọů*
	Sud....................	*ọ*, *ọi*
	Trás-os-Montes..........	*ọ̤ů*
	Beira-Baixa, Açores et Madère	*ọ̤*

De la sorte, dans le portugais littéraire, *ou* ne se distingue plus de l'*o* fermé, si ce n'est que celui-ci devient, comme tous les *o*, *ọ̤*

1. *ọ̤*, c'est le *ö* allemand ouvert de *hölle*. La diphtongue *ou* a, dans Trás-os-Montes, la prononciation de l'*ow* du mot *know* dans l'anglais du Sud.

(*u* = *ou* français) en devenant atone, tandis que la diphtongue garde le son de *ǫ*, lors même qu'elle cesse d'appartenir à la syllabe tonique. Il faut toutefois remarquer que, dans la prononciation populaire du Sud, cet *ou* atone devient *ò*, et aussi *ǫ* dans quelques mots, tels que *apoquentar*, que l'orthographe usuelle écrit déjà sans l'*u*. A cette unification on peut comparer celle qui s'est produite dans le français moderne où *au* et *ô* sont devenus tous les deux *ǫ*.

Les diphtongues *èĭ*, *òĭ* à leur tour ne se retrouvent que très rarement, hors le cas où elles sont le résultat de la chute de *l* médial, comme dans les mots *painèis*, *sòes* (au singulier *painel*, *sol*), cette chute, ainsi que celle de *n* médial avec la nasalisation très fréquente de la voyelle précédente étant, comme on sait, deux traits caractéristiques particuliers au portugais.

Nous avons vu plus haut que l'un des traits les mieux caractérisés du portugais, du moins dans sa phase moderne, est l'assourdissement des voyelles atones, qui d'ailleurs paraît être très ancien. Outre les voyelles atones *ą*, *į* et *ǫ*, on y remarque aussi un *i* très bref, *į*, valeur que prend tout *e* sourd (*į*) et tout *i* atone devant ou après les consonnes palatales *ẋ*, *j*, *l̇*, *ṅ*, s'il n'est point précédé ou suivi de *r* ou *l*, et devant tout *s* palatal (= *ẋ*, *j*), quelle que soit l'autre consonne avec laquelle l'*e* sourd se trouve en contact; ex. : *mexer*, *desejar*, *engelhar*, *engenhar*, prononcés, dans le Sud surtout, *mįxęr*, *dįzįjar*, *ĩjįlar*, *ĩjįṅar*; *desdar*, *testar*, prononcés *dįjdar*, *tįẋtar*; mais *geral*, *eleger*, prononcés *jįrąl*, *ilįjęr*. Cet *į* est chuchoté, et il en est de même de *ǫ* et de la diphtongue croissante *iǫ* à la fin des mots, lorsqu'ils se trouvent en contact avec des consonnes sourdes. L'*į*, ou *e* sourd, est supprimé à la fin des mots devant un repos, s'il est précédé d'une consonne explosive sourde (*k*, *t*, *p*), laquelle devient par là aspirée; elle le devient également lorsqu'elle est suivie de *ǫ*, *iǫ*; ex. : *toco*, *toque*, *toque-o*, *ate*, *ato*, *ate-o*, *tape*, *tapo*, *tape-o*, prononcés *tòkhǫ*, *tòkh*, *tòkhiǫ*, *àth*, *àthǫ*, *àthiǫ*, *tàph*, *tàphǫ*, *tàphiǫ*.

Une autre loi non moins intéressante est celle qui règle la pro-

nonciation de l'*i* d'une série de syllabes où il suit toujours la voyelle : dans une suite de ces syllabes atones, lorsque l'*i* n'est pas précédé ou suivi d'une consonne palatale, il devient *į* dans toutes ces syllabes, la dernière exceptée ; ainsi, le mot *dividir* se prononce *dįvįdir*, *privilegio* se prononce *prįvilèjįǫ*. Il y a cependant des exceptions. Cet assourdissement de l'*i* doit être très ancien, car il se trouve représenté par *e* dans des mots appartenant au fonds primitif de la langue, *vezinho*, *menistro*, écrits aujourd'hui *vizinho*, *ministro*, mais toujours prononcés *vįzinho*, *mįnistro*, toute autre prononciation étant pédantesque et inconnue au peuple, pour lequel elle est on ne peut plus ridicule. L'assourdissement de l'*e* atone a, comme conséquence inévitable, due à son peu de sonorité, sa chute toutes les fois qu'il se trouve entre deux consonnes semblables, ou dont la différence consiste simplement dans la présence ou l'absence de la voix ; les deux consonnes qui, par cette chute, se trouvent en contact, se prononcent alors comme le redoublement de la deuxième, surtout d'un mot à l'autre, par exemple : *alma de Deus*, *passe-se*, qui sont prononcés *ałma đđęûẋ*, *passį* ; *pede tu*, prononcé *pèttú*.

Cette assimilation, dont le résultat est l'existence de consonnes redoublées en portugais, y doit être très ancienne, car nous voyons que, pour éviter ce redoublement, on a eu recours dans bien des mots à un changement de la voyelle atone, le plus souvent *ǫ* ou *i* pour *į* : *sǫssegar* pour *sessegar*, et des formes populaires telles que *pipino*, *didal*, pour *pepino*, *dedal*. Quelquefois aussi on a évité la suppression de l'*į* par la dissimilation des deux consonnes semblables, comme dans la forme populaire *Cezilia* pour *Cecilia*. On a ainsi évité la perte de la syllabe initiale, car ces mots ne pouvant pas, d'après la phonologie de la langue, commencer par une consonne redoublée sans le changement de la voyelle atone, ils se trouveraient réduits à *segar*, *pino*, *dal*, *Cilia*. En effet, si la contraction ou la perte de syllabes à l'intérieur ou à la fin du vocable est très fréquente en portugais, elle y est, pour le moins, assez rare au commencement. Il est permis

d'attribuer la même origine aux formes anciennes et encore populaires *buber*, *somana*, pour *beber*, *semana*. On explique ordinairement ces formes par l'influence de la labiale *b* ou *m*. Je crois que le choix de la voyelle *o̥* pour *e* a cette origine, mais il me semble aussi que ce changement est dû, comme dans les mots cités plus haut, au désir d'empêcher la chute de la syllabe atone initiale, maintenant de la sorte l'intégrité du vocable.

Une autre particularité non moins intéressante de la phonologie des voyelles portugaises, en tant que voyelles toniques, se retrouve dans le fait que cette langue présente dans tous ses dialectes (ceux de Trás-os-Montes exceptés), un parallélisme ou une homophonie des voyelles, la valeur de la voyelle tonique des paroxytons se réglant en certains cas sur la voyelle finale atone, dans les conditions suivantes :

Voyelle finale atone sombre *ḁ*, *o̥* (=*u*) : Voy. tonique fermée *ẹ i ọ u*.
Voyelle finale atone claire *e̥* (=*i̥*) : Voy. tonique ouverte *è ò*.

Cette homophonie, dont il serait trop long d'exposer toutes les lois minutieuses et tous les accidents, affecte la flexion des verbes aussi bien que la flexion des noms, et ne se trouve dans aucune autre langue romane poussée à un aussi remarquable degré de précision. C'est ainsi que les verbes des deux conjugaisons en *-ẹr* et en *-ir* nous offrent un changement de la voyelle radicale tonique des plus frappants :

Verbes { *dẹvẹr* : *dẹvo̥*, *dẹvḁ*; *dève̥*; *cọzẹr* : *cọzo̥*, *cọzḁ*; *còze̥*.
fe̥rir : *firo̥*, *firḁ*; *fère̥*; *fugir* : *fujo̥*, *fujḁ*; *fòge̥*.
Adjectifs : *fo̥rmọso̥*; *fo̥rmòso̥s*; *fo̥rmòsḁ*, *fo̥rmòsḁs*.
Substantifs : *ọvo̥*; *òvo̥s*, *òvḁ*, *òvḁs*.

Les verbes de la première conjugaison, celle en *-ar*, échappent aux lois de l'homophonie, mais ils sont soumis à une autre règle tout aussi curieuse : leur voyelle tonique radicale, *e* ou *o*, y est toujours ouverte, tandis que celle du nom verbal est fermée si la voyelle finale y est *o*, ouverte si elle y est *a*, quelle que soit d'ailleurs la qualité de l'*e* ou de l'*o* tonique du nom dont le verbe

puisse dériver; ex. : *cọmẹçar* : *ọ cọmẹço, ẹů cọmèço*; *rọdar* : *ọ rọdọ, ạ ròdạ, ẹů ròdọ*; *rẹgar* : *ọ rẹgọ, ạ règa, ẹů règọ*; *trọcár, ọ trọcọ, ạ tròcạ, ẹů tròcọ.*

Après avoir parcouru rapidement le système vocalique du portugais, qui, comme on vient de le voir, s'éloigne si considérablement de celui du castillan, disons quelques mots des consonnes.

Le système primitif des consonnes a dû, pour les langues issues du latin vulgaire parlé dans la Péninsule hispanique, présenter une assez grande analogie avec celui que nous retrouvons dans les dialectes transmontains, exception faite du *ll* initial (*l* palatal, *l̂*), qui s'est produit en castillan pour des groupes romans à *l* subjonctif (*pl*, *cl*, *fl*), et en catalan pour *l* initial latin. Ce système commun aux trois langues y a-t-il été altéré par le contact des langues germaniques et de l'arabe? En ce qui concerne les premières, il se peut qu'elles aient contribué un peu à former ce système, et peut-être pourrait-on en dire autant des langues pré-romaines, telles que le basque et les idiomes celtiques. Pour l'arabe, nous voyons que les langues péninsulaires n'ont adopté aucune des particularités phonétiques qui le caractérisent, dans le millier de mots qu'ils lui ont emprunté. On lui a, il est vrai, attribué à tort la valeur actuelle du *j* castillan, qui ne date que de trois siècles. On pourrait également y chercher l'origine de la prononciation *ç̧* donnée à l'ancien *ç*; cette prononciation, cependant, n'est probablement pas aussi ancienne que l'altération subie par le *x* et *j*, car dans l'Andalousie, où l'arabe s'est fixé plus longtemps, le *ç* n'existe pas, assimilé qu'il y est au *s* en un son unique, qui est celui de l'*s* français et portugais du Sud, le domaine de l'*ş* des dialectes du Nord et du basque commençant au nord du Tage en Espagne et au Nord du Mondego en Portugal; à cette différence près qu'en Espagne il paraît y avoir une région où, ainsi que dans une partie de la Galice, le *s* coexiste avec le *ç*, la différente faite ailleurs entre *ç* = *ç* et *s* = *ş* s'y maintenant sous la formule *s* : *ş* : : *ç* : *ç*.

Si maintenant on jette un regard sur les parlers du Sud de l'Espagne, on est bien obligé de reconnaître que l'andalou est à son tour un des dialectes les plus remarquables du castillan, et par là du roman dans la Péninsule hispanique. On y constate d'abord l'absence de distinction entre *s* et *ç*, confusion qui se retrouve depuis plus de deux siècles dans le Sud du Portugal; puis la présence des fricatives sonores *z* et *ð*, représentées dans l'orthographe commune par *s* et *j* entre deux voyelles; puis encore la suppression du *d* intervocalique, qui a amené celle de la voyelle suivante lorsque celle-ci est *a*, et qu'un autre *a* précède le *d* (*toa* pour *toda*, *alabá* pour *alabada*, *na* pour *nada*); puis enfin le changement de *bů* en *gů*, comme dans *güeno* pour *bueno*, et le remplacement de *l̇* (*l* palatal) par *ẏ* (*poẏo* pour *poyo* et *pollo* du castillan). A ces particularités vient s'ajouter l'affaiblissement de la vélaire *x̣* (*j* castillan) en une sorte de *h* aspiré (sourd ou sonore *g*), affaiblissement qui est le résultat d'un rapprochement des organes facteurs moindre que celui qui produit le *x̣*, phénomène que l'on observe aussi dans quelques parlers galiciens où le *g* devant *a*, *o*, *u*, *r* est aussi un *x̣* affaibli.

Un autre fait depuis longtemps indiqué comme une caractéristique des parlers de l'Andalousie est la valeur de ce nouveau phonème prêtée non seulement au *h* muet de la langue littéraire, mais aussi au *s* final ou suivi d'une consonne, le son *h* étant dans ce dernier cas encore plus faible. Cette dernière prononciation, enfantine, bégayée, se retrouve également dans les basses classes madrilègnes où elle a été vraisemblablement introduite par les *toreros*, Andalous pour la plupart, et s'est répandue à la faveur de l'*afición*, comme cela s'est aussi produit à Lisbonne pour cette prononciation confuse et *mâchée* (*mastigada*), en usage parmi les *fadistas* repoussants, et qui rappelle en un certain sens celle des *cockneys* londoniens.

Le portugais du Sud, de son côté, offre dans la prononciation de l'*s* à la fin d'une syllabe une palatalisation qui frappe toute oreille étrangère. L'*s* final d'un mot suivi d'un repos ou d'une

consonne sourde, même à l'intérieur d'un mot, prend le son d'un *x̂* affaibli ; si, dans les mêmes circonstances, il est suivi d'une consonne sonore, il devient sonore lui-même et se prononce alors comme un *j* également affaibli. Lorsqu'il est suivi d'une voyelle il devient *z*, tout comme en français. Ces *ss* palatalisés le sont davantage lorsque la voyelle qui les suit ou les précède est elle-même palatale, *e* ou *i* ; il en est de même pour *x̂*, *j* en contact avec ces voyelles.

Cette palatalisation semble n'être qu'une permutation de son simplement imitative, *x̂*, *j* y ayant remplacé *ṣ*, *z* de l'ancien portugais et des parlers du Nord, parce que l'effet acoustique en est presque semblable. L'*s* final de syllabe a échappé de la sorte à cette assimilation au *ç* et au *z* qu'il a subie dans les parlers du Sud devant une voyelle ou entre deux voyelles. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que dans le Nord même, à Oporto par exemple, le *ṣ* et *z* ne se retrouvent qu'à la fin d'une syllabe, le *s* initial, aussi bien que *ss* et *ç*, s'y prononçant comme *s*, et le *z* et le *s* entre voyelles comme *z*, tous les deux, cependant, bien plus sifflants qu'à Lisbonne, à Coïmbre, ou dans l'Alemtejo et l'Algarve.

J'ai fait allusion plus haut à un dialecte du castillan, l'andalou. Parmi les dialectes du portugais, un surtout, parce qu'il est parlé en Espagne, mérite encore une mention spéciale dans cet exposé. Personne ne doute aujourd'hui que le galicien ne forme avec l'ancien portugais une langue unique. Actuellement même, il est très difficile de reconnaître à son langage si un individu est né en Galice ou sur la frontière septentrionale portugaise. Les seules différences que l'on puisse constater en ce qui concerne la prononciation sont peut-être la valeur de *x̦*, ou plutôt d'une sorte de *h* aspiré, donnée en Galice au *g* devant *a*, *o*, *u*, *r*, et la présence de la fricative sonore *z* du côté du Portugal. On peut aussi ajouter l'aspiration de *p*, *t*, *k* devant une voyelle tonique, en Galice. Des deux côtés on retrouve le *s*, le *a* ouvert devant une nasale, les diphtongues *òů*, *ǫî*, le *b* pour *v*, etc.

Maintenant, le galicien, du moins celui de la frontière, a-t-il les voyelles nasales, qui sont une caractéristique si remarquable

du portugais? Cette question est restée jusqu'à présent sans réponse, malgré l'intérêt qu'y attachait feu le prince L.-L. Bonaparte. Les voyelles devant les groupes formés par *m*, *n*, *ɴ*, suivis d'une consonne y sont-elles nasalisées? Un *n* final précédé d'une voyelle, *an* par ex., est-il prononcé *an*, *aɴ*, *ãn*, *ãɴ* ou bien *ã*? C'est là une question de fait, et pour la résoudre il faudrait se rendre en Galice ou l'étudier sur des Galiciens de la frontière résidant, par exemple, en Portugal. *A priori*, cependant, nous pourrions supposer que le galicien a partagé avec le portugais la nasalisation des voyelles, parce que ses diminutifs en *-iño* doivent avoir la même origine que ceux en *-inho* du portugais, c'est-à-dire *-ino* à travers *-ĩo*, *-ĩño*, le phonème *ñ* après *i* ayant été le plus souvent précédé de la nasalisation de la voyelle : *vinho* > *vĩño* > *vĩo* > *vino*; *minha* > *mĩña* > *mĩa* > *mía* > *mịa* (écrit *mha* au moyen âge) > *meá*.

Il me reste encore quelques mots à dire sur la quantité des voyelles et l'accentuation des trois langues qui font le sujet de cette étude.

La quantité prosodique y est peu sensible. Le castillan, et peut-être aussi le catalan, sont néanmoins différents du portugais en ce que, pour celui-ci, la voyelle tonique est toujours un peu plus longue que les voyelles atones, lors même qu'elle est la finale du mot, ou qu'elle est suivie d'une consonne dans la même syllabe, exception faite des cas où la voyelle atone est due à une crase consciente, soit à l'intérieur du mot, soit d'un mot à l'autre. Dans le castillan, au contraire, la voyelle tonique est brève, tandis que la voyelle de la syllabe finale atone est allongée lorsqu'elle se trouve devant un repos quelconque. L extrême brièveté des voyelles toniques suivies d'une consonne à la fin d'un mot est bien connue en catalan.

L'accentuation d'intensité est la même dans les deux langues, castillane et portugaise, hormis quelques vocables et la différence due à ce que la syllabe forte d'un radical de verbe est toujours la dernière en portugais, lors même qu'elle n'est formée que d'une simple voyelle, *i* ou *u*, *e* ou *o*, ce qui bien souvent n'arrive pas en castillan, surtout par rapport à l'*i*; ainsi, tandis que le

Castillan dit *yo princípio* « je commence », le Portugais prononce *eu princípio*.

Cette coïncidence de l'accentuation dans les deux langues est pour beaucoup dans l'intelligibilité mutuelle des individus des deux pays, quel que soit d'ailleurs le dialecte qu'ils parlent et le vocabulaire spécial qu'ils emploient. Un changement de syllabe tonique y rend les mots plus méconnaissables que toute autre altération qu'ils puissent subir.

De tout ce qui vient d'être énoncé rapidement nous concluons à l'indépendance de formation des trois langues littéraires de la Péninsule hispanique. En ce qui concerne le catalan, personne n'a jamais prétendu qu'il ne fût une langue différente du castillan. Par rapport au portugais, on est cependant accoutumé à le ranger en un seul groupe avec le castillan et ses dialectes. A mon avis on a tort de le faire. Nous venons de voir qu'il a dû être de tout temps indépendant, car on ne saurait faire dériver ces deux langues l'une de l'autre, ou d'un seul type antérieur autre que le latin, les particularités du système vocalique du portugais s'y opposant. Le traitement des consonnes latines, lui aussi, est bien différent dans les deux langues, quoique leur matériel phonétique primitif ait été à peu près identique en ce qui concerne les consonnes.

Tout effort pour les rattacher l'un à l'autre, même au moyen d'un dialecte, serait aussi vain ; ni le transmontain ou le galicien parmi les dialectes portugais, ni l'*estremeño* ou l'andalou parmi ceux du castillan, ne sauraient se prêter à cette hypothèse. On peut en dire autant de l'expédient, qui paraîtrait avoir quelque chance de succès, d'avoir recours aux co-dialectes appelés *linguas raianas* « langues de la frontière », tels que l'asturien en Espagne ou le mirandais en Portugal, qui ne sont apparemment que des variétés d'une forme commune, indépendante elle aussi.

A. R. GONÇALVES VIANNA.

LA TRANSCRIPTION

HISPANO-HÉBRAÏQUE

On évalue à environ trois cent mille le nombre de Juifs qui, en 1492, furent chassés d'Espagne par Ferdinand et Isabelle. Les uns allèrent en Afrique, d'autres en Italie où ils s'établirent, notamment à Ferrare, à Florence, à Venise et à Naples; d'autres passèrent en Portugal; d'autres enfin trouvèrent en Turquie une assez large hospitalité.

De même que, sous la domination arabe, les Juifs d'Espagne parlaient et écrivaient l'arabe, de même, sous la domination castillane, ils parlaient et écrivaient le castillan. Brusquement transplantés dans des pays où ils furent soumis à des lois d'exception, leur isolement maintint chez eux l'usage presque exclusif de la langue qu'ils parlaient dans la péninsule [1]. En Turquie, au Maroc [2], en Algérie [3], en Tunisie [4], en Tripolitaine, à Vienne, les descendants des expulsés de 1492 parlent encore le castillan du XVe siècle, mais non dans toute sa pureté, il faut le reconnaître, altéré qu'il a été par de multiples contacts avec la langue ou les langues dominantes de chaque pays. En Turquie, les Juifs espagnols sont en très grande majorité; on peut en compter approximativement cent trente mille dans la Turquie européenne d'aujourd'hui [5] et la Bulgarie-Roumélie. Beaucoup d'entre eux ignorent le turc.

---

1. Les Juifs de Russie et de Roumanie, descendant de Juifs allemands, parlent encore l'allemand, à côté de la langue du pays où ils résident.

2. Au Maroc les Juifs se disent eux-mêmes Guerouch Castilla, « Exilés de Castille. » Ceux de Fez et de Meknès parlent arabe; les autres parlent espagnol. (Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. XI, p. 698).

3. En Algérie, beaucoup parlent l'arabe et un très grand nombre le français.

4. En Tunisie, les Juifs expulsés d'Espagne et de Portugal, ainsi que tous ceux qui ont immigré pendant ces derniers siècles, sont généralement désignés sous le nom de Grana, — c'est-à-dire Livournais, — Gourna ou Livourne ayant été le principal marché des Juifs chassés de l'Ibérie (Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. XI, p. 198; d'après H. von Maltzau et Ernest Desjardins).

5. Les centres les plus importants sont : Salonique, 60.000; Constantinople, 50.000; Andrinople, 15.000. A Salonique, il y a trente synagogues, autant que de mosquées; les Juifs y forment à eux seuls près de la moitié de la population : ce sont de beaucoup les plus actifs et les plus riches de tout l'Orient.

Depuis plusieurs années, toute une presse judéo-espagnole a été créée en Orient [1] ; le castillan y est imprimé en caractères hébraïques [2]. Il faut citer aussi des éditions de l'Ancien [3] et du Nouveau Testament [4] et un certain nombre de brochures. C'est pour faciliter l'étude de ce rameau du castillan qu'a été composé le présent travail.

*
* *

La transcription hispano-hébraïque est une transcription essentiellement phonétique, reproduisant non les lettres au moyen desquelles on écrit un mot, mais les sons au moyen desquels on le prononce. Le castillan, de son côté, s'orthographiant à peu près phonétiquement au moyen des caractères latins, il en est résulté une similitude presque complète des deux systèmes de graphie.

Les caractères généralement employés pour la transcription hispano-hébraïque sont les caractères dits rabbiniques ou *rachi* [5] ; on ne se sert des caractères dits carrés que pour les titres, les en-tête, etc...[6]

Les caractères hébraïques n'étant pas assez nombreux pour rendre tous les sons du judéo-castillan, il leur a été ajouté cinq lettres : ce sont des lettres hébraïques surmontées d'un petit demi-cercle nommé *rafé*. Ces lettres sont בֿ (*v*), גֿ (*dj*, *tch*), דֿ (*th* anglais), זֿ (*dj*), פֿ (*f*). Le *rafé* se place également au dessus du שֿ (*ch*).

---

1. Je connais une trentaine de journaux judéo-espagnols, mais plusieurs n'ont eu qu'une existence éphémère. Je publierai plus tard une notice sur ces feuilles. — *Le Luzero de Paciencia* qui était publié à Turnu-Severin (Roumanie) et qui a paru de 1885 à 1889 était imprimé en caractères latins. Cette tentative ne semble pas avoir eu de succès.

2. Le gouvernement ottoman défendit jadis aux Juifs l'emploi des caractères arabes.

3. איל ליבֿרו די לה ליי, לוס פרופֿיטאס, אי לאס איסקריטוראס. טראזלאדאדו אין לה לינגואה איספאנייולה. — איסטאמפיריאה די א.ח. בוייאגֿיאן. קונסטאנטינופלה 630 pp. in-8, 1873.

C'est, à peu de chose près, la reproduction de la célèbre Bible de Ferrare.

4. איל נויבֿו טיסטאמינטו די נואיסטרו סינייור אי סאלבֿאדור ישׁוע איל משׁיח : טראזלאדאדו די לא לינגואה גריגה. — קונסטאנטינופלה. איסטאמפיריאה די א. ח. בוייאגֿיאן 664 pp. in-8, 1877.

5. Ainsi nommés de Rabbi Salomon ben Isaac, de Troyes, dit Rachi (1040-1105), un des commentateurs les plus remarquables que le judaïsme ait produits. Ce surnom de Rachi est une abréviation formée par la réunion des initiales du nom complet רבי שלמה יצחקי.

6. Dans la présente étude j'ai préféré employer les caractères carrés. — Dans la plupart des publications judéo-espagnoles, par suite de nécessités typographiques, quand on emploie les caractères carrés (dans les titres, les en-tête, etc...), au lieu de les surmonter du *rafé*, on les fait suivre d'une apostrophe tracée de haut en bas et de droite à gauche : ב' — ג' — ד' — ז' — פ'.

נומירו 20 מיירקולים 22 חשון 5654 אנייו 16

איל טיליגראפֿו

דיאריו נאסייונאל פוליטיקו אי ליטיראריו

אפאריסי קואטרו בֿיזים אלה סימאנה

און נומירו 30 פאראס — און נומירו 30 פאראס

Redaction du Journal EL TELEGRAFO
Galata Cercheuné ... No 4 CONSPLE

סיקסיון ג׳ודיאה

אין סיאודאד

Fac-simile du journal constantinopolitain *El Telegrafo* (Échelle 1/3).

אנייו ב'ינטי אי דוס | לונים 8 תשרי 5654—18 די סיטיימברי 1893 | נומירו 2

איל טיימפו

EL TIEMPO

פיריודיקו איסראאיליטה, פוליטיקו, ליטירארייו, קומירסייאל אי פ'ינאנסיירו

אפאריסי איל לונים אי איל ג'ואיב'ים די קאד'ה סימאנה

אבונאמיינטוס	אדמיניסטראסיון	אבונאמיינטוס
פור לאס פרוב'ינסייאס אי איל איסטראנג'ירו	מאחמודייה ג'אדיסי, קויומג'ילר האן נ' 11-12	קונסטאנטינופלה און אנייו גר"ו 100 אין פלאטה
און אנייו גרושים 120	גאלאטה, קונסטאנטינופלה.	» סיש מיזים » 50
סיש מיזים » 60	Galata, Mahmoudié Djadessi. KOUYOUMDJILER HAN No 11-12 Constantinople.	» טריס מיזים » 25
פריסייו דיל נומירו: גרוש 1		דיריקטור: דוד פ'ריסקו

איסטי פ'וליו קונטייני 40 פאזינאס

נוב'יד'אד'יס דיל אינטיריאור

—

איל בודג'יטו דיל טריזורו די איסטי אנייו פריזינטה, פור רזולטאדו מנוס סייס ססבאלוס, אונה אאומינטאסייון די און מיליון די ליראס פור לוס גאסטוס קוריינטים. קונפורמימינטי אה און אירדי אימפירייאל, טודו דיסידו קי איסטאס סומאס סירה קולידטאדה פור לה וילאייט, קון רידוקסייונים אה איל קוסטו לאס קואלס אקודראן אל מיניסטירייו דילה גירה, אל מיניסטירייו דילה מארינה אי אלה אדמיניסטראסייון דילה ארטיליריאה (טופ-האני). איל מיניסטירייו די לאס פ'ינאנסאס ג'ייני, אין קונסיקואינסה, אינפ'ורמאדו לוס קאסוס די איסטוס דיפארטאמינטוס קי לה איקונומיאה די 500 מיל ליראס אה איר פידה די 410,000 ליראס פור איל מיניסטירייו דילה גירה אי 45000 ליראס אה קאדה אונו די לוס מיניסטירייוס דילה מארינה אי דילה ארטיליריאה.

—לה דיריקסייון די לאס קונטריבוסייונים אינדיריקטאס אביזה קי לה פרוהיביסייון די רידוסיר לוס דירינוס די דואנה סוברי לאס גולייטאס אי ג'יקוס ארטיקולוס די לאנה, אפ'ין די איר מינגואר לה קונטראבאנדה קי סי פראקטיקה סוברי איסטוס ארטיקולוס.

לה קאנסיליריאה אימפירייאל איזו לה אינקיזיסייון קי איסטה אוזורה אי טודו אינטיר גראנדי איסיקטו אי אינג'ימו לה דיריקסייון די לאס דונאס אה איסטודייאר די נואיבו לה קואיסטייון

—לאס אינטראדאס דילה אדמיניסטראסייון די

לה דיודה פובליקה אוטומאנה פור איל מיס די אגוסטו טובו און אאומינטאסייון די מאס די 9 מיל ליראס טורקאס סוברי אקיאס דיל מיסמו מיס דיל אנייו פאסאדו

—סו איקס' זיאה ביי, אמבאשאדור די טור-קיאה אין ביינה, ביני די סיר אילינאדו אה ראנגו די ב'זיר.

לה סאלוד' פובליקה אין קונסטאנטינופלה

—

סיגון לוס בוליטינים אופ'יסייאלים פובליקאדוס אין לוס גורנאלים טורקוס, דילאס אוראס קיינטי אלה נוג'י דיל דיאה די ביירקולים אסטה לה נוג'י די ג'ואיב'יס אובו, איניל איספיטאל די לוס לוקוס די איסקוטארי דוס קאזוס אי דוס מואירטוס פרובינייינטי דילוס ג'ייוס אסקירוס. אסטה לאס אוראס 7 דיל ביירני דיאה נו אובו ני קאזו ני מואירטי; אינטרי לוס אינפ'ירמוס אלגונוס סאלירון ריזאנאדוס. דיסדי ביירקולים אה ג'ואיב'יס אסטה לאס אוראס 7 אובו און קאזו סוספיג'וזו אין לוס דיריד'ורים די יני שהיר, אין טירה; 4 אין לוס קוארטילים די איסקוטארי; אונו איניל איספיטאל מינסייונאל די נייקוס, אינדיספואיסטוס די פ'ייבר קי פ'ואי ליב'אדו סינייאלאדו. איסטוס אינ-פ'ירמוס סון סין פרוטאמיינטו. אי טורנאמינטו איניל איספיטאל די סאלוד די אלגונוס די איסטוס אינפ'ירמוס אי די סקוטאס אגונייאדוס אנטים.

די ג'ואיב'ים אה ב'יירנים אסטה אוראס 12 נו אובו נינגון נואיב'ו קאזו; די לוס ב'ייוס אינפ'ירמוס מוריירון 4; אסטה לאס אוראס 7 נו אובו ני קאזו ני מואירטי איניל איספיטאל. די לאס 7

די ג'ואיב'יס אסטה לה טארדי אובו און איקסקוס. 4 קאזו אי 4 מואירטי, אי אין טירה 4 מואירטוס.

דילה טארדי די ב'יירנים אסטה לאס אוראס 7. די מאנייאנה אובו איניל איספיטאל די לוס לוקוס 2 קאזוס קאזוס אי 2 מואירטוס די לוס ב'ייוס אינ-פ'ירמוס. קואטרו אינפ'ירמוס סאלירון ריזאנאדוס. איניל ריסטו איספאסייו די טיימפו אובו פור לה פארטי די איסקוטארי 3 קאזוס אי 4 מואירטוס. די לוס ב'ייוס קאזוס אלגונוס סאלירון ריזאנאדוס אי טודאב'יה סון קינזי איל נומירו די ריזי-זינארדין.

∴

פור אורדין די היגייני אי די אורדין פוסיריאור, אים דיפ'ינדידו אינטיראמינטי די טראייר די טראאיר אי ב'ינדיר אין לה סיבדאד: מילונים, סאנדייאס (קארפוס), אב'ירג'ינגו (פאטליג'אן), פירילינה, פיפינוס, טומאטיס אי אובאס.

∴

איל דוקטור פ'אנטימי ביי, סובירי לה דימאנדה דיל גוב'ירנו אימפירייאל, ב'ייני אה קונסטאנטינופלה פור פרוסידיר אלה אדופסייון דילאס מיזוראס ניסיסארייאס פור אסיגוראר איל בואין איסטאדו סאניטארייו די לה קאפיטאל, אים אונה די לאס קיב'ירדאדיס ניסיסידאדיס נו סולאמינטי די לה פ'ראנסייה מה דיל מונדו אינטירו. קומו איקסרוסייון ליטיקה (קי סי אוקופה די לה איגייניה קונטרה לוס אינקרוזים) איל איס אונה אאוטורידאד

דיסדי קאזי סיש מיזים, איל דוקטור פ'אנטימי איס אינספיקטור ג'ינירל אסיסטאנטי דילוס סירב'יסיוס סאניטארייוס די פ'ראנסייה איל דילי-

Fac-simile du journal constantinopolitain *El Tiempo* (Echelle 1/2).

Par contre, cinq caractères hébraïques représentent des sons inexistants en judéo-castillan. Ce sont les caractères כ, ע, צ, ש, ת. On ne les emploie que dans la graphie de mots d'origine non castillane.

VOYELLES MÉDIALES ET VOYELLES FINALES

Les voyelles placées entre deux consonnes ou à la fin d'un mot après une consonne se transcrivent de la manière suivante[1] :

א (*alef*) correspond à *a*; mais, à la fin d'un mot, *a* est toujours transcrit par ה (*hé*). Ex.: פארה *para* — פאלאבֿרה *palavra*.

La préposition *á* se transcrit par אה. Il en est de même de *ha* (du verbe *haver*).

י (*iod*) correspond à la fois à *e* et à *i*. Ex.: טימיר *temer* — מיל *mil* — בֿיניר *venir* — פרידיקאר *predicar* — פירסיגים *persigues* — פרינסיפי *princípe*.

Quand *e* ou *i* suivent immédiatement *ll* ou *ñ*, on ne les transcrit pas, *ll*, *lle*, *lli* étant uniformément représentés par ליי et *ñ*, *ñe*, *ñi* étant uniformément représentés par ניי.

ו (*vav*) correspond à la fois à *o* et à *u*. Ex.: פורטו *porto* — קומודו *comodo* — מודו *mudo* — נודו *nudo* — טורטורה *tortura*.

VOYELLES INITIALES

Au commencement d'un mot, י et ו sont toujours précédés d'un א. Ex.: אינפֿירמו *enfermo* — אים *es* — איל אירמאנו *el* (*h*)*ermano*[2] — אינטראר *entrar* — איסקורידאד̆ *escuridad* — איר *ir* — איזֿו (*h*)*ijo* — אי *y* — או *ó* — אוטרו *otro* — — אומברי (*h*)*ombre* — אונו *uno* — אונטאר *untar*.

Quand un mot commençant par י ou ו devient le second élément d'un mot composé, il conserve son א préfixé. Ex.: דיסאיג̆אר *desechar* — דיסאוקופאדֿו *desocupado* — דיסאונראר *des*(*h*)*onrar*.

Exception : Toutes les fois qu'un mot commence par יי (voir plus loin VOYELLES JOINTES), on ne préfixe pas א. Ex.: יירנו *yerno* — יילו (*h*)*ielo* — ייאזיר *yazer* — ייו *yo* — ייולייו *Iulio*.

Au commencement d'un mot, א correspondant à *a* n'est précédé d'aucune lettre. Ex.: אלמה *alma* — אזנה *asna*.

---

1. A la suite de chaque lettre hébraïque et entre parenthèses j'ai indiqué son nom tel que le prononcent les Juifs d'Orient.

2. *h* castillan est presque toujours muet en judéo-espagnol et n'est pas transcrit, par conséquent; il n'est aspiré que dans *haragan* et un nombre très restreint de mots. Dans ce cas il est transcrit par ח (*het*).

CONSONNES

(L'ordre adopté est celui de l'alphabet hébreu.)

ב (*bed*) se prononce *b*. Ex.: באסטון *baston* — ביביר *bever* — ביין *bien* — ביבֿו *bivo* — בודה *boda* — בלאנקו *blanco*.

בֿ (*ved*) se prononce *v*. Ex.: בֿוזוטרוס *vosotros* — בֿארון *varon* — ליבֿרו *livro* — אוליבֿאר *olivar* — אבֿארו *avaro* — נאבֿי *nave* — סיבֿדאד *civdad* — קאבֿזה *cavsa* — דיבֿדה *devda*.

ג (*guimel*) se prononce comme *g* dur. Il représente :

1° *g* devant *a*, *o*, *u* ou une consonne. Ex.: סינאגוגה *sinagoga* — דיגו *digo* — אגורה *agora* — סאנגרי *sangre* — גולור *golor* — אונגואינטו *ungüento*;

2° *gu* devant *e*, *i*. Ex.: גירה *guer(r)a*;

3° *h* devant *ue* (on sait que *hue* initial castillan se prononce à peu près *güe*, le son du *g* étant plus ou moins perceptible suivant les contrées). Ex.: גואיסו *güeso* — גואירטו *güerto* — גואירטילאנו *güertelano*.

גז se prononce *gz*. Ce groupe représente *x* lorsque *x* a le son *gz*. Ex.: איגזיסטיר *existir*.

גֿ (*djimel*) se pronoce tantôt *dj* tantôt *tch* :

Quand il se prononce *dj* il représente soit *g* devant *e*, *i*, soit *j*. Ex.: אנגֿיל *angel* — גֿירינאנסייו *gerenancio* (*generacion*) — גֿואיסייו *juicio* — גֿואיז *juez* — גֿודייו *judio* — גֿונטוס *juntos* — אינגֿורייה *injuria*;

Quand il se prononce *tch* il représente *ch*. Ex.: מוגֿו *mucho* — מוגֿאגֿו *muchacho* — דיריגֿו *derecho* — נוגֿי *noche* — דיגֿו *dicho* — פיגֿו *pecho*.

ד (*daled*) se prononce *d*. Ex.: סוד *sud* — קידאדבֿוס *quedadvos* — מאלדאד *maldad*.

דֿ (*dhaled*) se prononce à peu près comme *th* anglais ; cette lettre représente le *d* intervocalique des participes passés en *ado* et *ido*, le *d* final des mots en *dad* et le *d* d'un certain nombre de mots. Ex.: אמאדֿו *amado* — בֿירדאדֿ *verdad* — סיבֿדאדֿ *civdad* — לאדֿו *lado* — קוסטאדֿו *costado* — לאדֿרון *ladron* — לאדֿריליו *ladrillo*. Remarque. Dans la Bible judéo-espagnole imprimée à Constantinople en 1873 et dans le Nouveau Testament judéo-espagnol imprimé dans la même ville en 1877, il n'est pas fait usage du דֿ ; on l'a toujours remplacé par un ד.

ז (*zain*) se prononce comme *z* français et correspond :

1° à *z* espagnol. Ex.: בֿיז *vez* — לוז *luz* — דיזיר *dezir* — פאז *paz* — אז *(h)az* — גֿואיז *juez*;

2° à *s* intervocalique Ex.: קאזה *casa* — פיליגרוזו *peligroso* — פרידינסייה *presencia*;

3° à *s* précédant certaines consonnes. Ex.: דיזדי *desde* — טראזלאדאר *traslador* — מיזמו *mismo* — אזנה *asna*.

ז̈ (*djain*) se prononce *dj* et représente *j* ou *g* devant *e*, *i*. Ex.: אוריז̈ה *oreja* — באראז̈אר *barajar* — אוז̈ה (*h*)*oja* — מוז̈יר *mujer* — קוז̈י *cogi* — ריז̈ידור *regidor* — איז̈ו (*h*)*ijo* — ב̈ייז̈ו *viejo* — קונסיז̈ו *consejo*.

ח (*het*) se prononce comme un *h* fortement aspiré. Ex.: חאראגאן *haragan* — מאהו *maho* (mou) — חאזינו *hazino* (malade, de l'arabe حزين triste, affligé) — חאזינורה *hazinora* (maladie) — אחארב̈אר *aharvar* (frapper).

ט (*ted*) se prononce *t*. Ex.: מאטאר *matar* — טאנטו *tanto* — טיסטיגו *testigo*.

ל (*lamed*) se prononce *l*. Ex. : אל *al* — לה *la* — דילאנטי *delante*.

לי represente les *ll* mouillés du castillan et se prononce de même. Ex. : לייאמאר *llamar* — לייוראר *llorar* — מאראב̈ילייוזו *maravilloso* — קאסטילייו *castillo*. Remarque : ליי est une graphie uniforme pour *ll*, *lle*, *lli*, *lei*, *lie* et *li* devant *a* (*ia* formant diphtongue). Ex.: לייינו *lleno* — לייב̈אר *llevar* — קאלייי *calle* — אלייי *alli* — ליי *ley* — לייינזו *lienzo* — איטאלייה *Italia*.

מ (*mem*) se prononce *m*. Ex.: מאר *mar* — מאדרי *madre* — מוג̈ו *mucho*. A la fin d'un mot, מ prend la forme ם.

נ (*noun*) se prononce *n*. Ex.: נאדה *nada* — נינגונו *ninguno* — נו *no* — נונקה *nunca*. A la fin d'un mot, נ prend la forme ן. Ex.: פאן *pan* — פאטרון *patron*.

ניי représente *ñ* et se prononce de même. Ex. : מאנייאנה *mañana* — סינייאל *señal* — ב̈ינייה *viña* — דאנייו *daño* — סינייור *señor*. Remarque : ניי est une graphie uniforme pour *ñ*, *ñe*, *ñi*, *nei*, *nie* et *ni* devant *a* (*ia* formant diphtongue).

ס (*samek*) se prononce comme *s* initial français. Il correspond :

1° à *c* devant *e*, *i*. Ex.: סירקה *cerca* — פאסיס *faces* — טירסירו *tercero* — קארסיל *carcel* — ליסינסייה *licencia* — פ̈אסיל *facil* — אינסימה *encima* — סינקו *cinco*;

2° à *ç* devant *a*, *o*, *u*. Ex.: אלסאר *alçar* — אינטרופיסאר *entropeçar* — סימיז̈אנסה *semejança* — מוסו *moço* — בראסו *braço* — קוראסון *coraçon*;

3° à *sc* devant *e*, *i*. — Ex.: דיסיפולו *disciplo* — דיסיינדי *desciende*. Remarque : Dans un mot composé, *s* dernière lettre du premier composant et *c* première lettre du second sont représentés par סס. Ex.: דוססיינטוס *doscientos*;

4° à *s* au commencement ou à la fin d'un mot. Ex.: סאנגרי *sangre* — נוס *nos* — אטראס *atras*;

5° à *s* précédé ou suivi d'une consonne. Ex.: אנסי *ansi* — איספיראר *espirar*, *esperar* — איסקלאמאר *esclamar* — בולסה *bolsa*;

6° à *ss*. Ex.: אסינטאר *assentar* — פרומיסה *promessa* — פאסאר *passar*.

פ (*pé*) se prononce *p*. Ex.: פרינסיפי *principe* — פרופייו *propio* — פרוב̈ה *prova*. A la fin d'un mot, פ prend la forme ף. Ex.: יוסף *Yus(e)p*.

פ̈ (*fé*) se prononce *f*. Ex.: פרופ̈יטה *profeta* — סופ̈ריר *sufrir*. A la fin d'un mot, פ̈ prend la forme ף surmontée du *rafé*.

ק (*cof*) se prononce *k*. Il correspond :

1° à *c* devant *a*, *o*, *u* ou une consonne. Ex,: קארני *carne* — סאקו *saco* — קרימין *crimen* ;

2° à *qu* devant *e*, *i*. Ex.: קי *que* — קיטאר *quitar* — אקי *aqui* ;

3° à *k* dans certains mots étrangers. Ex.: יורק *York*.

קס se prononce *kç*. Ce groupe correspond :

1° à *cc* devant *e*, *i*. Ex.: אוקסידינטי *Occidente* ;

2° à *x* dans les mots où *x* se prononce *kç*. Ex.: אליקסאנדרייה *Alexandria*.

ר (*rech*) se prononce *r*. Ex.: מאר *mar* — נורטי *norte*.

שׁ (*chin*) se prononce comme les *ch* du mot français *chercher*. Il correspond :

1° à *x* de l'ancien castillan. Ex.: דישׁי *dixe* — דישׁו *dixo* — דישׁאר *dexar* — אבאשׁאר *abaxar* — דיבאשׁו *debaxo* — לישׁוס *lexos* — לישׁאנו *lexano* — אינשׁימפלו *enxemplo* — טרושׁירון *truxeron* — טישׁיירון *texieron* — טישׁידו *texido* — קושׁו *coxo* — אינשׁוגאר *enxugar* ;

2° à *s* dans certains mots où *s* est suivi du son *k* Ex.: בושׁקאר *buscar* — פישׁקאר *pescar* ;

3° à *is* final des deuxièmes personnes du pluriel des verbes, quand *is* est précédé d'une voyelle : אמאשׁ *amais* — טימיישׁ *temeis* — דישׁאשׁ *dexais* ;

4° à *is* dans le mot סישׁ *seis*.

Outre les consonnes qui viennent d'être étudiées, il convient d'en citer cinq autres qui ne sont usitées que dans des mots d'origine non castillane.

כ (*caf*) se prononce *k*. Ex.: כפרים *Qipros*. A la fin d'un mot, כ prend la forme ך.

ע (*ain*) a le même son guttural que le ع turc, son beaucoup moins rude, par conséquent, que le ع arabe. Ex.: עבראייקו *hebraico* — שׁימעון *Simon*.

צ (*sadi*) se prononce *ts*. Ex.: ציון *Sion*. A la fin d'un mot, צ prend la forme ץ.

שׂ (*sin*) a le même son que ס (*samek*). Les Juifs d'Orient ne font aujourd'hui, dans la prononciation, aucune différence entre ces deux lettres. Ex : שׂטן *Satan*.

ת (*tav*) a le même son que ט (*ted*). Les juifs d'Orient ne font aujourd'hui, dans la prononciation, aucune différence entre ces deux lettres. Ex.: מרתה *Martha* — תיאופֿילוס *Theofilos* — תיסאלוניקה *Thessalonica* — איתיאופייה *Ethiopia* — קורינתייוס *Corinthios* — תומה *Thoma*.

CONSONNES DOUBLES

On ne redouble généralement pas les consonnes. Ex. : טיירה *tier(r)a* — גירה *guer(r)a* — אריבֿה *ar(r)iva* — סיראר *cer(r)ar* — קוריר *cor(r)er*. Cependant on trouve quelquefois le redoublement : טיררה *tierra* — גיררה *guerra*, etc...

LIGATURE

La seule ligature employée dans la transcription hispano-hébraïque est *alef-lamed* ; mais l'emploi n'en est pas obligatoire.

VOYELLES JOINTES

Groupes de deux voyelles dont aucune n'est *i*.

Quand deux voyelles se trouvent l'une à côté de l'autre, si la seconde n'est pas *a*, un א les sépare :

ae אאי Ex. : טראאיר *traer* — מאאיסטרו *maestro* ;
ao אאו Ex. : אאוגאר *a(h)ogar* — אאורה *a(h)ora* ;
au אאו Ex. : אאון *aun* — אאומינטאר *aumentar* — אאוסטראליה *Australia* ;
ee יאי Ex. : קריאי *cree* — קריאירי *creeré* — פיליאימוס *peleemos* ;
eo יאו Ex. : ב̆יאו *veo* — פיאור *peor* — אסוטיאו *açoteó* ;
eu יאו Ex. : איאונוקו *eunuco* ;
oe ואי Ex. : אלואים *aloes* ;
ue ואי Ex. : פ̆ואיגו *fuego* — דיספואיס *despues* — ב̆ירגואינסה *verguença* ;
uo ואו Ex. : פ̆ראגואו *fraguó*.

Quand la seconde voyelle est *a*, on n'emploie pas le א intermédiaire si les deux voyelles ne terminent pas le mot ; mais on l'emploie si les deux voyelles sont les deux dernières lettres du mot. Dans ce dernier cas, *a* final est, on l'a déjà dit, transcrit par ה.

	Dans le corps d'un mot :	A la fin d'un mot :
ea	טיאטרו *teatro* — בוראג̆יאר *bor(r)achear* — רודיאב̆אן *rodeavan* ;	סיאה *sea* ;
ua	אגואס *aguas* — קואנדו *cuando* — פ̆ראגואדור *fraguador*.	אגואה *agua* — פאסקואה *Pascua*.

Groupes de deux voyelles dont l'une est *i*.

Les groupes *ei* et *ie* formant diphtongue sont transcrits uniformément par יי

ei ליי *ley* — רייןנאר *reinar* ;
ie פיי *pie* — קיין *quien* — סיילו *cielo* — אדיינטרו *adientro* — יירנו *yerno* — יילו *(h)ielo* — יירב̆ה *(h)ierva*.

Toutes les fois que *i* suit ou précède une des voyelles *a*, *o*, *u* et forme diphtongue avec elle, il est transcrit par יי.

ai איי Ex. : איי *(h)ay* — אייגה *(h)aiga* — איירי *aire* ;
ia non final ייא Ex. : אלימפייאד *alimpiad* — ייאזיר *yazer* ;
ia final ייה Ex. : ייה *ya* — אסייה *Asia* — מאליסייה *malicia* ;

oi ויי Ex, : סויי *soy* — איסטויי *estoy* — אוייגו *oigo* — אויי *(h)oy* — ב̆ויי *voy ;*
io ייו Ex. : ייו *yo* — דייו *Dio* — מידייו *medio* — פאלאסייו *palacio* — סאלייו *salió* — אינטינסייון *intencion* — אינב̆ייו *envió ;*
ui ויי Ex. : מויי *muy* — קוײדאר *cuidar* — קוײדאד̆ו *cuidado ;*
iu ייו Ex. : ייולייו *Iulio.*

Quand les huit groupes de voyelles que l'on vient d'énumérer ne forment pas diphtongue (chaque voyelle appartenant à une syllabe distincte), *i* est transcrit par un seul י et est séparé de l'autre voyelle par un א. Il convient toutefois de ranger à part le groupe *ia*.

ei יאי Ex. : קריאימוס *creimos* — קריאיסטי *creiste ;*
ie יאי Ex. : פ̆יאיל *fiel* — אינפ̆יאיל *infiel ;*
ai אאי Ex. : דאאינדה *dainda ;*
oi ואי Ex. : אואיר *oïr* — אואידו *oido* — אואיסטיש̆ *oisteis ;*
io יאו Ex. : ב̆אזיאו *vazio* — אינב̆יאו *envio* — מיאו *mio* — סופיריאור *superior ;*
ui ואי Ex. : דיסטרואיר *destruir* — ג̆ואיסייו *juicio.*

A la fin d'un mot, *ia* (ne formant pas diphtongue) est transcrit par יאה. Ex. : דיאה *dia* — אב̆יאה *(h)avia* — אזיאה *(h)azia*. Dans le corps d'un mot, *ïa* (ne formant pas diphtongue) est transcrit par יא. Ex. : דיאס *días* — אב̆יאן *(h)avian* — אב̆יאמוס *(h)aviamos* — דיזיאן *dezian* — דיאב̆לו *diavlo* — ב̆יאז̆י *viaje* — קונפ̆יאנסה *confiança*.

Pour que l'on puisse mieux saisir l'application des règles précédentes, je reproduis ici les premières lignes de la Genèse d'après la Bible judéo-espagnole imprimée à Constantinople en 1873 [1], et un article du journal *El Telegrafo*, en date du 23 janvier 1894.

אין איל פרינסיפייו קריאו איל דייו לוס	*En el principio crió el Dio los*
סיילוס אי לה טיירה. אי לה טיירה	*cielos y la tier(r)a. Y la tier(r)a*
אירה ב̆אנה אי ב̆אזיאה ; אי איסקורידאד	*era vana y vazia : y escuridad*
איסטאב̆ה סוב̆רי לאס פ̆אסים דיל אבים-	*estava sovre las faces del abis-*

1. Il ne sera pas sans intérêt de copier ici les premières lignes de la Bible de Ferrare : En Priçipio crio el Dio : à los çielos, y à la tierra. Y la tierra era vana y vazia, y escuridad, sobre façes del abysmo : y espirito del Dio se movia, sobre façes de las aguas. Y dixo el Dio, sea luz : y fue luz. Y vido el Dio, à la luz, que buena : y apartó el Dio, entre la luz, y entre la escuridad. Y llamó el Dio à la luz, dia ; y à la escuridad, llamó noche : y fue tarde y fue mañana, dia uno.

מו : אי איל איספירִיטו דול דייו סי מובֿיאה סובֿרי לאס פאסים די לאס אגואס. אי דישֿו איל דייו סיאה לוז אי פֿואי לוז. אי בֿידו איל דייו לה לוז קי אירה בואינה : אי אפארטו איל דייו אינטרי לה לוז אי לה איסקורידאד. אי לייאמו איל דייו אה לה לוז דיאה אי אה לה איסקורי- דאד לייאמו נוגֿי : אי פֿואי לה טארדי אי לה מאנייאנה און דיאה.

mo : y el espirito del Dio se movia sovre las faces de las aguas. Y dixo el Dio, sea luz, y fué luz. Y vido el Dio la luz que era buena : y apartó el Dio entre la luz y la escuridad. Y llamó el Dio á la luz dia, y á la escuridad llamó noche : y fué la tarde y la mañana un día.

נואיסטרו איסטילו

Nuestro estilo

אטורגאמוס פֿראנקאמינטי קי נוס טופאמוס אין איל אימבאראסו טודֿאס לאס בֿיזים קי סי טראטה די דיזיר אלגונה קוזה סובֿרי לה מאנירה די לה קואל נואיסטרוס פירייודיסטאס דיבֿין איקספרימירסין פור אזירסין אינטינדיר די סוס ליקטורים פורקי לה קואיסטייון נו נוס פאריסי סוסיפטיבֿלי די ריסיבֿיר אונה סולוסייון אי סובֿרי טודֿו אאורה קי לה אזֿיטאסייון פרובֿוקאדֿה אל אינטורנו די אילייה איס לייה קאלמאדֿה.

Atorgamos francamente que nos topamos en el embaraço todas las vezes que se trata de dezir alguna cosa sovre la manera de la cual nuestros periodistas deven exprimirsen por (h)azersen entender de sus lectores porque la cuestion no nos parece susceptivle de recivir una solucion y sovre todo a(h)ora que la agitacion provocada al entorno de ella es lla (ya) calmada.

טודֿו אין נו אטריבואינדו אל זֿודיאו-איספאנייול לאס בֿירטודֿים קי אלגונוס סי פלאזין אה ריקונוסירלי, נוזוטרוס פינסאמוס קי טודו טיימפו קי נו נוס איס פוסיבֿלי די אבאנדונארלו, נואיסטרוס פירייודיסטאס דיבֿריאן איספֿואירסארסין די פירפֿיקסייונארלו, אין בושֿקאנדו אה אסירקארלו די לה לינגואה די לה קואל איל דיריבֿה : אין בֿיסטה די רינדיר סו לינגואזֿי אקסיסיבֿלי אה לה מאסה די סוס ליקטורים אי די אאומינטאר לה בֿאלור ליטיראריִיה די לוס דיארייוס קי אילייוס רידיזֿין.

Todo en no atribuendo al judeo-español las virtudes que algunos se plazen á reconocerle, nosotros pensamos que todo tiempo que no nos es posivle de abandonarlo, nuestros periodistas devrian esfuerçarsen de perfeccionarlo, en buscando á acercarlo de la lengua de la cual él deriva, en vista de render su lenguaje accesivle á la masa de sus lectores y de aumentar la valor literaria de los diarios que ellos redigen.

פור לו קי איס די נוס, נוזוטרוס נוס אפליקארימוס אה סיר אנטיס די טודֿו אינטינדֿידוס די נואיסטרו פובליקו אין אימפליאנדו סיימפרי פאלאבֿראס איספאנייולים אי דאנדו אה נואיסטראס פֿראסאס לה קונסטרוסייון איספאנייול.

Por lo que es de nos, nosotros nos aplicaremos á ser antes de todo entendidos de nuestro publico en empleando siempre palavras españoles y dando á nuestras frasas la construccion español.

נו טינימוס לה פריטינסיון די פואיד̆יר אנסי ארריב̆אר אה איסקריב̆יר קון פירפ̆יקסיון לה לינגואח די « סירב̆אנטיס », די « קאלדירון » אי די « לופי די ב̆יגה ». נואיסטראס אינטינסייונים סון מאס מודיסטאס. נואיסטרו פרופוזיטו איס די אימפליארנוס אה פוריפ̆יקאר נואיסטרו ז̆יריגונזה אין איספאנייוליזאנדולו די מאס אין מאס.

No tenemos la pretension de pueder ansi arrivar á escrivir con perfeccion la lengua de « Cervantes », de « Calderon » y de « Lope de Vega ». Nuestras intenciones son mas modestas. Nuestro proposito es de emplearnos á purificar nuestro jerigonza en españolizandolo de mas en mas.

R. Foulché-Delbosc.

ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE AU XIX[e] SIÈCLE

JOVELLANOS[1]

La plus grande partie de la vie de Jovellanos appartient au XVIII[e] siècle, mais il a exercé une influence si considérable sur la génération du début du siècle suivant, il a soulevé et essayé de résoudre tant de problèmes dont la solution devait passionner ceux qui vinrent après lui, qu'il doit nécessairement figurer au début d'une étude sur la civilisation moderne de l'Espagne. Alors même que nous nous renfermerions dans les limites un peu étroites d'une étude strictement littéraire, Jovellanos forme, avec Meléndez, Quintana et Moratín, un groupe d'écrivains qui permet d'étudier à différents points de vue la transition entre les deux époques. Je dis un groupe, et non une école, car il y a des différences très sensibles, non seulement dans leur talent, mais encore dans leurs principes littéraires. Cependant ils ont tous ceci de commun, c'est qu'ils essaient, avec plus ou moins de décision et de succès, d'introduire dans les anciennes formes littéraires des idées modernes, et d'unir aux inspirations traditionnelles l'esprit nouveau, dont la France avait été la principale introductrice en Espagne.

---

1. Cet article a été rédigé d'après des notes d'un cours professé à la Faculté des Lettres de Toulouse.

Quoique nous n'ayons rien à ajouter de nouveau à la biographie de Jovellanos[1], nous ne saurions la passer absolument sous silence, car il est de ceux dont on a pu dire que leur chef-d'œuvre était leur vie elle-même. Il a réalisé, dans la mesure de ses forces, l'idéal qu'il avait exprimé dans ses œuvres, et les évènements ont donné à son existence quelque chose de grand et de dramatique.

Gaspar Melchor de Jovellanos (ou Jove-Llanos) naquit le 5 janvier 1744 à Gijón, province d'Oviédo, dans les Asturies. Il termina, par des études de droit à l'Université d'Alcalá, son éducation commencée ou poursuivie à Gijón, à Oviédo et à Avila. Après quelques velléités d'entrer dans la carrière ecclésiastique, dont on le détourna sans beaucoup de peine, il fut nommé *alcalde de la Sala del crimen* à l'Audience de Séville. L'unique recommandation que fit le ministre d'Aranda au jeune magistrat, lorsque ce dernier vint prendre congé de lui, paraît singulière, mais elle cache plus de sens qu'elle n'en a l'air tout d'abord : « Croyez-moi, Monsieur, lui dit-il, ne vous coupez pas vos beaux cheveux... Faites-vous les friser sur le cou, et commencez, par votre exemple, à bannir ces toisons (*comience á desterrar tales zaleas*) qui n'ajoutent rien au respect ni à la dignité de la toge. » D. Francisco Silvela[2] assure que c'est depuis lors que les magistrats espagnols ne portent plus perruque. D'*alcalde de crimen*, Jovellanos devint bientôt *oidor*. Nous le voyons à cette époque très mêlé à la société dont le célèbre Pablo de Olavide était l'âme. Dans ce milieu, si favorable aux idées réformatrices et aux innovations de toute sorte, Jovellanos s'occupe avec une égale ardeur des choses les plus diverses, mais surtout d'économie politique et de poésie. En même temps qu'il étudie la culture de

1. Ceán Bermúdez, *Mémoires de Jovellanos*, 1814. — Cándido Nocedal (*Obras de J.* dans la *Bibl. de Aut. Esp.*). — Julio Somoza, *Jovellanos*, 1885.

2. Franc. Silvela, *Jovellanos*, conferencias del Ateneo, t. II (1887), p. 37.

l'olivier, les filatures, les prairies artificielles, l'organisation des hospices, il entretient des relations suivies avec les poètes de Salamanque, compose des idylles, des drames tels que l'*Honnête criminel* (*El delincuente honrado*), ou *Pelayo*. Lorsqu'en 1778, nommé *alcalde de Casa y Corte* à Madrid, il dut quitter Séville, ce ne fut pas sans un déchirement de cœur qu'il se sépara de ses amis. « Loin de toi, ô Séville, loin de vous, ô mes amis, comment mon cœur pourrait-il s'ouvrir à la joie ? » Il resta, à Madrid, ce qu'il avait été à Séville, et nous le voyons écrire, tout en faisant une enquête sur un vol, cette *Epístola del Paular*, l'une de ses meilleures inspirations poétiques. Ces années de Madrid sont parmi les plus fécondes de sa vie : membre de la Société Économique, de l'Académie de l'Histoire, de l'Académie Espagnole, de celle de San Fernando, et de Jurisprudence; il n'est aucune forme de l'activité intellectuelle qui lui reste étrangère. Il compose, en 1788, l'Éloge de Charles III, rédige le *Rapport sur la Loi agraire*, la *Consulta* sur la *Juridiction temporelle du Conseil des Ordres*, dont il était membre, le *Règlement du Collège impérial de Calatrava*. Jovellanos partagea, en 1789, la disgrâce de son protecteur Cabarrus. Exilé à Gijón, sous prétexte d'un rapport à faire sur des mines de charbon, il s'acquitte de sa mission, organise l'*Institut royal Asturien*, rédige des mémoires sur l'*ouverture de la route de Leon à Oviédo* ou *Sur la police et l'origine des spectacles publics en Espagne*. Au début du règne de Charles IV, le Prince de la Paix, sur les sollicitations de Cabarrus, nomma Jovellanos ministre de la Justice, mais il ne réussit pas à faire du trop perspicace homme d'Etat un partisan aveugle de sa politique. Il ne lui pardonna pas son manque d'enthousiasme, ni même, paraît-il, son manque de complaisance pour des amours royales [1]. Exilé de nouveau, Jovellanos fut emprisonné le 13 mars 1801, conduit à Majorque et emprisonné successivement dans la Chartreuse de

1. Voy. sur ce point Blanco-White, *Letters from Spain*, p. 346, cité par Menéndez Pelayo, *Heterodoxos*, III, p. 294.

Valdemuza et au château de Bellver. Il n'y resta pas inactif : c'est de là que sont datées de nombreuses poésies, son *Mémoire sur le château de Bellver*, une volumineuse correspondance et son *Traité sur l'Education publique.* Il n'en sortit que le 22 mai 1808, pour rentrer en Espagne au moment où les évènements les plus dramatiques s'y déroulaient. Murat, Sébastiani, Napoléon lui-même lui firent les avances et les offres les plus séduisantes, estimant sans doute que le libéralisme de ses idées aussi bien que le ressentiment des persécutions subies le désignaient comme l'un des soutiens de la dynastie nouvelle imposée à l'Espagne. Jovellanos n'eut pas un moment d'hésitation. « Quand bien même, disait-il, la défense de la patrie serait aussi désespérée qu'ils le pensent, ce serait la cause de l'honneur et de la loyauté, et celle que doit suivre, coûte que coûte, tout bon Espagnol. » De toutes les pages écrites par Jovellanos, — et elles sont nombreuses, — je n'en sais pas qui lui fasse plus d'honneur que sa lettre du 24 avril 1809, en réponse à des offres nouvelles de Sébastiani.

Le choix que firent de Jovellanos ses compatriotes des Asturies pour les représenter, en septembre 1808, à la Junte suprême de gouvernement, fut une juste récompense de la netteté de son attitude. A la Junte centrale aussi bien qu'aux Cortes, il se signala par la fermeté et par la modération de ses opinions aussi éloignées de l'absolutisme des uns que des exagérations révolutionnaires des autres. On sait quel sort attendait les membres de la Junte : indignement calomniés et poursuivis, ils durent fuir et attendre, pour se justifier, des temps meilleurs. Comme il regagnait les Asturies par mer, Jovellanos fit naufrage à Muros de Noya, près de la Corogne. Il y reste un an, non sans être vivement inquiété par les émissaires du gouvernement. Ce fut pendant cette retraite forcée qu'il écrivit son éloquent *Mémoire en défense de la Junte centrale*, si précieux pour sa biographie. A peine était-il de retour à Gijón, en juillet 1811, que les troupes françaises envahissaient de nouveau les Asturies. Jovellanos s'efforça de réveiller

l'enthousiasme patriotique de ses concitoyens, et les excita à la résistance :

¡A las armas, valientes Astures!
Empuñadlas con nuevo vigor,
Que otra vez el tirano de Europa
El solar de Pelayo insultó.

Mais les temps de Tyrtée étaient passés : il fallait fuir de nouveau devant les Français victorieux. Jovellanos reprit donc précipitamment la mer, mais sa barque naufragea à Vega, et ce fut là que mourut, le 27 novembre 1811, celui que l'on devait appeler bientôt le Père de la Patrie.

Quelque rapide qu'il soit, le résumé de cette vie si bien remplie suffit à montrer qu'il y eut tout à la fois en Jovellanos un homme d'Etat, un économiste, un écrivain, et c'est en effet à ce triple point de vue qu'il mérite d'être étudié. Le politique, l'économiste paraissent nous échapper et rester en dehors de notre sujet, mais tout se tient si bien dans cet esprit sagement équilibré, qu'il semble que l'écrivain n'existerait plus s'il n'était inspiré, soutenu sans cesse par son idéal politique et social. Ce serait donc le rabaisser, le découronner, en quelque sorte, que de ne voir en lui que l'artiste.

Mais avant de le suivre dans l'exposition de ses idées politiques ou économiques, essayons de dire quelle fut la marque distinctive et caractéristique de son esprit. Que l'on considère ses idées ou ses actes, on s'aperçoit bientôt qu'il tend toujours vers le *vrai*, le *juste*, le *pratique*, et que pour lui vérité, justice, utilité ne sont que les trois faces d'une même chose. Son but, vers lequel il marche avec l'enthousiasme confiant de la plupart de ses contemporains, c'est le bonheur de l'individu, de la nation, de l'humanité, trois termes qui ne s'opposent point les uns aux autres, mais qui marquent les trois étapes d'une évolution fatale. Et pour réaliser un jour ce bonheur définitif, la vraie méthode, c'est l'observation scientifique des faits moraux, historiques et sociaux.

Car l'homme ne doit pas attendre le bonheur du hasard des évènements ou d'un don gratuit de la Providence : il peut, autant que son imperfection le lui permet, se l'assurer lui-même en se soumettant aux prescriptions de la raison, dont la science lui formulera les lois. Ainsi me paraît pouvoir se résumer la philosophie sociale de Jovellanos, mais je dois dire que nulle part il ne l'a formulée en termes exprès : sa doctrine, si tant est que ce mot convienne ici, se réduit à un mélange assez incohérent de Locke, de Hume et de Condillac[1]. Il est avant tout *estadista*. Au lieu de partir de principes abstraits pour aboutir à des conclusions qui, malgré la rigueur logique des déductions, se trouveront peut-être en contradiction avec la réalité des faits, c'est au contraire des faits particuliers qu'il s'élèvera jusqu'à la constatation d'une vérité sociale ou d'une loi économique. Il est de la même famille d'esprits que Montesquieu, bien plus que de celle de J.-J. Rousseau. Si son nom est moins illustre que celui de l'auteur de l'*Esprit des Lois*, c'est qu'il s'appliqua plutôt à faire passer dans la pratique les réformes suggérées par l'observation qu'à réunir en un majestueux ensemble les faits que son expérience ou celle d'autrui lui fournissaient.

Mais ce qui paraît, dans l'histoire des idées en Espagne, plus nouveau encore que la méthode, c'est l'esprit qui inspire cette philosophie sociale de Jovellanos. Bien des moralistes avant lui, depuis Fernández de Navarrete, avaient essayé de déduire de l'observation des faits les principes de la science sociale; ce qui est particulier, si je ne me trompe, c'est que ce patricien, non plus par élan de générosité, ni par charité chrétienne, ni par quelque réminiscence de philosophie stoïcienne, mais par une conviction fondée sur les données de l'histoire et de la philosophie, oriente résolument sa politique dans une direction nouvelle : le peuple, entre les diverses classes duquel il n'y a

1. Voy. une ingénieuse *Vindicación* de l'orthodoxie de J. au tome III, livre VI, ch. III, des *Heterodoxos* de M. Menéndez Pelayo.

désormais d'autres différences, selon lui, que celles justifiées par la diversité des mérites, ou consacrées par l'intérêt historiquement reconnu de la communauté. Voilà qui commence à bien marquer l'originalité propre à Jovellanos.

Je sais bien qu'à mesure que l'on pénètre plus avant dans l'histoire un peu confuse de la société espagnole au XVIII[e] siècle, cette originalité de Jovellanos paraît moins grande. Beaucoup d'esprits, amis du progrès ou simplement aventureux, avaient, sous la double influence des encyclopédistes et des économistes anglais, propagé en Espagne ces idées nouvelles, essayé même des réformes pratiques. On retrouverait assez facilement les principales idées de notre auteur chez Campomanes, Peñaflorida, Olavide, Cabarrus et quelques autres. Mais Jovellanos me paraît avoir apporté, dans l'exposition de ces nouveautés, plus de mesure, plus de désintéressement et plus de précision, de telle sorte que l'opinion, qui ne juge qu'à distance et en gros, lui en fait volontiers honneur.

I

L'œuvre maîtresse de Jovellanos homme d'Etat, c'est le *Mémorial pour la Junte centrale*. Il dut naissance à l'un de ces évènements qui font époque dans la vie d'un peuple. Il est à remarquer d'ailleurs que le hasard des évènements ou quelque impulsion reçue du dehors, plus encore que le développement régulier de sa pensée personnelle, ont dicté à Jovellanos ses œuvres caractéristiques. Après la disparition tragique de l'ancienne monarchie qui, en face de l'envahisseur, laissait l'Espagne sans gouvernement, sans direction, il fallait refaire l'édifice, ou du moins approprier les éléments encore utiles de ce dernier à ce qu'on allait mettre à sa place. Nous n'avons pas à rechercher ici comment les hommes appelés à l'honneur redoutable de faire face à cette situation sans précédents furent amenés à créer de toutes pièces cette Consti-

tution de Cadix qui, en dépit de ses insuffisances, de ses contradictions, de ses naïvetés, témoigne de leur honnêteté et de leur largeur d'esprit. Jovellanos prit une part des plus actives aux travaux de la Junte centrale, et il est facile de marquer dans quel sens s'exerça son influence, soit par les procès-verbaux des délibérations, soit, plus commodément, en lisant le *Mémorial*, qu'il rédigea, de juillet à septembre 1810, dans les rares moments de tranquillité que lui laissèrent la guerre ou les persécutions de ses ennemis.

Le gouvernement qu'il eût voulu donner à ses concitoyens ne diffère pas beaucoup, au fond, de la monarchie constitutionnelle et représentative, telle à peu près qu'elle existait en Angleterre, avec séparation très nette des trois pouvoirs exécutif, législatif, judiciaire, et garanties constitutionnelles, destinées à éviter les conflits et à assurer l'indépendance à chacun de ces pouvoirs, dans sa sphère d'action. Parmi ces garanties, Jovellanos comptait un corps intermédiaire, ou Sénat, et la responsabilité ministérielle. Cette conception de l'Etat moderne n'était certes pas une nouveauté, mais jamais elle n'avait été formulée en Espagne avec autant de netteté. On sait quel avenir lui était réservé. Il est permis de conclure des lamentables évènements qui déchirèrent la péninsule pendant la période suivante, qu'elle heurtait encore trop violemment les traditions et les habitudes pour qu'elle pût passer, sans secousses, du domaine spéculatif dans la réalité. Il semble que Jovellanos en ait eu le pressentiment. Mieux avisé que beaucoup de ses concitoyens, — parce qu'il voyait plus loin, — il ne prétendit point réaliser sans retard ni tempérament tout ce que lui dictait la raison, et c'est peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans son action politique. Au lieu d'accuser les différences entre l'ancien et le nouveau régime, il s'applique à faire voir que l'ordre de choses à établir ne devait pas être un divorce ni constituer une révolution, mais sortir naturellement de l'antique constitution espagnole, et qu'il avait ses précédents, sa raison d'être, et, par suite, sa légitimité, dans les entrailles, en

quelque sorte, de la vieille loi nationale. Il pensait, à peu près comme M. Taine, que cet organisme infiniment compliqué et délicat qu'on nomme la constitution ou le régime politique, produit, par son développement normal à travers les siècles, une certaine manière d'être qui devient la vie propre de la nation, et que si, par suite d'excès ou d'infidélités à la loi fondamentale de son existence, cet organisme dépérit, ce n'est pas en lui infusant brutalement une sève étrangère, un sang emprunté, qu'on lui rendra la santé, mais en éliminant, par une hygiène attentive, les éléments morbides qui s'y sont introduits, et en le ramenant à sa pureté originelle. Il ne faut pas détruire, répète-t-il sans cesse, il faut guérir, améliorer, et le remède est dans l'étude de la constitution du corps malade.

Cette manière de voir explique la répulsion, l'antipathie de Jovellanos pour les constructions à priori, à la manière de Rousseau, antipathie qui se manifeste, par exemple, à propos du prétendu *contrat social*, ou des droits préhistoriques du citoyen, ou même de la maxime que tous naissent libres et égaux. De là encore, dans l'ordre des faits historiques, sa sévérité contre la Révolution française. La façon dont il en parle parfois l'a fait juger sévèrement par certains critiques ; elle étonne en effet chez un esprit si capable d'en comprendre l'idée généreuse, chez un homme d'Etat qui, en somme, aboutissait sur bien des points à des conclusions analogues. Ce sont ses excès, il est vrai, plus que ses principes, qui excitent son indignation. (Cf. la *Oda Sáfica*, à Poncio.)

De là enfin ses efforts pour concilier le passé historique de la nation avec les exigences de la civilisation moderne, et pour établir, entre le droit d'autrefois et celui d'aujourd'hui, une suite ininterrompue, gage et condition du développement pacifique de ses destinées. Ce sage mais difficile tempérament entre la révolution et la tradition constitue la véritable originalité du rôle politique de Jovellanos : il explique aussi la diversité des jugements qu'il a inspirés. Tous les partis, *Cristinos* et carlistes, libéraux et

traditionnalistes, le revendiquent également, et tous prétendent trouver dans ses écrits de quoi justifier leurs prétentions. C'est qu'à ne tenir compte ni des dates ni des circonstances, ses opinions paraissent parfois inconsistantes, voire même contradictoires. Le jeune magistrat de Séville, séduit par les nouveautés philosophiques et économiques à la mode autour de lui, ne parlait ni ne pensait comme le prisonnier de Majorque ou le constituant de Cadix. L'expérience, la réflexion calmèrent l'enthousiasme trop prompt de la jeunesse, mais elles n'enlevèrent jamais à l'homme mûr cette passion généreuse pour la liberté, pour la justice sociale, cette foi dans les progrès de l'humanité, qui étaient le fond de son caractère. C'est pourquoi les prétentions des uns et des autres, de M. Nocedal ou de M. Azcárate, ne me semblent fondées qu'en partie : Jovellanos n'appartient exclusivement ni au parti de la tradition ni au parti de la révolution, parce que ce sage, ce modéré, a cru de bonne foi à une conciliation possible entre ces deux choses peut-être inconciliables.

Tel est, dans ce qu'il a d'essentiel, le principe sur lequel reposent toutes les conceptions politiques de Jovellanos. Il ne peut être question ici d'en suivre le développement dans le détail, ni d'énumérer les solutions qu'il a données aux nombreux problèmes de la politique pratique. Je n'ajouterai que deux remarques sur ce point. La première, c'est que par tournure d'esprit, peut-être aussi par suite des habitudes contractées dans sa vie de magistrat et de ministre, Jovellanos s'attarde peu dans le domaine de l'abstraction : il va droit à la réalité concrète, à la difficulté de fait, à la solution pratique. En second lieu, sa méthode à la fois historique et critique, qui dans les faits s'efforce de saisir la loi, constituait une nouveauté et un progrès dans la science politique espagnole ; elle rattache Jovellanos à notre siècle. Cependant, tout en accordant leur importance aux faits historiques, tout en fondant sur eux la légitimité des institutions nationales, il est trop de son siècle pour aboutir à une sorte d'indifférence éclectique ou de scepticisme, sans principes comme sans idéal. Soit

qu'il ait subi l'influence des doctrines de Condillac et de Condorcet, soit que sa confiance dans l'efficacité de la science économique, alors dans toute la fraîcheur de la jeunesse en Espagne, suffise à expliquer son enthousiasme, ses illusions, il estime que c'est le bonheur des individus et des nations que les Constitutions ont pour but d'assurer, et qu'en se rapprochant de plus en plus de cet idéal, elles amèneront un jour sur la terre pacifiée le règne de la vertu, et avec la vertu, la félicité universelle. On peut voir l'expression naïve de cet espoir dans l'*Epître à Inarco* (Moratín) : « O société, ô lois, ô noms cruels, qui promettez protection au monde trompé et ne lui donnez que guerres, effroi, oppression et larmes! Mais il viendra, ce jour, il viendra, Inarco, pour éclairer le monde et pour consoler les chagrins des mortels. Alors ce nom fatal de propriété, ce nom détesté sera oublié. Mot infâme et funeste..., etc. » Cette vision, assez inattendue, d'un communisme qui s'ignore nous fait vaguement songer à celui de Dupont, dans la fantaisie de Musset :

De magistrats néant, de lois, pas davantage!

ou, si ce rapprochement paraît irrévérencieux, rappelons-nous le rêve du mineur Étienne dans *Germinal*, de Zola : « ....Tout le malheur disparaissait, comme balayé par un grand coup de soleil, et, sous un éblouissement de féerie, la justice descendait du ciel. Une société nouvelle poussait en un jour, ainsi que dans les songes une ville immense d'une splendeur de mirage, où chaque citoyen vivait de sa tâche et prenait sa part des joies communes.. »

Jovellanos se fait de bonne foi l'ouvrier de ce bonheur qu'il goûte par avance : il est persuadé qu'il y travaille efficacement en perfectionnant, par exemple, les moyens de production ou en répandant l'instruction dans les masses. « Qui ne voit, s'écrie-t-il, que le progrès même de l'instruction conduira quelque jour, d'abord les nations éclairées de l'Europe, et enfin celles de la terre entière à une Confédération générale, qui aura pour objet d'assurer à chacune d'elles la jouissance de ses avantages naturels,

de maintenir entre toutes une paix inviolable, de réprimer — non par des armées ni à coups de canon, mais par l'autorité de ses ordres, plus forte et plus redoutable — le peuple téméraire qui oserait troubler le repos et le bonheur du genre humain ? »

Ces rêveries sentimentales paraîtront peut-être bien démodées, et il serait facile de tourner en ridicule l'expression naïve de cet optimisme, qui fut pourtant celui des grands esprits de l'époque. Si toutefois nous nous replaçons en imagination dans le temps et dans le milieu où elles furent écrites, peut-être nous laisserons-nous toucher par cette philanthropie, dont l'expression a pu vieillir, mais qui n'est point un simple artifice de rhétorique : on y sent l'accent d'un sentiment sincère et d'une passion réelle pour les intérêts de l'humanité. Songeons que c'était au bruit du canon, dans des gîtes de hasard, au fond d'un pays envahi, dévasté, asservi, que l'auteur écrivait ainsi. Cette vaste sympathie pour la misère universelle, ce cosmopolitisme généreux, si étranger jusque-là aux préoccupations des penseurs espagnols, ne devait pas, ce me semble, être oublié dans une étude sur Jovellanos : elle forme l'un des traits caractéristiques de cette figure.

II

Lorsque l'on réfléchit à l'idée que les politiques espagnols, depuis Charles Quint et Philippe II, se faisaient des devoirs des gouvernants, il semble qu'ils se soient crus responsables du bonheur de leurs sujets uniquement dans l'autre monde. Leur politique, du moins, tant extérieure qu'intérieure, paraît une application constante de cette pensée. Ce n'était point celle de Jovellanos. Il estimait, au contraire, que le rôle du gouvernement était d'abord d'assurer, dans la mesure du possible, la félicité de la nation sur cette terre, de s'occuper de ses intérêts matériels, du développement de sa richesse commerciale, indus-

trielle et agricole. Par ses travaux et par ses écrits, il a fait autant, pour pousser l'Espagne dans cette voie, si nouvelle pour elle, que les Aranda, les Olavide, les Floridablanca, les Cabarrus. Non seulement, comme ministre ou comme simple particulier, il continue l'œuvre de ces derniers, mais comme écrivain, par une foule de mémoires, de rapports, de projets, il lance ces idées dans la circulation. Ce poète, cet auteur dramatique, cet artiste a par dessus tout le sens du réel, du pratique, du positif : c'est à la fois sa force, et, dans un sens que j'expliquerai tout à l'heure, son infériorité. Le « berger », le *mayoral* Jovino, comme l'appelaient ses amis de Salamanque qui nous le représentent chantant sur ses pipeaux le long des rives du Bétis ou du Tormes, est en réalité ingénieur, minéralogiste, agronome, industriel, pédagogue. On le croit occupé à rimer des *endechas* ou des bouquets à Chloris : il rumine les moyens d'améliorer la filature de la soie, ou de développer l'industrie des mousselines ; il calcule le tracé d'une grande voie qui, reliant la Castille aux Asturies, servira de débouché aux produits de la première de ces provinces, lesquels se perdent sur place.

Il fera mieux. Comme Olavide avec ses colonies agricoles ou Peñaflorida avec ses sociétés d'*Amis du pays* et son *Ecole patriotique* de Vergara, bravement, à ses risques et périls, il donnera l'exemple de l'initiative privée et fondera, à Gijón, l'*Institut Asturien*, sorte d'école pratique et professionnelle d'où sortiront des ingénieurs et des officiers de marine. Le but qu'il se propose par cette création originale, il l'a exposé souvent lui-même : « C'est de vulgariser les connaissances utiles pour développer les arts productifs, pour fournir des aliments nouveaux au travail honnête, pour donner de nouveaux débouchés au commerce et à la navigation, pour augmenter la population et l'abondance et pour fonder sur une même base la sûreté de l'Etat et le bonheur de ses membres. » La devise qu'il donne au nouvel Institut est celle qu'il avait choisie pour lui-même : *Quid verum, quid sit utile* : vérité et utilité ! Lui-même en rédigera les règle-

ments par le menu : nous les avons, et ils mériteraient une étude spéciale. Ses mémoires sur différents points d'économie politique sont très nombreux : il faut laisser aux gens du métier le soin de les apprécier. Je ne saurais dire à quelle école se rattache exactement Jovellanos, ni même s'il se rattache à aucune des sectes françaises ou anglaises qui se disputaient alors la prépondérance. A vrai dire, je ne vois pas qu'il ait exposé nulle part la théorie de la science économique telle qu'il la comprenait, ni qu'il ait tenté, comme Quesnay, Smith, Turgot ou Say, d'appuyer sur des principes abstraits et des déductions philosophiques cette « science du bonheur ». Ce qui importe ici, ce me semble, c'est moins la valeur philosophique que la portée pratique de ses réformes. Or il est manifeste que les tentatives de Jovellanos, si elles n'eussent pas été si malheureusement entravées par les évènements, étaient de nature à modifier la situation de l'Espagne et à lui faire prendre rang parmi les nations qui se disputent la suprématie commerciale ou industrielle. Cette gloire en vaut une autre. Et pour montrer avec quelque précision combien Jovellanos a de titres à cette gloire, pour prouver aussi que tout en se méfiant des généralisations ambitieuses, il prétendait appuyer ses plans de réformes sur le fondement de la vérité et de la justice, on me permettra de prendre quelques exemples, entre beaucoup d'autres.

J'emprunte le premier au célèbre *Rapport sur la Loi agraire* (*Informe sobre la Ley agraria*). L'auteur se proposait d'y présenter au roi Charles III quelques observations sur la Constitution ou Code de l'agriculture, que ce monarque réformateur voulait édicter. Ce Rapport, qui est peut-être le principal titre d'honneur de l'homme d'État, rappelle à la fois les mémoires de Turgot (et il serait instructif de pousser plus à fond ce rapprochement), les cahiers généraux de notre Tiers-Etat et la Déclaration des Droits de l'homme. C'est en réalité, sous des apparences modestes et une forme précise, la Charte constitutionnelle d'un régime nouveau. L'auteur énumère dans trois chapitres les obstacles poli-

tiques ou légaux, les obstacles moraux, enfin les obstacles physiques ou matériels que rencontre le développement de l'agriculture en Espagne.

Les obstacles *politiques* et civils que les lois ou les coutumes lui opposent ce sont : les *baldíos* ou terrains en friche qu'il faut aliéner et mettre en vente par parcelles; les *tierras concejiles* ou biens communaux, qui sont abandonnés, et que l'industrie privée peut seule mettre en valeur (il faut les vendre ou les louer avec bail emphytéotique); *la abertura de las heredades* ou autorisation de pâturer dans les propriétés privées; le caprice des protections à telle ou telle culture aux dépens des autres; les privilèges de la *Mesta*, qui doivent disparaître, à l'exception des *cañadas* ou sentiers de passage pour les mérinos; enfin les biens de mainmorte, tant du clergé séculier et régulier que des Grands et des *Mayorazgos*. Jovellanos traite ce point capital avec autant de dextérité que de fermeté. Il signale l'insatiable ambition de certains ordres mendiants, « *esta portentosa multiplicación de conventos.* » — « Quelles barrières pourraient résister aux entreprises de la cupidité et de la religion coalisées ? *Qué barreras podrían bastar contra los esfuerzos de la codicia y de la devoción reunidos ?* » Quant aux majorats, « c'est une institution qui répugne aux principes d'une législation sage et juste, et la première mesure réclamée par la nation, c'est l'abolition de toutes les lois qui permettent de substituer les biens d'une famille aux aînés. » — Faudra-t-il donc dépouiller violemment ces derniers ? Non, la propriété est sacrée, alors même que cette propriété ne résulte que d'un contrat qui peut être considéré comme caduc, l'une des parties ne remplissant plus les conditions du contrat. Mais le principe est tellement nécessaire, qu'il ne faut rien faire qui puisse l'affaiblir. Jovellanos compte sur les dispositions législatives nouvelles et sur les privilégiés eux-mêmes, qui comprendront sans doute leurs véritables intérêts. Nous sommes loin, on le voit, de l'*Epître à Inarco.*

Le commerce intérieur des grains et autres produits du sol doit être libre. « C'est se faire illusion que d'attendre le bon

marché d'autre chose que de l'abondance, et l'abondance que du libre trafic des fruits de la terre. » Et ailleurs : « Il convient, Sire, d'établir la liberté du commerce intérieur par une loi permanente qui réveille l'intérêt individuel, oppose le monopole au monopole, et mette fin à ces affaires suspectes qui se trament à l'ombre des lois prohibitives. » La seule restriction à ce principe de liberté s'applique au commerce extérieur des blés. Les désavantages de l'échelle mobile sont exposés avec précision; il faut prohiber l'exportation et permettre l'importation sous conditions.

Un dernier obstacle que l'agriculture rencontre dans les lois, — et l'un des plus graves assurément, — c'est l'inégalité de l'impôt. Cette inégalité est un mal et une injustice. « L'égalité, que la justice exige par dessus tout, doit se manifester de deux manières. Il faut, en premier lieu, que tous les citoyens, sans aucune exception, contribuent aux charges publiques, ainsi que le proclamaient déjà les Lois Alphonsines et les Cortes de Guadalajara, et comme le veulent l'équité et la raison. Puisqu'il s'agit en effet du bien général, aucune classe, aucun citoyen ne peut, sans injustice, s'exempter de ce devoir. Il faut, en second lieu, que tous contribuent proportionnellement à leurs ressources, car l'on ne peut réclamer autant du pauvre que du riche. D'ailleurs si ces bienfaits que l'Etat assure s'appliquent à toutes les classes de la société, il est clair que ceux-là surtout pourront en jouir qui ont plus de fortune, et que conséquemment ils doivent contribuer proportionnellement à cette fortune. »

Les obstacles *moraux* proviennent de l'abandon dans lequel l'Etat laisse les intérêts de l'agriculture, et de l'ignorance des agriculteurs, auxquels l'Etat devrait assurer l'instruction élémentaire et l'enseignement technique. « Daigne Votre Altesse multiplier partout l'enseignement primaire; qu'il n'y ait point d'endroit, de village, de paroisse qui en soit privé; qu'il n'y ait point de citoyen, si pauvre, si misérable soit-il, qui ne puisse recevoir cette instruction facilement et gratuitement! Alors même que la

nation ne devrait pas ce bienfait à tous ses membres, bienfait par où se manifeste surtout sa protection et sa sollicitude, elle se le devrait à elle-même, car c'est le moyen le plus simple d'augmenter sa puissance et sa gloire. Eh quoi ! n'est-ce pas le témoignage le plus honteux de notre négligence que de voir ainsi abandonnée et négligée une branche d'instruction d'une portée si générale, si nécessaire, si profitable, au moment même où nous multiplions avec tant d'ardeur les foyers d'enseignement partiel, inutile souvent et dangereux ? »

Quant aux obstacles *naturels* que l'agriculture rencontre dans les choses, Jovellanos les groupe sous les titres suivants et les examine successivement : manque d'irrigations, manque de communications par terre ou par eau, manque de ports. Il propose un ensemble de mesures pratiques pour remédier à ces maux et termine en étudiant les ressources budgétaires qui doivent faire face aux dépenses. Il recommande l'établissement — avec comptabilité distincte — d'un budget général ou national, d'un budget provincial et d'un budget municipal.

Tel est, dans ses lignes générales, ce célèbre *Rapport*, dont l'importance saute aux yeux, et dont les conclusions dépassaient singulièrement ce qu'on en pouvait attendre. C'était une belle préface à la Constitution de Cadiz. Linguet s'est moqué quelque part de ce beau zèle des réformateurs : « Si l'Espagne, dit-il, s'imagine repeupler ses champs avec les belles phrases qu'a consignées sur le papier un agriculteur théorique, elle se trompe fort. Si elle s'imagine que ses manufactures vont renaître parce qu'une brave fille, dirigée par un économiste enthousiaste, au lieu de l'être par son confesseur, file, en un an, deux ou trois livres de plus que sa voisine, elle ne se trompe pas moins. Le temps que l'on donne à la théorie est perdu pour la pratique. » N'en déplaise à ce critique chagrin, avant de faire passer les réformes dans la pratique, il fallait y habituer les esprits, en montrer l'utilité, la nécessité, triompher des résistances acharnées, convaincre le public, et cette tâche, personne n'était plus apte à la remplir que

Jovellanos. Le meilleur éloge de son œuvre, je le trouve dans ces lignes de M. Nocedal : « Après tant d'années, tant d'expériences, tant de leçons et d'excès, nous en sommes revenus à ce que proposait Jovellanos : *á lo que proponía Jovellanos, hemos venido á parar.* »

L'originalité de Jovellanos ne se montre pas moins en matière d'enseignement public. Ses écrits relatifs à l'instruction, les plans, les règlements concernant les trois ordres d'enseignement fourniraient ample matière à une étude qui mettrait en lumière cette curieuse figure de pédagogue homme d'Etat. On peut avancer que personne en Espagne, ni Campomanes, ni Olavide, ni Roda, n'avait montré à un tel degré un tel souci de l'instruction publique et que nul éducateur, jusqu'à Pablo Montesino, n'a eu sur ce sujet des idées plus nettes et plus fécondes. C'est ce que l'on montrerait suffisamment en résumant, parmi tant d'autres écrits, les quatre suivants : 1° *Règlement littéraire et pédagogique du Collège impérial de Calatrava*, à Salamanque; 2° *Cours d'humanités et Règlement pour l'Institut Asturien*; 3° *Principes pour la formation d'un plan général d'Instruction publique*; 4° et surtout, *Mémoire sur l'Education publique*, écrit pendant la captivité de l'auteur à Bellver.

Ce souci de l'instruction des classes moyennes et populaires est l'un des indices de la formation d'une société nouvelle. A vrai dire, presque tout était à faire en Espagne à ce point de vue : de la base au sommet l'édifice était à restaurer, sinon à reconstruire. En dépit de quelques tentatives de réformes, telles que celles qui révolutionnèrent un moment Salamanque, les grandes universités étaient immobilisées dans des programmes et des méthodes qui dataient de plusieurs siècles. Les témoignages de Torres Villaroel et d'Olavide, ou, si ces derniers inspirent quelque défiance, ceux d'hommes modérés tels que Pérez Bayer, sont instructifs sur ce point. Il n'y avait, en matière d'enseignement secondaire ou primaire, aucune suite, aucune unité de vues, aucune coordination. Ce fut sur ces deux derniers points que

Jovellanos concentra ses efforts : c'est là aussi que ses vues paraissent le plus originales.

Il part de ce principe, qui, depuis le suffrage universel, semble évident, à savoir que l'instruction de l'individu est une nécessité sociale, et que conséquemment c'est le devoir de l'Etat d'assurer cette instruction, dans la mesure qui convient aux intérêts et au salut communs. L'Etat doit donc multiplier les écoles populaires où l'on enseignera la lecture, l'écriture, le calcul, les éléments de la religion. On apportera un soin particulier à l'éducation physique en instituant des exercices de gymnastique et des exercices militaires. Il faut « *habilitar los niños para la defensa de la patria, cuando fuesen llamados á ella* ». Et comme ce devoir est le même pour tous, tous indistinctement seront soumis à ces exercices. On fondera dans ce but des écoles de tir, comme en Suisse. L'enseignement moral et civique doit surtout être confié au père de famille, mais il sera bon de rédiger des *Manuels* pour préciser ces notions, qui restent vagues dans l'esprit populaire : « *Estos libros deberán contener un curso abreviado de doctrina natural, civil y moral, acomodado á la capacidad de los niños.* » L'éducation religieuse devait, en Espagne, occuper une place importante dans tout système d'éducation générale. Jovellanos propose d'y consacrer un jour par semaine, le dimanche, et naturellement de le confier au prêtre. En même temps que les écoles de garçons, l'Etat multipliera les écoles de filles, distinctes et également gratuites. De même il établira, au dessus de ces dernières, des collèges où l'on recevra, moyennant finances, une instruction plus complète.

On remarquera que sur la double question de l'obligation et de la gratuité, Jovellanos, pour son propre compte, n'hésite pas : l'une et l'autre conclusion découlent naturellement de son principe. Dans le *Rapport à la Junte constituante*, il laisse à cette dernière le soin de trancher la question, quoique ne dissimulant point son opinion personnelle. Cabarrus, son protecteur et son ami, dans une série de lettres à lui adressées en 1792, allait réso-

lument jusqu'au bout et réclamait la laïcité. Jovellanos n'ose le suivre jusque-là : il déclare, au contraire, que l'instituteur le mieux situé et tout naturellement désigné, c'est le curé. D'ailleurs il a conscience de la grandeur de la tâche entreprise, et l'on n'est point surpris de trouver, au milieu de ses plans et de ses règlements, des appels émus au dévouement des éducateurs du peuple : « O mes amis du pays de Majorque, si vous désirez le bonheur de notre patrie, si vous êtes bien convaincus que le gage le plus sûr de ce bonheur c'est l'instruction, faites le premier pas dans cette voie ! Réfléchissez que l'instruction élémentaire, c'est la clef de toute instruction, et que les progrès de tous les autres enseignements dépendent de la façon dont celui-là est organisé. Songez que c'est celui-là seul que pourra recevoir la grande masse de vos compatriotes. Appelés par leur condition à travailler dès la jeunesse, leur temps sera consacré au labeur et non à l'étude. Réfléchissez surtout que sans cela la majeure partie de cette foule restera éternellement vouée à l'ignorance et à la misère, car dans un pays où la propriété publique et commune est à peine connue, où la propriété individuelle est accumulée dans quelques mains et répartie en vastes domaines que leurs propriétaires exploitent à leurs risques et périls, à quoi peut aspirer un peuple sans éducation, si ce n'est à la condition servile et précaire de journalier ? Eclairez-le donc, apprenez-lui les connaissances indispensables, donnez-lui l'instruction dont il a besoin : nous aurons ainsi la véritable éducation populaire. Ouvrez-lui la porte des carrières industrielles, mettez-le sur le chemin de la vertu et du bien-être. Instruisez-le, et pour lui avoir ainsi donné le droit d'être heureux, vous aurez assuré votre gloire et celle de votre patrie ! »

C'est en matière d'enseignement secondaire que l'initiative de Jovellanos paraît surtout originale et hardie. Conséquent avec ses habitudes d'esprit et fidèle à sa méthode habituelle, il ne prétend point cependant bouleverser le vieil édifice qui menace ruine, mais il en veut reprendre les fondements en sous-œuvre, de telle sorte que, lorsqu'il s'écroulera de vétusté, il se trouvera bientôt

remplacé par un édifice solide, commode, mieux adapté aux besoins de la société nouvelle. Pour parler sans métaphore, ce que Jovellanos recommande surtout, ce qu'il a même créé avec ses seules ressources, c'est un type absolument nouveau de collège secondaire, qui fait songer à notre enseignement *spécial* ou *moderne*. On y apprendra les sciences, si dédaignées dans les vieilles universités, la langue castillane, dont l'étude scientifique n'était pas moins négligée (a-t-on fait sur ce point beaucoup de progrès depuis Jovellanos ?), l'histoire et la géographie, le dessin (*cuya grande utilidad así para las ciencias como para las artes generalmente está reconocida*), enfin les langues vivantes.

Notre temps n'a pas tout inventé : les mêmes questions qui sont aujourd'hui si débattues l'étaient déjà en Espagne dans les dernières décades du XVIIIe siècle, et, sur la plupart d'entre elles, Jovellanos avait pris une attitude aussi résolue que tel ou tel de nos contemporains. Il tient pour la substitution des langues et des littératures modernes aux langues anciennes. Feijóo avait déjà proposé de remplacer l'étude du grec par celle du français. Jovellanos est plus radical, et je ne sais si, depuis, les partisans des humanités modernes ont trouvé beaucoup d arguments nouveaux. « On a cru jusqu'à présent, et peut-être croit-on encore que l'étude des langues grecque et latine et celle des préceptes de la rhétorique et de la poétique constituaient le fonds des humanités, mais cette croyance, qui a pu être légitime, et qui, à coup sûr, a été très profitable, est devenue maintenant funeste à l'éducation générale, etc... Les langues vivantes, que l'on pouvait mépriser dans leur enfance et dans leur période de formation, sont émancipées aujourd'hui. Elles ont fait leurs preuves, elles sont éducatrices autant que les anciennes et suggestives comme elles... Au lieu de copier les Grecs, faisons comme eux, qui étudiaient surtout la nature et le cœur humain. D'ailleurs il faut se résigner à faire un choix : on ne peut tout apprendre. »

Entre autres questions que le constituant posera à la Junte centrale de 1808, je relève celle-ci : « *Comment éviter la surcharge*

dans l'éducation de la Jeunesse? » Pour lui, son sacrifice est fait. « Parmi les connaissances qu'il faut sacrifier, la raison désigne dès à présent les langues mortes... L'étude des langues vivantes est plus utile et plus nécessaire : *el estudio de las lenguas vivas es más provechoso y necesario.* » Est-ce donc qu'il faille abandonner absolument les premières? Non, répond Jovellanos, mais ni les limites assez étroites où il les confine, ni les raisons d'utilité professionnelle qu'il fait valoir en leur faveur, ne satisferaient, j'en ai peur, les défenseurs de l'ancienne culture classique. « Cette étude, dit-il, restera toujours nécessaire pour le théologien, le canoniste, *peut-être* le juriste et le médecin : elle doit être libre pour les autres. » Il proposera plus tard à la Junte centrale de déterminer par règlement les carrières où les langues mortes sont nécessaires. Dans tous les cas, il faut commencer par réformer les études antiques elles-mêmes. Mais il est raisonnable, il est nécessaire de donner cet enseignement en espagnol et non plus en latin. Au surplus, si ces études ont besoin d'être fortifiées, il y aurait danger à trop les répandre, « pour ne pas donner aux jeunes gens appartenant à la classe industrielle la tentation d'en sortir, ce qui serait aussi désastreux pour eux que pour l'Etat, *con tan poco provecho suyo como gran daño del Estado.* »

Entre les langues vivantes, le choix, au temps de Jovellanos, n'était pas difficile. L'italien, le français, l'anglais, ces deux dernières langues surtout, s'imposaient. Il serait intéressant — si nous pouvions nous arrêter aux détails de son plan d'études — de discuter les raisons par lesquelles Jovellanos établit l'utilité relative de chacune de ces langues pour ses compatriotes, raisons tirées des services variés qu'elles pouvaient rendre comme de leur plus ou moins de rapport avec la manière de penser nationale. On ne saurait nier sur ce point la compétence de l'auteur : il a rédigé lui-même, en même temps qu'une foule de manuels, deux petites grammaires, française et anglaise, pour ses élèves de l'Institut Asturien. Quant à l'enseignement de la philosophie, il le réduit beaucoup et le découronne, en le bornant à la logique

(*no esta lógica escolástica y abstracta de nuestras universidades*), et à la morale, efficace protection des principes fondamentaux de la Société : « *Si algún dique se puede oponer á este mal* (l'impiété et l'anarchie) *es la buena y sólida instrucción.* »

Je crains de trop m'attarder sur ce sujet, mais je ne rendrais pas justice, ce me semble, à l'originalité de vues et à la perspicacité de cet éducateur, si je n'avais indiqué, au moins par quelques détails, avec quelle netteté se posait pour lui la question de l'éducation moderne. Que de points intéressants il traite en passant, sur lesquels il présente une solution pratique, *la surcharge*, *l'unité des livres et des manuels*, *les examens de passage*, *les examens de sortie*, etc., etc. ! Parmi ces questions il en est une sur laquelle ses opinions se rapprochent singulièrement de celles des meilleurs pédagogues modernes : c'est celle de l'*internat*. Il est absolument opposé au régime de l'internat, pour des raisons qui étaient déjà les mêmes à son époque qu'à la nôtre. Cependant les internats, ou les séminaires, comme il les appelle, sont nécessaires pour certaines catégories d'étudiants dont la famille est éloignée. Jovellanos recommande donc le développement des pensions de famille, *pupilajes*, et il n'avait point besoin, sur ce point, de demander des modèles à l'Angleterre universitaire : l'institution était vieille de plusieurs siècles en Espagne.

Ce plan, si complet, d'enseignement public, se termine par cette déclaration, bien digne de l'auteur : « La liberté de penser, d'écrire et d'imprimer, prudemment réglée, doit être considérée comme absolument nécessaire au progrès des sciences et à l'instruction des peuples. »

III

Jovellanos fut, avant tout, un homme d'Etat et un réformateur. Mais notre étude demeurerait incomplète, si nous passions sous silence les mérites de l'écrivain. Au surplus, quoique son activité

littéraire soit de moindre portée, il n'est pas sans intérêt d'essayer de la définir.

Par un contraste qui n'est pas rare, — et qui paraîtra plus frappant encore lorsqu'on étudiera Quintana, — cet esprit, si libre ailleurs, nous paraît timide, arriéré, en matière de théories littéraires. N'a-t-on pas fait la même remarque à propos de Voltaire ? En ce qui concerne Jovellanos, j'ai hâte d'ajouter d'abord que ce respect trop scrupuleux de la tradition classique s'attache beaucoup plus à la forme extérieure (mythologie, phraséologie de convention, périphrases, etc.) qu'aux idées elles-mêmes, et, en second lieu, que l'originalité d'une pensée qui essaie de briser ces liens, se manifeste de plus en plus à mesure que l'auteur avance dans sa carrière. La première période, celle de la jeunesse, peut être négligée, sans préjudice pour sa gloire. Elle comprend des poésies lyriques, des pastorales surtout, claires mais froides et d'une fadeur aujourd'hui insupportable. C'est chez Meléndez qu'il faudra étudier cette société de bergers poètes, ainsi que leurs bergères. Ces bucoliques, très à la mode alors, semblent plus puériles encore sous la plume du grave *Jovino*. Mais, à l'approche de la Révolution, l'Europe semble une vaste Arcadie où flûtes et pipeaux se mêlent au lointain roulement du tonnerre. De temps à autre, quelques-uns de ces bergers s'interrompaient inquiets, et semblaient dire, comme dans la chanson :

Voici venir l'orage,
Voici l'éclair qui luit !

Jovellanos était un de ces derniers, et le ridicule de cette poésie inopportune ne lui échappait point. « En vain de mon cœur, attentif aux rumeurs du forum, ému des pleurs de l'opprimé, de la veuve et de l'innocent orphelin, je prétendrais tirer de doux accents, ma lyre, autrefois harmonieuse, mais maintenant désaccordée, ne résonnerait plus sous mes doigts.

Que en vano de mi pecho, penetrado
Del forense rumor y conmovido
Al llanto del opreso, de la viuda
Y huérfano inocente, presumiera

Lanzar acentos dulces, ni mi lira,
Otras veces sonora y ahora falta
De los trementes armoniosos nervios,
Al acordado impulso respondiera. »

La tragédie de *Pélage* (1769) appartient encore à cette première période. Elle est scrupuleusement construite sur le modèle classique, ou, pour parler plus exactement, sur le patron taillé par Racine et revu par Voltaire. « Si Horace vivait aujourd'hui, disait l'auteur, probablement nous conseillerait-il de lire Racine et Voltaire. » Mais si la forme manque décidément d'originalité, le choix du sujet est louable. Jovellanos, qui se moque volontiers de La Huerta[1], tient, comme lui, pour le théâtre, ou, du moins, pour les sujets nationaux. S'il blâme les classiques espagnols dans son opuscule sur les *Divertissements publics*, ce n'est point précisément qu'ils soient trop espagnols : c'est qu'ils lui paraissent trop peu moraux[2]. « Pourquoi chercher des arguments dans l'histoire des autres nations, quand la nôtre nous en offre tant de si heureux et de si sublimes ?

Vea... el pueblo hispano
En sus tablas los héroes indígenas. »

Sur ce point du moins, Jovellanos, parfois si dur pour les dramatiques de l'âge d'or, était dans la vieille tradition espagnole. Depuis Castro et Lope de Vega jusqu'à La Huerta, l'histoire nationale avait alimenté le drame et inspiré bien des chefs-d'œuvre. Il faudrait, certes, beaucoup d'indulgence pour ranger le *Pelayo* parmi ces derniers. Il n'est point difficile assurément d'y signaler quelques situations dramatiques, d'en extraire quelques beaux vers, ceux-ci, par exemple, que les Espagnols asservis pouvaient répéter pour leur propre compte : « Voici l'instant du suprême

1. Voy. dans ses poésies, sa satire contre ce dernier.
2. *Memoria sobre los Espectáculos*... primera parte, *Profanos*.

péril : nous y touchons. Toute porte nous est fermée; plus d'autre ressource. Il n'en est plus qu'une : combattre pour la patrie, et acheter avec ce qui nous reste de vie la mort ou la victoire !

Es el último instante del peligro ;
Ya nos vemos en él ; está cerrada
La puerta á otros recursos. Uno solo
Nos queda, el de lidiar por nuestra patria,
Comprando con el resto de las vidas
La muerte ó la victoria... »

Mais ce qui manque dans cette tragédie, c'est l'intérêt, la passion, la vie. Les personnages sont de pures abstractions, des types dessinés sur un modèle de convention. Munuza, c'est « le tyran », Pelayo « le libérateur », Rogundo « l'amant », Dosinda « la fiancée ». Ils n'ont pas plus de personnalité que le milieu où ils se meuvent n'a de couleur locale. Et cependant Covadonga et les montagnes des Asturies formaient un décor capable de tenter le poète, mais ce dernier avait plus de raison que d'imagination et de fantaisie.

D'ailleurs « l'art pour l'art » était un principe incompréhensible pour Jovellanos [1]. Le réformateur, qui avait pris pour devise : *quid utile*, *quid verum*, devait surtout considérer la littérature comme un moyen d'agir sur les esprits ou sur les mœurs, et le magistrat qui, au grand scandale de ses collègues, fut le premier juge espagnol sans perruque, devait comprendre le vide de cette poésie de convention. Aussi se sent-il bientôt attiré vers les deux genres qui ont le plus de rapports avec la réalité et l'action, la poésie didactique et le drame à thèse. C'est là que sont ses titres littéraires les plus sérieux. Ses satires, qui sont au nombre d'une dizaine, sont particulièrement intéressantes, par leur mérite propre et par les renseignements qu'elles fournissent sur la

1. En littérature, tout au moins, car il juge plus librement des beaux-arts. V. le fragment imprimé au vol. L de la *Bibl. de Aut. Esp*, p. 544.

société du temps. Elles me semblent d'autant meilleures que le sujet en est plus précis et moins général. Voyez, par exemple, dans la *Deuxième Satire à Arnesto, sur la noblesse dégénérée*, le portrait du patricien ignorant, livré aux valets et vivant avec les *toreros*, les *manolas*, les *pícaros* de toutes sortes,

...Sus dedos y sus labios
Del humo del cigarro encallecidos,
Indice de su crianza. Nunca pasó
Del be a ba. Nunca sus viajes
Más allá de Jetafe se extendieron...
................Oye y diráte
Quién de Romero ó Costillares saca
La muleta mejor, y quién más limpio
Hiere en la cruz al bruto jarameño.... etc.

Toute cette satire, de même que l'ode sur le lamentable *état de l'Espagne de Godoy*, sont d'un beau mouvement. Dans ces pièces la colère échauffe et aiguillonne un peu la Muse : *facit indignatio versum*. Mais les inspirations ordinaires du poète sont la Raison et la Vertu. Il aime à moraliser à la manière d'Horace. « Tu seras savant et heureux, si tu es vertueux, car la vérité et la vertu sont unes; celui-là seul qui les possède est heureux; elles peuvent assurer à votre âme la paix de la conscience, la modération des désirs, la joie, la douceur de bien faire : le reste n'est que vent, vanité, misère, *lo demás viento, vanidad, miseria*. » (*Epître à Bermudo = Ceán Bermúdez*.) Ce qui seul donne quelque intérêt à ces lieux communs, c'est que l'auteur, lorsqu'il les écrivait, était lui-même malheureux, calomnié, emprisonné. A défaut du coup d'aile, la justesse, la noblesse des idées n'y manquent jamais.

Ces mérites nous font pardonner, parfois même oublier, ce que ses vers ont souvent de pénible, de sec et de prosaïque. Jovellanos est certainement un médiocre versificateur. « Son style, disait déjà Quintana, est plutôt une prose noble, élégante, qu'une diction véritablement poétique. Les vers sont courts,

mal construits, sans grâce, sans cadence et sans harmonie. » M. de Cueto confirme ce jugement sévère : « Comme versificateur, Jovellanos n'est pas un modèle : il abuse des licences poétiques; il lutte sans cesse contre l'accent, les césures, les synalèphes, et il ne sort pas toujours vainqueur de cette lutte. » Si j'osais, j'ajouterais ici, pour ma part, que le prosateur lui-même me semble un modèle suspect. C'est en vain que le grammairien Salvá, élevé sans doute à cette école, le cite volontiers parmi les maîtres de la langue; son style me paraît plein de gallicismes, de tours nouveaux, d'accords insolites, qui trahissent la fréquentation assidue d'auteurs étrangers. Jovellanos est l'un des écrivains espagnols dont la phrase se plie le mieux à la pensée française, mais donne en même temps l'idée la moins favorable de la richesse de vocabulaire et de tours de la langue castillane. Au surplus, il ne se fait pas illusion sur le mérite de ses vers tout au moins : il les juge au contraire à leur juste valeur, en reconnaissant que, s'ils sont pleins d'idées sensées et de sentiments honnêtes, ils manquent un peu trop de grâce et d'aisance :

Allá van á tus manos
Mis versos, oh Paulino,
Mis versos mal limados,
Mis versos bien sentidos.
De afecto y verdad llenos
Si de primor vacíos.

Ce sont encore de très nobles paroles, attendries par une émotion vraie, que les variations sur l'*Impavidum ferient ruinæ*, par lesquelles Jovellanos, emprisonné depuis sept ans à Bellver, charmait sa captivité :

Que el alto estruendo de la horrenda ruina
Escuchará impertérrita mi alma [1].

1. *A Posidonio*, Bellver, 8 août 1802.

A force de raison et de stoïcisme, le prisonnier de Bellver, comme jadis celui de Saint-Marc de Leon, Quevedo, touche à la véritable poésie. Mais, si l'on osait s'exprimer ainsi, c'est cette même raison qui coupe les ailes du poète, ou, plutôt, qui les empêche de pousser. Il n'a besoin de personne certes pour être vertueux : il l'est plus qu'Horace à coup sûr. Il semble cependant que, sans ce dernier, il ne saurait exprimer ses nobles sentiments. Il n'a pas la *splendida bilis* de Juvénal, son modèle, ou de Chénier, son contemporain. Dans son *Epître à Poncio* (Ponce Vargas), il raconte son voyage de Leon à la Rioja. Ce qui le frappe, ce qui l'inspire, ce ne sont ni les beautés naturelles, ni les grands souvenirs historiques, ni le pittoresque des mœurs et des costumes, ce sont les diverses manières de cultiver les terres, les productions spéciales à chaque pays, les efforts de l'industrie.

Si dans le poète nous retrouvons trop l'économiste, il n'est pas moins facile de reconnaître le législateur philosophe dans l'auteur dramatique. Dans son drame célèbre, l'*Honnête criminel* (*El delincuente honrado*), il prétend montrer « la cruauté des lois qui, sans distinguer entre le provocateur et l'insulté, punissaient indistinctement les duellistes de la peine capitale ». Ces ordonnances avaient été renouvelées récemment par Charles III. Pour les besoins de sa thèse (et n'est-ce pas la grande objection contre ce genre de pièces ?) Jovellanos imagine une intrigue très romanesque, dans laquelle le beau rôle appartient naturellement au meurtrier involontaire du provocateur. Si l'on ajoute que ce meurtrier, Torcuato, épouse la veuve du mort, et qu'il se trouve être le fils naturel du juge (D. Justo), forcé de l'envoyer à l'échafaud, on devinera que ce n'est pas le pathétique qui manque à ce drame. Le juge D. Justo, c'est Jovellanos lui-même. Il estime qu'une législation qui ne serait faite que pour des philosophes serait inapplicable : *summum jus, summa injuria*. Elle doit, dans une certaine mesure, tenir compte des traditions, des mœurs, du milieu, voire des préjugés. Les tirades sur les exigences tyranniques de l'honneur (Actes I, 4, et IV, 6) rencontraient sans doute

autant d'écho chez le public espagnol que celles du *Cid* chez les contemporains des Montmorency et des Bouteville. Il est assez piquant d'ailleurs de voir un magistrat plaider pour l'équité véritable contre la loi écrite. « Oui, je le sais, le véritable honneur est celui qui résulte de l'exercice de la vertu et de l'accomplissement de nos devoirs. Le juste ne doit pas se soucier des préjugés vulgaires, mais, par malheur, la solidité de cette maxime échappe à la foule. Chez un peuple de philosophes, la loi qui punirait sévèrement celui qui accepte une provocation serait excellente, car à leurs yeux ce serait un crime. Mais dans un pays où l'éducation, le climat, les coutumes, le caractère national, la constitution elle-même inspirent à la noblesse ces sentiments fougueux et jaloux que l'on nomme le point d'honneur, dans un pays où le plus honoré est le moins patient, dans un pays où la sagesse se nomme lâcheté, et la modération pusillanimité, sera-t-elle juste cette loi que seuls pourront respecter les saints ou les lâches? »

Peut-être l'auteur a-t-il raison, mais il devrait garder quelque peu de cette condescendance pour les préjugés ou les goûts de la foule lorsqu'il juge le vieux théâtre national, écrit non pour des philosophes, mais pour des Espagnols du XVIe et du XVIIe siècle. « La réforme des mœurs, dit-il dans son *Mémoire sur les divertissements publics*, doit commencer par le bannissement de tous les drames, non seulement ceux qu'un goût barbare et sot met aujourd'hui en faveur, mais ceux qui ont été justement célèbres chez nous, et qui, considérés à la lumière des préceptes et *surtout de la saine raison*, sont remplis de vices et de défauts que la morale et une sage politique ne peuvent tolérer. » Ici, Jovellanos ne trouve plus de circonstances atténuantes, pas même dans le charme de ce théâtre dont il déclare faire ses délices, *los dramas de Calderón y Moreto que son hoy... nuestra delicia*. Il n'en trouvera pas davantage, lorsque, dans ce même *Mémoire*, il parlera des *Courses de taureaux*. Tout à l'heure, il s'appuyait sur les mœurs populaires contre la sévérité d'une loi, interprète trop

absolue de la pure raison. Il s'appuiera maintenant sur la raison pour proscrire le divertissement national par excellence. « Croire que l'audace et l'habileté d'une douzaine d'hommes, élevés dès l'enfance à ce métier, familiarisés avec ses dangers et qui y périssent ou s'en retirent estropiés, peuvent être données à l'Europe comme une preuve de la valeur et de l'intrépidité espagnoles, c'est une absurdité. Et soutenir que l'interdiction de tels divertissements, interdiction qui peut amener d'heureux résultats, causerait quelque perte réelle à la nation, au point de vue de la morale ou d'une juste police, c'est certainement une illusion, un préjugé, une folie [1]. »

Mais je reviens à l'*Honnête Criminel.* Cette pièce, représentée avec un grand succès en 1784, fut l'une des premières apparitions sur la scène espagnole du drame sentimental importé de France. L'auteur reconnaît de bonne grâce qu'il n'a pas inventé ce genre, mais il semble fier de l'avoir introduit dans son pays. Dans le *Cours d'humanités* qu'il écrivit pour l'Institut Asturien, il cite lui-même sans embarras le *Delincuente honrado* comme modèle de cette comédie nouvelle, « qui développe dans les cœurs les utiles sentiments d'humanité et de bienveillance. » Et il profite de l'occasion pour exposer une fois de plus l'idée qui lui tient à cœur, à savoir que « l'amour de la vertu et l'horreur du vice sont la fin principale que se doit proposer tout poète dramatique, et même tous ceux qui cultivent un genre quelconque de poésie ».

Pour achever par un dernier trait cette figure si complexe de Jovellanos, il faudrait, après le politique, l'économiste, le poète, l'auteur dramatique, étudier le critique d'art, montrer qu'il a senti et analysé les beautés artistiques mieux que la plupart de ses contemporains, et qu'il a, l'un des premiers, introduit dans la littérature espagnole un sentiment assez rare jusque-là.

1. Cf. la lettre à José Vargas Ponce *Sobre fiestas de toros.*

MM. Fortunato de Selgas et Menéndez Pelayo[1] ont très bien mis en lumière ce côté intéressant de l'activité intellectuelle de Jovellanos. La tâche était d'ailleurs rendue facile par le grand nombre de discours ou d'écrits de notre auteur, relatifs aux Beaux-Arts. *Eloge des Beaux-Arts*, 14 juillet 1781; *Rapport sur les monuments de Cordoue et de Grenade*, 14 mai 1786; *Mémoire descriptif sur le Château de Bellver*; *Mémoire sur les couvents de Santo Domingo et de San Francisco de Palma*; *Description de la Lonja, de Palma; Eloge de D. Ventura Rodríguez*, 19 janvier 1788; *Réflexions et conjectures sur l'ébauche originale du tableau de Velázquez, Las Meninas*; *Correspondance* avec Fr. Manuel Bayeu, avec Antonio Ponz, avec Ceán Bermúdez, etc., etc.

Ce qui caractérise surtout Jovellanos critique d'art, c'est l'indépendance relative de ses idées, moins assujetties aux traditions strictement classiques qu'en matière littéraire. Malgré certaines précautions oratoires, qu'il est parfois obligé de prendre, surtout dans ses discours officiels, il n'est pas dupe des conventions académiques ni des théories étroites qui avaient cours parmi les admirateurs de Mengs, ni à plus forte raison des fantaisies extravagantes de Churriguera. Son culte sincère pour Velázquez, Murillo et les grands maîtres de l'Ecole nationale lui montrait clairement la fragilité de ces théories et le formalisme creux de ces conventions. Aussi a-t-il semé ses écrits spéciaux de pensées où l'on sent des aspirations nouvelles, contenues encore par la tradition et par l'idéalisme classiques. « La vérité est le principe de toute perfection : la beauté, le goût, la grâce ne peuvent exister en dehors d'elle. Cherchez-les dans la nature. » Mais il se hâte d'ajouter : « Choisissez ce qu'elle vous offre de plus parfait, les formes les plus belles..., » et il ajoute encore une note pour atténuer l'audace du conseil : « Si la peinture idéaliste

1. Menéndez Pelayo, *Ideas estéticas*, t. III, vol. II, p. 453 et sv. — Fortunato de Selgas : *Jovellano considerado como crítico de Artes*, in *Rev. de España*, 28 avril, 13 mai 1883.

cause plus d'admiration, dit-il encore, la peinture naturaliste cause plus de plaisir; et d'ailleurs l'admiration que la première excite est le privilège d'un groupe restreint, tandis que le plaisir que la seconde provoque est ressenti par la grande majorité, sinon par la totalité des hommes. » Partant de ces principes, il rend pleine justice aux grands maîtres espagnols et parle de ces admirables artistes avec une sympathie éloquente : « Que d'autres, dit-il à propos de Velázquez, célèbrent cette beauté idéale que poursuivent vainement ceux qui prétendent corriger la vérité et la nature; applaudissons à leurs efforts, soit! mais, en attendant, accordons à Velázquez la gloire d'avoir su reproduire cette vérité et rendre la nature. Quel peintre eut jamais un coloris plus juste, un clair-obscur plus vigoureux, une expression plus simple, des types plus variés, plus vrais, plus profondément étudiés? » — « O grand Murillo, s'écrie-t-il ailleurs, j'ai vu dans tes œuvres les miracles de l'art et du génie : j'y ai vus peints l'air, l'atmosphère, les atômes, la poussière, le mouvement des eaux et jusqu'aux lueurs tremblantes de la lumière du matin. » Et sur Ribera : « Qui a manié le pinceau avec plus d'énergie que Ribera? Qui a traité avec plus de vigueur les lumières et les ombres? Qui a su exprimer plus vivement les misères de l'humanité, affaiblie par la vieillesse, épuisée par les macérations, pantelante et moribonde dans l'agonie et les tortures? » Si je cite ces passages [1], ce n'est pas qu'en eux-mêmes ils aient rien de particulièrement remarquable ou qu'ils expriment rien qui n'ait été depuis redit cent fois, et même avec une intelligence plus pénétrante du génie de ces artistes, mais, à l'époque où ils furent écrits, ils durent paraître plus hardis, plus originaux, car alors l'enseignement officiel s'inspirait presque exclusivement de doctrines d'un idéalisme étroit. Sous prétexte de poursuivre la beauté parfaite et absolue, on négligeait l'étude scrupuleuse de la nature, comme si l'art pouvait vivre d'abstractions. Aussi ce dernier s'affadissait, se

1. Déjà cités par Menéndez Pelayo, *op. cit.*

subtilisait, s'académisait : il était urgent de rappeler les artistes de cette poursuite stérile d'un idéal sans consistance à l'imitation directe de la nature et de leur montrer que l'exactitude, la conscience dans l'étude de la réalité avait fait surtout la gloire des maîtres espagnols. Ce fut le mérite de Jovellanos.

De même, comprendre et expliquer, avant Chateaubriand, avant Victor Hugo, le genre de beauté spécial de l'architecture gothique, n'était point encore devenu une idée banale. Jovellanos, tout en émettant sur les origines, d'ailleurs si discutées, du style ogival, des théories très aventurées, tout en multipliant les restrictions, parle du moins avec intelligence de « ce respect silencieux et profond qui s'empare de nous dans les églises gothiques et qui nous dispose doucement à la méditation des vérités éternelles ». Sans doute, les proportions violent les règles classiques, « mais quelle splendeur, quelle délicatesse, quelle auguste gravité dans les célèbres églises de Búrgos, de Tolède, de Leon et de Séville ! » Les ruines, les monuments, les pierres avaient pour lui un langage et une âme : elles évoquaient dans son imagination la vision des temps passés ; elles lui ont inspiré quelques-unes de ses œuvres les meilleures, telles que sa *Description du Paular*, qui est peut-être son chef-d'œuvre poétique, ou ses *Notices sur la Lonja de Palma*, et le *Château de Bellver*. « Qui donc peut contempler ces monuments, qui ont survécu aux siècles, sans se voir assailli de toutes les idées que provoque naturellement la comparaison entre cet âge lointain et le nôtre [1] ? » Et en effet, dans la belle notice sur la forteresse qui lui servit si longtemps de prison, tout s'anime, tout prend une forme vivante ; les ruines retrouvent leur jeunesse et se peuplent de chevaliers, de pages et de nobles dames, comme au moyen âge : c'est le cadre qui a inspiré le tableau. Jovellanos, chez qui l'idée pure trouvait rarement une forme véritablement poétique, a été poète cette fois, c'est-à-dire créateur. De là à en faire un précurseur du romantisme, il y a

1. Description de Bellver, *Bibl. de Aut. Esp.*, tome XLVI, p. 395.

loin, je l'avoue; mais enfin, toute proportion gardée, l'antique forteresse féodale a été pour lui ce que, quarante ans plus tard, Notre-Dame de Paris devait être pour Victor Hugo.

En résumé, si Jovellanos n'est ni un très grand écrivain, ni un poète supérieur, ni un moraliste ou un économiste dont les idées aient laissé une trace bien profonde, il a, dans presque toutes les voies ouvertes à l'activité de l'esprit humain, devancé ses compatriotes. Mais, en même temps, — et c'est le trait saillant de sa physionomie, — tout en indiquant des routes nouvelles, où d'autres iront plus loin que lui, il a deviné les écueils, signalé les périls, donné quelques conseils qui auraient pu épargner bien des erreurs et éviter bien des retours en arrière.

Quintana, très digne, il est vrai, de comprendre Jovellanos, a résumé en une phrase cette noble et féconde existence. « L'éloquence réclame Jovellanos pour ses beaux Eloges, l'histoire pour ses Discours sur les spectacles et mille recherches curieuses et érudites sur nos antiquités, les Beaux-Arts pour sa passion, son goût exquis, la protection qu'il leur accorda, l'économie pour son admirable Loi Agraire, la politique pour ses éloquents Mémoires, les sciences pour l'Institut qu'il fonda, la philosophie pour l'esprit élevé qui anime tous ses travaux, la vertu pour les exemples de dignité, de justice, d'intégrité, de patriotisme, d'humanité qu'il prodigua pendant toute sa vie avec le zèle le plus ardent et la constance la plus généreuse. »

E. MÉRIMÉE.

UNE POÉSIE INÉDITE

De Rodrigo COTA

La Bibliothèque Nationale de Madrid possède, sous la cote K. 97, un recueil de papiers divers du commencement du XVIe siècle, à la page 94 duquel se trouve la très curieuse poésie que je retranscris plus loin. Les strophes 51, 52 et 53 font allusion à des évènements des années 1470, 1471 et 1472. La lecture de cette poésie est fort pénible; les feuillets sont rongés par endroits. Certains mots sont complètement inintelligibles; néanmoins, je n'ai écrit en italique que ceux dont la lecture pouvait présenter quelque doute.

R. Foulché-Delbosc.

Diegarias, contador mayor de los Reyes Católicos, casó un hijo ó sobrino con una parienta del cardenal don Pero Gonçalez de Mendoça. Conbidó para Segobia todos sus deudos : olvidóse ó híçose olvidado de Rodrigo Cota el Viejo, natural desta ciudad de Toledo. Sentido della, celebró la boda con ese epitalamio. Leyéndole la reyna doña Ysavel, dijo que bien parescia ladron de casa.

1. Pergonçalez, Pergonçalez,
no sabeys donde *batalla*
saveys do bino esta habla
de Aquel que os guarde de males.

2. Entre Vos, hermano, y yo,
bino aqueste topamiento
por algun buen casamiento
que quiso juntar el Dio.

3. Dad aca con vendiçion,
casemos a vuestra hija,
queste coraçon me aguija
por ganar este jubon.

4. Pues luego si Vos quisierdes,
revolvelda con Manuel :
tal sea el año cual es el
en quanto mano pusierdes.

5. Unas acelguillas llevo ;
ya hablallo he con mi hermana
si *esgradare* del mançevo
yo os responderé mañana.

6. Si *esgradare*, me decis,
duelo bino en don Abrahan
para el Dio siete *letran*
con seys mill maravedis.

7. Dolor he de Alvendalon
floxo xende Alvendama
solo en botas y jubon
farre aca, farre aculla.

8. Con el deseo quel toma
de aquel frito de sarten
badeando agua daten
en un charco se nenfoga.

9. Volvamos a nuestro hecho
es un mançevo sin mal
de muy honrado *cahal*
arrendador de cohecho.

10. De un agüelo Avenzuzen
y del otro Abenamias
de la madre Sophomias
del padre todo Cohen.

11. Sobrino de Avençavoca
negro nieto de Confrel
guarde el Dio callad la boca,
negro sea quien mal le quier.

12. Ah! Judi hi del Açaque
el que va y viene a Valencia
haze cuenta con Maguaque
con Hervor y con Hemençia.

13. Barravas son aparceros
y que tienda y que caudal
los mejores recepteros
que hay ahora de su ygual.

14. Juan Gonçalez nuestros deudos
estos que viviendo mueren
cuerdos son y aun no los quieren
cuanto mas locos o beudos.

15. Quando os vieredes en sala
entre los nobles barones
asentaos, que Dios os vala,
que dizen en hora mala:
quien lo hizo? los ratones.

16. Ajuar quier que le den
lo ques da a un confeso honnrado
su cedaço y su sarten
y su caldera tanbien
para guisar jamilado.

17. Porque un malo Pormalvar
dixo que comió tocino
y no veays mas pesar
que él lo olió ni vió el mezquino.

18. Que comiendo una adafina
entró a su casa el odrero
ciego que no ve un dinero
le levantó tal resina.

19. Hanme dicho que se trata
con la hija de Çorrillo
pues porque se desvarata
porques verguença deçillo.

20. Una malvada vezina
a su casa a verla vino
vido un poco de ceçina
levantó que era tocino.

21. Juró al Dio non lo faria
fasta apurar esta fama
y aun pòr vida del Aljama
ques una grande falsia.

22. Que persona tan aguda
que no tiene de seso onça
si supies cual es Aldonça
él la tomaria desnuda.

23. Vivame cual es Aldonça
si es hermosa, yo lo sé,
que pareçe en su almenen
hija de los de Mendoça.

24. Bonita y de buen aseo
blanca como un alcanfor
con que graçia y con que aseo
jura ansi: viva señor.

25. Guayas de blanca y de flor
y de sus negros maçales
guayas de Clara[1] Gonçalez
guayas que hará mayor.

26. Vereys que dos javatillas;
guardeos Dios de tal pililla!
florenquin y camarilla
fide traga tajadillas.

1. Dans le mss. on a raturé *Clara* et écrit au dessus *Elvira*.

27. Aldonça que vos vivays
y viva nuestro señor
¿ por cual razon lo dejays
o porque ya no os casays
como lo manda el Criador?
28. Un exemplo oy contar
¡ parayso haya mi madre!
que la hija sin la madre
siempre queda por casar.
29. Por el Dio que he gran dolor
como de las hijas mias
de vos y de vuestro honor
que chica, grande, y mayor
se os van en balde los dias.
30. Dellas veays placer bueno
¡ hágalas Dios maridadas!
que como vezino bueno
os doleys del mal ajeno
pareçe quien soys a osadas.
31. No fueron tales mis hadas
que venga en miente a mi padre
que mis yguales casadas
tienen ya hijas preñadas
¡ asi el Dio os guarde, compadre!
32. Quitaos esas gramayas
y serbinos de altamias
que ansi me andava yo en sayas
quando era de vuestros dias.
33. Y tomad esa altamia
y llevadsela a la novia
y decid que se la envia
su tia que vien de Segovia.
34. *Hu* que guesmo y que guisado
nuncas mançilla en su cara
siempre los del almanjara
hazen esto jamilado.
35. Daca mas almocarrado
por vida de Juan Gonçalez
daca hinche esos briales
de la miel de las atacas.
36. Que tardanças, que paranças
en fretir siete buñuelos
moços, moças, diablos duelos
vino para harba danças.
37. Venga ya el armin tostado
y el toston frito en sarten
y a vos le dexo acabado
y es muy contento y pagado
que el Dio le ha quesido bien.
38. En la boda desta aljama
no se comió peliagudo
ni pescado sin escama
con quanto el marido pudo;
39. sino mucha berengena
y açafran con acelguilla
quien Jesu diga en la çena
que no coma alvondiguilla.
40. Casamiento que hecistes
bueno tal sea vuestra vida
veys aqui Aldonça parida
despues que la bendijistes.
41. Un fijuelo llorador
luengo como un filisteo
que en el duysca si non creo
que ha de ser arrendador.
42. Asi era su padre agudo
con unas gramayas rotas
que por atacar las botas
al alvor salió desnudo.
43. Desganavas sobre un figo
negro arrendador de çiençia
que jamas hizo avenençia
sin gallina, queso, o trigo.
44. Por el lodo quel cubrió
que es hoy viernes quel saba
quiso sorber al abba
solo porquel guisopo.
45. Es un huerco baratero
que vende fongos y salsa
del lodo haze dineros
vende jerapliega falsa.
46. Vende mucho, vende caro,
repica bien de almirez
conoceys Anton de Faro,

a ese quita la vez.
47. Saveys que hacia el mançel
al escreuir lo pagado
echava queso rallado
par aflecho en el papel,
48. porque viniesen ratones
a fazer en ello estrago
en guis que los maharones
dos vezes hiziesen pago.
49. Yo le vi a Manuel y a el
por el siglo quesperamos
vender vadeas entramos
a las puertas de Xocrel.
50. Y despues por nuestra ley
aun no pasó un año entero
yo le vi a tienda de Rey
con criraya despeçiero.
51. Yol vi el año de setenta
trafagando y con que acucias
arrendador de minuçias
sobre si toda la renta.
52. Y aun el bien aventurado
sin tener arrimo alguno
año de setenta y uno
arrendó carne y pescado.
53. No direis Aldonça en que año
si dire ansi vivays vos
año de setenta y dos
cuando feçimos los dos
al del garico el engaño
54. Miembraseos de la merienda
de alla del soto del lobo
quando travaron contienda
Manuel y el hijo del Hobo.
55. Quiça se me accordará
quando el hebre de Alcalá
se travó de los cabellos;
¡ que negros tiempos aquellos !
56. Y la negra sabrosia
de la Roscadeça maya
mientra el otro en la porfia
nos comimos la alcalaya.
57. Ques de aquellas corunbias
de en cas de nuestras agüelas
aquellas alcominias
el plaçer las donosias
aquel hervir de caçuelas.
58. Y de aquel negro atayfor
de Pero Lopez Momen.
Bendicto nuestro señor
que vive por siempre. Amen.

LOS BESOS DE AMOR

ODAS INÉDITAS DE DON JUAN MELÉNDEZ VALDÉS

Dans le tome premier du *Catálogo de la Biblioteca de Salvá* figure l'article suivant :

316. POESÍAS EROTICAS de varios autores de fines del siglo XVIII y principios del XIX. *Manuscrito en 4°.*

Comprende este legajo composiciones de diferentes poetas modernos : entre ellos descuellan D. Tomas de Iriarte, D. Juan Meléndez Valdés y D. Leandro Fernández Moratin. La mayor parte son inéditas y dificilmente verán la luz pública por ser demasiado obscenas.

Cette liasse de manuscrits m'appartient depuis peu. La lecture attentive de ces poésies m'a convaincu de l'injustice du jugement de Salvá : sans doute quelques-unes ne pourraient être que difficilement publiées, mais la plupart, tout en étant d'un genre badin ou même léger, sont loin de mériter le reproche d'obscénité que leur a adressé le célèbre bibliographe.

J'ai eu le plaisir de trouver, parmi les pièces qui composent ce recueil factice, une série de 23 odes de Meléndez Valdés, formant un cahier de 42 pages (206×146 millim). Le premier feuillet porte au recto l'inscription suivante : *Los Besos de Amor De Juan Segundo Traducidos por el Dr Dn Juan Meléndez Valdés.* Malgré ce titre explicite, placé là comme pour dérouter le lecteur, ces odes ne sont pas la traduction des *Basia* de Jean Second. Que le poète espagnol se soit inspiré de l'œuvre latine, la chose n'est pas douteuse ; mais il n'a ni traduit ni même imité : dans ses 23 odelettes on ne retrouve que de loin en loin une concordance avec tel ou tel passage d'un des 19 *Basia.*

Il eût été très regrettable que les *Besos de Amor* fussent demeurés inconnus ; je les considère en effet comme un des chefs-d'œuvre de la poésie anacréontique espagnole. A l'inverse du poète silésien Günther qui ne sut pas être décent dans sa traduction des *Baisers* de Jean Second, Meléndez Valdés s'y révèle comme le plus chaste des chantres de la volupté.

Sans avoir de données sur l'époque de la composition de ce petit poème, j'incline à croire que le poète espagnol l'écrivit dans ses jeunes années. Jean Second n'avait pas vingt-cinq ans quand il mourut ; c'était peut-être l'âge de Meléndez quand il s'inspira de son célèbre devancier. L'un et l'autre auraient pu donner pour épigraphe à leurs poésies ce vers de Mimnerme :

Τίς δέ βίος, τί δέ τερπνὸν ἄτερ χρυσέης Ἀφροδίτης ;

R. Foulché-Delbosc.

LOS BESOS DE AMOR

Ite, agite ac pariter sudate medullis
Omnibus inter vos; non murmura vestra [columbæ
Brachia non hederæ, non vincant oscula [conchæ.

FRAGM. EPITHAL.
IMPER. GALLIENI.

Al lecho, al lecho; y en ardiente fuego
los miembros se os derritan;
no los arrullos del palomo ciego
con los vuestros compitan;
no los amantes brazos
la hiedra envidien en sus dulces lazos;
ni las conchas del mar innumerables
excedan vuestros besos incesables.

ODA 1ª

Los besos regalados
que en medio de las lides,
dulcísimas de Venus
mil veces recibiste;
los que á tus dulces labios
besándome apacibles
más dulces que las mieles
robé tambien felice;
en números sonoros,
mi musa los repite,
y mi amor, Galatea,
te los consagra humilde.
Óyelos pues, y afable
porque su ardor alivie
á dármelos de nuevo
querida te apercibe,
que ya de mil millares
mis labios... ay! se oprimen
pues con los que te he dado
mi sed no satisfice.

ODA 2ª

Quando la vez primera
di á Nise un dulce beso,
florido amomo y casia
respiraba su aliento,
y de su dulce boca
mis labios recogieron
tan dulce miel qual nunca
la dió el collado hibleo;
asi por apurarla
con hidrópico anhelo,
mil, y mil, y mil veces
cada dia la beso,
y el número acabado,
torno á darla de nuevo
más besos que á su Adonis
dar pudo la alma Venus.

ODA 3ª

Quando mi blanda Nise
lasciva me rodea
con sus nevados brazos,
y mil veces me besa;
quando á mi ardiente boca
su dulce labio aprieta
tan del placer rendida
que casi á hablar no acierta;
y yo por alentarla
corro con mano inquieta
de su nevado vientre
las partes más secretas;
y ella entre dulces ayes
se mueve más, y alterna
ternuras y suspiros
con balbuciente lengua;

ora Hijito me llama,
ya que cese me ruega,
ya al besarme me muerde,
y moviéndose anhela.
Entonces ¡ay! si alguno
contó del mar la arena,
cuente, cuente, las glorias
en que el amor me anega.

ODA 4ª

Juguemos, Nisa mia,
y quando el sol dorado,
forme el rosado dia,
ó lo esconda inclinado
en las esferias olas,
hállenos siempre á solas
en retozos y en juegos.
Yo enamorado y ciego
te diré... ¡ay! Palomita,
y tu con voz blandita
me dirás: Pichon mio,
y quando en el exceso
de mi furor te diga
dame, Paloma, un beso,
tu á mi cuello enredados
los dos brazos, amiga,
mil y mil delicados
y otros mil has de darme,
y vibrando de prisa
la lengüita al besarme,
me herirás de un muerdito,
diciéndome: ¡ay! ¿no es Nisa
tu Palomita, hijito,
tu miel y tu dulzura?
tuya soy ¡ que ventura!
más más bésame y mira
qual bullen descubiertos
mis pechos tan cargados
por ti, que ya retiran
la holanda en que guardados
estaban. ¡Ay! ¿do vas? dónde
tu dedo ¡ay!... ¡ay!.. se esconde
lascivo! ¡que hacemos!...
Asi, Nisa, juguemos,
asi mientras floridos
ambos gozar podemos
de Venus la dulzura.
Ni en vano huyan perdidos
nuestros tiempos mejores,
que ya con mil dolores
la vejez se apresura
y en llegando, mi vida,
la fuerza ya perdida
ay me! la tos obscura
vendrá en desquite luego
del retozo y del juego.

ODA 5ª

El que con tiernos ojos
rendido una vez miras
de piedra es si no salta
con súbita alegria;
y si el mismo en tus labios
mil dulces besos liba,
feliz tres y más veces
le digo ya en tal dicha;
empero si en tu lecho
recibirle te dignas,
no ya feliz le llamo,
Dios es, Dios, blanda Nisa

ODA 6ª

Dicen que te doy, Nisa,
mil delicados besos,
qual nuestros viejos tristes
nunca darlos supieron;
mas yo si en tiernos lazos
ciño tu blando cuello
y al besarte y besarme

quasi de placer muero,
¿ he de indagar curioso
mi vida ? nada de esto,
quando do esté, ó quien sea
saber apenas puedo.
La bella Nisa oyóme,
rióse, y al momento
con su nevada mano
ciñó mi amante cuello
y un beso tan lascivo
con rostro tan risueño
me dió, qual nunca á Marte
dar pudo el alma Venus,
diciéndome: ¿que temes
la grita de los viejos?
¡ ay! de tus besos dulces
yo sola juzgar debo.

ODA 7ª

Pedíte un dulce beso,
y tú al dármelo, Nisa,
los labios de mi boca
tan de ligero guitas,
que qual huye asombrado
el que en la hierba pisa
la víbora, asi lejos
de mi tu faz retiras.
¡ Ay! ... ay!... esto no es darme
un beso, sino vivas
ansias de que me beses
mil vezes, vida mia.

ODA 8ª

Mil besos te he pedido:
tú fiel á mis promesas
mil veces solamente
blanda Nisa, me besas.
Mas, ay! ay! porque avara
asi luego escaseas
tus besos regalados,
que me los das por cuenta?
¿ Si dan Ceres y Baco
sus dones á la tierra,
las cubas y los troxes
contando, los hinchieran?
¿ Si llueve el almo Jove
las gotas con que riega
los áridos sembrados,
contadas, que sirvieran?
Pues; ay! tu siendo Diosa
muy más que Venus bella
¿ á que contar los besos
y no contar mis penas?
¿ Si es que contarlas puedes
tus dulces besos cuenta;
sino, jucunda Nisa,
sin número me besa.

ODA 9ª

Quando en tus dulces labios
descanso, mi señora,
chupando de tu aliento
las flores olorosas,
por uno de los Dioses
que en el Olimpo moran
me tengo y más si aun cabe
ventura más gloriosa.
Mas luego que te apartas,
yo el que por Dios ahora
me tuve, y más si aun hubo
mayor alguna cosa,
del Orco ya me siento
ay! en las negras sombras
y más si aun hubo suerte
más baja y más penosa.

ODA 10ª

Quando con tiernos brazos
me enlazas y rodeas,
y el cuello reclinado
el pecho y faz risueña,
tus labios á mis labios,

oh! blanda Nisa, llegas,
y atrevida me muerdes
y mordida te quexas,
y aqui, y alli, vibrando
la balbuciente lengua,
ya chupas, ya respiras,
la dulcísima y tierna
aura de tu suave
ánima que alimenta
mi vida miserable;
quando blanda me besas
y agotando esta mia
caduca, y con la fuerza
del ardor encendida,
del ardor que alimenta
el impotente pecho,
le burlas y le templas
de un soplo; ay! aura dulce
que mi calor recreas!
perdido exclamo entonces
que Dios de Dioses sea
Amor, y que ninguno
ser mayor que Amor pueda.
Empero si algun otro
aun le excede en alteza,
tú sola mayor eres
que el Amor, Nisa bella.

ODA 11ª

Ay! déjame, luz mia,
deja, donosa mia
y mis dulces amores,
besar esos ojuelos
que el alma y pecho mio
tanto alegran; y deja
que el tu pelo dorado
que al dorado cabello
de Apolo y al de Baco
se aventaja, yo bese.
Ay ingrata! Ay esquiva!
que tan ligero premio
niegas y este descanso
á tu amante y poeta.
¿Que te burlas donosa?
¿Ó porque asi presumas
que me veas, forzada
por pedírtelo huyes
de lo que más deseas?
Pues ay! he de cogerte
por fuerza, y á tu cuello
he de enredar mis manos,
y juntar á mi rostro
el tuyo, y á tus labios
los mios; y aunque niegues
y reniegues y luches,
que fiera me amenazes,
te daré hasta mil besos:
tu morderásme todo,
y aqui, y alli, tus uñas
me herirán, pero en vano,
que sus surcos no temo,
ni tus muerdos, mas antes
quanto más me arañares
y fiera me mordieres,
más regalados besos
te daré, y con más fuerza
te estrecharé en mis brazos.
¡O dulcísimas riñas!
¡O muerditos suaves!
¿Hacerme, Nisa, quieres
feliz? pues niega siempre
tus besos á mis ruegos
para que yo asi pueda
robados de tu boca
gustarlos más suaves.

ODA 12ª

Despues de los dolores
de largo enojo y doloroso olvido,
torna á unirnos Cupido
en sabrosos amores
y ya, Amarilis mia,

danos Venus la paz que dar solia.
Ya me da que ver pueda
tus lascivos ojuelos y tu boca
que á mil besos provoca,
y gozar no me veda
tus pechos y tu seno,
dulce miel, dulce mal, dulce veneno.
Ay! Ay! si yo gozara
en regalado lecho, aquella rosa
tanto á Venus odiosa,
y qual olmo abrazára
tu cuello delicado,
en un mar de deleites anegado;
y el amor en su vaso
nos diera el quinto néctar delicioso
en el lance glorioso
do jamas anda escaso
en derramar su cebo
y es paso un gusto de otro gusto nuevo,
¡ por quan bien empleado
diera el antiguo enojo y el olvido!
Á la Diosa de Gnido
ante el ara postrado
tu zona dedicára,
y un par de palomitas consagrára.
Entonces tus ojuelos
ardieran en mirándome, alternando
tu labienzuelo blando
entre amantes anhelos,
el muerdo y la saliva
y el beso burlador que el alma priva.
O con voz amorosa
el queridito mio, aprisa, aprisa
entre lasciva risa
al andar deliciosa
por tu vientre nevado
mi mano, otro besito regalado.
Que alli amor nos moviera
mezclándose de entrambos el aliento,
y si el mole ardimiento
cesára entonces fuera
quando en mansos quejidos
en deleites quedáramos dormidos.
Mas al punto excitando
mil amorosas burlas y caricias,
para nuevas delicias
nos fuéramos probando,
y entre lascivos juegos
nos inspira amor deleites nuevos.
Con esta dulce vida
recompensa Amarilis los dolores
que causan tus rigores
y olvido, y fé perdida,
y premio de ambos sea
la amiga posesion que amor desea:
que tú ya premiar sabes
mi cariño, y aun tengo en la memoria
la dulcísima gloria
de los besos sũaves
con que diste algun dia
cebo á mi amor, y aliento á mi porfia.

ODA 13ª

O noche deliciosa!
O afortunado lecho! o gloria mia!
O Amarilida hermosa!
mi amor en ti confia
la dulcísima gloria de este dia.
Pensando en mi amor ciego
los venideros ratos concertados
y aquel lascivo juego
con tus pechos nevados,
y mil sabrosos besos á hurto dados,
quando en tiernos abrazos
á tu cándido cuello asido estaba
qual la vid con mil lazos,
y tu boca sonaba
con los ardientes besos que me daba.
Quedéme ayer dormido
¡ o nunca despertara á más dolores!

Ay! yo soñé el cumplido
premio de mis amores
gozándote, mi bien, entre las flores.
¡ Quan dulces cosa via!
que brazos! y que pechos! que cintura!
mi vista discurria
con ardiente presura,
ansioso de gozar tanta hermosura
y al ceñir á tu cuello
mis amorosos brazos en cadena,
ora tu labio bello,
con dulces vozes suena,
y ora al quejarse mi furor refrena.
Mas yo de amor perdido,
ya tus ayes, donosa, me aplacaban,
ya de tu ardor movido
las ropas te quitaba
y toda de mis besos te anegaba.
¡Que de luchas trabamos,
quitada ya la luz! y á quantos juegos
de nuevo, ay me! tornamos!
ora humilde á mis ruegos,
ora pugnando entrambos de amor [ciegos.
Ya las tetas mostrabas
redonduelas y cándidas qual nieve,
y ya las ocultabas
porque de nuevo pruebe
mi mano á hallarlas, y en su ardor se [cebe.
Mas quando amor instiga
al dulce ayuntamiento apetecido
y en sabrosa fatiga
me falta ya el sentido,
de un éxtasis dulcísimo impedido,
tú con lasciva mano
tocándome proterva, á nueva vida
del sueño soberano
me tornas atrevida,
y un besito á otro sueño me convida.

Asi se dobla el fuego
y los halagos crecen al sonido
del alternado ruego
respondiendo á un quejido
el muerdito en el beso confundido.
Y entre el murmullo lento
el ánima parece en suspirando
salirse entre el aliento,
o que nos va faltando
para tantos deleites no bastando.
Engáñase el que intenta
poner término á amor y sus furores,
porque él sabe sin cuenta
mil deleites y ardores,
y mil modos de abrazos y favores.
¿ Que aprovecha á lo obscuro
envolver el amor? á la luz clara.
gózelo yo seguro
sin que me niegue avara
la divina Amaralida su cara.
Vea de sus ojuelos
el lascivo mirar y oiga el sonido
de sus blandos anhelos,
quando á compas movido
mi muslo suene, á su muslo unido.
Y la vista derrame
por su nevado vientre y por sus lados,
y tanto amor me inflame
que en lazos duplicados
mil veces nos gozemos ayuntados,
saciándose mis ojos
en quanto el hado crudo asi lo ordena
pues los fieros cerrojos
la muerte al lado suena
del Orco do tan presto nos condena.
Por esto, gloria mia,
la verdad de mi sueño no tardemos,
y en ardiente porfia,
ahora que podemos,
los dulces gustos del amor gozemos.

ODA 14ª

Diera yo, blanda Nisa,
con amoroso anhelo
á tus frescas mexillas
y á tus ojos parleros
y á tus purpúreos labios
cien regalados besos,
cien mil á tu garganta
y á tus nevados pechos
mil veces, mil y tantos
millares como el cielo
de estrellas, y el mar tiene
de arenas en su seno.
Pero ay! que al inclinarme
á besar de amor ciego
tus amorosos labios
y brillantes ojuelos,
ni las tiernas mexillas,
ni los ojos traviesos,
ni de tu amable boca
las dulces risas veo,
que qual las negras sombras
del cielo ahuyenta luego
que el sol de Oriente nace
bañando en luz el suelo,
tal tu amorosa gracia
templa mi llanto, y luego
del alma echa las penas,
los ayes de mi pecho,
mi bien, que dulces lides!
¡quanto besarte quiero!
mis labios y mis ojos
reñir ardientes veo.

ODA 15ª

Mi humilde rostro hiere
con uñas atrevidas,
que asi amor se alimenta
de regaladas riñas,
y arráncame y revuelve
la cabellera riza,
y estorba mis deseos
en tu ropa ceñida,
que tanto son sabrosas,
¡ ay! quanto resistidas,
o blanda Galatea
de Venus las delicias.

ODA 16ª

No entre tan blanda risa
me beses, Galatea,
ni asida de mi cuello
mas de lasciva prendas.
Modo hay en los placeres
y aquél que más deleita
bien presto repetido
ya el alma lo desecha,
y asi si te pidiere
nueve besos, tú deja
dos solamente y grita
los siete de la cuenta;
y ni húmedos ni luengos
procura bien que sean,
qual darlos suele al padre
la cándida doncella :
mas con lasciva planta
huye luego y ligera
guarte á mis blandos ojos
en una oculta pieza;
yo en pos he de seguirte
porque al hallarte en ella
pueda enlazar mis manos
de tu garganta bella,
robándote amoroso,
qual en sus uñas fieras
la flaca palomita
el gavilan se lleva.
Tú las vencidas palmas
tenderàs, Galatea,

y enredada en mi cuello
qual del olmo la hiedra,
ya con los siete besos
de regalado néctar
querrás templarme ¿ y quanto,
regalo mio, yerras?
Pues para perdonarte
me debes dar setenta,
y aun entre tiernos lazos
te he de tener sujeta
hasta que por tus gracias
me jures que deseas
por otro tal delito
llevar la misma pena.

ODA 17ª

Mis ojos á los labios,
si á te besar me llego,
luego envidian, ni pueden
carecer de tu aspecto,
y si en tu dulce vista
los ojos saciar quiero,
mis labios envidiosos
me lo resisten luego,
porque el candor nevado,
de tu purpúreo pecho
los atrae y provoca
como el iman al hierro.
¡ Ay soberana fuerza
de hermosísimo objeto!
que obliga á que yo propio
disienta de mi mesmo.

ODA 18ª

De besos regalados,
de amores, de caricias,
en tu mullido lecho
lléname, Filis mia;
y enrédate á mi cuello
las bocas tan unidas,
que tú mis aires bebas,
yo tu aliento reciba;
tus dos ojuelos brillen
y al entrarse lasciva
con blando afan mi mano
por la dorada cima,
suene un murmullo blando,
y á par de la fatiga
dulcísima de Venus
con débil voz suspira;
tus quejidos me alienten,
muérdame tu lengüita,
tus brazos me aprisionen,
tu anhelo me dé prisa,
y venga ¡ay me! la muerte,
que entre tanta delicia,!
Filis, si llegar osa
no es muerte sino vida.

ODA 19ª

Paloma amorosa
basta no te quejes
que ya de tus brazos,
colgado me tienes;
ya mi dulce boca
de la tuya bebe
tu aliento más dulce
que las dulces mieles;
mi lengua vacila
mi pecho se enciende,
¡ Ay que desfallezco!
Bien mio, sostenme
sostenme, y tus brazos
más y más me estrechen,
y ni tu ardor pare
ni tus besos cesen;
¡ Que dulce muerdito
con lascivo diente
me has dado! Repara

que el labio me hieres.
¿ Que quejas son estas ?
¿ que es esto ? detente,
que en tantas delicias
mi amor desfallece;
¿ suspiras y anhelas
y á par que te mueves
tus ojuelos bullen
y tus ayes crecen?
¿ Que es esto, amor mio ?
reposa...¿ que tienes ?
¿ me abrazas, y gimes?
¿ que... Nisa... que sientes ?
¡ Ay ! ¿ que te desmayas?
No temas ; advierte
que ya delicioso
mi amor te sostiene,
reposa en mis brazos
y tu ardor se temple,
mas no de mi cuello
los tuyos descuelgues,
y deja á mis labios
que el alma alimenten
en los albos pechos
y en ellos se ceben;
ni tú de cansada
mil besos me niegues
que activos de nuevo
mis llamas alienten,
porque alli, bien mio,
en blandos placeres
tan dulces desmayos
gozemos mil veces.

ODA 20ª

Los lascivos besos
que entre blandas risas
me das amorosa
y amor los envidia
repite mil veces,
dulcísima Nisa,
pues asi se alienta
el ánima mia,
y no son más dulces
las mieles de Hiblia
que el néctar que en ellos
tus labios destilan;
ni asi las palomas
al amor heridas
con trémulos picos
se besan amigas,
ni tantos olores
el Arabia cria
qual blandos aromas
tu pecho respira.
¡ Ay! trémula suena
tu dulce lengüita,
y el labio amoroso
se queja y suspira!
Cesemos, cesemos,
y allá te retira,
que el alma fallece
con tanta delicia.

ODA 21ª

Con blanda boca un beso regalado
me dió la ninfa mia,
y más dulce y preciado
me pareció que el néctar y ambrosia,
qual del tomillo y casia deliciosa
al ir Febo rayando
en verano oficiosa
la abeja liba entre susurro blando.
Y con proterva planta dió ligera
á correr y esconderse,
porque lasciva espera
poder en las tinieblas guarecerse;
empero quan en vano! que escondida
no quiere amor dejarla,
y la antorcha encendida

en su busca me alumbra hasta toparla.
Ya, ya, segunda vez te tengo asida
¿ de que tiemblas en vano?
¡ Ay mi bien! Ay mi vida!
ya te tengo y te así con blanda mano.
Por tan dulce trabajo nueve besos
en pago dame, y todos
con tus labios traviesos
dámelos, Nisa, de diversos modos.
¿ Di, di, no sientes si me estás besando
que á los labios concurren
las almas y buscando
la mitad que les falta, ambas discurren?
Asi, mi vida, asi, Paloma mia,
las almas ayuntemos,
y tal que en ningun dia
tan dulcísimo lazo separemos.
Antes quando los plazos sean cum- [plidos
de nuestra frágil vida
un solo espíritu, unidos
los labios, de dos bocas se despida.

ODA 22ª

Para que, Galatea,
para que tus mexillas,
sino para besarlas
despues de bien lamidas?
Pero haciéndolo todo
con blanda lengüecita
que goze y no lastime
su púrpura florida,
que no en vano Citeres
de sus rosas más finas
y de sus azuzenas
te las sembró benigna;
asi no más las guardes,
no más, Paloma mia,
que labios de un amante
besando no lastiman.

ODA 23ª

Dulce Paloma
del alma mia,
más no te quejes
de amor herida,
ni el tierno labio,
que ámbar respira
más tristes ayes
fino repita.
Ya vuelvo al lecho
do tú lasciva
con mil besitos
mi ardor atizas;
ya de mi cuello
puedes asida
pender, que afable
ya te convida.
Llega y volvamos
á las delicias
de amor; un beso
dame benigna,
dámelo, empieza
que me lastima,
bien mio, el alma
verte afligida;
y no tus brazos
me cansan, Nisa,
mas por provarte
fingí que huía.
Ya ví tus ansias:
llega, mi vida,
y el ceño trueca
por juego y risa.

VARIA

1. Notes sur Guillén de Castro.

I. *Sur le séjour de C. en Italie.* — On sait qu'à la suite d'évènements dramatiques, encore mal connus, Guillén de Castro passa plusieurs années dans le royaume de Naples. Mais les dates de ce séjour étaient restées obscures. Une note des *Amantes de Teruel* de Juan Yagüe de Salas m'a permis d'établir qu'en 1616, il était depuis quelque temps déjà rentré à Valence (voy. *Mocedades del Cid*, p. XXVII). Quant à la date de son départ pour l'Italie, elle me semblait pouvoir être placée entre 1603 et 1606. Un document, que je dois à l'obligeance de M. B. Croce, de Naples, me permet aujourd'hui de préciser cette date. Ce sont les lettres patentes du gouvernement de Scigliano, octroyées à G. de C. à la date du 1er juin 1607. (*Archivo di Stato di Napoli. — Officiorum Collaterale*, vol. 11. 1606-1608, fol. 99 recto : *Guglielmus de Castro.*)

> « Expedita fuit provisio patens officii Capitaneatus terre Scigliani in personam Mci Don Guglielmi de Castro, pro uno anno integro et deinde in antea ad beneplacitum cum pensione lucris gagiis et emolumentis solitis et consuetis, qui prestidit juramentum in manus mci et circumspecti Petri de Valcassel (*sic p. Valcárcel?*) regii Collateralis consiliarii et regiam cancellariam regentis, cum aliis clausulis solitis et consuetis in forma regiae cancellariae. Datum Neapl die p° Junii 1607.
>
> El conde de Venavente. »

C'est donc très vraisemblablement à la fin de 1606 ou dans les premiers mois de 1607 que Castro arriva dans le Royaume de Naples. Cette ville de *Scigliano*, dont on avait fait *Seyano*, *Sejano*, se trouve dans la Calabre Citérieure, non loin de Martorano, district de Cosenza.

II. — *Sur la date de la première édition des Comédies de G. d. C.* — Ximeno dans ses *Escritores del Reyno de Valencia*, assure que les deux parties des Comédies de C. se *réimprimèrent* (*se reimprimieron*) à Valence, en 1618. Salvá, La Barrera et d'autres ont mis en doute l'existence de cette édition, qui, pour des raisons exposées dans l'ouvrage cité plus haut, me paraissait certaine. La chose est hors de doute depuis que M. A. L. Stiefel a assuré avoir tenu entre les mains un exemplaire (le seul connu) de cette édition sortie des presses de F. Mey.

(*Zeitschrift f. rom. Phil. 1891, XV Bd, 1. 2. H.*) Mais il y a plus. Non seulement il faudrait, si l'on en croit M. Stiefel, admettre une édition de la *Primera parte* de 1614, mentionnée par Ticknor, mais même reculer encore cette date. En effet, Lope de Vega, dans sa *Dama Boba* (III, 2), cite las « Comedias de Don Guillen de Castro ». Or il existe, selon La Barrera (*Catálogo*, p. 434), dans le fonds Osuna de la Bibl. Nation. de Madrid, un manuscrit de la *Dama Boba*, signé de Lope, et daté du 28 avril 1613. Si le fait est bien exact, il en faut conclure qu'il avait paru, avant cette date de 1613, au moins un recueil des Comédies de Castro, et c'est à ce recueil que C. fait allusion, lorsque, dans la 1re partie authentique (1621) et dans la 2e partie authentique (1625), il nous apprend que, pendant son absence (*estando yo ausente*), un libraire peu scrupuleux avait imprimé « douze comédies » de lui. La conjecture de Stiefel, pensant qu'il s'agit bien dans la *Dama Boba* d'une publication originale et non d'un recueil factice de *Sueltas*, paraît donc très vraisemblable, mais il faut remarquer d'autre part que Castro ne parle que d'*une seule Parte* (*doce Comedias*) apocryphe.

E. Mérimée.

---

2. Deux lettres inédites d'Isabelle la Catholique concernant la famille de Rodrigo Cota.

On sait combien sont rares les données que nous possédons sur Rodrigo Cota, l'auteur du dialogue de l'Amour et du Vieillard. La Bibliothèque Nationale de Madrid possède, sous la cote Dd 59, un recueil renfermant une série de documents des xve et xvie siècles, dont la plupart concernent Tolède. Ces documents ont été recopiés au commencement du xviiie siècle. A la page 91 et suiv. se trouvent deux lettres d'Isabelle la Catholique, l'une du 1er novembre 1462, l'autre du 27 mai 1472, qui serviront peut-être de point de départ pour de nouvelles recherches sur Cota et sa famille.

Première lettre :

Io la Princesa de Castilla e de Leon, Reyna de Sicilia, Princesa de Aragon embio mucho a saludar á Vos los honrados Assistente, Alcaldes, Alguacil, Regidores, Jurados, Cavalleros, Escuderos de la muy noble Cibdad de Toledo como aquellos q̄ mucho precio. Ia creo que sabeis como el Mariscal Fernādo de Ribadeneyra, y Pedro de Ribadeneyra su fijo, y Christoval Bermudez de un mes a esta parte poco mas u menos tienen presos en la Fortaleza de Canales al Jurado Sancho Cota, e a Rodrigo Cota su fijo a los quales prendieron por razon que el Bachiller Alfonso de la Quadra, Alcalde en la muy noble Cibdad de Avila, fijo del dicho Sancho Cota fizo cortar la mano por justicia a un escudero del dho Mariscal Fernando, diciendo demas desto q̄ le havia lebado ciertos

castellanos : e agora nuevamente me es dicho que es libre el dho Rodrigo Cota por resta de que del ovieron de noventa mill mr̃s, llevando luego prendas por los sesenta mill mr̃s, por lo restante quedó preso el dho Sancho Cota, de lo qual todo soy muy maravillada del dho Mariscal facer ni dar consentimiento, que semejante daño, e agravio tan indebidamte se les ficiesse no se yendo encargo alguno. Por lo q̃ el dho Bachiller Alfonso de la Quadra su fijo fizo por via y execucion de justicia y non haviendo llevado los dhos castellanos ni parte dellos por cierta informacion que sobre ello yo he havido e por quanto no en menos estima tengo qualquier agravio y daño, q̃ por esta causa hayan recebido, q̃ si en mi mesma se ficiesse, por q̃ se ha fecho, y face en ofensa mia, y en menosprecio de mi justicia, e por que a vosotros es cosa honesta dar sobre esto el remedio q̃ cumple a mi servicio y a la buena deliberacion del dho Sancho Cota, y no dar lugar ni consentir q̃ semejante deservicio y mengua por esta causa se me siga, mayormte por los dhos Mariscal e su fijo, e Christoval Bermudez ser Vecinos, y Parientes vuestros por ende afectuosamte vos ruego si complacer e servirme deseais, como confio de vos, tengais luego manera como el dho Sancho Cota sea libre de la dha prision, e sin rescate alguno travajando assimismo con todas vr̃as fuerzas como restituyan las prendas y bienes que tienen por el rescate de los dhos sesenta mill mr̃s enteramte, pues q̃ no han tenido ni tienen razon alguna para lo detener preso ni mucho menos para llevar los mr̃s del dho rescate pr q̃ si algo por este caso se hoviesse de dar, yo lo havria de pagar e no ellos, por ser, como es, la causa mia propia, e tocar a mi este fecho, e si assi lo ficieredes, sed ciertos vos lo regradecere en mayor grado q̃ podriades pensar, y conoceré de vosotros q̃ demas de facer en esto vr̃o deber, teneis voluntad, y deseo, de me complacer, y servir, y me dareis por ello cargo para mirar por el bien vr̃o y desa ciudad, y si ansi no lo ficieredes, y en ello alguna escusa y dilaciõ pusieredes, sed ciertos q̃ á cargo vr̃o, ps el caso tanto me toca, mandaré proveer en ello, como cumple á mi servicio, y al bien del dho Sancho Cota y sus hijos. De la Villa de Tordelaguna a primero dia de Noviembre de LXIJ anos. Io la Princesa. Por mandado de la Princesa. Alonso de Avila.

Deuxième lettre :

La Reyna

Asistente, Alcaldes, Alguacil, Regidores, Cavalleros, Jurados, e Hombres buenos de la muy noble e muy leal ciubdad de Toledo : vi la carta q̃ con Juan de Ribadeneyra, e Diego de Villarreal, Regidores desa muy noble Ciudad me embiasteis, en q̃ me embiabades a suplicar mandase embiar a esa Cibdad la Muger, y hijos del Tesorero Franco Cota, e soy muy maravillada, por q̃ el Rdo Padre Obispo, quando de allá vino, me dixo como el noble Marqs de Villena, y el con todos vosotros dexaba asentado en q̃ por el bien y pacificacion desa ciudd

yo mandasse embiar las prendas de los ochoztos mill mr̃s y q̃ sobre esto vosotros me haviades de embiar vr̃os mensageros, y con me decir el Rdo Obpo q̃ esto estaba asentado con vosotros, aunq̃ por ser cosa fuerte, á mi plugo de lo mandar cumplir, como por otra carta, q̃ vos huve escrito havreis visto, y vereis y agora me embiò a decir q̃ se entregue la Mujer e fijos del dho tesorero, quiriendo luego cumplir con las dhas prendas, e con mas, si necesario fuere, pareció cosa muy fuerte facer tantos asientos en este negocio, pero por que veais quanto yo hé gana de mirar el bien y honra desa muy noble cibdad, yo embio mañana mensagero de mi Casa a Pedrarias pa q̃ si el quiere soltar los presos, e prendas q̃ tiene fechas a esa noble cibdad e asegurar de non facer e pedir lo suyo por justicia como spre dice que quiere, yo entregaré en poder del noble Marques en esa cibdad la dha Muger, e fijos del dho Franco Cota, pa q̃ ella y sus fijos esten en esa cibdad, donde el dho noble Marqs los pusiere fasta q̃ su deuda sea averiguada e pague lo q justamte se hallare que debe e donde el dho Pedrarias assi no quisiere parecer con las prendas como quedó assentado con los dhos Rdo Obispo, y noble Marques, para sacar a paz, y a salvo al Asistente y a su Fiador : e fasta saber la respuesta del dho Pedrarias, yo mandé á los dhos Regidores que esperassen aqui pa que de lo uno, y de lo otro lleven recaudo. De Escalona a xxvij de Mayo de lxxij.

R. Foulché-Delbosc.

BIBLIOGRAPHIE

Langue.

Dialecto colombino (Gramática), por D. Bernardo García Verdugo. Madrid : Alfredo Alonso, in-8, XII-26 pp. — 1 pes.

R. Foulché-Delbosc. Abrégé de grammaire espagnole. 3e édition. Paris : H. Welter, 1894, pet. in-8, 162 pp. — 2 fr. 50.

R. Foulché-Delbosc. Abrégé de grammaire portugaise. Paris : Guillard, Aillaud et Cie, 1894, pet. in-8, 270 pp. — 4 fr.

Histoire, etc...

Mi embajada extraordinaria á Marruecos en 1863, por D. Francisco Merry y Colom, Conde de Benomar. Madrid : Viuda de Hernando y Comp., 1894, in-8, 141 pp. et 3 grav. — 2 pes. 50.

Historia general de Chile, por Diego Barros Arana. Santiago : Cervantes, 1892 à 1894. Tomo XII (1818 à 1820), in-8, 678 pp. et 2 plans. — 17 pes. 50.

Juan Cousin, verdadero descubridor de América según el capitán inglés Gambier, R. N. Informe leído en la Real Academia de la Historia, por Cesáreo Fernández Duro. Madrid : Fortanet, 1894, in-8, 14 pp. (Non mis dans le commerce.)

Averiguaciones de las antigüedades de Cantabria, enderezadas principalmente á descubrir las de Vizcaya, Guipúzcoa y Álava.... y á honor y gloria de San Ignacio de Loyola.... Su autor el P. Gabriel de Henao. Nueva edición, corregida por el P. Miguel Villalta. Tomo I. Tolosa : E. López, 1894, in-8, 406 pp. — 5 pes.

Estadismo de las islas Filipinas ó mis viajes por este país. Por el P. Fr. Joaquín Martínez de Zúñiga. Publica esta obra por primera vez, extensamente anotada W. E. Retana. Madrid : Minuesa de los Ríos, 1894, 2 tomes in-8, XXXVIII-550 et 632 pp. — 20 pes.

La Florida : su conquista y colonización por Pedro Menéndez de Avilés, por Eugenio Ruidíaz y Caravia. Obra premiada por la Real Academia de la

Historia. Madrid : J. A. García, 1894, 2 tomes in-8, CCXLIII-414 et 803 pp., 2 cartes, 3 portraits et 12 gravures. — 20 pes.

Los reyes católicos (Historia general de Espana), par D. Víctor Balaguer. Tomo I. Madrid : El Progreso editorial, 1894, in-8, XXXVI-567 pp. et 11 grav. — broché 15 pes.; toile 20 pes.

Littérature.

El misticismo de San Juan de la Cruz en sus poesías (Ensayo de crítica literaria), por Martín Domínguez Berrueta. Madrid : Felipe Pinto, 1894, in-12, V-57 pp. — 1 pes. 25.

Discursos leídos ante la Real Academia Española en la recepción pública de D. Francisco Fernández y González el día 28 de Enero de 1894. (Influencia de las lenguas y letras orientales en la cultura de los pueblos de la Península Ibérica.) Contestación al discurso anterior por D. Francisco A. Commelerán y Gómez. Madrid : El Progreso editorial, 1894, in-8, 2 ff. préls. et 104 pp. (Non mis dans le commerce.)

Examen de críticos, por Francisco A. de Icaza. Madrid : Rivadeneyra, 1894, in-12, 141 pp. — 2 pes.

Discursos leídos ante la Real Academia Española en la recepción pública del Sr. D. Santiago de Liniers el día 2 de Febrero de 1894 (Florecimiento del estilo epistolar en España), y contestación al mismo, por D. Francisco Silvela. Madrid : Fortanet, 1894, in-8, 104 pp. (Non mis dans le commerce).

Diccionario biográfico y bibliográfico de escritores y artistas catalanes del siglo XIX; apuntes y datos, por D. Antonio Elías y Molins. Cuadermo 35. Tomo II, pp. 381 à 412. Barcelona, 1894. — 1 pes.

Literaturas malsanas : estudios de patología literaria contemporánea, por Pompeyo Gener. Gerona. Madrid : F. Fé, 1894, in-12, 408 pp. — 4 pes.

En pro y en contra (críticas), por U. González Serrano. Madrid : Suarez, s. d. (1894), in-8, VIII-360 pp. — 3 pes.

Textes.

Torquemada en la cruz, por Benito Pérez Galdós. Madrid : Impr. « La Guirnalda », 1894, in-8, 288 pp. — 3 pes.

¡ Cómpluto ! (Alcalá de Henares). Apuntes para un libro pensado y no escrito, por Javier Soravilla. Madrid : Hijos de M. G. Hernández, 1894. in-8, 96 pp., 2 ff. d'index et d'errata. — 2 pes.

Valbuenismos y valbuenadas (á propósito de Ripios ultramarinos, por Antonio Valbuena), por Abel de Sorralto. Buenos Aires : Jacobo Penser, 1894, in-8, 47 pp. — 1 pes.

Los Pirineos, por D. Víctor Balaguer. Traducción en prosa castellana de la trilogia escrita en verso catalán. 3ª edición. Madrid : El Progreso editorial, 1894, in-8, 191 pp. — 3 pes.

El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra, y comentado por D. Diego Clemencín. Tomo I. Madrid : Hernando, 1894, in-12, XCV-336 pp. — 3 pes. (Biblioteca clásica, tomo 180.)

Cuentos nuevos, por Emilia Pardo Bazán (Obras, tomo X). Madrid : Agustin Avrial, s. d. (1894), in-12, 304 pp. — 3 pes.

La de San Quintín; comedia en tres actos y en prosa, por Benito Pérez Galdós. Representóse en el teatro de la Comedia la noche del 27 de Enero de 1894. Madrid : la Guirnalda, 1894, in-12, 100 pp. — 2 pes.

Ferruse, por Aurelio Ribalta. Coruña : Ferrer, 1894, in-16, 78 pp. — 1 pes. 25.

Folerpas (poesías gallegas) por Eladio Rodríguez González. Coruña : Casa de Misericordia, 1894, in-12, 250 pp. — 3 pes. (Biblioteca gallega. Tomo 35.)

C. Suarez Bravo. Soledad; novela. Madrid : Murillo, 1894, in-12. — 4 pes.

Cancionero de Melilla, por un poeta del Rif. Segunda parte. Madrid : R. Velasco, 1894, in-12, 63 pp. grav. — 0 pes. 50.

Obras de D. Juan Donoso Cortés, Marqués de Valdegamas. Nueva edición aumentada.... Publicada por su hermano D. Manuel, bajo la dirección de D. Juan Manuel Ortí y Lara, y noticia biográfica por D. Gabino Tejado. Madrid : Suarez, 1891-1894, 4 vol. in-8, CXV-372, XIII-649, XXIII-959, CV-221 pp. — 50 pes.

La rencorosa; comedia en tres actos y en prosa, original de D. José Echegaray. Estrenada en el teatro de la Comedia la noche del 13 de Marzo de 1894. Madrid : José Rodríguez, 1894, in-12, 86 pp. — 2 pes.

Obras completas de D. Armando Palacio Valdés. Tomo I. El idilio de un enfermo. Madrid : Suarez, 1894, in-8, XIX-309 pp., portrait. — 4 pes.

Enseignement.

Prácticas de ortografía dudosa, por D. José de Casas, Manuscrito para copia, dictado y primer grado de lectura. Quinta edición. Madrid : Vª de Hernando y Comp., 1894, in-12, XV-144 pp. — 1 pes.

R. Foucbé-Delbosc. Exercices espagnols. 3e édition. Paris : H. Welter, 1894, pet. in-8, 229 pp. — 2 fr. 50.

Périodiques.

Boletin de la Real Academia de la Historia. Tomo XXIV.

Cuaderno 1º. Enero de 1894. Madrid, 1894, in-8, pp. 1 à 96. — 1 pes. 25.

Sommaire : I. Vía romana de Chinchilla á Zaragoza, por Francisco Coello. — II. Inscripciones romanas y hebreas, por Fidel Fita. — III. Suarez em Coimbra, por

Antonio García Ribeiro de Vasconcellos. — IV. Noticias de un manuscrito arábigo adquirido por la Academia, por Manuel Fernández y González. — V. Noticias del día de la muerte y del lugar del enterramiento de Cristobal Colón en Valladolid, por Cesáreo Fernández Duro. — Adquisiciones de la Academia durante el segundo semestre del año 1893. — Variedades. Extractos de los diarios de los Verdesotos de Valladolid. — Noticias.

Cuaderno 2º. Febrero de 1894. Madrid, 1894, in-8, pp. 97 à 176. — 1 pes. 25.

Sommaire : I. Monumentos prehistóricos de Mallorca y Menorca, por Emilio Hübner. — II. Las cuevas de Olihuelas, por el vizconde de Palazuelos. — III. Cifra diplomática, por Antonio Rodríguez Villa. — IV. Compendio de historia de la América central, por Cesáreo Fernández Duro. — V. España y Camoens, por Antonio Sánchez Moguel. — VI. La reina Santa de Portugal, por Antonio Sánchez Moguel. — VII. El. Dr. D. Juan de Jaso, padre de San Francisco Javier. Su « Crónica de los reyes de Navarra », por Fidel Fita. — VIII. Juan Cousin, verdadero descubridor de América, según el capitán inglés Gambier, R. N., por Cesáreo Fernández Duro. — Variedades : I. Las cuevas de Olihuelas, por Juan Moraleda y Esteban. — II. Nertóbriga betúrica, por Juan de Dios de la Rada y Delgado. — III. El primer Marqués de Lanzarote, por Fidel Fita. — Noticias.

Cuaderno 3º. Marzo de 1894. Madrid, 1894, in-8, pp. 177 à 256. — 1 pes. 25.

Sommaire : I. Bronces epigráficos de Clunia y de Bilbilis, por Emilio Hübner. — II. Vidas de españoles célebres, por Quintana; Navarrete, Clemencín, por José Muso y Valiente. — III. Diccionario biográfico de españoles célebres; Fr. José de la Canal por José Muso y Valiente. — IV. Archivo municipal de Talavera de la Reina, por Luís Jiménez de la Llave. — V. Viaje erudito á Barbastro, Barcelona, Gerona y Vich, por Pedro Sainz de Baranda. — VI. Continuación de la España Sagrada en 1861 : Carlos Ramón Fort, Juan Manuel Montalbán, por Vicente de la Fuente. — VII. Archivos de Tarazona, Veruela, Alfaro, Tudela, Calatayud y Borja, por Vicente de la Fuente. — VIII. El concilio nacional de Palencia en el año 1100 y y el de Gerona en 1101 por Fidel Fita. — IX. Una carta del Doctor Eximio, por Antonio Sánchez Moguel. — Variedades : I. El pergamino más antiguo de la Biblioteca Nacional referente al Monasterio de San Millán, por Julián Paz y Espeso. — II. Documento insigne del Archivo de San Millán, por Fidel Fita. — Noticias.

La Nouvelle Revue. Paris, 1894, in-8. — Le nº du 15 février 1894 contient : Léo Quesnel. La Littérature contemporaine en Espagne, 1892-1893.

La España moderna. Director-propietario J. Lázaro.

Enero de 1894. Madrid (1894) in-8, 206 pp. — 3 pes.

Sommaire : Adán y Eva (novela), por Emilia Pardo Bazán. — Los explosivos, por José Echegaray. — D. José María Quadrado, su vida y sus escritos, por M. Menéndez y Pelayo. — Noticias curiosas, particularidades y anécdotas relativas al Quijote, por José María Asensio. — La conquista de Melilla, por Eduardo Ibarra. — El anarquismo y la defensa social, por César Silió. — El español Blanco White, por W. Gladstone. — Crónica internacional, por Emilio Castelar. — Impresiones literarias, por F. F. Villegas. — Obras nuevas.

Febrero de 1894. Madrid (1894) in-8. 206 pp. — 3 pes.

Sommaire : Adán y Eva (continuación), por Emilia Pardo Bazán. — Humoradas, por Ramón de Campoamor. — Historia coutemporánea, Amores del Rey D. Alfonso XII, par Antonio Pirala. — Los explosivos, II, por José Echegaray. — Torquemada en la cruz, por el Licenciado Pero Pérez. — El jurado médico y la causa de

Varela, por Rafael Salillas. — El estandarte y el arcón de Oquendo, por Cesáreo Fernandez Duro. — Crónica internacional, por Emilio Castelar. — Impresiones literarias, por F. F. Villegas. — Revista crítica, por M. Ménendez y Pelayo. — El español Blanco White (continuación), por W. Gladstone. — Obras nuevas.

Marzo de 1894. Madrid (1894) in-8. 246 pp. — 3 pes.

Sommaire : España en la Biblia, por Fr. R. Martinez Vigil. — Cabeza y corazón (dolora), por Ramón de Campoamor. — La educación del Rey, por Adolfo Posada. — Lo verde, por el Dr. Thebussem. — Las cinco cartas amatorias de la monja portuguesa Mariana Alcofurado, por el Licenciado Pero Pérez. — Adán y Eva (continuación), por Emilia Pardo Bazán. — Revista crítica, por M. Ménendez y Pelayo. — — Crónica internacional, por Emilio Castelar. — Impresiones literarias, por F. F. Villegas. — El español Blanco White (conclusión), por W. Gladstone. — Obras nuevas.

Collections.

Colección de libros españoles raros ó curiosos. Tomo 22. Comedia llamada Thebayda. Madrid, 1894, in-12, VIII-545 pp. — 7 pes. 50.

COMPTES RENDUS

Pequeñeces... por el P. Luís Coloma de la Compañía de Jesús. Quinta edición. Bilbao, 1891, in-8, 552 pp.

Pequeñeces est le titre d'un des romans qui ont fait le plus de bruit en Espagne dans ces dix dernières années[1]. Il a pour auteur le Père Louis Coloma de la Compagnie de Jésus. La première mais non la seule raison de son succès est facile à démêler : c'est que *Pequeñeces* est une attaque violente contre l'aristocratie espagnole de race ou d'argent et contre le monde politique madrilègne, ou, pour mieux dire, un sermon plein de menaces et savamment déguisé sous une forme séduisante. Dans la préface qui a précédé la publication de son ouvrage dans une revue religieuse[2], l'auteur nous apprend, en effet, que tout en ayant l'apparence d'un romancier il n'est qu'un missionnaire, un Jérome Savonarole qui sait s'accommoder aux exigences de son temps et qui, ne pou-

1. Une adaptation française de *Pequeñeces* a paru d'abord dans le *Journal des Débats*, puis en volume séparé.

2. *El Mensajero del Sagrado Corazón de Jesús.*

vant aller prêcher sur les places publiques comme le célèbre dominicain, se sert de la plume de Gil Blas pour faire parvenir à leur adresse de dures vérités. Personne, constate-t-il avec amertume, ne se soucierait d'aller les entendre au prône et il serait même difficile de les y prononcer sans porter atteinte à la majesté du saint lieu.

On a voulu voir, dans *Pequeñeces*, un roman à clef et l'on a considéré les noms des principaux personnages comme de simples pseudonymes d'une transparence voulue. Le P. Coloma s'en défend à plusieurs reprises dans des notes, tout en laissant courageusement entendre que ces personnalités supposées ne lui sont guère plus sympathiques que celles qu'il a littérairement créées, mais qu'il en a pitié et qu'il ne voudrait pas se charger la conscience d'une calomnie rendue possible par le repentir éventuel des pécheurs. La question, au reste, importe peu et ces allégations et ces restrictions mentales n'ont que faire lorsqu'on envisage le livre comme une simple œuvre d'art ayant une portée morale indépendante de toute individualité et de tout pays.

D'après le P. Coloma, la haute société madrilègne se composerait de trois classes distinctes : quelques brebis galeuses d'une part, quelques agneaux sans tache de l'autre, puis le troupeau innombrable des moutons de Panurge qui suit volontiers les premières, esclave de la mode, faisant le mal par manie d'imitation, mais pouvant aisément être ramené au bien par les bons exemples, surtout lorsqu'ils viennent de haut. Chacune de ces classes est représentée et étudiée dans *Pequeñeces*; d'un côté la comtesse d'Albornoz incarne les vices élégants, la sècheresse de cœur et l'ambitieuse dépravation d'une grande dame qui ne vit que par le monde et pour le monde; de l'autre, la marquise de Sabadell et la marquise de Villasis sont des modèles de dévouement et d'abnégation; enfin, tous les brillants fantoches qui s'agitent autour de Currita, confidents et parfois complices de ses déportements, et qui l'abandonnent sans vergogne quand il n'y a plus rien à espérer d'elle, complètent heureusement ce tableau de mœurs mondaines où tout n'est que futilité, *pequeñez*, sauf les futilités elles-mêmes.

A notre avis, c'est dans la peinture du vice que le P. Coloma excelle : le caractère de Currita est dessiné de main de maître; il se soutient jusqu'au bout avec un relief extraordinaire. On pourrait pourtant chicaner l'auteur sur la conversion d'abord simulée puis sincère d'une telle comédienne et trouver que, malgré tout, elle ne s'explique pas suffisamment, mais ce serait mettre en doute la théorie de la grâce qu'un religieux a bien le droit de faire intervenir. Le principal reproche que nous ferons au roman, c'est qu'il est un peu long et diffus; l'attention se disperse sur un trop grand nombre de personnages; on perd de vue, au cours de l'action, les deux enfants qui jouent un rôle si considérable dans le dénouement. D'autre part, ce dénouement peut paraître hasardé, il fait songer aux romans feuilletons des journaux populaires et l'on hésite à

imaginer, même chez un Espagnol, une telle précocité dans le point d'honneur et une telle persévérance dans le ressentiment.

Quant à ce qui relève uniquement du missionnaire, c'est-à-dire l'homélie qui se dissimule sous le roman, elle est vraiment remarquable, écrite dans un style vigoureux, tout frémissant d'une indignation qui perce sous une ironie que l'écrivain a grand'peine à maintenir courtoise. Son franc parler est d'autant plus admirable que, jésuite, il s'en prend à une société dont l'éducation a été faite en grande partie par les jésuites. Le P. Coloma a néanmoins une très haute idée de son ordre : tous les ecclésiastiques qui jouent un rôle dans *Pequeñeces* sont des jésuites et il a mis un soin jaloux à en écarter le clergé séculier dont il semble se soucier assez peu. Aussi bien, le ton général de l'ouvrage et quelques allusions désobligeantes aux jansénistes suffiraient presque à déceler la communauté religieuse à laquelle appartient l'auteur.

Venons-en aux détails, aux *pequeñeces* de la critique. Le P. Coloma est un homme très instruit et d'une lecture très étendue; connaissant les grandes langues modernes il ne dédaigne pas de nous le faire savoir en insérant de nombreuses citations françaises, anglaises et italiennes. Malheureusemenl il n'a pas toujours une notion suffisante de la signification exacte des mots étrangers; ainsi quand il appelle « pamphlet » une histoire faite à plaisir et « garçonnière » une loge de théâtre occupée par des jeunes gens, il fait une erreur d'ailleurs excusable. Et puis que vient faire l'épithète de *Monsieur Alphonse* accolée au nom de Jacobo? Il est préférable parfois de ne pas appeler les choses par leur nom. Préoccupé de donner à ses lecteurs une description minutieuse des rues de Paris, le P. Coloma commet une autre petite erreur en faisant passer une voiture allant de la gare de Lyon au Grand Hôtel, d'abord par les boulevards puis par la place de la Concorde. Enfin, l'auteur de *Pequeñeces* doit avoir une très grande mémoire, car il lui arrive de reproduire textuellement ou à peu près, des bribes de phrases retenues de ses lectures, telles qu'un vers de Lamartine qu'on retrouvera aisément sous ces mots : *aquella palabra mil veces repetida sin pensar jamás en su alcance infinito. ¡ Adios !* Et ces passages empruntés au livre de M. Edmondo de Amicis (Ricordi di Parigi).... *de la gran plaza irregular de la Bastilla en que desembocan cuatro boulevards y diez calles* » au lieu de : *È la grande piazza irregolare della Bastiglia nella quale sboccano quattro boulevards e dieci vie*, puis.... *á costa de su oro el vicio y la locura de los cuatro ángulos de la tierra. Allí la calle se convierte en plaza, la acera en calle*... remplaçant : *Dove affluisce l'oro, il vizio e la follia dai quattro angoli della terra. Qui la strada diventa piazza, il marciapiede diventa strada, la bottega diventa museo*, etc....

Mais il faut reconnaître aussi que l'auteur de *Pequeñeces* a retiré de ses lectures d'autres avantages moins discutables et que le commerce des grands prosateurs classiques espagnols, qu'il a certainement cultivés et approfondis, lui a laissé une pureté de langue et une variété d'expression bien rares en Espagne à la fin du XIXe siècle.

H. Peseux-Richard.

Novelas españolas contemporáneas por B. Pérez Galdós. — Torquemada en la cruz. — Madrid : Administración de los *Episodios nacionales*, 1894, in-8, 288 pp.

Le dernier roman de M. Pérez Galdós est la continuation d'une étude [1] détaillée et originale sur l'avarice, non pas l'avarice telle que nous la trouvons dépeinte dans le *Lazarille*, le *Gran Tacaño* ou le *Castigo de la miseria*, c'est-à-dire comme un vice inoffensif, ne faisant de mal qu'aux avares eux-mêmes, de pauvres diables que l'on se représente difficilement prodigues et magnifiques, mais l'avarice active, la torture infligée aux besoigneux, roturiers ou marquis, par le poids écrasant des gros intérêts et par l'angoisse des signatures extorquées, l'usure en un mot ; car Torquemada est un type d'usurier et de parvenu. La religion des temps passés, la Foi, avait produit le grand inquisiteur, la religion d'aujourd'hui, l'argent, a enfanté D. Francisco Torquemada, qui doit avoir sans doute dans les veines un peu du sang de ceux que son aïeul spirituel faisait rôtir sur la place publique. Pourtant cet homme impitoyable, cet usurier fanatique a aussi son calvaire : si ses intérêts matériels sont toujours prospères, il va être frappé dans ses affections les plus chères par la mort de son fils unique, enfant d'une prodigieuse intelligence, merveille de précocité, monstre de la nature, comme Lope de Vega. Tel est le sujet de : *Torquemada en la hoguerra*, le roman que l'on doit lire avant celui dont nous nous occupons. Enfin, après avoir été sur le bûcher par la perte de ses espérances, il va être soumis au dernier supplice, à la croix du mariage. Faut-il voir là une intention malicieuse de l'auteur ou bien cette figure s'explique-t-elle par les circonstances particulières de cette union avec une famille noble réduite à la plus noire misère ? chacun l'entendra à son gré.

L'ouvrage en lui-même n'est pas, à notre avis, l'un des plus heureux du grand romancier espagnol; il est loin de *Doña Perfecta*, de *Marianela* et de bien d'autres. La préoccupation d'y introduire, après coup, une thèse sociale, provoquée sans doute par des évènements récents, nuit un peu à son unité et peut paraître puérile. D'autre part, peut-être avec intention, l'écrivain laisse le lecteur dans une sorte d'équivoque pénible. On ne sait vraiment qui l'on doit plaindre le plus, de Torquemada ou de Cruz ; on se demande si celui-là n'est pas la victime d'une comédie habilement jouée et si celle-ci n'est pas, malgré tout, un modèle d'abnégation et de volonté. Donoso peut être pris pour une nature supérieure ou pour un simple *casamentero de voluntades* intéressé. En outre, certaines scènes, telle que celle où l'usurier parle, en imagination, à son fils mort, s'écartent un peu trop de la gravité que l'on suppose chez un romancier de mérite.

---

1. Voyez *Fortunata y Jacinta*.

Quant à la langue, elle est toujours claire et nerveuse, mais certaines négligences de style tendraient à faire croire que le livre a été écrit un peu vite. Les gallicismes, qui sont la plaie de l'espagnol depuis bientôt deux siècles, n'y sont pas en grand nombre, mais on jurerait que M. Pérez Galdós a voulu se dédommager sur la qualité : qu'on en juge par la phrase suivante : *Habia dado Rufinita en la tecla de* refistolear *los negocios de su padre.* Castillaniser des substantifs français et même des verbes et des tournures de phrases, est chose courante en Espagne, mais enrichir la langue de mots empruntés au vocabulaire plus que familier est beaucoup plus grave, surtout chez un auteur dont les *Episodios nacionales* ont fait, pour ainsi dire, l'Erckmann-Chatrian de l'Espagne et qui a, moins que tout autre, le droit d'être *afrancesado.* Pourtant il est vrai que c'est déjà un progrès quand on songe à une phrase de *Torquemada en la hoguera*, ou un mot de la plus pure *germania* des faubourgs de Paris, affublée d'une désinence espagnole, prouve péremptoirement qu'il n'y a plus de Pyrénées : *Lo público y notorio es que la viuda aquella* cascó *y que Bailón apareció al poco tiempo con dinero.*

H. Peseux-Richard.

Curiosidades de la vida americana en París, por Angel Cuervo. — Paris, 1893 (Chartres, imprenta de Durand), in-18, xvi-353 pp. — 3 fr. 50.

La colonie hispano-américaine est nombreuse à Paris ; elle se compose presque exclusivement de gens riches amenés par la mode, la politique ou le plaisir, et qui y dépensent allègrement leur argent. Si nous voulons connaître les mœurs, les habitudes, la manière de vivre et surtout les travers de cette partie de la haute société parisienne, le livre de M. Angel Cuervo nous donnera toutes facilités. Écrit sous la forme de petites scènes, souvent dialoguées, la lecture en est facile et intéressante. L'idée qui domine l'ouvrage tout entier, c'est que les Français ignorent profondément tout ce qui se rapporte aux républiques de l'Amérique du Sud dont les habitants sont pour eux un objet de risée et un thème à plaisanteries d'opérette. Que M. C. se rassure : si les Français ne connaissent pas et ne sont pas à même de juger impartialement ses compatriotes, qui vivent à des milliers de lieues de leur pays, ils ne connaissent pas davantage d'autres peuples qui sont à leurs portes. Les Italiens et les Espagnols, par exemple, c'est-à-dire ceux dont l'affinité, sinon de race, du moins de langue et de civilisation, devrait leur faciliter l'étude, leur sont plus inconnus que les Malais ou les Touaregs. Pour la grande généralité des Français, tout Espagnol est un torero affublé d'une guitare, et tout Italien, un mangeur de macaroni qui joue du violon ou de la harpe. Il n'y a donc pas à s'alarmer du jugement que peuvent porter des gens si bien informés. Malheureusement pour M. C., l'impression qui se dégage de la lecture des *Curiosidades*, c'est que les Français pourraient bien n'avoir pas tout à fait tort dans leurs appréciations tout instinctives sur l'ensemble des Latins d'Amérique : amour du clinquant, préoccupation constante d'éclipser les autres, absence de tout idéal politique, dédain des

qualités solides mais non brillantes, horreur des livres et fâcheuse tendance à oublier tout de leur pays, jusqu'à sa langue, au bout de peu de mois et à s'approprier une apparence de parisianisme, tels sont, si je ne me trompe, les traits distinctifs des personnages mis en scène par l'auteur et tels sont aussi les défauts les plus saillants qui distinguent les Hispano-Américains aux yeux des Français. Il va sans dire que réserve est toujours faite pour les exceptions; M. C. le fait remarquer quand il juge les Français et nous savons trop qu'il est mieux que personne à même de nous prouver que la race espagnole d'Amérique n'est pas une race inférieure pour ne pas reconnaître qu'elle a produit des hommes éminents et qui plus est, étant donné son amour de l'apparat, des savants modestes et solides dont pourrait s'honorer toute grande nation.

M. C. écrit dans un castillan des plus *castizos*. Non seulement il est moins enclin au gallicisme que les écrivains de son pays qui en sont infestés, mais je ne vois guère en Espagne qu'un petit nombre d'auteurs qui puissent lui être comparés sous ce rapport. Cela ne veut pas dire que, de temps à autre, il n'attribue à un mot espagnol le sens du mot français correspondant, alors qu'il aurait le choix entre trois ou quatre vocables, espagnols de forme et de sens; mais les expressions purement castillanes abondent dans son style. On dirait même qu'il met une certaine recherche à les employer, surtout les expressions familières, à la façon de Trueba et de Fernán Caballero. Cela donne beaucoup d'originalité et de piquant tout en laissant des doutes sur la spontanéité de la phrase et sur le laisser-aller de l'inspiration. H. PESEUX-RICHARD.

Revista lusitana, Archivo de estudos philologicos e ethnologicos relativos a Portugal, dirigido por J. Leite de Vasconcellos. — 3º Anno, Numero 1, 1893-1894. Porto, 1893, in-8, 96 pp.

Summario : Contos populares portugueses — colligidos por D. Cecilia Schmidt Branco.

Curso de lingua portuguesa archaica — por J. Leite de Vasconcellos.

Ciganos portugueses do sec. XVI — por Pedro de Azevedo.

Dialectos trasmontanos — por J. Leite de Vasconcellos.

Algumas tradições populares — por Alfredo Alves.

Miscellanea : I. Notas açorianas, por Henri R. Lang. — II. Ceramica popular portuguesa : (assobios de agua), pelo Dr. F. Ferraz de Macedo. — III. Collocação do adjectivo em português, par D. Carolina Michaëlis de Vasconcellos. — IV. Tradições populares, por Pedro d'Azevedo.

Bibliographia.

La Revista Lusitana est un des très rares organes péninsulaires qui aient entrepris une étude vraiment scientifique des faits philologiques et ethnologiques intéressant le Portugal. On n'y trouve jamais ces articles inutiles qui abondent dans d'autres revues où l'œuvre sérieuse n'est qu'une exception que l'on semble avoir honte de publier. Dans le présent numéro, Mme Cecilia Schmidt Branco a mis une fois de plus son grand talent d'écrivain au service

d'une étude rationnelle du folk-lore portugais. Les quatre contes *populaires* qu'elles a recueillis nous sont narrés avec cette forme naïve, enfantine parfois, à laquelle bien des folk-loristes ne savent pas s'astreindre.

Mais, parmi les travaux contenus dans le dernier fascicule de la R. L., il convient de mettre hors de pair, d'une part, une étude sur les *Dialectos trasmontanos*; d'autre part, le *Curso de lingua portuguesa archaica*, professé en 1891 par M. Leite de Vasconcellos à l'Academia de Estudos Livres de Lisbonne, et enfin publié. Le portugais archaïque est le nom donné par M. L. de V. à la langue qui commence à transparaître sous les formes du latin barbare du IXe siècle et atteint le XVIe où commence la période moderne. Je regrette de ne pouvoir suivre l'auteur pas à pas dans sa savante dissertation, mais je ne veux pourtant pas passer sous silence certain chapitre (Utilidade para firmar o sentimento da nacionalidade) dont la lecture devrait être recommandée à tous ceux qu'une trop grande affection pour les modismes étrangers, français principalement, amène insensiblement à ne plus écrire qu'un immuable jargon : « Outra causa que contribue para a decadencia da nossa lingua litteraria é a lingua francesa, que, pelo seu uso cá, ora insensivelmente, ora de proposito, se vae infiltrando na nossa..... » Et M. L. de V. cite de nombreux exemples de gallicismes éhontés : demandant uu jour à un journaliste pourquoi il se servait d'un langage ainsi corrompu, cet afrancesado lui répondit : « que isto era gentil. » On ne saurait trop approuver les vrais lettrés de leur résistance énergique à toute invasion de ce genre. Le gallicisme n'a que trop pénétré le castillan ; puisse-t-il être franchement repoussé par tous les vrais amis de la pure langue portugaise !

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

Colección de escritores castellanos. Tomo 98. Fernán Caballero. Obras completas. Fernán Caballero y la novela contemporánea por D. José María Asensio. Novelas. I. La familia de Alvareda. — Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1893, petit in-8, 452 pp., portrait. 5 pes.

On ne peut qu'applaudir à la publication d'une édition des œuvres complètes de Fernán Caballero ; le tome Ier vient de paraître, souhaitons qu'on ne nous fasse pas attendre les autres trop longtemps. L'édition est précédée d'une étude de 240 pages, de D. José María Asensio, intéressante à plus d'un titre, mais qui ne saurait être considérée comme un travail définitif sur la célèbre romancière. Cette étude est divisée en trois parties : I. Precedentes ; ojeada histórica. — II. Estudio biográfico. — III. Movimiento literario ; novelistas contemporáneos. De la première partie je préfère ne rien retenir, et de la troisième je parlerai peu ; cela me permettra de dire tout le bien que je pense de l'étude biographique qui forme la deuxième. M. Asensio, qui eut l'honneur d'être des amis de Fernán Caballero pendant les dernières années de sa vie, a recueillli avec une véritable piété tout ce qui pouvait le guider dans sa tâche :

on lit avec intérêt tout ce qui concerne le père de Fernán, Böhl de Faber, qui a laissé un nom assez estimé comme éditeur de la *Floresta de rimas antiguas castellanas* et du *Teatro español anterior á Lope de Vega*. Toute la jeunesse de la romancière passe devant nos yeux : son premier mariage en 1816 avec Planells; son deuxième en 1822 avec le marquis de Arco Hermoso; son troisième en 1837 avec Arron de Ayala plus jeune qu'elle de 17 ans. Tout ce qui touche à sa vie privée est abondamment documenté; on ne saurait trop louer M. Asensio de la précision dont il fait preuve. Il ne devrait pourtant pas accepter sans contrôle — surtout quand le contrôle en est si simple — les pièces qui passent entre ses mains. Il commet au sujet du lieu de naissance de F. C. une inexactitude géographique aisément évitable : disons à sa décharge que le premier coupable est un document conservé à l'*Archivo del Supremo Consejo de Guerra y Marina* de Madrid. C'est une copie de l'acte de baptême de la romancière, qui commence par ces mots : *L'an 1796 et le 25 Décembre est née à Morges, dans le canton de Berne, et le 13 mars suivant par moi Curé soussigné a été baptisée dans l'église paroissiale de Saint-Jean d'Echallens, Cécile*..... La copie est évidemment fautive : Morges se trouve dans le canton de Vaud et non dans celui de Berne; il en est de même, du reste, d'Echallens. Il aurait fallu relever cette légère erreur : ni M. Asensio, ni onze ans avant lui M. de Bonneau-Avenant (*Deux nouvelles andalouses posthumes de F. C.* Paris, 1882, p. 12) n'y ont songé.

Nous retrouvons Fernán installée à l'Alcazar de Séville où elle passe dix années de tranquillité; mais vient la révolution de 1868 et il lui faut abandonner cette poétique retraite. C'est dans une modeste maison de la rue Juan de Burgos (aujourd'hui rue Fernán Caballero) qu'elle vivra désormais : c'est là qu'elle mourra le 7 avril 1877, à l'âge de 80 ans, ayant eu la consolation de voir l'œuvre d'une restauration politique et surtout religieuse qu'elle avait appelée de tous ses vœux. Toute cette étude a une tonalité générale des plus adoucies : c'est moins une biographie qu'un panégyrique, car nous ne voyons le plus souvent l'héroïne qu'au milieu d'un nimbe semblable à ceux des madones devant lesquelles elle aimait à se prosterner. Toute critique est soigneusement écartée : la chose se comprend pour la personne même de Fernán Caballero dont la vie exemplaire y prête peu, mais cela est inadmissible pour ses œuvres sur lesquelles il y aurait autre chose à écrire qu'une suite ininterrompue d'éloges. Ces réserves faites, il faut savoir gré à l'auteur de nous avoir donné des documents qui ne manqueront pas d'être utilisés un jour : il faut le louer surtout d'avoir recueilli la correspondance de Fernán que nous serons heureux de voir imprimer. — J'aime moins, je l'ai dit, les considérations qui précèdent et suivent l'étude biographique; M. Asensio, qui est un des premiers cervantistes de notre époque, semble hanté par la grande figure de l'auteur de Don Quichotte et des *Novelas ejemplares*, et est trop tenté d'y rattacher toute manifestation littéraire : parlant de *La Gaviota*, il écrit (p. 185) : « La cadena

interrumpida desde la publicación de las *Novelas ejemplares* se reanudaba : sin eslabones intermedios se enlazaron á través de dos siglos de distancia, los nombres de Miguel de Cervantes Saavedra y de *Fernán Caballero.* » Un phénomène du même genre se produit en ce qui touche les contemporains : M. Asensio semble ne voir dans le mouvement littéraire de nos jours que l'influence exclusive de Zola et cela l'amène à des rapprochements tout au moins imprévus : « Entre *Fernán Caballero* y Emilio Zola media un abismo que no es posible medir ni cabe exagerar » (p. 164). Il faut, en effet, convenir que ces deux noms juxtaposés jurent étrangement. R. Foulché-Delbosc.

CHRONIQUE

Le théatre espagnol a Paris. — Dans les derniers mois de l'année 1893, a été représentée chez une lettrée parisienne, Madame Adam, une traduction de *Folie ou Sainteté* d'Echegaray, due à M. Édouard de Huertas. Cette traduction avait déjà paru en volume il y a quelques années (Paris, 1883); M. de Huertas s'y est astreint à un mot à mot trop strict : la lecture en est pénible et le traducteur semble ne pas manier assez aisément le français. Nous supposons que sûr la scène mondaine où elle a été transportée, cette œuvre a subi de sérieuses retouches.

Une tentative plus originale a eu lieu le 16 mars 1894, à l'Hôtel des Sociétés savantes : la Société pour la propagation des langues étrangères en France n'a pas hésité à faire jouer en espagnol *El Si de las Niñas.* C'est la première fois, croyons-nous, qu'une œuvre espagnole est entendue à Paris dans la langue même où elle a été écrite. Il n'y a que des félicitations à adresser aux organisateurs d'une telle soirée : ils ont prouvé qu'en dépit du mépris avec lequel l'enseignement officiel traite la langue de Cervantes, il y a depuis quelques années tout un public soucieux de l'étudier non seulement dans un but mercantile, mais aussi en vue de s'assimiler les chefs-d'œuvre qu'elle a produits; sept cents personnes, en effet, assistaient à cette séance. Ce chiffre prouve surabondamment que les récents efforts de certains hispanophiles sont loin d'avoir été stériles.

Le Gérant, Aug. PICARD,
Archiviste-Paléographe.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

ÉTUDE

SUR

LA *GUERRA DE GRANADA*

DE

DON DIEGO HURTADO DE MENDOZA

La *Guerra de Granada* de Don Diego Hurtado de Mendoza n'a encore été l'objet d'aucune étude critique ; ce texte qui, tant au point de vue historique qu'au point de vue littéraire, présente un si vif intérêt, a toujours été réimprimé d'après une édition princeps fautive et incomplète, faite plus d'un demi-siècle après la mort de l'auteur par un « érudit » complètement inapte à ce genre de travail. Ce ne sont cependant pas les manuscrits qui font défaut : j'en connais actuellement dix-huit ; et quoique l'original ne se trouve pas parmi eux, il en est qui, intelligemment mis à contribution, fourniraient quelques passages inédits en même temps que de très nombreuses variantes et rectifications de détail.

C'est l'histoire du texte, ce sont ses éditions et ses manuscrits qui font l'objet de la présente étude ; l'édition critique viendra ultérieurement.

I. — MENDOZA A GRENADE (1569-1575).

Un jour de l'année 1568, Don Diego Hurtado de Mendoza se prit de querelle avec Don Diego de Leyva en plein palais royal :

tous deux mirent les armes à la main, mais Mendoza put arracher le poignard de Leyva et le jeter au loin. Les deux gentilshommes furent aussitôt arrêtés et emprisonnés : l'ancien ambassadeur eut pour lieu de détention la forteresse de Medina del Campo jusqu'à la fin du procès né de la querelle. On condamna les deux adversaires à une amende et à servir le roi à la frontière qui leur serait assignée. Grâce aux bons offices de quelques puissants amis que Mendoza sut faire agir, et sur les instances de l'archiduc de Savoie, Philippe II donna l'ordre à Mendoza de partir pour Grenade sans passer par la cour et de se présenter dans les quinze jours qui suivraient sa sortie de la forteresse de Medina au marquis de Mondéjar qui lui transmettrait, s'il y avait lieu, ses instructions. L'ordre royal [1] fut signé au Pardo le 27 janvier 1569.

Le 27 février 1569, Mendoza requit le gouverneur de Medina de le mettre en liberté suivant l'ordre reçu de la cour [2]. Le 17 avril 1569, il se présenta devant le marquis de Mondéjar [3] et se mit à sa disposition. Mais ses services ne furent pas utilisés.

Comme on le voit, Mendoza prit près de deux mois pour se rendre à Grenade, alors que l'ordre royal ne lui accordait que deux semaines. De ce fait et de sa non utilisation dans une armée quelconque, il est permis de déduire que le ressentiment de Philippe II contre l'ancien ambassadeur de Charles-Quint n'était pas aussi fort qu'ont bien voulu le dire certains historiens.

Cet éloignement forcé de la cour nous a valu la *Guerra de Granada*.

Mendoza passa près de six ans à Grenade ; en 1575, le roi mit

1. Il se trouve aujourd'hui à l'Archivo de l'Alhambra (Legajo 98 nº 12) et a été publié dans : *D. Diego Hurtado de Mendoza. Apuntes biográfico-criticos por Eloy Señán y Alonso.* Jerez, 1886, in-8 (page 53).

2. Voir le procès-verbal publié à la page 54 de l'ouvrage ci-dessus indiqué.

3. Voir la page 55 du même ouvrage.

un terme à son exil et il put revenir à la cour; on sait qu'il mourut au mois d'avril de cette même année, âgé de 72 ans.

Quand Mendoza se présente au marquis de Mondéjar, le 17 avril 1569, où en sont les opérations contre les Maures? Il n'y a pas quatre mois que la guerre est commencée : ce n'est en effet que le 23 décembre 1568 qu'Aben Humeya a quitté Grenade; mais la première partie de la guerre, celle pendant laquelle Mondéjar a dirigé en chef les opérations, est terminée : depuis quatre jours (13 avril 1569), le nouveau commandant en chef, Don Juan d'Autriche, frère naturel du roi, est arrivé à Grenade. La guerre, avec des péripéties diverses, se prolongera jusqu'au 15 mars 1571, date de la mort d'Aben Abo : on voit donc que, pendant près de deux ans, c'est-à-dire pendant la plus grande partie de la durée de la guerre, Mendoza sera à Grenade, à portée des évènements. S'il n'est pas, au sens strict du mot, le témoin oculaire des marches et contre-marches des armées espagnoles à travers les Alpuxarras et les montagnes de Ronda, il est du moins sur le théâtre de la guerre, au lieu de passage obligé de toutes les troupes qui vont guerroyer ou qui reviennent de guerroyer contre les rebelles. On comprend ainsi aisément qu'il ait pu dire en parlant de la guerre de Grenade : *parte de la qual yo vi, i parte entendi de personas, que en ella pusieron las manos, i el entendimiento.*

Une de ses principales occupations pendant son séjour forcé à Grenade fut d'écrire le récit de la rébellion des Maures : il ne faut voir dans cette œuvre qu'un simple passe-temps de grand seigneur lettré, qui ne pensa certainement jamais que son histoire de la guerre de Grenade serait un jour entre les mains de tous. C'est peut-être à cela qu'il faut attribuer les lacunes et les inégalités d'une œuvre qui intéresse à plus d'un point de vue historiens et littérateurs. On ne doit donc pas, disons-le dès maintenant, voir dans la *Guerra de Granada* une œuvre ayant le fini que son auteur lui aurait donné s'il l'avait destinée à d'autres qu'à quelques intimes.

II. — DE LA MORT DE L'AUTEUR (1575) A L'ÉDITION PRINCEPS (1627).

Peu d'années après la mort de Mendoza, son œuvre était connue et appréciée; on en faisait des copies, car il ne fallait pas songer à la publier de sitôt : l'historien avait porté tel ou tel jugement, dessiné tel ou tel portrait, dont la sévérité ou le mordant, quoique empreints de la plus scrupuleuse exactitude, rendait difficile la divulgation. Dire ou écrire la vérité eût été à cette époque chose fort dangereuse, et personne ne s'y hasarda.

Cinquante-deux ans s'écoulèrent entre la mort de l'auteur et la publication de la première édition. Pendant ce demi-siècle, des récits de la guerre de Grenade furent publiés, les uns isolés, les autres dans des ouvrages embrassant l'ensemble de l'histoire des musulmans d'Espagne. De ces récits, trois seront étudiés par nous, par suite de l'intérêt qu'ils présentent pour une histoire du texte de Mendoza.

Le premier en date est la *Historia del Rebelion y castigo de los Moriscos del reyno de Granada* de Luys del Marmol Carvajal, imprimée en 1600 à Málaga par Juan Rene, aux frais de l'auteur [1]; mais l'œuvre était achevée depuis une vingtaine d'années, puisque dans le privilège accordé à Barcelone le 6 juillet 1599, il est dit qu'on lui en avait déjà donné un en 1580.

A en croire Benito Monfort [2] « Luis del Marmol copiò a la letra algunos periodos en su segundo Libro de la rebelion capitulo tercero ». Cette assertion est erronée : le chapitre en question est intitulé : *Como se quitó á los Moriscos que no pudiesen servirse de esclavos negros; y se les mandó á los que tenian licencias de armas, que las llevasen á sellar ante el Capitan general;* il a environ

1. In-folio, 4 ff. prels. n. ch., 245 ff. ch. et 4 ff. de Tabla postl. n. ch. La 2e édition fut publiée en 1797 à Madrid par Sancha, en 2 vol. in-4. Il en existe une réimpression dans le tome XXI de la Biblioteca Rivadeneyra.

2. Mendoza, *Guerra de Granada*, édition de 1776, page III.

120 lignes. Dans Mendoza (livre I, § 5) on ne trouve que cette phrase : « (El Rey) quitoseles el servicio de los esclavos negros a quienes criavan con esperanças de hijos... » Il n'y a pas un seul mot relatif à l'obligation où se trouvaient les Morisques de faire estampiller leurs armes.

Mais si le chapitre III du second livre de la *Historia del Rebelion* ne renferme aucune phrase de Mendoza; d'autres, en revanche, nous montrent en Marmol un homme qui, ayant en sa possession un manuscrit de la *Guerra de Granada*, en trouva le texte si bien écrit qu'il jugea ne pouvoir mieux témoigner son admiration qu'en en copiant *a la letra*, non plus *algunos periodos*, mais bien des pages entières. Personne n'a encore indiqué que le chapitre III du livre IX et les chapitres I, III, IV et VII du livre X avaient été presque exclusivement composés par Marmol à l'aide des paragraphes 6 à 14 du livre IV de Mendoza. Les phrases ont souvent subi de légères modifications, mais sont toujours reconnaissables; rien de ce qui est purement descriptif, comme le long historique de Séville, ou de ce qui n'a qu'un intérêt rétrospectif comme le récit de la mort de don Alonso de Aguilar, n'a été utilisé par Marmol. Il semble s'être trouvé assez embarrassé pour décrire les opérations de la siera de Ronda auxquelles il n'assistait pas, n'ayant servi que dans les Alpuxarras; possédant un manuscrit de l'œuvre de Mendoza qui lui fournissait les données dont il manquait, il en copia à peu près textuellement la plus grande partie. Quant au nom de Mendoza, on le cherche en vain : nulle part Marmol ne l'a mentionné.

*
* *

C'est en 1608, dans l'œuvre du licencié Francisco Bermudez de Pedraza [1], que figure pour la première fois le nom de Don

1. *Antigvedad y Excelencias de Granada. Por el Licenciado Francisco Bermudez de Pedraza, natural della : Abogado en los Reales Consejos de Su Magestad. Dirigido a la muy noble, nombrada y gran Ciudad de Granada. — Madrid, por Luis Sanchez*

Diego de Mendoza comme celui de l'auteur d'un récit de la guerre de Grenade. Ce fait n'a pas encore été mentionné. Bien que le titre de ce volume porte 1608, il était déjà écrit depuis six ans : l'approbation est datée du 25 juillet 1602; le privilège du 25 août 1602.

Pedraza indique toujours en marge le nom de l'auteur sur l'autorité duquel il s'appuie[1], par exemple au f. 3 verso : Mẽdoça en el rebelion de Granada.

Dans le livre II nous trouvons un emprunt de quelques lignes :

Las razones porque la ciudad de Illiberia se llamò Granada. Cap. XVII (f. 54).

La septima es de don Diego de Mendoça, cuyas son estas palabras. Otros dizen que Granada se dixo por vna cueua que està junto a la puerta de Bibataubin, morada de la Caua, hija del Conde don Iulian, cuyo nombre propio era Natta, porque el de Caua, todas las historias Arabes afirman que le fue puesto por auer entregado su voluntad, al Rey de España don Rodrigo; y en lengua Arabe Caua quiere dezir muger libre de su cuerpo : pues deste nombre Gar, que significa la cueua, y Natta que fue el nombre propio desta dama, se dixo Garnata.

Don Diego de Mendoça en la historia del rebelio in prin.

Ce passage est sensiblement conforme aux premières lignes de la page 3 de l'édition de 1627.

Dans le livre III nous trouvons plusieurs notices sur Don Diego : la première est assez étendue et très intéressante en ce qu'elle nous montre la *Guerra de Granada* comme très appréciée et très copiée à cette époque :

1608, petit in-4, 12 ff. de prels. 190 ff. et 6 de Tablas. Le livre IV (f. 149) a un titre spécial : *Libro qvarto Del Santo Mõte Ilipulitano, y sus excelencias. En Madrid, Por Luis Sãchez, impressor del Rey N. S. Año M.DC.VII*. Mais la pagination est uniforme pour tout le volume.

1. Pedraza cite quelquefois Marmol, auquel il consacre (f. 130) la notice suivante : *Luis del Marmol escriuio la primera y segunda parte de la descripcion de Africa, y la guerra del rebelion de Granada.*

De otros hijos desta Ciudad que han escrito varias materias. Capitulo XXV.

F. 129 : Don Diego de Mendoça cauallero del abito de Alcantara, hermano del Marques de Mondejar, embaxador del Rey don Felipe II. en Roma, Sena, y Venecia, donde rescatò vn sobrino del gran Turco Soliman, y se lo presentò bien adereçado. El Turco informado de la calidad de don Diego, de su erudicion, y de la aficion que tenia a libros, mãdò buscar los mas curiosos que se pudiessen hallar en toda Grecia, y dellos le hizo vn gran presente : con los quales hizo una libreria tan famosa, que por ser digna de la persona Real, la mandò por su testamento al Rey don Felipe II el qual la puso en su Escurial. Escriuio vn libro de la guerra y rebelion de los Moros de Granada : el qual aunque no està impresso tiene tan grandiloco y elegante estilo, que todos los letores lo trasladan : y ay tantos manuscritos que no haze falta la estampa.

F. 130, verso : De los hijos desta Ciudad que han florecido en la Poesia. Capitulo XXVI.

De los que ha tenido esta ciudad, don Diego de Mendoça, hermano del Marques de Mondejar, cauallero del abito de Alcantara, con gallardo estilo escriuio la fabula de Narciso, y otras muchas obras que celebran los hombres curiosos.

Enfin Mendoza est encore nommé aux ff. 136 verso et 143.

*
* *

En 1618, nous trouvons l'œuvre de Mendoza presque entièrement imprimée dans le sixième livre de la *Coronica de los Moros de España* de Bleda [1]. Elle y occupe les pages 652 à 755.

---

1. *Coronica de los Moros de España, dividida en ocho libros por el Padre Presentado Fray Jayme Bleda... En Valencia año 1618.* — In-folio, 1072 pages, outre des pages non chiffrées au commencement et à la fin. L'ouvrage est dédié au duc de Lerme.

Le sixième livre de Bleda n'est, à quelques lignes près, que le texte de la *Guerra de Granada*. En le comparant au texte de l'édition princeps de Mendoza, on remarque, à côté de certains passages entièrement identiques, une grande quantité de variantes, de suppressions et d'additions, non seulement au commencement et à la fin des divisions faites par Bleda, mais même dans le corps du récit. Les trois passages, qui manquent dans toutes les éditions antérieures à celle de 1776 et qui furent retrouvées en 1769 par Iriarte, manquent dans Bleda, comme dans la plupart des manuscrits de Mendoza. Ces trois passages

Bleda nous apprend lui-même au début de son livre VI (p. 652) qu'il s'est servi du texte de Mendoza[1] :

Libro sexto. De la rebelion, guerras y castigo de los Moriscos del Reyno de Granada.

Daze razon, de quien se aprouecha el Autor para escriuir este libro Sexto.

Cap. 1.

Para escriuir la guerra q̃ el Rey catholico de España don Felipe Secundo, hijo del nunca vẽcido Emperador Carlos tuuo en el Reyno de Granada contra los rebeldes nueuamente conuertidos, me he ualido de una relacion que della dexò don Diego Hurtado de Mendoça.....

Tambien vi lo que curiosamente escriuio, desta guerra, y muy por estento Luys del Marmol Carvajal.....

Si en este libro se hallare el estilo, y lenguaje mejor, atribuyase a su legitimo Autor, que es en la mayor parte el dicho don Diego de Mendoça.....

Y en este libro (le sixième) errara tambien si priuara al lector de la elegancia, y estilo remontado de don Diego de Mendoça..... (p. 654, col. 2).

L'utilisation de la plus grande partie du texte de Mendoza par Bleda est restée ignorée de presque tous les bibliographes, à l'exception de Tamayo de Vargas qui le premier, en 1627, signale le fait dans des notes demeurées manuscrites, et de Nicolas Antonio qui semble s'en être rendu compte. Nommons

ne sont remplacés par rien : le récit continue sans interruption. Bleda a seulement intercalé entre les mots « *para remedialla del todo* » et « *Salió el duque de Granada* » qui se trouvent au commencement du livre IV de Mendoza, un assez long passage allant (dans sa *Coronica*) de la page 734, col. 2, ligne 2, à la page 735, col. 2, ligne 13, et dans lequel il parle, entre autres évènements, de la mort de Luis Quixada.

Le manuscrit dont se servit Bleda se terminait à n'en pas douter là où se terminent tous les manuscrits de la 2e famille, à *en varias figuras y semejanzas*. C'est par ces mêmes mots que se terminent dans la *Coronica de los Moros* (p. 751, col. 2) les emprunts faits à Mendoza. Aussitôt après, Bleda a recours à Marmol et le suit jusqu'à la ligne 10 de la première colonne de la page 753.

1. Bleda est très consciencieux et ne cherche pas à dissimuler ses emprunts : ...Todas estas reglas guardaron los Autores, de quiẽ me aprouechè en los libros passados, y fuera hazerles agrauio a ellos, y a quien leyera en esta obra sus trabajos, si yo los disfraçara, y boluiera de arriba abaxo, como es costũbre. (p. 654, col. 2).

aussi Monfort qui, aux pages III et IV de l'édition de Valence 1776, après avoir parlé de soi-disants emprunts de Marmol, ajoute : « Lo mismo confiesa de si el Padre Presentado Fr. Jaime Bleda en su Chronologia (*sic*) de los Moros de España libro sexto, capitulo primero. » Il est vraiment bien étrange que personne ne se soit avisé de comparer le livre VI de Bleda et le texte de Mendoza. Comment les historiens du règne de Philippe II qui, traitant de la révolte des Maures, citent constamment Mendoza et Bleda, n'ont-ils pas vu que les deux textes n'en font qu'un ? Prescott seul, dans son Histoire du règne de Philippe II, l'indique vaguement, mais sans y attacher d'importance : parlant de la publication de l'édit du 23 juin 1569, édit qui n'était que le prélude de l'expulsion des Maures de Grenade, il dit que « Bleda (*Cronica de España* (*sic*), p. 705) n'a fait, dans cette partie de son ouvrage, que reproduire le récit de Mendoza, avec tant d'inattention, qu'il se trompe d'un mois sur la date de cet évènement ». (Traduction française, tome IV, p. 244.)

III. — UNE ÉDITION SUPPOSÉE (1610).

La *Guerra de Granada* fut publiée pour la première fois à Lisbonne en 1627, par les soins de Luis Tribaldos de Toledo.

Avant d'étudier cette édition, il convient de rectifier une erreur commise par Nicolas Antonio dans sa *Bibliotheca Hispana* et répétée, d'une part par presque tous les bibliographes espagnols et étrangers, d'autre part par certains éditeurs de Mendoza. A en croire Nicolas Antonio, l'édition princeps aurait été publiée en 1610 par les soins de ce même Tribaldos, et l'édition de 1627 ne serait qu'une réimpression. Voici, du reste, ce qu'on lit dans la *Bibliotheca*, à l'article *Didacus de Mendoza* (1re édition, tome I, p. 224, col 1)[1] :

1. Ce passage est intégralement reproduit dans la 2e édition (*Bibliotheca Hispana Nova*, tome I, p. 291.)

Guerra *de Granada hecha por el Rey de España D. Felipe II. contra los Moriscos de aquel reino sus rebeldes*; Sallustii *Iugurtino, Catilinarióque*, aut veterum cuicumque alii comparandum. Certè hæc Historia in schedis M.SS. diù cursitavit per omnium manus, scriniáque aliorum, Iacobi præcipuè Bledæ *Historiæ Mauriscorum* scriptoris, ditavit. Demum in lucem prodiit Ludovici Tribaldi regii Chronographi operâ, Matriti 1610, in-4. deinde Olissipone apud Craesbek 1627. Ex quatuor libris finem tertii, quem mutilum deprehenderat, elegantissimè supplevit D. Ioannes Silva Portalegrensis Comes, verè purpuram authoris purpuræ attexens.

Mettons tout d'abord en lumière que Nicolas Antonio indique clairement — et il est le seul après Tamayo de Vargas, dont l'œuvre est restée manuscrite — les emprunts faits par Bleda; mais cela nous le montre en contradiction avec lui-même. Il nous dit en effet que l'édition de Tribaldos parut après l'œuvre de Bleda : *demum in lucem prodiit*..... c'est-à-dire le volume de Bleda était déjà connu quand fut publiée l'édition princeps de Mendoza. Or, comment Tribaldos aurait-il pu publier une édition de Mendoza en 1610, alors que la *Coronica* de Bleda n'a paru qu'en 1618? Il y a là, de la part de Nicolas Antonio, un oubli manifeste de la date d'apparition de la *Coronica*; mais il y a surtout chez tous ceux qui, jusqu'ici, ont lu la notice de la *Bibliotheca Hispana*, un singulier manque d'esprit critique, puisque aucun d'eux n'a eu l'idée de comparer ces deux dates.

Quoi qu'il en soit, cette preuve ne saurait nous suffire : on peut, en effet, admettre que Nicolas Antonio a simplement commis l'erreur chronologique que nous venons de relever et que l'édition de 1610 existe réellement. Il ne faut pas oublier que dans sa *Bibliotheca*, à l'article *Ioannes de Silva* (le comte de Portalegre), il s'exprime ainsi (1re édition, tome I, p. 597, col. 2)[1] :

.....Supplevit etiam *Historium Rebellionis Granatensis* ab clarissimo viro D. Didaco de Mendoza conscriptam aliquot successuum relatione, quæ in illius

1. Ce passage est intégralement reproduit dans la 2e édition.

aurei libelli M.SS. exemplaribus deerant, purpuram herclè purpuræ attexens : quo cum supplemento editus fuit Ludovici Tribaldi regii Indiarum Chronographi curâ Matriti 1610, deindéque Vlissipone 1627. in-4.

Cette seconde note[1] venant corroborer celle que renferme l'article consacré par Antonio à Mendoza, indique donc, chez son auteur, une croyance absolue à l'édition de 1610. Aussi devons-nous rassembler le plus de preuves possible pour démontrer que cette édition, que personne n'a vue, n'a jamais existé. On peut établir en premier lieu que, de 1610, date de l'édition supposée, à 1627, date de la véritable édition princeps, on ne trouve chez aucun de ceux qui ont eu à s'occuper, soit de Mendoza, soit de la rébellion des Maures, la moindre trace d'une telle édition; en second lieu, que jusqu'à l'année 1672, date de la publication de la première édition de la *Bibliotheca Hispana*, personne ne s'était avisé qu'il existât une édition de la *Guerra de Granada* antérieure à celle de 1627; ce n'est que postérieurement à 1672 que l'on signale l'édition introuvable en se fiant à l'autorité de Nicolas Antonio.

*
* *

En 1618, Bleda, nous l'avons vu, copie d'un bout à l'autre l'œuvre de Mendoza : si une édition de la *Guerra de Granada* avait paru seulement huit ans auparavant, comment Bleda ne le mentionnerait-il pas, alors surtout qu'il le fait pour Marmol auquel il recourt à chaque instant ?

Mais rien de tel. Bleda, parlant de Marmol, laisse clairement voir qu'il suppose son œuvre connue et entre les mains de tous :

Tambien vi lo que curiosamente escriuio desta guerra, y muy por estenso Luys del Marmol Caruajal..... Escriue Marmol muchas cosas particulares, y..... en su libro parecen bien, por ser este su asumpto y suegeto (*sic*) principal : alli las podra ver el lector (p. 652, col. 2).

---

1. A l'article *Ludovicus Tribaldos de Toledo*, Nicolas Antonio ne parle pas de la *Guerra de Granada*.

Donc, Bleda est bien explicite : il dit en propres termes que les faits particuliers il ne les mentionnera pas dans son œuvre à lui qui est une histoire d'ensemble, mais qu'on les trouvera dans le *livre* de Marmol. Comme il n'y a aucune équivoque possible à ce sujet, il est inutile d'insister ; mais on va voir en quels termes bien différents il parle de Mendoza. Tout d'abord, et alors qu'il n'indique que par treize lignes l'existence de l'œuvre de Marmol, la jugeant suffisamment connue, il consacre à Mendoza un total de 84 lignes[1] : non seulement il parle longuement de la famille de Mendoza, mais encore il vante, autant qu'il le peut, et la véracité et le style de Don Diego : je n'en cite ici que les passages les plus essentiels :

En compañia del Marques (de Mondéjar) se hallo don Diego en parte destas guerras, y lo demas entẽdio de personas que las siguieron, y gouernaron el exercito ; su relacion es tenida por verdadera (p. 652, col. 2).

Si en este libro se hallare el estilo, y lenguaje mejor, atribuyase a su legitimo Autor, que es en la mayor parte el dicho don Diego de Mendoça (p. 653, col. 1).

Y en este libro errara tambien, si priuara al lector de la elegancia, y estilo remontado de Don Diego de Mendoça, que como tan sabio en la disciplina militar, tan prudente, y experimentado en gouiernos tan docto, y auentajado casi en todas las sciencias, con la grandeza de su ingenio, supo referir la verdad, y lo que passo en esta rebelion, y guerras de Granada, con tanta gentileza, y facundia verdaderamente Retorica, limpia de terminillos y frasis escusadas, y con la interpretacion, y ethimologia de los terminos proprios de la milicia, y vocablos de aquella arte, que si lo leyera Ciceron, juzgara, que es vn Demosthenes, o Quintiliano de la nacion, y lengua Castellana, o vn Tucidides, el qual, como el con su parecer califica, se auentajó en el artificio Retorico a todos los famosos historiadores, que alli se nombran : porque supo dezir tantas, y tan grandes cosas en pocas palabras, que las sentencias fueron en numero yguales a las dicciones, y hablo con tanta propriedad, y subtilissima breuedad, que no sabia el hazer juyzio, si el lenguage daua lustre a las cosas, o si las sentencias le dauan a las palabras, adornandolas. Todo lo qual propriamente quadra a don Diego de Mendoça, como se vera claramente en lo que de su papel se trasladara en este libro (p. 654, col. 2 et p. 655, col. 1).

1. P. 652, cols. 1 et 2 ; p. 653, col. 1 ; p. 654, col. 2 et p. 655, col. 1.

Bleda ne pouvait mieux montrer qu'il recourait à un texte que tout le monde ne pouvait pas se procurer, à un document que très peu de gens connaissaient, à un manuscrit en un mot. Tout ce qu'il dit de Mendoza était inutile si la *Guerra de Granada* avait été éditée en 1610.

*
* *

L'œuvre de Mendoza est connue de l'auteur d'une histoire ecclésiastique de Grenade qui fut vraisemblablement achevée dans les premiers mois de 1611. Cette histoire, presque ignorée, est restée inédite, et il serait à désirer que l'on en entreprît enfin la publication. Le manuscrit appartient à la bibliothèque du couvent du Sacro Monte de Grenade, où je l'ai examiné avec grand intérêt :

Historia ecclesiastica de Granada, por el Li^do^ Ivstino Antolinez de Burgos Provisor de Sevilla, Arcediano de Granada y Abbad del Sacro Monte[1].

Le titre est gravé, ce qui semble indiquer que l'auteur se disposait à faire imprimer son œuvre; ce qui peut appuyer cette hypothèse, c'est que le volume contient deux témoignages de lecture, l'un, daté du 2 juillet 1611, du docteur Luis de Bavia, commissionné par l'archevêque, l'autre, daté du 5 juillet 1611, de l'archevêque de Grenade Pedro Gonçalez de Mendoza.

Antolinez de Burgos dit qu'il cite Mendoza *d'après un manuscrit*; il cite également Marmol. Si la *Guerra de Granada* avait été publiée en 1610, il se serait évidemment référé au texte imprimé.

*
* *

L'auteur anonyme d'un poème sur Grenade[2], demeuré

1. Ce manuscrit, in-quarto, a 298 ff.; il est divisé en deux parties. La troisième partie de l'ouvrage, qui traitait des fameux *plombs* de Grenade, en a été détachée, ainsi que l'indique une note du dernier feuillet.

2. *Granada ó descripcion historial del insigne reino y ciudad ilustrisima de Granada, bellisima entre todas las ciudades.....* (Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española*, tome I, nº 773.)

manuscrit, composé *por los años de 1615* et enrichi d'additions en prose jusqu'en 1621, donne, à la suite de son œuvre poétique, une série de notices sur les Grenadins illustres à un titre quelconque. Gallardo, qui nous a donné de ce manuscrit une minutieuse description, et qui a pris soin de transcrire une très grande partie desdites notices, ne s'est pas aperçu qu'elles étaient presque littéralement copiées sur celles que Francisco Bermudez de Pedraza avait publiées en 1608 dans ses *Antiguedad y Excelencias de Granada*. Personne, du reste, n'a encore signalé le fait. Même division de chapitres, même ordre adopté dans les biographies; la similitude est poussée aussi loin que possible. Quelques rares additions, toutefois, ont été faites au texte de Pedraza par l'anonyme de 1621. C'est ainsi qu'on le voit citer celui auquel il emprunte, sans le dire, presque toutes ses notices :

El L. Francisco Bermudez de Pedraza, escribió un tratado de las Grandezas de su patria, y Reliquias del Monte Santo.

En ce qui concerne Mendoza, il reproduit presque littéralement le texte de Pedraza; la fin seule offre pour nous quelque intérêt :

Escribió D. Diego el Rebelion de Granada, y aunque no tuvo lugar de emprimirlo andan tantos traslatos que no hace falta la imprenta. Es de muy gustoso estilo.

Comme on le voit, c'est, à peu de chose près, la même rédaction que celle de 1608; mais l'anonyme ayant mis ses notices au courant des publications récentes, il est bien certain que si une édition de Mendoza eût paru en 1610, il l'aurait indiquée au lieu de recopier simplement Pedraza.

*
* *

Tamayo de Vargas[1], dans sa *Junta de libros, la mayor que España ha visto hasta el año 1622*[2] (ou 1624 d'après Antonio),

1. Mort en 1641, à 54 ans.

2. Bien que la bibliographie de Tamayo de Vargas s'arrête à l'année 1622, il dut la revoir et la retoucher, ainsi que l'indique la mention de l'édition de 1627.

qui se trouve encore à l'état de manuscrit à la Bibliothèque Nationale de Madrid (Ff. 23), consacre à Mendoza (p. 136) une notice dont voici les premières lignes :

D. Diego de Mendoza embaxador de Venecia del Consejo de guerra, de los mas entendidos i cortesanos de su tiempo i mas elegante en prosa i verso, en latin i español, sus

Obras en verso

recopiladas por Iuan Diaz Hidalgo del habito de S. Iuan Capellan i Musico de su Mag^d. Madrid por Iuan de la Cuesta 1610 4º. otras.

Obras M. S.

4º mas añadidas, i mejor correctas en prosa

Rebelion de Granada

Ms. 4º que casi despues trasladó Fr. Iaime Bleda Dominico en la historia de los Moros; este año 1627 la sacó a luz el L^do Luis Tribaldos de Toledo chronista de las Indias, en Lisboa por Crasbeck

4º....

Ainsi la note de Tamayo de Vargas prouve deux choses : d'abord qu'il n'avait pas connaissance de l'édition de 1610, ensuite, qu'il connaissait — et il est le premier à l'avoir écrit — la présence du texte entier de la *Guerra de Granada* dans la *Coronica* de Bleda parue en 1618. Ce dernier fait nous montre en Vargas un homme bien documenté, et je pense que celui qui, à cette époque, savait trouver Mendoza dans l'œuvre de Bleda, n'aurait pas ignoré que ce texte avait déjà été imprimé isolément.

*
* *

Enfin, un ouvrage dans lequel nous trouvons encore de nouvelles preuves — concluantes, pourrions-nous dire — de la non existence d'une édition de 1610, c'est l'édition de 1627 elle-même.

Luis Tribaldos de Toledo, dans son avertissement *al Lector* (verso du 9e feuillet et feuillet 10 de l'édition de 1627), explique tout au long pour quels motifs la *Guerra de Granada* n'a pas trouvé plus tôt d'éditeur; la sévérité avec laquelle sont jugés certains auteurs de cette guerre en rendait la publication sinon

impossible, du moins dangereuse au lendemain même des évènements qu'elle relatait; mais le temps a fait son œuvre : aucun de ceux nommés par Mendoza n'est plus vivant. « Quanto a lo segũdo oi q̃ son ya passados cerca de sessenta años, i no ai vivo ninguno de los que aqui se nombran, cessa ya el peligro de la escritura..... » (feuillet 10 recto, lignes 26 et 27). Près de soixante ans, dit Tribaldos, se sont écoulés depuis la guerre : le calcul est facile à faire. La guerre de Grenade (abstraction faite, bien entendu, des évènements qui la déterminèrent) tient tout entière entre le 23 décembre 1568, date où Don Fernando de Valor (Aben Humeya) quitta Grenade pour les Alpuxarras, et le 15 mars 1571, date de la mort d'Aben Abo. L'édition de Tribaldos a paru en 1627 ; son avertissement *al Lector* était peut-être écrit en 1626; entre la révolte des Maures et la publication du texte de Mendoza, il y a donc soixante ans ou près de soixante ans.

Si une édition avait paru 17 ans auparavant — en 1610 — et par les soins de ce même Tribaldos, il est certain qu'il aurait pris soin de le rappeler en publiant celle de 1627[1]; mais il n'en parle pas et fait même plus : il dit en propres termes que la *Guerra de Granada* n'a pas été publiée avant lui : « Solamente dirè, que causas huvo para no publicarse antes : las que me movieron a hazerlo agora..... » (*al Lector*, verso du feuillet 9, lignes 9 et 10). Comme si cela n'était pas suffisant, il va jusqu'à prévoir la possibilité d'une seconde édition : « Deseava yo ornar las margenes cõ lugares de autores classicos bien imitados por el

1. Cela ressort jusqu'à l'évidence de ce passage de *al Lector* : « Muerto dõ Diego, viviendo aun personas que el nombraua, durava el impedimento q̃ en vida; demâs de q̃ los eruditos a quiẽ semejantes cuidados tocã, quierẽ mâs ganar fama con escritos proprios, que aprovechar a la republica con dar luz a los agenos. » (Feuillet 10 recto, lignes 21 et suiv.) L'homme qui pensait ainsi n'aurait pas manqué de rappeler au lecteur que, 17 ans plus tôt, il avait eu le dévouement de publier l'œuvre d'autrui.

nuestro, i no me fuera mui difficil juntarlos : mas guardandolo para la postre, me sobrevino esta enfermedad tan larga i pesada, que me impossibilitò : i porque se me daa mucha priessa los guardo para segũda edicion (si a caso la huviere) que espero serâ mui gratos a los doctos. » (*Al Lector*, verso du feuillet 10, l. 18 et suiv.) On ne peut dire plus clairement que l'édition présente est la première[1].

*
* *

La deuxième édition de la *Guerra de Granada*, ce fut Mateo de la Bastida qui la publia en 1674, à Madrid. Quoique la *Bibliotheca Hispana* de Nicolas Antonio ait paru depuis deux ans (1672), il ignore sans doute la note du célèbre bibliographe relative à une édition parue en 1610 ; en effet, dans sa dédicace à Don Pedro Coloma, il appelle sa réimpression *segundo buelo* : « Y porque, para hallar, en este segundo buelo, benigno el ayre juizioso de las censuras, debe solicitar patrocinios.....[2]. » Ainsi donc, pour Mateo de la Bastida, la question est bien simple : il est le deuxième éditeur d'un texte que Tribaldos a déjà publié une fois.

La quatrième édition (Valence 1766) présente de nombreuses erreurs : elle est précédée d'une dédicace *al Exc^{mo}. Señor D^{n} Joachin Monserrat, Ciurana, Cruillas, Crespi de Valdaura, Alfonso, Calatayud, Sans de la Llosa ; Marques de Cruillas*, etc..... signée

1. De plus, indices qui ne sont pas à dédaigner, d'une part, les *licenças* en portugais, datées de Lisbonne, 1, 3, 4, 12 septembre et 22 décembre 1626, indiquent clairement qu'il s'agit d'une première édition ; d'autre part, la dédicace à don Vincente Noguera est datée du 4 décembre 1626, et fait allusion à des faits qui se sont passés en 1620. Il faudrait donc admettre que cette dédicace est spéciale à l'édition de 1627, mais la chose est contre toute vraisemblance : Tribaldos publie l'édition de 1627 aux frais de Noguera ; comment en aurait-il publié une autre dix-sept ans auparavant ?

2. Le fait a déjà été signalé par Mr. William I. Knapp à la page XXIII du prologue de son édition des *Obras poéticas de D. Diego Hurtado de Mendoza. Madrid 1877*.

par l'éditeur Salvador Faulì et d'une *aprobacion* signée par Gregorio Mayans. — Faulì connaît Nicolas Antonio qu'il cite en note, et considère son édition comme la troisième : « Tercera vez renace de sus propias cenizas para eternizar sus lucimientos Don Diego Hurtado de Mendoza..... » et plus loin : « Fue tan feliz la Obra, que en breve tiempo logrò en dos ediciones infinitas alabanzas. » Quelles sont les deux éditions dont parle Faulì ? Peut-être les deux éditions citées par Nicolas Antonio : celle de 1610 qui n'existe pas, et celle de 1627 qui existe. Il est possible que Faulì n'ait pas eu connaissance de celle de 1674 dont ne parle naturellement pas la *Bibliotheca Hispana* parue en 1672. L'expression *en breve tiempo* s'applique à l'intervalle 1610-1627, mais s'appliquerait moins aisément à l'intervalle 1627-1674. Quant à la troisième édition, qui parut à Valence vers 1730, il semblerait étrange que Faulì ne l'ait pas connue.

L'*aprobacion* de Mayans est datée de Valence, 13 juin 1730. Il est probable que cette *aprobacion* fut placée en tête de l'édition publiée à Valence vers 1730 par Vicente Cabrera et que Faulì la réimprima simplement en tête de la sienne. On lit : « Treinta i cinco años despues de la muerte del Autor, esto es, en el año mil seiscientos i diez, quando ya no vivian los primeros Gefes de la Guerra de Granada, i quedavan poquisimos de los que intervinieron en ella, publicò esta Historia el Licenciado Luis Tribaldos de Toledo, Chronista mayor de Don Felipe quarto, hombre mui docto i erudìto..... » Mayans laisse supposer qu'il commet un sérieux anachronisme : en 1610, Tribaldos ne pouvait être grand chroniqueur de Philippe IV, par la raison bien simple que le roi d'Espagne était alors Philippe III ; Philippe IV ne régna qu'à partir de 1621, et c'est au plus tôt cette année-là que Tribaldos put devenir son *Chronista mayor*. Mayans, du reste, dans cette *aprobacion*, ne se pique pas plus de précision que d'exactitude : quoiqu'il ne le dise pas, il est vraisemblable qu'il parle de l'édition de 1610 d'après Nicolas Antonio ; d'autre part, il laisse supposer qu'entre 1627, date de l'édition de Tribaldos et

1730, date de son *aprobacion*, il y eut plusieurs éditions, alors qu'il n'y en eut qu'une seule, la seconde, celle de Madrid 1674. « Recibiòse esta Historia, asi en España, como fuera de ella, con gran aplauso. Tanto, que en breve tiempo se huvieron de repartir algunas impresiones para satisfacer al deseo de los letores de buen gusto. »

Cette 4ᵉ édition (Valence 1766) n'est vraisemblablement qu'une reproduction à peu près fidèle de la troisième (Valence, vers 1730), dont je n'ai pu trouver d'exemplaire.

Dans la 5ᵉ édition (Valence 1776), l'imprimeur Benito Monfort dit : « .....se conservò manuscrita hasta que la publicò Luis Tribaldos de Toledo en Madrid año de 1610, en quarto..... Reimprimiòse despues la Obra de Don Diego en Lisboa en 1627. En Valencia se han hecho dos impresiones. » Comme on le voit, Monfort ne signale pas, lui non plus, l'édition de Madrid 1674.

Ce n'est qu'en 1830 que Salvá, en publiant la sixième édition, s'avise de relever une erreur qui dure depuis plus d'un siècle et demi. Voici ce qu'il dit avec beaucoup de raison dans une note de son *Advertencia del Editor* :

> Ignoro con qué fundamento pudo decir Nicolas Antonio que la primera edicion hecha por Tribaldos salió en Madrid el año de 1610. En la de Lisboa impresa por Giraldo de la Viña en 1627, que tengo á la vista, se halla la dedicatoria del licenciado Tribaldos á don Vicente Noguera, fecha en 4 de diciembre de 1626, en la cual asegura publicar la obra estimulado por este caballero. Y en el prólogo espresa, *que son ya pasados cerca de 60 años* desde el 1570 en que se terminó la guerra; lo cual no sería exacto, si se refiriese al 1610, y no al 1627, en que indudablemente debe fijarse la primera edicion.

Malgré cette note de Salvá, l'erreur de Nicolas Antonio a été encore reproduite par quelques éditeurs plus récents de la *Guerra de Granada* et par la plupart de ceux qui ont eu à s'occuper de Mendoza, Ticknor entre autres.

Voilà sans doute une bien longue discussion sur une édition supposée ; mais l'autorité qui s'attache au nom de Nicolas Antonio en est la seule cause : en commettant une erreur que

l'on repète depuis plus de deux siècles, le célèbre bibliographe nous a obligé à énumérer toutes les preuves qui s'opposent à son allégation [1]

IV. — L'ÉDITION PRINCEPS (1627)

En 1627, le licencié Luis Tribaldos de Toledo [2], bibliothécaire du duc d'Olivares et grand chroniqueur du roi pour les Indes, publia à Lisbonne la première édition de la *Guerra de Granada*

1. Signalons une dernière erreur : celle-ci se trouve dans la *Noticia de los poetas castellanos*, placée en tête du tome IV du *Parnasso español* paru à Madrid, chez Antonio de Sancha en 1776 (la même année que paraissait à Valence l'édition de Monfort) ; il y est dit (p. XIX) que la *Guerra de Granada* a été « impresa y publicada en Madrid año de 1610 y en Lisboa año de 1617 por la diligencia y trabajo del Cronista Luis Tribaldos de Toledo. » Cette édition de Lisbonne 1617 n'existe pas plus que celle de Madrid 1610 : Sedano aura vraisemblablement voulu parler de celle de Lisbonne 1627.

2. Luis Tribaldos de Toledo serait né, suivant Nicolas Antonio, au village de Tebar, dans la province de Cuenca : « Ludovicus Tribaldos de Toledo Tevarensis (oppidum est Tevar Conchensis territorii sacri) non autem in Sancti Clementis oppido natus, quod relatum fuit Auberto Miræo..... » C'est précisément le contraire qui est vrai : Tribaldos est né à San Clemente de la Mancha, ainsi qu'il le dit lui-même dans le prologue de son *Historia general de las continuadas Guerras y dificil Conquista del Gran reino y provincias de Chile*, ouvrage qu'il composa en 1630 et dont Gallardo nous donne la description (*Ensayo de una biblioteca española*, tome III, nº 4092). Cette œuvre est « escripta por Luis Tribaldos de Toledo, cronista mayor de Indias, natural de la villa de San Clemente de la Mancha, y vecino de la insigne Corte de Madrid. » Dans le prologue il parle d'un nommé Lope Aguado « a quien, dit-il, conocí en mis menores años en la villa de San Clemente, donde yo nascí..... » Il ne saurait donc y avoir aucun doute à cet égard.

Quant à l'année de sa naissance, je n'ai d'autres données que les suivantes, qui, si elles ne nous indiquent pas une date précise, nous montrent cependant

(pet. in-4°, 12 ff. prels non chiffrés et 127 ff. chiffrés. Voir le fac-simile ci-contre) [1].

Les feuillets préliminaires contiennent :

f. I. Titre [2].

f. II. *Licenças*, et au verso les armes de Noguera au dessous desquelles sont huit vers latins.

f. III. *A Don Vicente Nogvera, Referendario de ambas Signaturas.....*

f. IX verso. *Luis Tribaldos de Toledo, al Lector.*

f. XI. *Breve memoria de la vida i mverte de Don Diego de Mendoça escrita por don Baltazar de Çuñiga.....*

f. XII. *Introdvccion de don Ivan de Silva Conde de Portalegre Governador i Capitan general del Reino de Portugal.....*

Dans son introduction, Portalegre dit :

---

qu'au moment où il publia la *Guerra de Granada*, Tribaldos était d'un âge avancé. Dans une plaquette, aujourd'hui fort rare, où sont décrites les fêtes qui eurent lieu à Madrid en 1622 pour la canonisation de saint Isidore, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, sainte Thérèse et saint Philippe Néri (*Relacion de las fiestas que se han hecho en esta corte, á la canonizacion de cinco Santos : copiada de una carta que escribió Manuel Ponce en 28 de Junio 622*), on lit que le *cronista mayor* était au nombre des concurrents d'un tournoi littéraire : « El doctísimo maestro Luys Trivaldos de Toledo, cuya erudicion y doctrina, adquirida en cinquenta años de perpetuos estudios en todas letras, le han merecido opinion del mas digno sugeto de nuestros tiempos, y epílogo verdadero de la gloria de los antiguos. Quien no venera su nombre, niega las honras debidas á la virtud. » (In fine.) En prenant au pied de la lettre les cinquante années d'étude, il faudrait voir dans Tribaldos un homme qui aurait été septuagénaire en 1627, date de l'édition princeps de Mendoza. Rien d'étonnant à ce qu'à cet âge il ait eu à subir les atteintes d'une maladie *larga i pesada* dont il parle dans son avis au Lecteur. Je crois donc que l'on peut accepter pour la naissance de Tribaldos la date de 1558 donnée par Nicolas Antonio. Il mourut en 1634.

1. Sur Vicente Noguera, aux frais de qui l'édition était faite, voir *Zeitschrift für romanische Philologie*, tome III, Halle, 1879 ; article de M. A. Morel-Fatio. — La dédicace de Tribaldos est datée du 4 décembre 1626.

2. Certains exemplaires ont, après le titre : *Licencia para meterle en Castilla*, datée d'août 1628, et *Tassa con licencia para venderle*, datée de septembre 1628.

GVERRA DE GRANADA

HECHA POR EL REI DE ESPAÑA don Philippe II. nuestro señor contra los Moriscos de aquel reino, sus rebeldes.

Historia escrita en quatro libros.

Por don Diego de Mendoça, del consejo del Emperador don Carlos V. su Embaxador en Roma, i Venecia; su Governador i Capitan General en Toscana.

Publicada por el licenciado Luis Tribaldos de Toledo, Chronista mayor del Rey nuestro señor por las Indias, residente en la corte de Madrid, i por el dedicada

A don Vicente Noguera, Referendario de ambas Signaturas de su Sanctidad, del Consejo de las dos Magestades Cesarea i Catholica, gentilhombre de la Camara del Archiduque de Austria Leopoldo.

Con todas las licencias necessarias

EN LISBOA.

Por Giraldo de la Viña. Con privilegio. Año 1627.

Fac-simile du titre de l'édition de 1627.

« Tuvo todavia una gran desgracia esta historia, que por ser escrita en estylo tan diverso del ordinario se corrompieron miserablemente las copias, que della se sacaron, y fueron muchas..... Resultarõ assi mismo tãtos yerros en la ortographia, i en la punctuacion, que passò el daño adelante a trocar quitar, i añadir palabras, sacando de su sitio las conjunciones, i ligaduras de la oracion. Costò trabajo emendar de dos o tres copias esta..... Finalmente, entre esta copia i qualquiera de los originales de donde se sacò, ai menos differencia, de la que ellas entre si tenian. »

Dans son prologue, Tribaldos prend soin de nous dire comment il publia son édition :

En esta ediciõ lo que principalmente procurè, fuê pũtualidad ; sin dar lugar a ninguna conjetura, ni emendar alguno por juizio proprio : cotejè varios manuscriptos, hallandolos entre si mui diferentes ; hasta que me abracè con el ultimo i sin dubda alguna el mâs original, que es uno del Duque de Aueiro en forma de 4. trasladado de mano del Comendador Iuan Baptista Labaña, i corregido de la del Conde de Portalegre : con el qual conoci quã en balde havia cansadome con otros. Este texto es el que sigo sin alterarle en nada, i es el genuino i proprio de quiẽ en su introduciõ habla aquel gran Conde.

Nous devons donc essayer de reconstituer ce que l'on pourrait appeler l'état civil du manuscrit que Portalegre avait corrigé et qu'il avait fait précéder d'une introduction.

Tout d'abord, il convient de remarquer que Tribaldos se contredit lui-même : dans son prologue, il prétend n'avoir eu entre les mains qu'un seul manuscrit ayant l'introduction et l'addition de Portalegre. Or, au feuillet 100, à la fin du livre III, il fait précéder le *Discurso del conde de Portalegre* d'une notice de treize lignes dans laquelle il nous dit : « En pocos exemplares se halla esta addicion,..... » d'après sa propre déclaration, on voit que cette addition se trouvait dans quelques-uns des manuscrits qu'il avait tout d'abord abandonnés.

Quoi qu'il en soit, le manuscrit du duc d'Aveiro devait se composer en premier lieu de l'introduction de Portalegre commençant par ces mots : *Mostrò don Diego de Mendoça.....* ; puis du texte de la *Guerra de Granada* tel qu'il nous est connu par l'édition de 1627 ; ce texte devait, sur le manuscrit même, comprendre une division en livres et en paragraphes identique à celle

qu'adopta Tribaldos. Autrement dit, la division en livres et en paragraphes, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est peut-être due, soit à Labaña, soit à Portalegre, mais n'est sûrement pas due à Tribaldos. On verra plus bas sur quoi je me base pour affirmer le fait.

Le manuscrit du duc d'Aveiro contenait enfin, entre le livre III et le livre IV, le *Discurso del conde de Portalegre* commençant par ces mots : *Hemos llegado a un peligroso passo.....* et destiné à suppléer aux lacunes du texte de Mendoza.

Ce manuscrit ainsi reconstitué, avant de parvenir à Tribaldos, ou peut-être même avant d'appartenir au duc d'Aveiro, avait servi de modèle à quelques-unes des nombreuses copies que, en l'absence d'un texte imprimé, recherchaient les lettrés d'alors. L'existence des manuscrits A et E nous en fournit la preuve ; ces manuscrits ont l'introduction, l'addition de Portalegre, et enfin la même division en livres et en paragraphes. Il convient toutefois d'ajouter qu'ils ne possèdent pas les paragraphes 16 à 19 du livre IV ; mais ce fait, commun du reste à tous les manuscrits de la *Guerra de Granada*, n'infirme en rien notre thèse, ainsi que nous le démontrons plus loin. Le manuscrit A porte en tête la mention *Setuval año 1618 17 Julij* et à la fin la mention *finis Anno 1619. 28 Januarij*. Le manuscrit E porte en tête la mention *Setubal año de 1618 13 de Junio* et à la fin, la mention *finis anno 1619*. L'existence de cette double date nous permet de constater qu'en 1618 le texte de Mendoza était déjà tel qu'il devait être publié neuf ans plus tard par Tribaldos, prêt, pour ainsi dire, à être imprimé, grâce aux notes de Portalegre.

A quelle époque Portalegre composa-t-il son introduction et son addition ? Il nous est assez difficile de le dire, mais on peut supposer que l'une comme l'autre ont été écrites en 1593. C'est, en effet, au mois d'avril de cette année-là que Portalegre adresse à Don Hernando de Guzman une lettre « sobre algunos libros y curiosidades que le havia enbiado », lettre où l'on peut lire ce qui suit :

« .....No juzgo tan profundamente los defectos de la Istoria de Dn Diego de Mendoza, si bien los conozco y los comfesara, si los tubiera por historia, mas pareçeme vna relazion escripta en papeles viejos para formar historia de ellos, que el nunca hiçiera, y asi le cauen bien los loores que Vm. le da porque lo malo es lo que muchos no pudieron enmendar y lo bueno tienen lo tan pocos que ne conozco yo ninguno. La quiebra que ay en el suceso de Galera y muerte de Luis Quixada deven faltar adrede por no lo querer publicar el que tiene el primer orijinal, si ya no se le antoxo a Dn Diego ymitar la desgraçia de Tito Liuio, de cuyas obras falta tanto o la que Iovio finxe con los papeles que le Robaron. Sera menester pedir prestado esto al jurado de Cordova o a un soldado que sera mejor, no para continuarlo con el texto, sino para referirlo secamente a parte. »

Ce passage nous montre Portalegre occupé à reconstituer le récit des évènements de Galera et de la mort de Luis Quixada; on pourrait même voir, dans les dernières lignes, comme l'annonce à peine dissimulée d'une publication prochaine.

Nous ne pouvons actuellement remonter plus haut dans l'histoire de ce manuscrit.

*
* *

En cherchant à se rendre compte de la manière dont a été faite l'édition de 1627, on s'aperçoit que le licencié Luis Tribaldos de Toledo, grand chroniqueur du roi pour les Indes, a publié son texte de Mendoza sans grands soins et sans même se donner la peine de lire attentivement ce qui avait été publié jusqu'alors sur la révolte des Maures. En 1627, les ouvrages relatifs à la guerre de Grenade étaient peu nombreux ; deux surtout auraient dû être consultés par un éditeur de Mendoza : celui de Marmol, paru en 1600, et celui de Bleda paru en 1618.

Si invraisemblable que puisse paraître le fait, Tribaldos ignorait Bleda. Il n'avait jamais lu l'énorme compilation éditée à Valence huit ans seulement avant le moment où il écrivait sa dédicace. Sans quoi, comment aurait-il pu s'empêcher de retrouver tout le texte que lui-même allait publier et dont Bleda prenait grand soin de rejeter le mérite sur Mendoza ? Quant à Marmol, Tribal-

dos le connaissait, puisqu'il le cite quatre fois[1] en marge du texte de la *Guerra de Granada*, comme pour en corroborer la véracité; mais c'est à peine s'il l'a feuilleté : s'il l'avait lu avec un tant soit peu d'attention, il se serait aperçu que Marmol, sans la moindre délicatesse, avait donné, comme de son cru, un long fragment de Mendoza.

Tout en sachant gré à Tribaldos d'avoir le premier publié une édition détachée de la *Guerra de Granada* sous le nom de son auteur, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un pauvre érudit, totalement dépourvu de connaissances bibliographiques et d'esprit critique. La malchance vint s'y ajouter : en 1628, un an après la publication du texte de Mendoza, Tribaldos put prendre connaissance d'un manuscrit qui appartenait au duc de Bejar. Ce manuscrit n'avait pas les lacunes du manuscrit du duc d'Aveiro, lacunes qui avaient nécessité l'addition de Portalegre. C'est évidemment de ce manuscrit-là que Tribaldos se serait servi s'il l'avait connu un peu plus tôt. Comme il ne fallait pas penser à une deuxième édition si peu de temps après la première, Tribaldos se borna à recopier les passages retrouvés et à les intercaler dans un exemplaire imprimé. Cet exemplaire ainsi complété demeura à la bibliothèque privée de Philippe IV et passa de là à la Bibliothèque royale où Juan de Iriarte le retrouva en 1769. Je l'ai vainement cherché à Madrid.

V. — LES ÉDITIONS POSTÉRIEURES

Deuxième édition :

Guerra de Granada, Hecha por el Rey de España Don Felipe II. nuestro señor, contra los Moriscos de aquel Reyno, sus rebeldes. Historia escrita en quatro Libros. Por Don Diego Hurtado de Mendoza, del Consejo del Empera-

1. On trouve le nom de Marmol dans les marges des feuillets 11 verso, 84 verso, 85 verso et 126 recto.

dor Don Carlos V. su Embaxador en Roma, y Venecia; su Gouernador, y Capitan General en Toscana. Publicada por el Licenciado Lvis Tribaldos de Toledo, Chronista mayor del Rey nuestro señor por las Indias, residente en la Corte de Madrid. Dirigida a Don Pedro Coloma,..... En Madrid, En la Imprenta Real. Año de 1674. A costa de Mateo de la Bastida..... — In-4°, 6 ff. préls. et 147 ff.

Les feuillets préliminaires contiennent :

f. 1 : Titre.

f. 2 et f. 3 recto : *A Don Pedro Coloma...* (Dédicace de Mateo de la Bastida.)

f. 3 verso : *Licenças* de l'édition de 1627.

ff. 4, 5 et f. 6 recto : *Lvis Tribaldos de Toledo, al Lector.*

f. 6 verso : *Licencia del Consejo* et *Suma de la Tassa* de la présente édition.

Les feuillets chiffrés contiennent :

Breve memoria de la vida, y muerte de Don Diego de Mendoza, escrita por Don Baltazar de Zuñiga... (f. 1).

Introdvccion de Don Ivan de Silva, Conde de Portalegre... (f. 2).

De la Guerra de Granada, de Don Diego de Mendoza (ff. 3-147).

*
* *

Troisième édition. C'est la seule édition de la *Guerra de Granada* dont je n'ai pu trouver d'exemplaire. Elle fut faite à Valence (in-8) vers 1730 (date non indiquée sur le titre) par Vicente Cabrera.

*
* *

Quatrième édition :

Guerra de Granada hecha por el Rey de España Don Felipe II. nuestro señor, contra los Moriscos de aquel Reyno, sus rebeldes. Historia escrita en quatro libros. Por Don Diego de Mendoza, del Consejo del Emperador D. Carlos V. su Embaxador en Roma, y Venecia; su Governador, y Capitan General en Toscana. Con las licencias necessarias. En Valencia : por Salvador Faulí, Mercader de Libros, junto al Colegio del Venerable Señor Patriarca, donde se hallarà : Año 1766. 16 ff. préls. non ch., 1 f. blanc et 296 pp.

Contient :

Titre.

Al Exc^mo Señor D^n Joachin Monserrat, Ciurana, Cruillas, Crespi de Valdaura, Alfonso, Calatayud, Sans de la Llosa : marques de Cruillas..... 8 ff. de dédicace par Salvador Faulì.

Aprobacion de D. Gregorio Mayans, i Ciscàr..... (2 ff.) datée de Valence, 13 juin 1730.

Luis Tribaldos de Toledo, al Lector (3 ff.)

Breve Memoria de la vida, y muerte de D. Diego de Mendoza escrita por D. Baltasar de Zuñiga (1 f.)

Introduccion de D. Juan de Silva, Conde de Portalegre..... (1 f.)

De la Guerra de Granada (pp. 1-296).

*
* *

En 1769, Juan de Iriarte publiait à Madrid le tome I de : *Regiæ Bibliothecæ Matritensis codices græci M.SS.* Il annonçait avoir trouvé les passages qui manquaient dans les éditions de Mendoza, dans un exemplaire de l'édition de 1627 qui avait appartenu à la bibliothèque privée de Philippe IV, et qui devrait se trouver maintenant à la Bibliothèque Nationale de Madrid. Ces passages, Tribaldos les avait copiés lui-même et insérés dans cet exemplaire en 1628 (un an après la publication de son édition), en les transcrivant d'un manuscrit qui appartenait au duc de Bejar.

On lit, en effet, dans le volume d'Iriarte (p. 573, col. 2) :

.....Fragmentum ex Didaci de Mendoza Historiâ DE BELLO GRANATENSI, quam idem Tribaldus typis edendam primus curavit, ipsius manu descriptum, insertumque foliis 99 et 100. Exemplaris excusi è Regis Philippi IV olim Bibliothecâ, quod inter Regii Matritensis Musei Codices M.SS. ob insignis Fragmenti nondum editi accessionem honorificè repositum. In hujus autem fine legitur idiographa Tribaldi Subscriptio :

Sacola L. T. de T. Coronista de su Magestad año de 1628.

On lit plus loin (page 576, col. 2) :

.....Alterum Belli Granatensis à Didaco de Mendoza elucubrati Fragmentum supra memoratum, quod eo consilio libentus hîc integrum à nobis describitur

ut cùm in nullâ omnino ejus historiæ editione reperiatur, in usus suos Litteratus quisque transcribat. Quod ita se habet :

Suivent les passages retrouvés qui occupent les pages 576 à 579. Ce sont les suivants :

Livre III, f. 100, fin : .....*en que havia muchas provincias* [*Y de alli a Guescar — y ponerle cerco*] f. 103. Livre IV. *Lvego que don Iuan.....*

Livre IV, f. 104, l. 9 : .....*i de Cañar.* [*Mientras el duque — con mucho regozijo*] *Hallavase Abenabò.....*

Livre IV, f. 105 verso, ll. 10 et 11 : .....*i de alli sin estorvo a Valor* [*donde se alojaron. Salió don Juan de Baza — en muchas ocasiones.*] *Abenabò visto que el Duque.....*

*
* *

Cinquième édition :

Guerra de Granada, que hizo el Rei D. Felipe II. contra los moriscos de aquel Reino, sus rebeldes. Escriviòla D. Diego Hurtado de Mendoza, del Consejo del Emperador Carlos V. su Embajador en Roma i Venecia; su Governador i Capitan General en Toscana. Nueva impresion completa de lo que faltava en las anteriores, i escriviò el Autor; i añadida con su vida, i lo que se avia suplido por el Conde de Portalegre. Con licencia del Real Consejo. En Valencia : en la Oficina de Benito Monfort, año 1776, pet. in-4°, LVI-335 pp. Portrait de Mendoza, gravé par Brandi.

Contient :

El impresor (III-IV).

Vida de don Diego Hurtado de Mendoza (V-LVI).

De la Guerra de Granada (1-329).

Addicion del Conde de Portalegre (330-335).

A en croire Salvá, ce serait à Mayans que reviendrait l'honneur d'avoir publié cette édition. Il serait l'auteur de la vie de Mendoza qu'elle contient, la plus complète des biographies parues jusqu'à ce jour. D'après Ticknor au contraire, l'auteur de cette vie de Mendoza serait don Iñigo (il faut rectifier et lire Ignacio) Lopez de Ayala, professeur de poésie à Madrid. Ni le nom de Mayans, ni celui d'Ayala ne figurent à un endroit quel-

conque de l'édition de 1776. — Ainsi que l'indique le titre, cette édition contient les passages qui manquaient dans les éditions antérieures[1] et que Iriarte avait publiés sept ans auparavant. Pourtant, ces passages ne furent pas copiés exactement sur Iriarte : Salvá les rétablit en 1830.

Le prologue de Tribaldos ne figure pas dans cette édition.

Les lignes suivantes (*El Impresor*, pp. III et IV) sont intéressantes à citer :

« Todo el tiempo que pasò desde que fue escrita hasta su impresion, fue buscada, copiada, i tenida en mucho aprecio por los eruditos, como se vè en el uso que de ella hicieron ; pues Luis del Marmol copiò a la letra algunos periodos en su segundo Libro de la rebelion, capitulo tercero. Lo mismo confiesa de sì el Padre Presentado Fr. Jaime Bleda en su chronologia de los Moros de España libro sexto, capitulo primero. ».

Ces lignes démontrent, en effet, que Monfort, tout en citant (quelques lignes avant), d'après Nicolas Antonio, l'édition invisible de 1610, et en commettant une autre erreur au sujet de Marmol, n'ignorait pas que Bleda s'était servi de Mendoza.

*
* *

Sixième édition :

Guerra de Granada hecha por el Rey D. Felipe II. contra los moriscos de aquel reino, sus rebeldes. Historia escrita por D. Diego Hurtado de Mendoza. Nueva edicion corregida. Valencia. Librería de Mallén y Berard. 1830, in-8, XVI-408 pp.

Au verso du titre : *Impreso en Valencia, por Don Benito Monfort, 1830.*

---

1. On sait que dans l'édition de 1627, Tribaldos avait remplacé ce qui manquait par l'addition de Portalegre. A la page 330 de l'édition de 1776, l'éditeur dit : « En la edicion que ha servido de original de esta, se halla suplido por D. Juan de Silva, Conde de Portalegre. » et il réimprime le passage de Portalegre (pp. 330-335).

Contient :
Portrait de Mendoza.
Advertencia del editor (pp. III-X).
Luis Tribaldos de Toledo al lector (pp. XI-XVI).
Vida de Don Diego Hurtado de Mendoza (pp. 1-54).
De la Guerra de Granada (pp. 55-398.)
Discurso del conde de Portalegre (pp. 399-407).
Variantes entre la edicion de Monfort de 1776 y la de Tribaldos de 1627 (20 mots ou locutions modifiés). *Erratas de la presente edicion* (p. 408, n. ch.)

Cette édition fut faite par les soins et aux frais de Vicente Salvá qui, dans une *Advertencia del Editor*, après un court historique des éditions antérieures, dit :

« Preferí..... la última edicion de 1776 como el testo mas seguro y completo, si bien noté que no se habia guardado la exactitud debida al copiar los pasages publicados por Iriarte ; pues he tenido que verificar diez correcciones, algunas harto importantes, para restituirlos á su verdadera y genuina lectura. »

Il dut remplacer en plus d'un endroit des mots, modernisés par les éditeurs récents, par des mots vraiment anciens ; il dut aussi modifier la ponctuation défectueuse des éditions antérieures qui rendaient le texte souvent inintelligible.

*
* *

Septième édition :

Guerra de Granada contra los Moriscos, por D. Diego Hurtado de Mendoza. Paris, Baudry, 1840, in-8, XXIII-124 pp. (Tesoro de historiadores españoles.)

C'est une réimpression de l'édition de Salvá (1830). Le volume comprend aussi les œuvres historiques de Melo et de Moncada. Des tirages postérieurs en ont été faits, notamment en 1844 et en 1861.

*
* *

Huitième édition :

Guerra de Granada hecha por el Rey D. Felipe II contra los moriscos de aquel reino, sus rebeldes. Historia escrita por D. Diego Hurtado de Mendoza.

Seguida de La Vida del Lazarillo de Tormes, sus fortunas y adversidades. por el mismo autor. — Barcelona. Imprenta de Juan Oliveres 1842, in-8o, xxviii-237 pp. Portrait de Mendoza. (Tesoro de autores ilustres, tome IV.)

*
* *

Neuvième édition :

Biblioteca de autores españoles, desde la formacion del lenguage hasta nuestros dias. Tomo 21. Historiadores de sucesos particulares. Coleccion dirigida é ilustrada por Don Cayetano Rosell. Tomo primero. Madrid. Imprenta y estereotipía de M. Rivadeneyra 1852, in-8, xxxviii-543 pp.

Contient de la p. 65 à la p. 122 : *Guerra de Granada..... por Don Diego de Mendoza.*

L'édition de Rosell est faite sans le moindre soin. Nous le voyons d'abord déclarer dans la note 1 de la page viii : *La edicion príncipe es de Madrid, hecha por Luis Tribaldos de Toledo, 1610, 4°*, puis, quand il parle (note de la page 66) de cinq manuscrits existant à la Bibliothèque Nationale de Madrid, ajouter qu'il les a *cotejados con la primera edicion.* C'est se moquer aimablement du lecteur. Quant à ces cinq manuscrits, ils présentent, dit Rosell, quelques variantes, mais sont très inférieurs à la première édition. — Un seul, poursuit-il, mériterait d'être consulté, le G. 106 (notre manuscrit J). C'est un manuscrit du xvi[e] siècle : les nombreuses corrections et annotations marginales font supposer à Rosell qu'on l'a comparé à beaucoup d'autres. Il en donne quelques variantes dans son édition.

*
* *

Dixième édition :

Biblioteca de escritores granadinos, desde la civilizacion árabe hasta nuestros dias. Monumento elevado á las glorias de las letras patrias por la iniciativa y bajo la proteccion del Excmo. Sr. D. José Gutierrez de la Vega, ex-gobernador de Granada, y gobernador de Madrid. — Obras de D. Diego Hurtado de Mendoza, coleccionadas por D Nicolás del Paso y Delgado. — Tomo primero. — Granáda. Imprenta de El Porvenir, 1864, in-8, xcii-333 pp.

Ce volume est le seul qui ait paru de la *Biblioteca de escritores granadinos*. Le texte de la *Guerra de Granada* (pp. 1 à 137) est précédé d'une courte notice bibliographique (pp. LXVII à LXXIX) indiquant comme édition princeps celle de 1610, du prologue de Tribaldos, de l'introduction et de l'addition de Portalegre. L'éditeur n'a fait, du reste, que reproduire textuellement l'édition de Rosell, mais n'a apporté aucun soin à la correction de son volume : il me suffira de signaler (p. LXVIII, av.-dern. ligne, une erreur que la moindre attention eût évitée : *Marchinveli* au lieu du *Macchiaueli* de l'introduction de Portalegre. Le reste est à l'avenant.

*
* *

Onzième édition :

Biblioteca clásica. Tomo XLI. — Obras en prosa de D. Diego Hurtado de Mendoza. Madrid, Luis Navarro, editor 1881 in-8, VIII-439 pp. — Un tirage postérieur en a été fait en 1888 (Madrid, Viuda de Hernando y Cª)·

Contient :

D. Diego Hurtado de Mendoza (pp. V-VIII). Notes biographiques rédigées d'après Sedano et Rosell.

De la Guerra de Granada (pp. 1-187).

La vida de Lazarillo de Tormes, *Diálogo entre Caronte y el ánima de Pedro Luis Farnesio* et : *Carta de D. Diego de Mendoza al Capitan Salazar*.

Cette édition a été faite d'après celle de Rosell.

VI. — ÉTUDE DU TEXTE.

Telle est l'histoire du texte de la *Guerra de Granada*. Maintenant une question se pose. Convient-il d'accepter ce texte tel qu'il nous est connu par l'édition princeps simplement augmentée des trois passages retrouvés par Iriarte en 1769 ? Je ne le crois pas.

Mendoza, on l'a déjà dit, écrivait pour lui seul, ou tout au plus pour un petit cercle d'intimes. On ne doit donc pas considérer la *Guerra de Granada* comme une œuvre arrivée au point de perfection qu'elle eût atteint si son auteur avait supposé qu'elle serait publiée un jour. Bien que spécieux, le raisonnement de Mayans dans l'*aprobacion* datée de 1730 ne manque pas d'une certaine justesse :

Una de sus Obras mas insignes es la siguiente Historia, digna de la mayor alabanza, por aver sido la primera que se escriviò en Español segun las rigurosas leyes, que prescribieron los Criticos. I como la principal sea decir la verdad, Don Diego que sabia, que escrivirla el Historiador, es obligacion de su empleo, i publicarla, proximo peligro; como generoso quiso profesarla, i como prudente recatarla. Escriviò pues con libertad : i cuerdamente se abstuvo de dar à luz su Historia. Quizà por este respeto no le diò la ultima mano.....

Jusque-là, Mayans est dans le vrai. Mais il fait fausse route quand il poursuit :

Quizà por este respeto no le diò la ultima mano, i dejò un vacìo, que con elegante pluma huvo de suplir despues con un brevissimo sumario el discretissimo Conde de Portalegre Don Juan de Silva.

Cette lacune dont parle Mayans n'était pas intentionnelle : Tribaldos, nous l'avons vu, l'avait comblée lui-même en 1628, en se servant d'un manuscrit du duc de Bejar, plus complet que celui du duc d'Aveiro. Depuis 1776, du reste, toutes les éditions contiennent les passages retrouvés par Juan de Iriarte en 1769.

Nous voici donc en présence du texte tel que l'aurait publié Tribaldos si, au lieu de connaître le manuscrit du duc de Bejar en 1628, il l'avait connu deux ans plus tôt, en 1626, au moment où il mettait la dernière main à son édition de 1627.

C'est ce texte ainsi complété qu'on s'est, jusqu'à présent, habitué à considérer comme un ensemble, sinon entièrement poli et limé, du moins exempt de lacunes importantes. Examinons donc deux questions :

1° Connaissons-nous intégralement le texte de Mendoza ?

2° Tout ce que nous connaissons est-il de Mendoza ?

Depuis que trois passages ont été retrouvés par Juan de Iriarte et intercalés à la place qu'ils doivent occuper régulièrement, on peut considérer la *Guerra de Granada* comme un récit ininterrompu et auquel, au point de vue historique, rien d'essentiel ne manque, depuis la première ligne du premier livre jusqu'au feuillet 111 de l'édition de 1627. Ce récit se termine par la prise de Castil de Ferro, qui eut lieu le 2 mai 1570, et les opérations de don Antonio de Luna dans les environs de Velez Málaga (premiers jours de mai). Les derniers mots après lesquels il convient de faire de sérieuses réserves sont : *con ellos mantenia i assegurava mar i tierra* (livre IV, § 5 in fine). Dans les éditions et les manuscrits, ces mots sont immédiatement suivis d'une phrase avec laquelle ils n'ont aucune connexion : *Tornò el Rei a Cordova por Iaen i por Vbeda i Baeça, remittiendo la conclusion de las cortes para Madrid donde llegò.*

Disons tout d'abord que la phrase ainsi énoncée est inintelligible : le roi qui était à Séville ne pouvait revenir à Cordoue par Jaen, Ubeda et Baeza, villes situées toutes trois à plus de cent kilomètres à l'est de Cordoue. La correction est facile, le bon sens l'indique et plusieurs manuscrits la confirment : il faut lire *Tornò el Rey* DE *Cordova...*; on comprend ainsi que revenant de Cordoue à Madrid, le roi puisse passer par Jaen, par Baeza et par Ubeda.

Mais, même ainsi rétablies, ces deux lignes ne sont assurément pas à leur place : il n'a pas été question du roi depuis assez longtemps : à la fin du § 3 (dern. ligne f. 109), il se trouvait encore à Cordoue, et il est prématuré de nous annoncer son retour à Madrid, retour qui n'eut lieu que le 20 juin [1], alors que, quelques lignes plus bas, il s'agit d'opérations militaires s'effectuant le 20 mai, alors, surtout, que nous voyons don Antonio de Luna aller à Séville auprès du même Philippe (§ 7), et qu'un

1. Philippe II était parti de Madrid le 13 janvier 1570, il arriva à Cordoue au commencement de février et à Séville le lundi 1er mai. Il était de retour à Madrid le 20 juin.

peu plus loin (fin du § 8), on peut lire : *Estava como tengo dicho a la sazô el Rei dô Philippe en Sevilla, supplicado por la ciudad, que viniesse a recebir en ella servicio.*

Nous nous trouvons très vraisemblablement en présence du commencement d'un paragraphe inachevé ou perdu, et qu'il conviendrait, dans tous les cas, de reporter ailleurs.



A partir de ce point, Mendoza ne pouvait que difficilement continuer son récit en se laissant guider par l'ordre chronologique seul. L'action, en effet, va devenir double.

La décision du roi, d'expulser du royaume de Grenade tous les Maures, rebelles ou non, venait d'être le signal d'une formidable insurrection de ceux de Ronda qui, jusque-là, étaient restés à peu près soumis. La répression commença en mai 1570 et dura jusqu'en novembre. Il ne fallut rien moins que les efforts d'Antonio de Luna, d'Arévalo de Zuazo et, plus tard, du duc d'Arcos, pour venir à bout des insurgés. Cette guerre de Ronda, quoique engendrée par la guerre de Grenade, en est, en quelque sorte, distincte, et par l'éloignement du théâtre des opérations et par le manque de connexion des armées qui opéraient.

Il n'est pas inutile de faire remarquer ici que, d'une part, tous les manuscrits de la *Guerra de Granada* qui forment la 1re famille, s'arrêtent là, et que, d'autre part, parmi ceux de la 2e et de la 3e famille, les uns portent la mention *Aqui acaban muchos originales*, les autres ont, pour tout ce qui suit, un titre spécial : *La jornada y sucesso de la guerra de Ronda.* Il y a là, dans l'œuvre de Mendoza, une coupure bien marquée, autrement rationnelle que la division en livres et en paragraphes qui a prévalu jusqu'à présent.

Pendant que les Espagnols guerroyaient dans la sierra de Ronda, les Alpuxarras continuaient à être le théâtre d'une guerre de plus en plus féroce, mais dont on pouvait facilement prévoir la fin prochaine. Le fait le plus saillant et qui permit un instant

de croire que tous les insurgés allaient déposer les armes, est la série de négociations engagées à partir du 13 mai entre les Espagnols et El Habaqui agissant sur l'ordre d'Aben Abo. On put, en effet, se croire bien près de la fin de la guerre, mais Aben Abo s'étant ravisé, il fallut continuer la campagne; en septembre et octobre, Requesens fit une très courte campagne dans les Alpuxarras; après des atrocités sans nombre, le pays fut à peu près dépeuplé : il ne restait à Aben Abo que quatre ou cinq cents partisans. Le 30 novembre, Don Juan d'Autriche quitte Grenade. Enfin, le 15 mars 1571, Aben Abo, trahi par les siens, est mis à mort.

Comme on le voit, à partir de mai 1570, il faut faire un récit des opérations de la sierra de Ronda, puis se reporter aux Alpuxarras et raconter les négociations, la très courte campagne de Requesens et la mort d'Aben Abo. C'est ce plan qui, en divisant l'attention, permet une clarté plus grande, que Gines Perez de Hita a adopté[1]. Il consacre aux opérations de la sierra de

---

1. *Segunda parte de las guerras civiles de Granada y de los crueles bandos entre los convertidos moros y vecinos cristianos con el levantamiento de todo el reino y última rebelion sucedida en el año de mil quinientos sesenta y ocho. Y asimismo se pone su total ruina y destierro de los moros por toda Castilla : con el fin de las granadinas guerras por el rey nuestro señor Don Felipe II de este nombre por Gines Perez de Hita. Alcalá de Henares, en casa de Juan Gracian 1604*, in-8. — Aucun bibliographe n'a vu cette édition, mais son existence paraît certaine. (Voir le *Romancero General* de Duran, t. II, p. 688, col. 2.) En tous cas, il existe une édition de Barcelona, *Estevan Liberos 1619*, in-8, souvent décrite.

Gines Perez de Hita semble avoir servi comme simple soldat sous les ordres du marquis de los Velez pendant la guerre de Grenade. Nous n'avons pas à nous occuper ici de la première partie de ses *Guerras civiles de Granada*; la seconde nous intéresse seule : on y trouve de nombreux détails dignes d'intérêt. Bien que publiée en 1604, cette seconde partie était terminée en 1597, ainsi que l'indique une note placée avant le romance final :

Sacólas en limpio y acabólas Ginés Perez de Hita, vecino de Murcia, en 22 de Noviembre de 1597.

Hita cite souvent *La Austriada*, poème de Juan Rufo Gutierrez, *jurado* de

Ronda une partie du chapitre XXIII[1] et revient ensuite aux évènements des Alpuxarras pour ne les plus quitter. Marmol a suivi un plan beaucoup moins simple : dans les livres IX et X de son *Historia del Rebelion*, il va constamment de Ronda aux Alpuxarras et des Alpuxarras à Ronda, ne conservant l'ordre chronologique qu'aux dépens de la clarté.

Mendoza s'étend, plus qu'on n'était en droit de l'attendre de lui, généralement si sobre de détails, sur les opérations engagées dans les montagnes de Ronda. Son récit comprend les paragraphes 6 à 15 du livre IV, soit 716 lignes de l'édition de 1627 : Marmol, je l'ai déjà dit, en a copié à peu près textuellement la

---

Cordoue, qui avait paru pour la première fois en 1584 (Madrid, in-8) La 2e édition est de Tolède 1585 ; la 3e de Alcalá 1586. Cette œuvre est loin de mériter les éloges que lui prodiguèrent Góngora, Lupercio de Argensola et surtout Cervantes, mais elle offre un très grand intérêt pour la présente étude, car les dix-huit premiers chants, consacrés à la guerre de Grenade, ne sont autre chose, à quelques modifications près, que l'œuvre de Mendoza mise en vers.

Je n'hésite pas à affirmer que Hita avait connaissance de l'histoire de Mendoza. Dans le récit de la marche du duc d'Arcos à sa sortie de Casares, il y a, entre les deux textes, une coïncidence bien singulière :

blanqueavan *calaveras de hombres i huessos de cavallos* amontonados, desparzidos, segun como i donde havian parado ; *pedaços de armas,* frenos, despojos de jaezes :..... (Mendoza, IV, 9.)	Entrando por esta sierra, se renovó en la memoria de los cristianos la venganza que debian tomar por sus pasados, encontrando por ella gran cantidad de *calaveras de hombres muertos, y de despojos de caballos* del tiempo en que don Alonso de Aguilar fué alli muerto, y el de Viena desbaratado ; tambien habia muchos *trozos de armas* y cuchillas de lanzas ;..... (Hita, XXIII.)

Il y a surtout une ressemblance frappante entre les premières lignes des deux textes d'un discours de Don Juan d'Autriche. (Voir plus loin.)

1. De *Por este tiempo muchos moros.....* à *Mientras pasaban estas cosas en las cercanias de Ronda,.....* soit 170 lignes environ.

plus grande partie[1]. Pourtant, si long que nous paraisse actuellement ce passage de Mendoza, il ne nous est qu'incomplètement connu. Le manuscrit A m'a permis d'en combler les lacunes : je rétablirai pour l'instant quatre passages omis dans les éditions.

1° Edition de 1627, f. 114 verso, ligne 5 :

.....letra s. Demâs del concurso.....

Le manuscrit A donne (f. 102, l. 7) :

.....letra s. Otra opinion por conjecturas es, q̄ uvo como aora los ay ribera de Guadalquibir muchos pueblos à una i otra parte, i entre ellos uno q̄ llamaron Oset, libre i abitacion de Romanos, como Seuilla, pero mas nuevo, i a differencia de Oset, la llamaron los Griegos Ispalis que quiere dezir la antigua. Algunos rastros q̄ confirman esta opinion quedan aora en Sevilla. Pudo ser que viniesse Rey en España llamado Hispalo pero en Autores aprovados no se halla, que lo q̄ dizen de los palos, i otras cosas tienese por fabuloso, como la verdad lo son, i tambien inciertas las mas origenes de naciones, i ciudades, i castas, procurando cada uno ennoblecer su principio. Demas del concurso.....

2° Edition de 1627, f. 115 verso, ll. 21 et 22 :

... .con ciertas condiciones. Esto affirmaron en nombre de todos.....

Le manuscrit A donne (f. 103) :

Que todos los moriscos levantados an de ser obligados a se venir a reduzir a la obediencia i servicio de S. Mag^d de aqui al dia de S. F^co que es a 10 dias del de Agosto del presente año de 1570 i dentro deste termino an de rendir i entregar todas las armas que tienen sin faltar ni incubrir ningunas a la persona o personas que el Duque mandare, entretanto que el Rey manda a quien se an de entregar.

Que passado el dicho termino i no entregando las armas i no viniendosse a reduzir se entienda sin otra declaracion que quedan declarados por rebeldes i enemigos para que se les haga el castigo que S. Mag^d tiene mandado.

---

1. « En la relación de los sucesos de esta guerra de Ronda se detuvo don Diego de Mendoza más de lo que era de esperar de la brevedad con que trató los de la general de Granada. Puede verse su libro IV y también el IX y X de Mármol. » (Modesto Lafuente, *Historia general de España*. Parte tercera, capít. XII.) — Remarque fort juste, assurément ; mais, pas plus que tous les historiens, Lafuente n'a su voir que Marmol avait copié Mendoza.

Que en nombre del Rey se les dara licencia para que vivan en sus tierras i casas como de antes vivian, i que se les volveran todos sus bienes libremente i sus hijos i mugeres que les an tomado despues de la rebelion.

Que con ellos se cumplira i guardara lo que S. Mag^d^ concediere a los Moriscos de las Alpuxarras acerca del pagar la farda.

Que se guardará con ellos la pramatica de S. Mag^d^ que habla en razon de las cercanias de los delictos q̄ se cometen en tierra de los moriscos, sin que los juezes ordinarios ni de comission les hagan agravio en razon dello, i que averiguandose quien cometiò el delicto no seran molestados.

Que en todo el mes de Agosto primero venidero se dara pasaje seguro para que los Turcos i Alaraves que estan entre ellos passen a Berberia, i no a los demas christianos nuevos baptizados.

Que se les bolveran a los de Istan todas sus mugeres i hijos que estan captivos dando por ellos el precio que ovieren costado a las personas que los tuvieren.

Esto firmaron en nombre de todos el Arsabahi i el Ataifor.....

3° Edition de 1627, f. 116 verso, ll. 25 et 26 :

.....como las que recibiò. Lloraronle amigos i enemigos.....

Le manuscrit A donne (f. 104 in fine) :

.....como las q̄ recibio, donde mataron los capitanes rendidos, donde tomaron los estandartes, donde los despedaçaron y escarnecieron, como lloraron a D. Al^o^ amigos y enemigos. Mas en aquel punto renovaron los soldados.....

4° Edition de 1627, f. 118, ll. 5 et 6 :

.....las espaldas a la mar ; dexando en Ronda a Lope Zapata.....

Le manuscrit A donne (f. 105) :

.....las espaldas a la mar. Embiaron a buscar soccorro, i solicitaron a Abdalla Abenabo, q̄ entonces mantenia las sobras de los moros en el Alpuxarra, i partio Mahamet Abenabo su hermano con 300 arcabuzeros, mas D. Juan embio (un mot en blanc) quien le rompio i prendio. El Duq̄ dexando en Ronda a Lope Çapata.....

Ces passages suffisent à montrer de quelle utilité sera le manuscrit A lors de la publication de l'édition critique de la *Guerra de Granada*.

*
* *

Mais là n'est pas le blanc le plus important de l'œuvre de Mendoza : le texte imprimé ne nous donne pas le moindre récit, ni des efforts tentés par le Maure Hernando El Habaqui pour arriver à la conclusion de la paix, ni de ses entrevues avec Don Juan d'Autriche, entrevues sur lesquelles Marmol s'étend avec tant de complaisance.

A la suite du *Bando en favor de los que se reduxesen*[1] qui fut rendu public vers le milieu d'avril 1570, El Habaqui n'avait épargné ancune démarche pour amener ses coreligionnaires à se soumettre.

Nous le voyons, à la fin du chapitre XXII du livre VIII de Marmol, demander à Don Juan la liberté de deux Mauresques captives :

« No mucho despues de esto el Habaqui suplicó á Don Juan de Austria por la libertad de aquellas mugeres, que eran sus parientas, y pagó doscientos ducados por el rescate de ellas, y las puso en libertad. »

Le chapitre XXVIII du livre VIII nous montre El Habaqui s'occupant activement de résoudre les difficultés auxquelles donne lieu l'interprétation du *bando* :

« .....Aben Aboo, y los que con él estaban, entendian diferentemente el bando, y habia escrito el Habaqui sobre ello á Don Hernando de Barradas, entendiendo que se suspendia la guerra con todos mientras se trataba de la reducion ; y aun parecia que no aseguraba á los caudillos. Tambien habia escrito Hernando el Habaqui, que los de la Alpuxarra, entendiendo que se trataba de sacar los Moriscos de las ciudades de Guadix y Baza, que no se habian rebelado, estaban escandalizados :..... »

« .....Estos mesmos dias se tornó á ver Don Hernando de Barradas con el Habaqui en el castañar de Lanteyra, y le dixo como tenia en buenos terminos el negocio de la reducion ;..... »

Au même chapitre, Marmol nomme les Espagnols qui, sur l'ordre de Don Juan, devront se rencontrer avec El Habaqui pour traiter de la soumission :

1. Voir Marmol, livre VIII, chap. XXI.

« Y porque se habian de juntar con el Habaqui, y con los caudillos Moros, que viniesen á tratar de la reducion, algunos caballeros de nuestra parte, mandó venir á Don Juan Enriquez de Baza, don Alonso Habiz Venegas de Almería, y Don Hernando de Barradas de Guadix, y les dió orden y comision para que juntamente con Don Alonso de Granada Venegas entendiesen en ello :... »

Le 30 avril, Don Juan lève le camp et se dirige vers Los Padúles de Andarax, lieu qu'il jugeait commode, soit pour traiter de la paix, soit pour continuer la campagne. Le 6 mai, un Maure vient à Padúles porter une lettre d'El Habaqui à Don Alonso de Granada Venegas : El Habaqui propose de venir avec les principaux chefs des révoltés au Fondón de Andarax et de s'y trouver avec les plénipotentiaires espagnols ; il offre même des otages pour garantir la sécurité de ces derniers (chap. XXVIII).

Au chapitre XXX, le duc de Sesa, après son expédition de Castil de Ferro, est de retour à Adra ; de là, il passe à Dalías et y reçoit la soumission de nombreux Maures :

« Y vinieron muchos Moros de todas las taas de la Alpuxarra á rendirse conforme al bando ; y los que no podian ir luego, daban sus poderes al Habaqui, como autor de aquella paz. »

Mais c'est au livre IX que nous sont donnés les détails les plus étendus : les Maures, poussés par El Habaqui, se soumettent en grand nombre, et, le 13 mai, se rencontrent au Fondón de Andarax, d'une part, El Habaqui, Hernando el Galip, frère d'Aben Abo, quatre autres Maures et douze chefs barbaresques ; d'autre part, les plénipotentiaires espagnols. Sur l'observation des Espagnols qu'ils n'avaient de pouvoirs, ni d'Aben Abo, ni d'aucun des chefs, les musulmans se retirèrent, emmenant avec eux Juan de Soto qui était à la fois secrétaire de Don Juan d'Autriche et secrétaire de son conseil, et qui devait rédiger sous leur dictée les conditions de la soumission. El Habaqui promit de revenir au même endroit huit jours plus tard. (Livre X, chap. I.)

Le vendredi 19 mai, il est exact au rendez-vous : les chefs maures et barbaresques, qui l'accompagnaient la semaine précé-

dente, sont là, eux aussi, moins toutefois, le frère d'Aben Abo, Hernando El Galip, qui, ayant vu de quels égards les Espagnols entouraient El Habaqui, a soupçonné quelque trahison. Don Juan Enriquez et Juan de Soto conviennent alors avec El Habaqui de l'attitude que celui-ci devra prendre en présence de Don Juan d'Autriche, des grâces qu'il implorera pour Aben Abo, pour ses amis et pour lui-même : et lorsque tout est arrêté, El Habaqui se met en route pour Los Padúles où se trouve Don Juan, emmenant avec lui Alonso de Velasco et trois cents soldats maures. Son entrée au camp fut quelque peu théâtrale, si le récit de Marmol (livre X, chap. II) est vrai, et rien ne prouve qu'il ne le soit pas.

« Entró en nuestro campo acompañado de los caballeros comisarios, y sus trescientos escopeteros Moros puestos en orden á cinco por hilera : á los quales tomaron en medio quatro compañias de infanteria que los estaban aguardando. Luego entregó la bandera de Aben Aboo por mandado de Don Juan de Austria a Juan de Soto, y él la cogió en el hasta ; y pasando por medio de los esquadrones de la gente de á pie y de á caballo, que estaban puestos en sus ordenanzas tocando sus instrumentos de guerra, hicieron una hermosa salva de arcabuceria, que duró un quarto de hora. Estaba Don Juan de Austria en su tienda acompañado de todos los caballeros y capitanes del exercito, y llegando el Habaqui cerca, se apeó del caballo, y fue á echarse á sus pies, diciendo : « Misericordia, señor, misericordia nos conceda vuestra Alteza en nombre de su Magestad, y perdon de nuestras culpas, que conocemos haber sido graves » ; y quitandose una damasquina que llevaba ceñida, se la dió en la mano, y le dixo : « Estas armas y bandera rindo á su Magestad en nombre de Aben Aboo y de todos los alzados, cuyos poderes tengo » : y Juan de Soto arrojó á sus pies la bandera de Aben Aboo. Don Juan de Austria estuvo á todo esto con tanta serenidad, que representaba bien la magestad del cargo que tenia, y mandandole que se levantase, le tornó á dar la damasquina, y le dixo que la guardase para servir con ella a su Magestad, y despues le hizo mucha merced y favor. Los trescientos Moros se volvieron á Andarax, y el Habaqui quedó en el campo. Llevóle á comer á su tienda Don Francisco de Cordoba, y sobre comida se trataron algunas cosas concernientes al bien de los negocios, que quedaron apuntadas. Otro dia le llevó á comer el Obispo de Guadix, que no holgó poco de verle con demostracion de arrepentimiento, y contento de haber hecho aquel servicio á Dios y á su Magestad. »

Le 22 mai, El Habaqui quitte le camp espagnol pour aller

rendre compte de son ambassade à Aben Abo et aux autres chefs maures ; le même jour, Don Juan d'Autriche quittait Los Padúles et allait s'établir à Codbaa de Andarax. (Marmol, livre X, chap. II).

Il est à présumer que la confiance qu'Aben Abo pouvait avoir eue jadis en El Habaqui était alors complètement tombée ; son frère El Galip lui avait déjà rendu compte de la déférence, suspecte avec raison à ses yeux, avec laquelle l'avaient traité, le 13 mai, les envoyés espagnols. D'autre part, le seul témoin de l'entrevue du 19 mai, Alonso de Velasco, avait quitté le camp espagnol en même temps que les trois cents soldats maures d'escorte, et n'avait sans doute pas manqué d'établir un parallèle fâcheux entre l'accueil aimable fait à El Habaqui et la réception tout au moins froide qui lui avait été réservée à lui-même : il avait été témoin de la scène pompeuse de la soumission ; il avait vu l'étendard d'Aben Abo jeté aux pieds de Don Juan. Toute cette mise en scène constituait, il faut l'avouer, une énorme maladresse de la part des Espagnols : la suite le prouva bien. Alonso de Velasco ne dut pas se faire faute de montrer à Aben Abo le peu de confiance que l'on devrait avoir désormais dans un homme aussi bien vu des Espagnols que l'était El Habaqui.

Quels que fussent les sentiments dont était alors animé Aben Abo, il n'en laissa rien paraître. Par ses ordres, El Habaqui retourna le jeudi 25 mai au camp espagnol, à Andarax : il y régla avec Don Juan le désarmement des Maures. Des commissaires furent nommés. Don Alonso de Granada Venegas était celui auquel était échu le désarmement des Alpuxarras ; il dut, sur l'ordre de Don Juan, se rendre à Mecina de Bombaron où se trouvait Aben Abo, et rassurer ce dernier. Il partit de Codbaa de Andarax le dimanche 28 mai, et, le lendemain, trouvait à Cadiar Aben Abo et El Habaqui venus à sa rencontre ; sur la demande d'Aben Abo, le désarmement fut différé : par contre, sur la demande d'Alonso de Granada Venegas, Aben Abo fit abattre les enseignes que l'on portait devant lui. Mais, peu après, rede-

venu méfiant, il dissuadait les Maures de faire leur soumission, leur laissant entendre que les conditions stipulées par El Habaqui ne leur étaient pas assez avantageuses.

Les 11 et 12 juin eut lieu l'embarquement des Turcs. El Habaqui s'empressa d'en porter la nouvelle à Don Juan d'Autriche. Connaissant aussi le revirement d'Aben Abo, il demanda à Don Juan cinq cents arquebusiers pour s'emparer du chef des révoltés. Don Juan, ne voulant pas aventurer ses soldats, se contenta de lui donner 800 ducats d'or pour lever une troupe de quatre cents Maures.

El Habaqui quitta Don Juan et se rendit à Legem (ou Yexen ?) village de la taha de Jubiles. Là, il demanda aux Maures pourquoi ils ne se rendaient pas : ceux-ci lui répondirent qu'ils attendaient l'ordre d'Aben Abo. El Habaqui répliqua que si Aben Abo ne se soumettait pas comme les autres, il le traînerait à la queue de son cheval. Le propos fut répété le soir même à Aben Abo : il envoya cent cinquante Turcs et deux compagnies de Maures avec ordre de s'emparer d'El Habaqui. Celui-ci était alors à Bérchul; sa maison fut cernée pendant la nuit, mais il put néanmoins s'échapper; le lendemain matin, son turban blanc et son caftan pourpre le firent remarquer des gens qui le poursuivaient. Pris, il fut conduit à Cuxurio où était Aben Abo (jeudi 15 juin); celui-ci lui reprocha de l'avoir trahi, et le lendemain (vendredi 16 juin), l'ayant fait étrangler en secret, il ordonna de jeter son cadavre dans un fumier où il demeura plus de 30 jours. Aben Abo tint sa mort secrète et put ainsi faire traîner en longueur les négociations avec Don Juan.

Les évènements que nous venons de résumer occupent, nous l'avons dit, une très grande place dans Marmol : les neuf premiers chapitres du livre IX leur sont, en effet, à peu près exclusivement consacrés. Or, dans Mendoza, on ne trouve que deux allusions très vagues à des préliminaires de négociations :

.....i los que embiò (Abenabó) hâzia Granada captivaron peleando con muchas heridas a don Diego Osorio, que venia con despachos del Rey para

don Iuan i el Duque; en que se trataba la resoluciō de la guerra, i concierto que se havia platicado cō los Moros i Turcos por mano del Habaqui :..... (f. 108 verso).

Recogiôse el Duque con su campo en Adra esperando en que pararia la plática q̄ se trahia cō el Habaqui ..... (f. 110 verso).

La soumission de El Habaqui est pourtant un de ces tableaux que Mendoza devait mettre en lumière. Marmol, dont le style est beaucoup moins factice, ne peut lui-même s'empêcher de souligner tout ce que cette soumission eut de pompeux. On s'expliquerait donc mal que Mendoza, d'une part, eût complètement laissé dans l'ombre les pourparlers qui faillirent aboutir et amener ainsi la soumission définitive des Alpuxarras, d'autre part, n'eût pas saisi avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui de placer, dans la bouche de El Habaqui et dans celle de Don Juan d'Autriche un de ces discours dont il est coutumier.

J'avais toujours été frappé de cette lacune, et je supposais qu'un fragment, assez important quant à la longueur, très important quant à l'intérêt, était perdu. Je ne me trompais pas : ce fragment, j'ai été assez heureux pour le retrouver, en 1891, dans le manuscrit P. Le voici.

Au livre IV de l'édition de 1627, le paragraphe 14 (marqué 13 par erreur [1]), se termine ainsi : ...con esto, el se tornò a Ronda, i aquella guerra quedò acabada la tierra libre de los enemigos; parte muertos i parte esparzidos o idos a Berberia.

Le manuscrit P (page 202) a ce qui suit :

con esto, el se tornò a Ronda, i aquella guerra quedò acabada la tierra libre de los enemigos.

Viendo Abenavo ya sus cosas tan derribadas y el tan sin fuerças y deshechos todos sus disignios y esperanças temeroso y arrepentido y no hallandose ya seguro entre los suyos (condicion propia de Tiranō) trató con el Abaqui (á quien tenia por amigo familiar) de su remedio diziendole como entendia que havia entre su gente quien tratava de venderle sin respecto de su auctoridad y

1. Par contre, le paragraphe 13 est à tort marqué 14.

justicia y que este daño y el verse con tan pocas fuerças para resistir a sus enemigos le movia desear paz por salvar la vida. El Abaqui le puso delante los sucesos pasados y el mal estado en que les havia traydo la Fortuna, la poca esperanza de socorro y de poder permanezer La potencia de los contrarios y la poca resistencia que les quedava para no venir a sus manos y que asi le parecia el mas seguro camino para asegurar las vidas y todo lo demás que tratase de paces y de convenencia y mejor estuviese á su persona. Esto le pareçio bien á Abenavo y dandole comision para ello le rogo que lo tratase y asentase de su parte con Don Juan de Austria como el fiava de su entendimiento lo sabia hazer con esta resoluçion partio el Havaqui a otro dia para el campo de Don Juan de quien fue bien reçevido y el moro explico de su embaxada diziendo Abdalla Abenavo sucesor de Aven Humeya y cabeça de la gente rebelada me embia a ti gran principe a declararte su yntento y es que considerando con atençion los daños de la guerra halla que podría estenderse ynfinito sin otro premio mas que la sangrienta vengança que de ambas partes se procura pues que vençiendo España no acreçienta sus hazañas ni si Abenabo sustenta su yntencion, no espera verse en tranquilidad que es el fin de la guerra assi que pues no promete ninguna recompensa pide a tu Alteza le mandes conçeder treguas en que se confirmen por mi miedo (medio) las condiciones que tu mandares y lo que fuere remedio de estos daños — yo soy el Havaquí de quien por ventura habras oydo dezir vezino de Guadix de pobres padres mas a me puesto Abenavo en tanta altura que si el fuera su hermano no dudo que yo fuera otro Ruygomez de Silva [1] demas de lo qual sabras Principe que yo traygo en el coraçon la ley de Christo de quien soy regido por que si pareçe que hasta agora he seguido la secta maldicta a sido procurando el negocio que oy trato todo lo qual mirando y el deseo general de toda aquella gente deves señor sernos amparo y deffensor donde no la cruz es mi tropheo y el uno y trino Dios por el qual vale mas ser

1. Ruy Gomez de Silva, duc de Pastrana, prince d'Éboli, était le favori de Philippe II. Il avait épousé en 1553 Ana Mendoza de la Cerda, fille unique du comte de Mélito, âgée de 13 ans. (C'est la fameuse princesse d'Éboli qui, veuve, fut la maîtresse d'Antonio Perez, dont son mari avait été le protecteur et qu'il avait fait nommer secrétaire de Philippe II.) On connaît une lettre de Mendoza à Ruy Gomez de Silva qui lui avait demandé des nouvelles de la guerre de Grenade ; c'est un simple billet, d'un laconisme remarquable :

« La de V. Ex. del 27 de passado recivi a las dos de este, y cumpliendo con lo que me manda en darle aviso de el estado de la guerra, para que V. Ex. lo dé a S. M. digo que el Sr. D. Juan oye, y el Duque bulle, y Luis Quixada riñe, y el Presidente propone, y el Arçobispo bendice, y Muñatones guarduña, y el marques de Mondéjar, mi sobrino, está allá ; que no haze falta acá. »

tu esclavo que de Abenavo lugartiniente. » Don Juan que atentisimo le escuchava le respondio [1] « Mucho huelgo Havaqui de conoceros aunque antes de agora lo havia hecho por vuestra fama y antes de responder a vuestra demanda quiero agradeceros la fee que publicais por vuestra bondad es justo que primero se note y agradezca y assi os prometo de seros de aqui adelante fiel amigo en quanto se os offreçiese como vuestra constancia lo mereçe y en quanto a las treguas y pazes las contradigo por no ser cosa deçente pedirlas los delinquentes a su Rey porque mas justo sería pedir perdon y proponer la emienda y darse a mi sin contradiçion alguna y esto sirva de respuesta por vuestra cabeça y para todos en general porque es bien que entiendan que esta en su mano con esta diligençia moderar el rigor de la justiçia que por sus culpas merecen. » Con esto bolvio el Havaqui a su Rey a quien declarando el pensamiento de Don Juan amonesto en lo que vien lestava. Mas Abenavo confuso con mil varios pensamientos no dandole credicto se quedo perplexo. Pero Havaqui con ardid y maña procuro reducir a los demas moros y haviendolos provocado y insistido con Abenavo y hallandole yndeterminable bolvio a Don Juan que le esperava y le informo del firme intento que hallo en su gente para reduçirse y bolverse a Dios, de solo Abenavo dize que siente al contrario y que se esta neutral y aun obstinado por lo qual dixo que el se profería a dalle muerte y que a ello pondria su vida como catholico christiano y con esta resoluçion partio el mismo dia a effectuarlo pero saliole al rebes porque mientras el trato esto con Don Juan, junto Abenavo los suyos y dandoles a entender que Havaqui los vendía por cierto ynterese, los movio a indignarse con el y fue a tiempo que el llego y luego le prendieron y haziendole cargos de traydor y que pretendia matar a su Rey y dandole termino muy breve para el descargo le quitaron la vida repitiendo en el ultimo aliento la voz del credo. Fue muy sentida del campo christiano su muerte aunque no fue ella parte para que la gente convertida dexase la reduçion començada antes por el rezelo desta culpa venian a priesa a desculparse vinieron a montones con sus harmas pidiendo clemençia paz y remision y por evitar ynconvenientes venideros como se yvan reduçiendo los yvan trasplantando en Castilla. Abenavo desesperado y ostinado sin quererse reduçir y no hallando ya lugar ni compañia con quien estar seguro se metio y procuro esconder por

1. Cette réponse de Don Juan à El Habaqui doit être mise en parallèle avec le commencement de celle que l'on trouve dans Hita (ch. XXV) : « Mucho me huelgo, Habaqui, capitan valeroso, de conoceros personalmente, pues de fama ya tenia de vos larga noticia y tambien de vuestras cosas ;..... » Je considère comme certain que le manuscrit de Mendoza que possédait Hita contenait le passage que seul donne aujourd'hui le manuscrit P.

algunos pocos soldados en algunas cuebas por aquella montaña lo qual le duro poco tiempo porque al fin fue muerto por un moro compañero suyo y entregado a los Christianos porque se acavo la Guerra quedando la tierra muy llana y pacifica de enemigos parte muertos parte esparçidos en Castilla e ydos a Berveria.

He querido tratar.....

Tel est ce fragment qui vient combler la lacune la plus sensible et la plus inexplicable du texte de Mendoza tel que nous le connaissions jusqu'ici. Je crois que l'on y reconnaîtra sans peine le style des autres parties de l'œuvre et que ces lignes feront bonne figure à côté de celles entre lesquelles elles s'intercaleront désormais.

Je puis, au surplus, fournir une autre preuve, et des plus marquantes, de leur authenticité. Juan Rufo Gutierrez, on l'a dit, a composé les dix-huit premiers chants de son poème *La Austriada* en ayant recours à un procédé des plus simples : il s'est contenté de mettre en vers la plus grande partie du texte de Mendoza. Il se servit, bien entendu, d'un manuscrit, puisque *La Austriada* fut publiée en 1584, quarante-trois ans avant l'édition de Tribaldos. Or le manuscrit dont usa Juan Rufo contenait le fragment que j'ai retrouvé dans le manuscrit P, et c'est ce fragment qui, lourdement allongé par endroits, compose la plus grande partie du dix-huitième chant : il suffit de faire quelques suppressions pour retrouver les phrases et jusqu'aux mots même de Mendoza :

y recebido bien del varon fuerte,
su mensaje refiere desta suerte :

« Abdalla, sucesor de don Fernando,
cabeza de la gente rebelada,
a ti, caudillo del cristiano bando,
me envia á reportar una embajada ;
y es que, con atencion considerando
los daños desta guerra porfiada,
halle que se podria su conflito
prorogar y extender en infinito,

sin otro premio mas que la sangrienta
venganza de ambas partes ofendidas,
pues que venciendo España, no acrecienta
las hazañas que has hecho esclarecidas,
ni si Abenabo su intencion sustenta,
espera verse en tierras conocidas,
las cuales en tranquila paz posea;
fin que de las batallas se desea.

Asi que, no promete recompensa
esta contienda igual á parte alguna,
con el crecido afan y dura ofensa
que causa el varïar de su fortuna;
por tanto, pide á tu bondad inmensa
le mande conceder tregua oportuna,
para que se confirme por mi medio
lo que mandares y el comun remedio.

. . . .

Yo soy el Habaqui, que por ventura
mi nombre habrá llegado á tus oidos,
de pobres padres, no de fama escura,
vecinos de Guadix y alli nacidos;
mas hame puesto Abdalla en tanta altura,
y héchome favores tan crecidos,
que si él tu hermano poderoso fuera,
yo Rui Gomez de Silva ser pudiera.

Todo lo cual mirado y su deseo,
y el general de toda aquella gente,
debes, alto señor, sin mas rodeo
sernos amparo y defensor clemente;
y donde no, la cruz es mi trofeo
y el uno y trino Dios omnipotente,
por el cual mas me vale ser tu esclavo
que no lugarteniente de Abenabo. »

El de Austria, que atentísimo escuchaba

. . . .

« Holgado he, Habaqui, de conoceros,
como ya por la fama os conocia;

y asi, primero pienso agradeceros
la fe que profesais sagrada y pia,
que resolverme para responderos
á vuestra principal mensajeria;
....

Y asi, á ley de quien soy, os juro y digo
que, en cuanto desde hoy mas se os ofreciere,
tendréis en mi seguro un buen amigo,
como vuestra constancia lo requiere;
mas las treguas y paces contradigo
á vos y á otro cualquier que las pidiere,
por no ser esos términos decentes
entre rey y vasallos delincuentes.

Pedir perdon y proponer la enmienda,
darse á merced sin condicion alguna,
....
....
y entienda cada cual que está en su mano
moderar el rigor de la justicia
.... »

Con estos y otros altos documentos
El Habaqui volvió al campo agareno,
donde con admirables argumentos
á Abdalla amonestó lo justo y bueno;
mas él, perplejo en vanos pensamientos,
ni de crédito dalle estaba ajeno,
....

Mas el ardid, la maña y la prudencia
del cauto y señalado mensajero
redujo presto á la mejor sentencia
todo el comun morisco casi entero;
....

El Habaqui, en sus tratos verdaderos
habiendo algunos dias insistido,
á su alteza volvió que le esperaba
para la conclusion que se trazaba.

Despues de recebido cortesmente,
el morisco informó muy por extenso
del firme intento que halló en su gente
para volverse á Dios piadoso, inmenso;
de solo Abdalla dice que mal siente,
y que se está neutral, turbio y suspenso,
porque la obstinacion de su pecado
debe el sentido habelle reprobado.

Por lo cual dijo que él se proferia
á dalle muerte por su propria mano,
y que en ello su vida arriscaria,
como bueno y católico cristiano;
y asi, partió resuelto el mismo dia
á verse con el áspero tirano
y efetuar aquel heróico hecho
....

Abenabo le manda hacer cargo.....
....
en término abreviado y tiempo estrecho;
....

la vida, en fin, y pasos le acortaron,
y él acabó como fiel cristiano,
repitiendo en el último tormento
la voz del Credo con devoto aliento.

Fué del campo católico plañida
del Habaqui la muerte no pensada;
....
no por esto la gente convertida
dejó la reducion ya comenzada;
antes, por el recelo desta culpa,
venian mas apriesa á dar disculpa.

Vinieron con sus armas á montones,
clemencia, remision y paz pidiendo,
....
y por mas evitar las ocasiones
de los tiempos, que siempre van volviendo,
quedaron trasplantados á millares
lejos de los marítimos lugares.

Preguntaráme alguno por ventura
que fin al bravo Abdalla dió la suerte :
el, con pocos metido en la espesura,
en unas cuevas se hacia fuerte,
donde al fin de su extrema desventura
un alcaide morisco le dió muerte,
. . . .
y el alma descendió á pagar sus males
en las eternas llamas infernales.

Il serait difficile de pousser plus loin la précision dans la transposition en vers d'un texte en prose.

*
* *

La seconde question est plus délicate à résoudre : tout ce qu'a publié Tribaldos a-t-il été écrit par Mendoza? Au premier abord, il peut sembler étrange de voir émettre une semblable supposition : jusqu'à présent, personne ne s'en est avisé, et je dois, avant tout, déclarer que je suis loin d'avoir une conviction bien établie sur ce point. Je me bornerai à exposer quels indices m'ont amené à douter et à pencher vers la négative.

Ce qui est bien fait pour étonner quiconque consulte les 18 manuscrits, aujourd'hui connus, de la *Guerra de Granada*, c'est qu'aucun d'eux ne contient les cinq derniers paragraphes du livre IV [1], ceux qui figurent dans l'édition princeps sous les numéros 16, 17, 18, 19 et 19 (le 19 est répété deux fois; il faudrait substituer 20 au dernier).

Le paragraphe 16 (*Estava don Iuan en Granada.....*), nous décrit la courte compagne du grand commandeur dans les Alpuxarras ; le texte ne portant pas, à partir de cet endroit, l'indication d'une seule date, il est utile de les rétablir. Le grand comman-

1. Ces paragraphes ne figuraient pas non plus dans le manuscrit de la *Guerra de Granada* dont se servit Bleda, puisque celui-ci ayant à parler de la mort d'Aben Abo, copia, à peu de chose près, le récit de Marmol.

deur, arrivé à Grenade le 10 août 1570, en repartit le 2 septembre; sa campagne dura deux mois. Il était de retour à Grenade le 5 novembre. Cette expédition nous est décrite avec beaucoup plus de détails par Marmol, qui en faisait partie, dans les chapitres II et V du livre X de la *Rebelion*. Hita n'en parle même pas.

Le paragraphe 17 (*Luego que llegò a Granada.....*) nous informe du départ de Don Juan d'Autriche, mais nous y relevons une erreur bien singulière : « i hecho esto, don Iuan con el Duque i el comendador mayor se partiò a Madrid; i de alli a la armada de la liga..... » Don Juan d'Autriche avait quitté Guadix le 10 novembre pour arriver le lendemain 11 à Grenade; le duc de Sesa y arriva le même jour (Marmol, X, VII). Don Juan passa dix-neuf jours à Grenade : il la quitta définitivement le 30 novembre pour retourner à Madrid. Marmol est ici bien précis : parlant de Don Juan, il dit : « quedó en su lugar el Comendador mayor de Castilla : y á treinta dias del mes de Noviembre partió de la ciudad de Granada para la corte de Su Magestad. » (Liv. X, chap. VII.) Quant au grand commandeur, ce n'est qu'au mois de février de l'année suivante qu'il devait quitter Grenade : « y por Febrero de aquel año (1571) se fue a la corte, donde llegó tambien el Duque de Sesa, habiendo estado algunos dias en su estado. » (X, VII in fine.) Il est au moins bizarre qu'habitant Grenade, Mendoza nous signale comme s'étant effectué en même temps, le départ de Don Juan, du duc de Sesa et du grand commandeur, alors que ce dernier ne partit que près de trois mois après le frère du roi.

Les trois derniers paragraphes (*Entre ellos truxeron un Moro.....* à la fin du volume), sont consacrés au récit de la mort d'Aben Abo. Ce récit est, à peu de chose près, conforme à celui, plus détaillé, que nous en fait Marmol (X, VIII).

De ce qu'aucun manuscrit ne contient les cinq derniers paragraphes de l'édition de 1627, il faut donc conclure que, seul, le manuscrit de Portalegre, dont se servit Tribaldos, possédait ce

passage. L'explication de ce fait est peut-être plus simple qu'on ne serait tenté de le croire : je ne serais nullement surpris que ces cinq paragraphes ne fussent pas l'œuvre de Mendoza. J'inclinerais même à y voir la main de Portalegre.

Les deux ou trois manuscrits que Portalegre avait eus primitivement entre les mains, s'ils différaient par le détail et s'ils abondaient en fautes, dues vraisemblablement à des copistes, se ressemblaient par les mêmes lacunes. On sait que, surpris de n'y trouver, ni le récit du siège de Galera, ni celui de la mort de Luis Quixada, Portalegre avait pris le parti d'y suppléer par une addition qui tint lieu des trois passages retrouvés en 1628 par Tribaldos dans un manuscrit du duc de Bejar et publiés par Iriarte en 1769. Ces lacunes, nous l'avons dit, ne sont pas les seules; nous avons signalé l'absence d'un récit des négociations d'El Habaqui avec les Espagnols, passage retrouvé et publié plus haut.

Si, comme je serais tenté de le croire, les manuscrits de Portalegre s'arrêtaient, eux aussi, à *en varias figuras y semejanzas*, Portalegre dut être frappé du silence de Mendoza à l'égard de la mort d'Aben Abo. De même que, pour avoir un récit du siège de Galera et de la mort de Luis Quixada, il avait eu l'idée de s'adresser à un soldat ayant fait la campagne, de même il dut s'adresser, pour connaître avec quelques détails la fin d'Aben Abo, à un témoin, sinon oculaire, du moins placé sur le théâtre de ces évènements[1] : une fois documenté, il aurait rédigé son récit en imitant le style de Mendoza. Le manuscrit ainsi complété serait parvenu entre les mains de Tribaldos qui, peu clairvoyant, n'aurait vu, ni où finissait le texte de Mendoza, ni où commençait la nouvelle addition de Portalegre. Si l'on examine attenti-

1. Si la fin de la *Guerra de Granada* n'est pas de Mendoza, elle a dû être écrite (par Portalegre ou tout autre) sur les indications données par quelqu'un qui se trouvait à Grenade à la fin de 1570 et au commencement de 1571 ; certains détails topographiques assez précis semblent l'indiquer.

vement les paragraphes en question, on n'en trouvera pas la valeur littéraire inférieure à celle de l'ensemble de la *Guerra de Granada*. Le pastiche, si toutefois c'en est un, est habilement fait, mais il n'y a à cela rien d'étonnant. La première addition qui est, sans conteste, de Portalegre, nous a déjà montré qu'il savait, à l'occasion, souder adroitement deux fragments de Mendoza. On peut même, je le reconnais, approuver les éloges que lui décerne Nicolas Antonio, qui le déclare *vere purpuram auctoris purpuræ attexens*[1], ou *purpuram hercle purpuræ attexens*[2].

Au surplus, savoir si la fin de la *Guerra de Granada* est due ou non à Portalegre, est d'un intérêt secondaire ; ce qu'il importerait d'établir, c'est si elle est ou si elle n'est pas de Mendoza.

Les motifs qui me semblent pouvoir être invoqués à l'appui d'une réponse négative sont les suivants :

1° Aucun des manuscrits que nous connaissons actuellement ne donne cette fin de la *Guerra*.

2° Le paragraphe 17 contient un anachronisme inadmissible chez quelqu'un qui, comme Mendoza, écrivait au moment même des évènements, ou seulement peu de mois après, et était, par ses relations officielles, admirablement placé pour connaître l'instant exact du départ de personnages aussi importants que l'étaient Don Juan d'Autriche, le duc de Sesa et le grand commandeur.

3° Le manuscrit P, que je tiens pour un des meilleurs, sinon comme le meilleur de ceux que nous connaissons, nous donne un récit de la mort d'Aben Abo qui ferait double emploi avec celui contenu dans le passage contesté. Il est peu vraisemblable que Mendoza ait raconté deux fois cet évènement.

Le récit du manuscrit P est, il est vrai, autrement concis que celui du texte imprimé, mais cette concision même semble devoir lui faire accorder la préférence. Mendoza, ordinairement très précis, ne serait pas entré dans le détail de la basse trahison

1. Article *Didacus de Mendoza*.
2. Article *Ioannes de Silva*.

qui devait aboutir à la mort du dernier chef des révoltés [1], alors surtout que la guerre était virtuellement finie depuis plus de cinq mois. Aben Abo ne tenait plus la campagne, en effet ; avec ses derniers fidèles, il en était réduit à se dérober constamment aux colonnes volantes lancées à sa poursuite : sa capture n'était plus qu'une question de jours, et la trahison vint encore accélérer sa mort.

Sans doute, à l'heure actuelle, après plus de trois siècles écoulés, tout esprit impartial éprouve une certaine admiration pour cet infortuné musulman, qui avait donné, en plus d'une occasion, mainte preuve d'un merveilleux courage. En février 1569, il s'était, sans proférer une seule plainte, laissé infliger la plus épouvantable des tortures [2] pour protéger la fuite d'Aben Humeya et d'El Zaguer. Proclamé roi, il sut mettre à profit les fautes de l'en-

1. Je m'étonne pourtant de ne pas voir figurer, dans le récit du manuscrit P, le nom du principal assassin : *fue muerto por un moro compañero suyo*, dit le manuscrit. Or, Mendoza n'ignorait pas que ce Maure s'appelait El Xeniz, il nous le dit lui-même par avance, au paragraphe 7 du livre I : .....*el Xeniz, que despues vendiò i matò al Abenabó su señor*..... (f. 11 verso).

2. El capitan (Gaspar Maldonado) los mandó prender a todos, y preguntandoles, si sabian de Aben Umeya, ó del Zaguer, dixeron que no los habian visto, y que los que alli estaban se habian reducido con la salvaguardia que Aben Aboo tenia. Y como no pudiesen sacar de ellos otra cosa, conociendo que no le decian verdad, hizo poner a tormento a Aben Aboo, mandandolo colgar de los testiculos en la rama de un moral, que estaba a las espaldas de su casa ; y teniendole colgado, que solamente se sompesaba con los calcañales de los pies, viendo que negaba, llegó a él un ayrado soldado, y como por desden le dió una coz, que le hizo dar un vayven en vago, y caer de golpe en el suelo, quedando los testiculos y las vinzas colgadas de la rama del moral. No debió de ser tan pequeño el dolor, que dexára de hacer perder el sentido a qualquier hombre nacido en otra parte ; mas este barbaro, hijo de aspereza y frialdad indomable, y menospreciador de la muerte, mostrando gran descuido en el semblante, solamente abrió la boca para decir : « Por Dios que el Zaguer vive, y yo muero », sin querer jamas declarar otra cosa. (Marmol, liv. V, ch. XXXIV). — C'est l'homme capable d'endurer un tel martyre que les Espagnols espéraient amener à faire sa soumission !

nemi, le harceler sans cesse, lui disputer pied à pied les ravins de son éphémère royaume, le leurrer par des négociations en vue du désarmement et de la soumission. Il luttait encore alors que tout espoir de vaincre était irrémédiablement perdu, alors que les Alpuxarras n'étaient plus qu'un désert. Il semble avoir tenu la promesse qu'il faisait le 1er août 1570 en présence de Hernan Valle de Palacios envoyé par Don Juan d'Autriche pour s'informer du sort d'El Habaqui :

« Que Dios y el mundo sabian que no habia procurado ser Rey, y que los Turcos y Moros le habian elegido y querido que lo fuese : que no habia impedido ni iria a la mano a ninguno de los que se quisiesen reducir ; mas que entendiese Don Juan de Austria, que habia de ser él el postrero. Que quando no quedase otro sino él en la Alpuxarra con sola la camisa que tenia vestida, estimaba mas vivir y morir Moro, que todas quantas mercedes el Rey Felipe le podia hacer ; y que fuese cierto, que en ningun tiempo, ni por ninguna manera, se pondria en su poder. Y quando la necesidad lo apretase, se meteria en una cueva que tenia proveida de agua y bastimentos para seis años : durante los quales no le faltaria una barca en que pasarse a Berberia [1]. »

Mais pour un contemporain de la guerre, pour un Espagnol surtout, même pour un Espagnol comme Mendoza, les derniers jours de ce roitelet sont dénués de toute grandeur, comme ils sont dénués de toute importance.

Pedraza, dans son *Historia eclesiastica de Granada* [2] raconte assez longuement la guerre, mais ne parle même pas de la mort d'Aben Abo. Van der Hammen, dans son livre sur Don Juan d'Autriche,

1. Marmol, liv. IX, chap. XIII.

2. *Historia eclesiastica..... de Granada por Don Francisco Vermudez de Pedraza. Granada 1638* ,in-fol. ; à la fin : *En Granada. En la Imprenta Real. Año de 1639.*

Pedraza écourte singulièrement le récit de la fin de la guerre : Le chapitre 104 (marqué par erreur C.VI.) est intitulé *Fin de la Guerra y reducion de los Moriscos rebeldes.* Il décrit les négociations qui amenèrent l'entrevue de Don Juan et de El Habaqui, et cette entrevue elle-même, mais semble la considérer comme mettant fin à toute opération. Il n'est pas dit un mot de la mort d'Aben Abo. Le chapitre 105 parle aussitôt d'un voyage de l'archevêque de Grenade, don Pedro Guerrero, aux Alpuxarras, en août 1575.

publié à Madrid en 1627, la même année que l'édition princeps de Mendoza, la raconte très brièvement[1]. Il en est de même du Murcien Gines Perez de Hita, dont la relation, nous l'avons dit, fut publiée en 1604.

Le récit de Hita nous présente toutefois deux particularités assez intéressantes. Aben Abo, selon lui (chap. XXV), aurait été pris vivant, et c'est pendant qu'on le conduisait à Grenade qu'il se serait intentionnellement laissé tomber dans un précipice :

---

1. Hallandose tan apretado Abenaboo, resoluio esconderse en vna cueua que auia junto al rio de Mecina, camino de Iator, con su muger, dos hijas, y muchas personas. Supolo D. IVAN, y embiò a combatirla a Francisco de Molina, cõ buen numero de arcabuceros. Resistieronse al principio bien los rebeldes ; y viendo auia dificultad en el ganarla, los dieron humo, con que se entregaron. Prendiolos a todos, sino fue a Abenaboo, que se saluò por vn agujero, aũque para pocos dias. Estaua ofendido dèl Gonçalo el Seniz, vno de los que auiã ido a Argel a solicitar el socorro, hõbre determinado y dispuesto para qualquiera maldad. Este con el ayuda de otros viendole solo, dando color a su vengança, con la quexa de que reusaua los conciertos, le matò, y se fue con la cabeça a Granada al Presidente ; y el Rei le dio cien mil marauedis de por vida, y perdonò. Fuese a viuir a Valladolid, pero despues de algunos años murio descuartizado por salteador en Guadalajara por orden del Licenciado Lieuana, Comissario contra salteadores..... (*Don Juan de Austria*, Libro II, f. 123 verso, ligne 9). — C'est vers le 15 septembre 1570 que se place l'épisode de la grotte de Berchul La femme et les deux filles d'Aben Abo y moururent. Le *pocos dias* est insuffisant, puisque six mois se passèrent avant la mort d'Aben Abo (15 mars 1571).

Dans son *Don Felipe el Prudente* publié à Madrid en 1625, Van der Hammen raconte le fait en quatre lignes : « .....con la muerte de Abenaboo cessò todo. Matole el Seniz, auiẽdose librado en Mecina de los Christianos saliẽdo por vn agujero, y leuole a Granada al Presidente. » (f. 42).

Dans les deux ouvrages de Van der Hammen (*Don Felipe el Prudente* et *Don Juan de Austria*) écrits tous deux avant la publication de l'édition de Tribaldos (les approbations de *Don Juan de Austria* sont datées de 1625), on trouve des passages entiers de la *Guerra de Granada* de Mendoza. Van der Hammen n'indique jamais ses références, mais il a eu sûrement entre les mains soit un manuscrit de Mendoza, soit tout simplement la *Coronica* de Bleda dans laquelle figure, comme on sait, la plus grande partie de la *Guerra de Granada*. Le fait, au surplus, est ici sans grande importance.

Finalmente, todo el reino se redujo y rindió las armas ; solamente quedaba Avenabó con unos quinientos monfis, pues no le seguia otra gente ; y asi salian de Granada á buscarle para prenderle ó matarle ; y con efecto, toda su gente fue muerta y destrozada, y al fin él tambien hallado y preso ; y llevándole á Granada montado en una mula, de propósito se dejó caer de unas peñas abajo, y vino á dar en una rambla muy honda hecho pedazos. Alli le cortaron la cabeza y la llevaron á Granada, do esta en una jaula de hierro en la puerta del Rastro, con un letrero encima que hoy parece, y dice desta suerte :

Aquesta cabeza es
del grande perro Avenabo,
que con su muerte dió cabo
á la guerra é interés.

Un fait sur lequel sont d'accord Marmol, Hita et l'auteur de la fin de la *Guerra de Granada*, c'est que la tête d'Aben Abo fut placée au-dessus de la porte du Rastro :

« y la cabeça fue puesta en una jaula de hierro sobre el arco de la puerta del rastro, que sale al camino de las Alpuxarras, donde hoy está. » (Marmol.)

« la cabeça pusieron encima de la puerta de la ciudad, la que dizen puerta del rastro, colgada de una escarpia a la parte de dentro, i encima una jaula de palo i un retulo en ella que dezia :
ESTA ES LA CABEÇA DEL TRAIDOR DE ABENABO, NADIE LA QVITE SO PENA DE MVERTE. » (Guerra de Granada.)

Mais il y a divergence sur la question de l'inscription ; Marmol, on l'a vu, n'en mentionne aucune : il est, d'ordinaire, si précis, et s'arrête si complaisamment au moindre détail, que son silence a lieu d'étonner. Y avait-il ou n'y avait-il pas d'inscription ? La chose, en soi, importerait peu et ne mériterait pas que l'on s'y arrêtât longtemps, si l'on n'espérait en tirer quelque éclaircissement pour l'étude de la fin de la *Guerra de Granada*. Ce qui semblerait indiquer que l'inscription existait, c'est qu'elle ne nous est pas connue par ce seul récit, mais aussi par l'ouvrage de Hita. Sans doute, celle qu'il donne est fantaisiste [1] : mais n'y faut-il

1. Hita transforme même, pour les besoins du vers, le mot oxyton *Aben Abó* en un paroxyton *Aben Abo*.

pas voir un *rifacimento* de quelque *letrero* véritable? La première moitié est, au surplus, à peu près la même dans les deux textes.

*
* *

Nous n'avons, actuellement, aucune autre donnée qui puisse nous permettre de nous prononcer, avec quelque sécurité, sur l'authenticité ou la non authenticité de la fin de la *Guerra de Granada* : on est toujours en droit de supposer que la découverte de nouveaux manuscrits viendrait apporter quelques éclaircissements, mais je doute que l'on en trouve jamais un seul qui contienne les passages discutés. Il faudrait donc s'en tenir, comme je l'ai fait dans cette étude, à un texte rétabli d'après le manuscrit P, et considérer comme apocryphe la fin donnée par Tribaldos.

APPENDICE

LES MANUSCRITS

Nous connaissons aujourd'hui dix-huit manuscrits de la *Guerra de Granada*. Deux se trouvent à Paris, un à l'Escorial, un à Séville, dix à Madrid, un à Salamanque, un à Murcie ; enfin deux m'appartiennent.

On peut les diviser en trois familles.

La première famille comprend cinq manuscrits (G, K, N, R, S). Chacun d'eux est, sauf de nombreuses variantes à divers endroits, conforme à l'édition de 1627, mais ne va pas au-delà de la phrase : « Tornó el rey á Córdoba por Jaen y por Ubeda y Baeza, remitiendo la conclusion de las cortes para Madrid donde llego. » Aucun de ces manuscrits ne parle donc des opérations militaires de la Sierra de Ronda, récit qui occupe environ 600 lignes dans les autres manuscrits, ni de la mort d'Aben Abo. Il est à remarquer que certains manuscrits des deux autres familles (mss. J, T) portent à cet endroit l'indication : « *Aqui acaban*

muchos originales. » Ces deux manuscrits ont peut-être été, du reste, copiés sur un même original. Il n'est pas inutile de faire remarquer cette première division ; le récit de la guerre de Ronda peut être, en effet, considéré comme une œuvre presque distincte de la *Guerra de Granada* ; c'est ainsi que les manuscrits B et F portent à cet endroit un titre spécial : « *La jornada y suçesso de la guerra de Ronda.* »

La deuxième famille comprend onze manuscrits (A, B, C, D, E, F, H, J, L, M, T). Chacun d'eux est, sauf de nombreuses variantes à divers endroits, conforme à l'édition de 1627, mais ne va pas au-delà de la phrase : « .....como se ven en el alto las nubes formadas en varias figuras y semejanzas. » Aucun de ces manuscrits ne parle donc de la mort d'Aben Abo, récit qui, dans l'édition de 1627 et les éditions postérieures, occupe près de 300 lignes. Le manuscrit A possède, comme je l'ai dit, quelques passages inédits dans le livre IV. Les manuscrits A, D, E, L semblent provenir d'une même source; tous les quatre, en effet, ont le livre IV marqué III par erreur.

La troisième famille ne comprend que deux manuscrits, les manuscrits O et P. Ce sont les seuls qui possèdent les trois passages retrouvés par Yriarte au siècle dernier, passages qui avaient été remplacés dans les éditions par un discours du comte de Portalegre. Ils ne s'étendent pas plus loin que les manuscrits de la deuxième famille, mais j'ai découvert dans le manuscrit P le fragment publié plus haut ; c'est le récit des négociations d'El Habaqui avec les Espagnols.

LISTE DES DIX-HUIT MANUSCRITS

A. Paris, Bibl. nat., mss. esp nº 180 — 273/195 millim. — 110 feuillets — 1618-1619 — 2e famille.

Au f. 1 : *Setuval Año 1618, 17 Julij;* au f. 108 verso, *finis, Anno 1619, 28 Januarij.* Même division en livres et en paragraphes que dans l'édition de 1627 : le livre IV est marqué III par erreur. Contient l'introduction et l'addition de Portalegre.

*
* *

B. Paris, Bibl. nat., mss. esp. nº 181 — 298/208 millim. — 104 feuillets — XVIIe siècle — 2e famille.

A un titre inexact : *Comentarios de la guerra de Granada echos por don Diego de Zuñiga.* Au f. 92, titre spécial : *La jornada y suceso de la guerra de Ronda.*

*
* *

C. Escorial. Catal. Haenel, col. 961 — 284/180 millim. — 162 feuillets à encadrement rouge. Ecriture très nette. Fin XVIIe siècle. — 2e famille.

Titre : *Historia de la Guerra de Granada que escrivió Don Diego Hurtado de Mendoça.* Les premiers feuillets seuls sont divisés en paragraphes.

*
* *

D. Séville. Ancienne Bibliothèque de San Acacio. Catal. Haenel, col. 982. Cote actuelle, 332-32 — 148/203 millim. — 230 feuillets — 1621 — 2e famille.

Deux notes, ajoutées au XVIIIe siècle, indiquent, d'une part, les éditions de Tribaldos et de Mayans, d'autre part, la publication de la *Biblioteca Griega Matritense* d'Iriarte. La fin de la *Guerra* a été copiée au XVIIIe siècle sur une édition. Le livre IV est marqué III par erreur.

*
* *

E. Madrid, Bibl. nac., V. 229, couverture parchemin — 300/206 millim. — 123 feuillets — 1618-1619 — 2e famille.

Au f. 1 : *Setubal año de 1618 — 13 de Junio;* au f. 123 verso : *finis anno 1619*. Contient l'introduction et l'addition de Portalegre. Même division en livres et en paragraphes que dans l'édition de 1627. Le livre IV est marqué III par erreur.

*
* *

F. Madrid, Bibl. nac. G. 95, reliure veau — 300/220 millim. — 168 feuillets. — XVIIe siècle. — 2e famille.

Sur le premier feuillet de garde : *Este livro se intitula Flor de Verdades Catholicas; escribiole Iuan Arias quien dize averlo allado en todo lo que refiere en este livro.*

Plus bas, d'une écriture plus moderne : *Es la guerra de los moriscos de Granada por Mendoza.* Le nom du copiste Juan Arias reparaît au bas des feuillets 1 et 12, au feuillet 60 verso et à la dernière feuille collée à la reliure. Le feuillet 148 est suivi de 3 pages blanches; sur la 3e, titre spécial : *La jornada y suçesso de la guerra de rronda.* Même division en paragraphes que dans l'édition de 1627, mais la division en livres n'existe pas. Des noms propres sont fréquemment laissés en blanc.

*
* *

G. Madrid, Bibl. nac., G. 99 — 288/208 millim. — 155 feuillets — XVIIe siècle — 1re famille.

(Le G. 99 contient deux manuscrits de la *Guerra de Granada*, les manuscrits G et H de la présente liste.)

Titre (sur le feuillet de garde) : *Discursos de don diego de mendoza ambajor del sr rey don felipe 2 : en Roma en la guerra del lebantamiento de los moriscos del reyno de granada.* - - Au f. 1 : *De la Guerra de Granada. Autor Dn Diego de Mendoça Embajador de Phelipe 2o en Roma. tiene 155 folios.*

*
* *

H. Madrid, Bibl. nac., G. 99 — 288/208 millim. — 119 feuillets — XVIIe siècle — 2e famille.

Titre : *De la guerra de granada.*

*
* *

J. Madrid, Bibl. nac., G. 106 — 320/220 millim. — 102 feuillets — XVIIe siècle — 2e famille.

Au f. 90, après la phrase .....*para Madrid donde llegó*, qui est la dernière des manuscrits de la 1re famille, on lit la mention : *Aqui acaban muchos originales.*

*
* *

K. Madrid, Bibl. nac., T. 216 — 278/205 millim. — 92 feuillets — XVIIe siècle — 1re famille.

Titre : *De la Guerra de Granada.* Sans nom d'auteur.

*
* *

L. Madrid, Bibl. nac., V. 8 — 300/215 millim. — 127 feuillets à double encadrement — XVIIe siècle — 2e famille.

Titre : *Historia da Rebillião de granada de Dom Diego de Mendoça.* — Au f. 2 : *Historia de Rebillaõ de Granada*; au-dessous une signature à peu près illisible : .....*Dn Franco*..... Puis : *Prologo de Don diego de mendoza a la ystoria de la guerra de granada que uvo por el levantamiento que los moriscos de aquel Reyno ycieron año de mil y quinientos y cinquenta* (sic) *y nueve años.* — Au f. 3 : *Ystoria de la guerra de granada de don diego de mendoza.* — Même division en livres et en paragraphes que dans l'édition de 1627. Le livre IV est marqué III par erreur.

*
* *

M. Madrid, Bibl. nac., G. 128, reliure veau — 285/200 millim. — 131 feuillets — XVIIe siècle — 2e famille.

Sur un feuillet de garde : *Faltan en este Ms. los folios 19, 20, 21, 32 y 96.* La même note indique des interversions de feuillets. Titre : *De la guerra de granada.* Sans nom d'auteur. Les deux derniers feuillets contiennent une table alphabétique des principaux noms, lieux et faits de l'ouvrage.

*
* *

N. Madrid, Bibl. nac., G. 208 — 210/150 millim. — 137 feuillets — XVIIe siècle. — 1re famille.

(Le G 208 contient deux manuscrits de la *Guerra de Granada*, les manuscrits N et O de la présente liste. Il contient, en outre, entre les deux manuscrits de Mendoza : *Invencion Del Sacro Monte de Granada. Con las vidas de los Sanctos que en el fueron martiriçados. Por Juan Herreros de Almansa y otras cosas que veras a la vuelta.* 50 feuillets.)

Titre : *Historia de la Guerra y Revelion de Granada. La guerra de granada en tiempo de Phe 2o tiene 137 folios.*

*
* *

O. Madrid, Bibl. nac., G. 208 — 210/150 millim. — 151 feuillets — XVIIe siècle — 3e famille.

Titre : (*Prologo De*) *La Historia de la Guerra y levantamiento De los Moriscos del Reyno de Granada.*

*
* *

P. Salamanque, Bibl. de la Universidad. Est. 3, Caj. 4, Núm. 16 — 210/155 millim. — 205 feuillets — XVIIe siècle — 3e famille.

Titre : *Historia de la guerra y levantamiento de los Moriscos del Reyno de Granada por don Diego de Mendoça embaxador por su Md en Roma.*

*
* *

R. Murcie, Bibl. provinciale. — 296/209 millim. — 101 feuillets — fin XVIIe siècle — 1re famille.

Titre : *La Guerra de Granada por Don Diego de Mendoça.*

*
* *

S. M'appartient — 251/189 millim. — 159 feuillets — XVIIe siècle — 1re famille, mais contient en outre une trentaine de lignes semblables à l'édition de 1627.

Titre : *De la Guerra de Granada* (*Prologo*) *Por don diego de Mendoza.*

*
* *

T. M'appartient. — 298/210 millim. — 67 feuillets — XVIIe siècle — 2e famille.

Titre : (*Prologo*) *De don diego de mendoza. En la historia de granada.*

*
* *

Les dix-huit manuscrits présentent à peu près à chaque page des différences, dont quelques-unes assez notables, avec le texte de l'édition de 1627.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

POESIAS INÉDITAS

DE

DON JUAN MELÉNDEZ VALDÉS

Les poésies inédites de Meléndez Valdés que l'on trouvera ci-après proviennent de deux sources. L'épître à Jovellanos se trouvait parmi les papiers de Cadalso [1], le reste faisait partie du recueil 316 de la Bibliothèque de Salvá [2].

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

---

1. Ces papiers contenaient également les poésies de Moratín que j'ai publiées en 1892. (Poesías inéditas de D. Nicolás Fernández de Moratín publicadas por R. Foulché-Delbosc. Madrid : Murillo 1892, pet. in-8.)

2. C'est dans ce même recueil que se trouvait le manuscrit de *Los Besos de Amor* que j'ai publiés dans la *Revue Hispanique* (mars 1894, pp. 73 et suiv.).

AL SEÑOR DON GASPAR DE JOVE-LLANOS,
OIDOR EN SEVILLA[1].

SOBRE MI AMOR.

SILVA POÉTICA EN VERSO BLANCO ENDECASILABO

Quamquam animus meminisse horret, luctuque refugit,
Incipiam...

VIRG. ÆNEID. II. ver. 12.

Tiempo fué, gran Jovino, que amarrado
llevé del amor crudo la cadena,
la pesada cadena á cuyos golpes
el ánima mezquina tiembla agora :
teniendo por eterna bienandanza
la gloria celestial, el rostro bello,
el mirar amoroso, y riso afable,
la delicada voz, y blanda queja
de aquella pura luz..... ¡ ay ! ay ! que temo,
y aun tiembla el corazon al acordarme
inundada la faz de un largo lloro.
¡ Ah malogrado tiempo, y quien pudiera
tornar atras tu rueda voladora !
¡ oh niñez ! oh cuidados de los hombres !
¡ oh ciega voluntad ! No fuera dado
en la tierna niñez á el alma débil
el augusto consejo, y clara lumbre
que goza en vano la vejez cansada :
y el hombre á imagen de su Dios formado
al vicio, y al error en el principio
mancipado será por su flaqueza.
Yo en la primera edad inocentillo,
quando apenas, señor, el lento curso

---

1. Cette longue épître à Jovellanos est peut-être de 1779 : c'est du moins ce que l'on peut inférer du trait final *victus cum matre Cupido* que l'on retrouve dans une lettre de Meléndez à Jovellanos, datée de Salamanque 27 avril 1779 et publiée en 1871 par D. Leopoldo Augusto de Cueto (*Poetas liricos del siglo XVIII,* tomo II, p. 84, dans la *Biblioteca* de Rivadeneyra) :

...No me juzgue V. S. por ella (una bella niña) ya preso ; desde el ensueño de las Sagas desperté enteramente, y puedo decir *Victus cum matre Cupido.*

quince vezes contara al sol dorado
del Aries á los Peces, ni rompiera
la delicada barba el blando bozo,
ya de virtud secreta conmovido,
que sembró Diva en mi inocente seno
maldije del amor, del fuego impuro
del lazo inevitable, do enredado
un mozo malhadado vi abrasarse.
¡ Ay si el fatal exemplo me salvara,
y en el ageno daño docto fuera !
Fué mi sencilla diversion entonces
en dulce sombra por el bosque ameno
cantar desocupado algunas veces,
seguir las artes de la casta Diosa,
la casa freqüentando, ó más humilde
disponer á las aves blanda liga,
sus nidos inquirir, y tantos fuegos
do la alma paz y la inocencia asisten
á una con el candor en santo lazo.
Tiempo voluble, y qual la sombra vana
ó alegre en sueño que la mente burla,
ni luego deja de su bien señales.
Porque súbito, ay Dios ! sentí encenderse
mi blando corazon con una llama
de regalado fuego, que en los huesos
difundió su veneno tan ligera,
qual suele discurrir por el otoño
ardiente exalacion en noche obscura.
Difundiérala amor, que descendiendo
con jiro arrebatado dende el cielo
por el aire vacio, á do volando
somete cielo y tierra en mandar crudo,
de la dorada Venus sostenido,
indignado de mi, lanzó una flecha
de inestinguible ardor, que en las entrañas
súbito levantó tan grandes fuegos,
y huyó volando con maligna risa
á contar á su madre el fatal hecho.
Yo di al punto en temblar despavorido
con la torpe vision la sangre helada,
ignorando el misterio, y hacia el cielo

las palmas levantando en tales voces,
medroso y triste prorumpí llorando.
« Acorre, acorre, o Dios, y el fuego apaga
« que el miserable corazon devora,
« y el funesto tropel, y el alboroto
« levantado apacigua, si merece
« favor el inocente perseguido,
« y mis himnos sonantes te cantaron :
« dame amparo, señor, y poderoso confunde,
« confunde el enemigo. » En este punto
santa virtud del cielo descendida
con agua saludable templó el fuego,
y haciéndome más fuerte « A la batalla,
« intrépido, me dijo, te apercibe,
« y oponte valeroso al gran contrario.
« ¡ Ay de ti miserable ! si cayeres,
« que cárceles te quedan, y que lloros,
« que míseros lamentos, y cadenas,
« y que mezquinos ayes ! » Cesó y fuése
volando al cielo con serenas alas,
y dejando tras si de clara lumbre
un rastro celestial, y perfumado
de etéreo odor de líquida ambrosia.
Yo la miraba con atentos ojos
y volviendo en el ánimo estas cosas,
sintiendo ya mi corazon tranquilo
y una nueva virtud que me esforzaba
contra el amor, y su maligno fuego :
pero ; oh ciega natura ! y miserable
inclinacion del hombre, á las virtudes
rebelde mármol, y á los vicios cera !
Desde esta fatal hora que del cuento
de los años borrarse fuera digna,
en negro olvido envuelta, más ufano
trataba ya de amor, ni jamas pude
atizar en el pecho el odio antiguo
malgrado mis esfuerzos, ni á su canto
de mágico poder, y letal furia
la oreja miserable ya negaba ;
mas antes sosegado y con faz leda
en pláticas de amor me complacia

y la queja, el suspiro, y largo lloro,
el ruego humilde, y el penar contino,
y á vezes la alta gloria, y bien sin qüento
del ánima infeliz, que en lamentable
mísera esclavitud adormescida,
á un recíproco amor vive ayuntada
envidiaba ¡ mezquino ! y ya quisiera
gozar yo en torno tan falaces bienes.
¿ Quantas veces tambien el blando fuego
excitaba leyendo ? y que no pudo
el ardiente Tibulo, y el divino
Propercio con sus números sonoros ?
ó el que lloró del pájaro la muerte
delicias de su Lesbia, que mudable
por otros le dejara tan liviana ?
ni que pecho feroz no ablandarian
el delicado Ovidio, y tierno Laso,
grande nombre del Tajo, do aun resuenan
el cantar miserable del Salicio,
y los suspiros, y el amor de Albanio ?
¡ Ay números divinos ! qual mi seno
llenasteis de letífera ponzoña !
y ¡ ay ! ay de mí infeliz ! quien recelara
de tal dulzura tan amargo acíbar,
ni peste tan fatal ! en este punto
ya sujeto al amor sin yo sentirlo,
llevaba la cadena, y las doradas
esposas en las manos, y esta fuera
de mi ciego dolor la causa prima :
porque hallado en el mal, y aletargado
del veneno mortal en largo olvido
comencé de gozarme relajada
la antigua propension al noble estudio.
Ninguno de repente malo fuera
y á par de la virtud tiene sus grados
el vicio, y el error, ni pasar pudo
súbito á la maldad el inocente,
que un mal otro mal llama. Conducido
yo á la gran corte del Monarcha hispano,
do las Magas habitan, que trasforman
(qual escribe la fábula de Circe)

con mágico poder en apariencias
de animales los hombres miserables,
y en formas tristes de sangrientas fieras,
malgrado mi querer, y los esfuerzos
de la virtud antigua de dar hube
el postrimero paso en mi ruina:
allí acabé de hacerme á la dorada
cárcel, y avezarme al error ciego,
porque allí plugo á Venus que morase
todo el Reyno de amor, y la hermosura
¡oh fuerza del exemplo! á qual no arrastra
la freqüencia del mal, ni huyó prudente
del vicio en la costumbre autorizado!
Cabe un ameno valle de odorosa
yerba y flores pintado á do conduce
un camino apacible, con la inmensa
muchedumbre de gentes y de pueblos,
que van y vienen en tropel confuso,
qual suelen en verano las abejas
en largo enxambre acometer las flores,
hubo un antiguo bosque venerado
con larga religion, y santo miedo
de la engañada gente, las encinas
la copa alzada al cielo no permiten
ver del dorado Febo la luz clara.
Parece que los Dioses habitaron
allí quando los hombres aun no fueran
salidos de la tierra, tan antigua
veneracion le ocupa. Conducido
yo de mano invisible bien adentro
fuíme alejando en él por una senda,
que á mil lados revuelta en error ciego
envuelve la salida, y de otra parte
sereno arroyo de sonante curso
la corta y cierra con su vuelta el bosque.
Aquí beben las gentes largo olvido
de la virtud, y el bien, y en torpe sueño
duermen de ciego amor aletargadas;
la orilla es venenosa, y el deleite,
el infame deleite el más horrible
de los humanos males esparcido

allí con larga mano, luego causa
la blanda ociosidad, y la pereza.
Tal es del Dios alado el ciego imperio,
tal el sagrado bosque, que conduce
á su dorado Alcázar, ¡ quantas cosas
viera yo allí, señor ! oh si contarlas
dignamente pudiese ! Blanda Musa,
dame tu voz, y tu divino fuego,
mayores cosas canto, mayor orden
empiezo desde agora, á ti se deba
el levantado verso, y voz sonora.
Vulcano, segun cuentan, el sumptuoso
Palacio fabricara quando quiso
al thálamo llegar de la alma Venus :
los entallados jaspes, las columnas
de piedras preciosísimas demuestran
el divino poder, y las paredes
de esmeralda y chrisólito altamente
reverberan al sol en lumbre clara,
venciendo á la materia, y ricos dones
el arte y docta mano, ni jardines
tales hubo en Thesalia, ó tan florido
fué el valle de Dodona, ni las selvas
de los Elyseos Campos que los Dioses
plantaron de propósito, y colmaron
de primavera eterna y manso viento.
Aquí agrada esperar á la alma Venus
del cristalino Olimpo descendida
la triunfal pompa del amor su hijo,
quando hace ostentacion el gran Tirano
del crudo imperio en que los hombres manda
él en carro de fuego, y por seis potros
de la raza apolínea conducido,
qual en la clara Roma un tiempo fueron
los victoriosos Cónsules llevando
tras si un número inmenso de varones
y los vencidos Reyes en cadena ;
tambien llevaba en torno larga tropa
de mezquinos mortales, que en ley cruda
su mandar obedecen miserables.
Allí vieras los Reyes victoriosos

acá un tiempo en la tierra ser vencidos,
y los claros varones, que inundaron
el orbe de su fama ir como siervos
al cuello la cadena, y bajo el rostro.
Hércules, y Perseo en pos de Achiles
con el grande Agamenon por caudillos
van del número inmenso, sin que falte
de divinos ingenios luenga copia.
A todos vence amor, ninguno pudo
de sus pesadas redes sacudirse.
En blando fuego por su dulce Laura
ardiendo va el Petrarcha, y el divino
Orpheo por Erudice aun osando
tornarla con sus cantos del Averno,
luego en pos de Propercio y mi Catulo,
el amador de Nemesis, y Delia
y el infeliz Ovidio acompañaban
en faz llorosa el apolíneo coro;
¿ como el número inmenso contar puede
mi voz de los que siguen, qual si pinta
primavera la tierra de mil flores ?
¿ ni la alta Magestad con que los nuestros
el culto Herrera, y el ardiente Laso,
y el claro Figueroa, y tantos otros,
tras el divino Lope en talar ropa
á par ceñidos de laurel los siguen ?
Amor desde su carro á todos manda
y enciende más y más en voraz fuego
porque el pesado yugo no sacudan
con que su cuello y libertad humilla
¡ qual linaje de mal, ay, amor crudo
á tus esclavos míseros no causan !
Quando hacia mi tornando al verme aun libre
y casi exempto de su ardor el pecho,
indignado en el rostro tornó á hablarme
con tales voces de furor henchidas,
que tembló al empezar la esquadra toda.
« ¡ Y aun mísero, pretendes resistirte
« del poder del amor ! y aun en tu pecho
« el dardo agudo que lancé no pudo
« prender su cruda llama ! escapar quieres

« del duro cautiverio, y la cadena !
« no soy, no soy yo amor quien en mil formas
« de Olimpo hace bajar los altos Dioses ?
« ó algun mortal con resistencia inútil
« de mi yugo librarse jamas puede ?
« Presto, infeliz, serás de entre mis siervos,
« y sentirás mis penas, y qual arde
« tu empedernido pecho ¡ que castigos,
« duros castigos de mi fuerte mano
« te quedan que llevar ! no me enternecen
« tus lágrimas futuras, no tus ruegos
« ni el crudo lamentar ; por luengos dias
« arde y padece mísero ». Y cesando,
torna á seguir con la dorada pompa
por mil regiones, que contar no puedo,
al Reyno antiguo de su dulce madre.
Hermosísima Virgen en pos de ella
en este punto de otra parte asoma,
de las gracias seguida, y de la turba
de lascivos amores pequeñuelos.
¿ bastaré yo á pintarla ? ó ser humano
puede alabar su angélica belleza ?
Enlazado el cabello ó libre al viento,
oscuro deja al Sol en luengos hilos,
los ojos de paloma, y con tal gracia
que el más exempto corazon humillan,
un partido rubi la dulce boca
de do la blanda persuasion discurre
con la esplendente túnica que muestra
el más que humano ser del alto dueño.
Tal en los cinthios valles va Diana
seguida de mil ninfas descollando
qual palma sobre todas en belleza,
y del ebúrneo lado el carcax pende,
el dorado carcax á cuyos tiros
rinde su ligereza el alto ciervo.
Yo que á tanta beldad hasta aquel punto
jamas mi débil vista alzado hubiera,
absorto de su gracia, y del decoro
del rostro, y del augusto señorio,
hincada la rodilla por tres veces

probé á adorarla, y la juzgué por Diosa.
Quando un ardor secreto se fué entrando
de súbito por medio de mis huesos
que todo me mudara, y en silencio
discurriendo la llama, el alma Venus
con la beldad brillante, y blandas gracias
que entre los Dioses en Olimpo ostenta,
así tomó la voz con dulce risa
capaz de seducir al almo Jove :
« El Reyno del amor, y el feliz lazo
« de la virtud, y angélica hermosura
« goza, joven dichoso, y para siempre
« en mis delicias anegado vive :
« que una llama os abrase, y mis placeres
« juntos bebais en una misma copa,
« y en ósculos iguales vuestros labios
« las amorosas tórtolas imiten,
« y que Cupido del Olimpo baje
« con blanda risa, y ademan travieso
« á reposar en medio de vosotros.
« ¡ O tres veces feliz al que los Dioses
« tal suerte concedieron, y el que puede
« en mi gremio gozar de un dulce sueño !
Engañosa dijera, y de la mano
á entrambos nos unió con blanda fuerza,
y al cielo torna respirando amores.
¡ Quien á Venus jamas resistir pudo,
o de su dulce voz no fué vencido !
qué hiciera yo infeliz ! La sangre helada,
quedé como en la noche el caminante,
que vió el agudo rayo desatado
de negra nube deshacer el roble,
pasmado de temor ¡ que acerbas penas
la vision deliciosa me costara !
quien fuera á bien contarlas poderoso !
Aun el ánimo agora se horroriza
con la cruda memoria, y los temores,
y las cansadas lágrimas que un tiempo
del afligido corazon lanzaba.
Errores, sueños, y dolor de muerte,
miedo, vergüenza, y suspirar contino,

confusa ceguedad, y largos ayes
de agudos celos, y esperanza vana,
vergonzoso sufrir, y en mil maneras
pesada servidumbre, tales fueron
de mi amor loco los acerbos frutos.
¡ Ay miserable amor ! aletargado
con sus blandos halagos ya no curo
del bien, y ciego abandonando todo
cesa el ardiente estudio, y de las letras
el augusto exercicio desdeñado
yace hollado por tierra, ni á los dones
doy de Minerva reverente oido,
del ciego error premiado, que en mis venas
siembra ya libre su mortal veneno.
Mojados de las lágrimas mis ojos
sólo amor respiraban, sus delicias
sólo cantaban mis dolientes voces,
y el miserable pecho así inflamado
qual si tuviera su deidad presente,
con mil latidos atizaba el fuego
del blando corazon. ¡ Ay ! en mi rostro
la flaca amarillez, y la tristeza,
y el dolor, y el silencio, iban pintados.
Asi en míseras ansias yo acababa
con indigna flaqueza, á todas partes
volviéndome veloz, qual alto ciervo
que hinche los montes de bramidos tristes
del diestro cazador atravesado
y en vano intenta con veloz corrida
del lado sacudir la flecha aguda :
ó volviendo la noche, y en las alas
de su callada sombra el blando sueño,
yo solo, y desvelado ¡ quantos votos
(el frío lecho en lágrimas bañado)
desperdiciaba en vano ! en que temores
el ánimo afligido se anegaba !
que agudo cavilar ! ¡ Ay infelice
el que el amor airado ha bien herido !
pues mortales congojas son sus sueños.
Que de veces tambien llamaba en vano
la muerte, y qual la rosa desfallece

perdiendo con el sol su lozania,
yo me iba consumiendo, sin que hallase
otro consuelo á mi dolor agudo
que la callada soledad, en ella
los infelices casos revolviendo
de mi cuitado error. Acaso un dia,
del bosque enmarañado sin pensarlo
entréme tan adentro, que á una cueva
de algun selvaje Dios morada inculta,
(tanto el rústico adorno, y la hermosura
del florido terreno tanta fuera)
llegué, y de fatigado el flaco cuerpo
recliné en tierra á la callada sombra,
que en tres lóbregas noches jamas pude
al plácido descanso dar entrada.
Algun Dios lo dispuso que el gobierno
tiene allá de las cosas de los hombres,
y mandándome un sueño sobrehumano
la regalada paz tornó á mi pecho.
Yo durmiera tranquilo los ardores
del insano dolor casi estinguidos,
quando en medio las sombras ¡ quien pudiera
contarlo agora todo dignamente !
Minerva del Olimpo descendida
con beldad simple, y ademan modesto
armada de su égida impenetrable,
y en la derecha la brillante lanza
se presentó á mis ojos : yo en las señas
conociéndola al punto, un santo miedo
me ocupó todo el pecho, y erizados
los cabellos de horror temblando apenas,
pude en tierra postrado humildemente
adorándola hablarla en esta forma :
« O santa Diosa, poderosa estirpe
« de Júpiter divino, ¡ en que peligros
« estoy agora puesto ! ó donde puedo
« tornarme sino á vos ! la aguda llama
« ya por el pecho libremenre corre :
« libradme ¡ ay ! ay ! libradme y poderosa
« templad el fiero mal. » Entonces ella
así tornó sus voces celestiales,

blando aroma en los labios respirando :
« Al que una vez la acata y las razones
« divinas oye de su santa boca,
« jamas Minerva abandonado deja :
« huye esta fatal tierra, y parte luego
« á la ciudad antigua, do mi numen
« tiene su culto y aras, y el fragante
« odor siempre es quemado, que cortada
« te tiene allí mi mano la victoria :
« y oye en la orilla del undoso Betis
« con cítara dorada, y docto labio
« reclinado cantar al gran Jovino,
« honor augusto de la toga hispana,
« el ensueño de amor, y los encantos
« que las Magas hicieran á tu nombre,
« ¡ que fiero sortilegio ! y qual seria
« con él martirizado el blando pecho
« sin su sagrado ruego ! él lo deshizo
« tu faz librando de la eterna infamia :
« así escúchalo agora y qual si fuesen
« sus preceptos de Apolo, los venera,
« porque pueda acabar tu mal agudo.
Luego el varon clarísimo descubre
en quien Themis guardara sus secretos,
y en todo semejante al cano Orfeo,
pues quando ornado de sus largas ropas
diestro la lira de marfil tañia,
las aguas se pararon, y en las cumbres
de los ásperos montes se movieron
los árboles erguidos, y á escucharle
las indómitas fieras se humillaron.
Yo embelesado con la voz divina
quasi hablar no pudiendo, qual si alguno
vió entre sueños su muerte, que despierto
á respirar no acierta de alborozo,
« O amigo, o Padre, dije, ya recibo
« con voluntad humilde los consejos
« que os dicta el almo Apolo, ya mi pecho
« los sigue arrepentido, y pues los Dioses
« tocados de mis lágrimas humildes
« gozar en vos me dieron.... ¡ ay no puede

« seguir mi flaca voz..... ni á decir basta
« la regalada llama, y blando fuego
« de la santa amistad : ella nos una
« con vínculo inmortal que eterno dure,
« roto el del ciego amor »..... La Diosa entonces
mi faz viendo bullir en lumbre clara
y ya en santo deseo arder mi pecho
de seguir sus avisos celestiales,
con su diestra tocó mi débil vista
tornándola clarísima, y al punto
en mi acuerdo volví del dulce sueño.
   Huyóse la vision quedando el aire
de angélicos aromas perfumado,
y el cielo fulgidísimo, y mi pecho
ya del acerbo mal del todo libre,
merced á vos, señor, arrepentido
de haber seguido á Amor, y sus errores

.....victus cum matre Cupido.

A qualquiera Fulana

ROMANCE

Señora mía, supuesto
que yo quiero divertirme,
usted no debe extrañar
que sin más ni más me pinte.

Va usted á ver mi retrato,
pues no es cosa incompatible,
el que usted no me le pida
con el que yo se le envíe.

Mi cara es muy pasadera,
mas Naturaleza libre
avara anduvo en las cejas
y pródiga en las narices.

Ojos de color de cielo
y como suele decirse,
no veo tres sobre un asno,
pero asnos solos á miles.

Ni soy alto ni soy baxo,
soy asi como quien dice,
entre *mercé* y *señoría*;
(lo rubio que no se olvide).

Algo cargado de espaldas,
no cosa que escandalize,
mira bien por donde andas
es un consejo sublime.

Mi deseo se ha cumplido,
mi figura ya la dixe,
yo por lo que soy me vendo,
quien no me quiera que avise.

A un quadro de Venus

ANACREÓNTICA

Con que gracia y viveza
viendo estoy retratada
á Venus amorosa
seguida de las gracias!

Como sus bellos ojos
el corazon encantan,
y al mirarlos se queda
mi atencion elevada!

¿Pero que es lo que digo?
¿Que es lo que me arrebata?
Por una muger viva
doy mild Venus pintadas.

Carta de F... á Vecinta que havian puesto monja.

Víctima del error, de la violencia,
que con un yugo bárbaro oprimida,
lloras en tu retiro silencioso,
de un placer ignorado las delicias:

oye la voz de un hombre que te ama;
ah... puedan resonar las quexas mias
en esa tu prision, donde gimiendo
acabarás tus infelices dias.

El poder abusó de tu inocencia,
tu padre te arrastró con mano impia
hasta el pie del altar de aquel Dios justo
que castiga el delito y la injusticia.

Tu padre débil y preocupado
creyó tal vez asegurar tu dicha,
qué ciegos son los míseros mortales...!
ellos mismos sus males se fabrican.

Piensan que el Ser Supremo nos prohibe
hasta el menor placer, y de él se privan:
nada pueden con Dios los sacrificios,
la virtud sola á su morada guia.

En el claustro horroroso las pasiones
adquieren una fuerza más activa,
y tanto más terrible quanto á veces
un reposo falaz las tranquiliza.

Asi como en el mar quando las aguas
alguna gran borrasca pronostican,
está la superficie en dulce calma
mientras el fondo rápido se agita.

¡Que en fin ya no hay remedio! que es [preciso
abandonar á la infeliz Vecinta...!
¿... Sabes, Vecinta, lo que renunciaste?
la obligacion más dulce, instituida
por aquel mismo Dios á quien adoras...

En tristeza indolente sumergida,
tu corazon en movimiento siempre,
sin disfrutar jamas de sus delicias,
sentirá del Amor las amarguras....

El Ser Supremo no es como le pintas;
en él teme un tirano tu respeto,
en él un padre mi cariño mira.

Ven á mis brazos... rompe tus cadenas,
la fiel Naturaleza es nuestra guia,
y si este amor tan justo, tan sagrado,
una debilidad te le imaginas,

Dios te hizo débil, él será indulgente;
él ve mi corazon.
A Dios, Vecinta.

Confesion de Flora

¿Que has dicho, Flora hermosa?
pues que capricho es ese?
Conque quieres, mi bien, que te confiese?
por cierto, extraña cosa!
¿De confesor acaso tengo cara?
¿tengo aquella modestia tan prudente
que con astucia rara,
grave y humildemente
ha logrado en el suelo,
con zelo infatigable
ser juez inapelable
de culpas cometidas contra el cielo?
No, amable Flora mia: sin embargo
yo tambien me hago cargo
(si ha de decirse todo)
de que á ellos me parezco en algun modo.
Quando un fraile, á sus pies, modesta- [mente,
ve que alguna bonita penitente,
los ojitos baxando,
los felices pecados va contando
en que se ha entretenido.....
el padre reverendo,
la narracion oyendo,
la escucha un si es no es enternecido,
y su corazon triste y aterido
el ardiente deseo va encendiendo,
tanto que al cabo cometer quisiera
quanto su casta boca vitupera.
Y te confieso, Flora, ingenuamente,
que lo mismito á mi me sucediera,
á pesar de esa *gracia*
de divina eficacia,
que al justo anima poderosamente.
Ello te has empeñado,
y el convencerte ahora es excusado:
¿que no haré yo, mi bien, por agradarte?
Vamos... ya puedes, Flora, arrodillarte.

Empecemos: alguna vez, hermana,
vanidad ha tenido?
Será muy regular: habrá sabido
que tiene una carita soberana;
se lo habran dicho... se lo habrá creído...
la crïada, la amiga, y el cortejo...
se habrá visto al espejo...
Ello, que todos *mientan* no es posible.
Eh! milagro no ha sido que lo creas:
vaya, que no es pecado tan horrible:
la humildad se inventó para las feas.

Prosigamos: diga, hija, es codiciosa?
se pone colorada? muy bien hecho;

porque es culpa gravísima... horrorosa,
y vicio que á ninguno trae provecho.
No ve, niña avarienta
que del bien que pudiera habernos hecho
ha de pedirla Amor estrecha cuenta.
Con todo, no se aflixa :
todo pecado, hija,
el arrepentimiento le repara.
Déxese, en adelante, de rigores :
no haga á todos favores,
pero no es decir esto que sea avara.

Es glotona ? — Cupido
ya me dice al oído,
que quando hizo esa boca tan hermosa,
en comer no pensaba,
y á otro gusto mayor la destinaba.

Si alguna vez furiosa,
en cólera, hija mia, se ha encendido,
habrá sin duda sido
porque en aquel instante
algun rendido amante
andaría atrevido.
Hija, razon no tuvo; considere
que amor quiere de veras quando quiere :
créame, no se enfade : que ya veo
que el ardiente deseo
que inspira su hermosura, no se aviene
con el respeto que su honor merece.

Vaya, sobre la envidia, me parece
nada que decir tiene :
todos en adorarla, hija, se emplean...
¿ De quien ha de poder estar zelosa ?
De eso se acusarán quantas la vean :
no hablemos más : pasemos á otra cosa.

Otro pecado no tan horroroso
hay tambien... y me temo
que la gusta en extremo.
Pecadillo agradable y silencioso
que las niñas, á solas, en la cama
cometen á menudo... no se espante
y los ojos levante,
que *pereza* se llama
este dulce pecado
que la daba cuidado.
Hija, de este no trate de enmendarse :
y si Amor entre sueños
la pintare sus gustos halagüeños,
verificarlos luego al despertarse.

Ya al fin vamos llegando : seis pecados
tiene ya confesados :
pero falta el mejor... el escogido...
Mas si en él ha caído,
no solamente su razon abono,
sino que por haberle cometido,
los demas, hija mia, la perdono.

SONETO

Del tierno Amor los lazos poderosos
mi libre corazon no han sugetado;
de la inconstancia plácida guïado,
evito sus encantos engañosos.

Pocos han sido por amar dichosos,
y no alivia el Amor al desdichado,
antes siente tormento duplicado,
al ver sentir sus males rigorosos.

Pero no pende, no, del valor mio,
mi grata libertad apetecible;
(que es necio quien vencer al Amor piensa).

Veo mi corazon... y desconfio,
huyo de un enemigo irresistible,
y mi mismo temor es mi defensa.

MADRIGAL

Dexa, Fenisa hermosa,
que goze de mi vida libremente,
sin que turbe mi paz dulce y dichosa
el Amor inclemente.
Fenisa, en vano quieres
pintarme sus placeres;
en él todo me asusta :
amado, la inconstancia temeria,
y olvidado... ay Fenisa!... moriria.

A Dorila

Ayer mi Dorila hermosa
al Amor durmiendo vió,
y la aljava le escondió
entre la yerba arenosa :

y yo exclamé con temor,
al ver que le despertaba :
no tiene flechas, ni aljava,
mas mira que es el Amor.

ANACREÓNTICA

Un beso te dí, Filis,
pero tu con despego
por ello te enojaste,
diciéndome con ceño :
yo nada quiero tuyo.
Bien, Filis, pero al menos
cúmpleme tu palabra
y vuélveme mi beso.

A P...

Soñaba esta mañana... ay Dios... fué [sueño!
que gozoso veia
á la pastora mia :
yo la abrazé impaciente,
su pudor resistia debilmente,
y en el feliz momento en que miraba
que su rostro mi triunfo me anunciaba,
despierto, y veo absorto y confundido
que mi felicidad un sueño ha sido.
¿Adonde te has ido
encanto halagüeño...?
en alas del sueño
huyó mi placer!
Ay...! ¡qué desvalido
será quien amando,
tan sólo soñando
feliz puede ser...!

A Susana

Susana, dí, que es esto?
¿como elevas tan presto
tu vanidad extrema y mal guiada
y que (lo peor de todo) es infundada?
Mira que la hermosura
no eternamente dura.
Un sabio dice : « La muger hermosa
viene á ser qual la rosa :
la *coge* el jardinero
siempre que se le antoja,
la *paga* algun ricote majadero,
y un lacayo la *pisa* y la deshoja.
Sea pues tu marido el *jardinero*...
(no quiero disputar si fué el primero
que te *cogió*, Susana;
la verdad es difícil se descubra,
y aun quando fuera fácil fuera vana,
y es mejor que el silencio nos la encubra).
Hoy vemos los ricotes,
que te *pagan*... No grites ni alborotes,
diciendo que mi envidia maldiciente
con equívocos quiere licenciosa
en tu honor limpio hincar el negro diente :
quiero decir que *pagarán la rosa*.
Despues que de los ricos pase el fuego,
nosotros los menores
con *dones* inferiores

tambien alternaremos en el juego.
Quando por tu belleza supla el Arte,
los *lacayos* vendrán á marchitarte;
y asi, Susana hermosa,
tendrás el paradero de la rosa.

———

El maullido de las gatas

CUENTO

Hace algun tiempo (quando no sabia
en qué el ruido maldito consistia
que arma por los texados y desvanes
la gatuna familia tan uraña),
parecíame cosa muy extraña
que las esquivas gatas no quisieran
permitir que la cosa las metieran
sin araño y bufido:
mas ahora que todo lo he sabido,
digo que hacen muy bien: y por si acaso
alguno lo ignoráre, escuche el caso.

Sucedió que una gata cierto dia....
(hemos de suponer que todavia
ninguna al fornicarla maûllaba)
por un desvan andaba
buscando algun gatillo comedido
con quien folgar un rato:
á cuyo tiempo un gato
hambriento y desvalido
(en causa deshonesta no pensando)
que comer iba por alli buscando. —
La gata al verle, con rubor fingido,
poquito á poco se le fué acercando,
y con dulce maullido
le preguntó porque tan cabizbajo
estaba, y tan doliente.
Tengo hambre (respondióla cortesmente)
y ella hasta aqui me traxo:
pero perdon os pido, gata hermosa,
de haber hasta aqui entrado:
ved si mandais, señora, alguna cosa,
que me vuelvo al texado.
La gatilla admirada
de ver gato tan noble y bien hablado,
le dixo remilgada:
Apenas la criada de esta casa
(que es de un rico canónigo, y escasa
nunca anda la comida)
acabe de guisar un grande plato
(digno en fin de tal gato)
de sardinas y sopa bien hervido,
comeréis — entretanto aqui esperemos,
y al sol (si gustais de ello) nos sentemos.
Sentáronse; y el gato agradecido,
deseoso esperando
el plato prometido,
y fuerzas de flaqueza en fin sacando,
la requirió de amores, no creyendo
que tuviera gatilla tan modesta
tanta gana de fiesta.
Pero ella, alzando poco á poco el rabo,
dixo que no... que si... que hay mil [acasos...
en fin quanto se dice en tales casos.
Ello es, que tuvo al cabo
el gatazo infeliz, sin saber como,
que montarse en el lomo
de la gata paciente,
que lo sufria silenciosamente.
A este tiempo un raton pasó corriendo
no creyendo encontrar aquella gente,
lo qual el gato viendo,
de gata y de sardinas olvidado
echa á correr tras el desventurado,
le coge, híncale el diente,
y de un salto se pone en el texado.
La gāta avergonzada,
á las demas refiere el caso todo,
y todas juntas inventaron modo
de no verse en la afrente ya citada:
y fué dar mil maûllos y bufidos,
quando tienen los rábanos metidos,
y asi, al oirlas, nunca los ratones
vienen á interrumpir sus diversiones.

———

Traduccion de Mr. Parny

El dia siguiente

ODA

Ya Lisis adorada,
aquel placer divino has disfrutado;
aquel dulce pecado,
que temerosa Lisi apetecias,
y aun quando lo gozabas le temias,
díme Lisi... ¿que tiene de terrible...?
que ha dexado en tu alma?
una agradable turbacion ligera,
una memoria dulce y lisongera,
un fuego que la inflama y que la admira,
un pesar delicioso y un deseo.
En tu rostro ya veo
que brillan los colores de la rosa;
la dulce languidez, tierna, amorosa
que al deleite precede
y tambien le sucede,
ya en tus ojos ocupa
el lugar que usurpaba
el pudor desdeñoso.
Tu seno delicioso
ya no con tanta timidez se imprime
en la gasa ligera
que te puso la mano
de una madre sedera,
y que menos prudente y más benigna
abrá correr la mano de Cupido.
Tu espíritu embebido
en una suspension quieta, agradable,
te hace olvidar aquel humor risueño,
aquel genio con todos halagüeño
que me desesperaba.
Tu alma enternecida en este dia
ya se abandona deliciosamente
al tierno sentimiento
de una dulce y feliz melancolia.
Dexemos á los rígidos censores,
que traten de delito abominable
este consolador de nuestros males,
este puro placer, cuyo principio
puso un Dios favorable
en todos los humanos corazones.
No creas su impostura;
de su zelo la bárbara porfia
ultraja, Lisi, á la Naturaleza...
— No es tan dulce el delito, Lisi mia.

Imitacion de La Fontaine

FÁBULA

Estaba la Locura cierto dia
con el Amor jugando
(hemos de suponer que todavia
el Amor no era ciego),
y resultó del juego
que se fueron los dos formalizando.
El Amor, como niño mal criado,
á quexarse á su madre iba corriendo,
mas la Locura viendo
el lance mal parado,
sin reparar en nada,
le dió tal golpe al infeliz Cupido
que le dexó aturdido
y la vista perdió. Venus airada
se alborotó de modo
que el alto Olimpo todo
estaba consternado.
El caso averiguado,
los Dioses se juntaron,
y despues que despacio lo miraron
(y vieron que la cosa estaba hecha,
y el mal era sin cura);
dexaron á la madre satisfecha
por un medio justísimo y sencillo,
y fué de condenar á la Locura
á servir al Amor de lazarillo.

Imitacion del frances.

El muchacho y la muñeca

FÁBULA

A cierto señorito
le llevan á una feria
donde ve mil juguetes
que su atencion elevan;
ya le gusta un soldado,
ya quiere un purchinela,
y ya no quiere nada...
Ve al fin una muñeca,
la compra, y muy contento,
vuelve á casa con ella,
la desnuda, la viste,
la acaricia, la besa,
y por toda la casa
alegre la pasea.
Al acostarse llora,
duerme, y con ella sueña,
y la dulce esperanza
mitiga su tristeza.
Dichoso parecia...
mas, cielos!... ¿ quien dixera
que al fin se hizo *costumbre*
la *posesion* más tierna?
La *costumbre* y el *tedio*
unidos siempre llegan;
en fin mi señorito
lovida á su muñeca.

De todos los amantes
que necias son las quexas!
Ay hombres,... sois muchachos,
mugeres,... sois muñecas.

Traduccion de la carta de Abelardo á Heloïsa,
escrita en frances por Mr. Colardeau.

NOTA

Mr. Popè escrivió en ingles la *Carta de Heloïsa á Abelardo,* y Mr. Colardeau la traduxo al france añadiendo una respuesta original.

He visto en un M.S. (atribuido á Santibañez) la traduccion (aunque algo alterada) de la *Carta de Heloïsa á Abelardo;* pero la respuesta que en dicho M.S. se supone *de Abelardo,* ù es de pura invencion de Santibañez, ó la sacó de otra parte que ignoro: lo cierto es que la *respuesta de Abelardo* segun *Colardeau* es la presente. V.

Abelardo está ocupado en lecturas sagradas quando recive la *Carta de Heloïsa.*

Abramos... de Heloïsa...! Ah cielos jus- [tos!
oh dia el más dichoso que he tenido,
esta carta, estas letras que, estoy viendo,
encienden otra vez mi fuego tibio.
Depositarios lúgubres y obscuros,
idos lexos de mi, sagrados libros,
en donde nuestra fe se pierde en medio
de confusos misterios escondidos.
Todas vuestras verdades tan austeras,
que adoramos temblando sometidos,
á disipar no bastan de un amante
las desgracias acerbas y el martirio.
La duda en vuestro seno me rodea:
de la felicidad sólo el camino
obscuros me mostrais, pero Heloïsa
me presenta el placer más exquisito.
Es engaño...! que veo...? Ay infelice...!
¿...duda entre el cielo y un amante fino?
El cielo colma mi furor zeloso,

me priva de mi esposa y de mi mismo.
¿...De tu amor te avergüenzas, Heloïsa?
¿...los recuerdos tu amor aun no ha extin-
[guido?
Tu Dios... (oye mis voces, fiel amante,)
ese terrible Dios,... su amor divino,
no deben ocupar enteramente
un corazon sensible, y qué? ¿...ofendido
se juzgará de este deseo inútil
el Autor del placer, ese Dios mismo?
Consúltate, legítima es su llama,
no hay virtud si el amor es un delito.
Un momento contempla al universo;
por amor animado y dirigido,
es el mundo feliz; aquella dulce
conmocion deliciosa que sentimos,
la ardiente embrïaguez que nos ocupa
quando estrechamos con ardor activo
de nuestra amada el seno... es un tributo
que el hombre débil paga al Ser divino.
La preocupacion no te domine,
cesa de someterte á los caprichos.
si, no dudes, tu Dios sea Abelardo,
y mi amada Heloïsa será el mio.
Esposa fiel de un infeliz amante,
yo te amo y mi amor es mi martirio.
En lo interior del alma yo me abraso,
á pesar de mi Dios y á pesar mio.
En un cuerpo ya helado yo conservo
un corazon de fuego ardiente y vivo,
y yo rêuno en mi... (dolor terrible...!)
por un contraste pocas veces visto,
de la vida y la nada, de la nieve
y del fuego los límites distintos.
¿No soy aquel mortal cuya alma activa,
de mi amante en los ojos encendidos,
sin cesar se abrasaba en otro tiempo;
y lleno de un amor constante y fino,
que aumentaba el deseo con su soplo,
del amor supo con ardor benigno,
probarte los excesos agradables
por un exceso de ese placer mismo?
En vano limitando su venganza
me hace gozar el cielo de... (yo expiro!)
de un resto de existencia miserable...
Favor inútil! Si, favor impio!
existo en esta vida... (ay infelice)
sólo para saber que ya no existo.
Oh muerte! me has herido, pero débil,
de una vez destruirme no has podido...;
en mí yace mi ser aniquilado,
y lo que de mortal, en mi destino
me ha quedado, avergüenza y horroriza
á la Naturaleza... Yo deliro...!
¿Deberé confesar tu misma ofensa?
te adoro... quieres más? Sí, lo repito,
te adoro... pero no tengo esperanza...
de un amante furioso los delirios,
Heloïsa, perdona.., mis deseos
hacen brillar mis ojso encendidos:
este triste recurso me ha dexado
el acero cruel que no ha podido
de la Naturaleza, en mi desgracia,
secar el manantial de amor lascivo.
Solo ocupado en tu divina imagen
aun al pie del Altar, con mil suspiros,
un amòr inmortal jura Abelardo.
En un combate bárbaro y continuo
paso mis dias... — dias que detesto! —
Víctima de la muerte, en el sombrio
espacio de estas lúgubres paredes,
en secreto devoro mi martirio;
como en el centro obscuro de la tierra,
dos fuegos poderosos, oprimidos,
hacen sonar con truenos horrorosos
el seno de sus cóncavos abismos,
y en vapores estériles se exalan,
al fin por su ardor mismo consumidos.
Aun yo te diré más, quiero que veas
de mi debilidad el colmo iniquo;
me avergüenzo... oprimido con mis
[males,

me complazco en regir este recinto
en donde la infeliz Naturaleza
á mis ojos se ofrece en sacrificio.
De mis jóvenes víctimas el yugo
hago más duro, injusto las oprimo,
y yo castigo en estos inocentes
el recuerdo interior de mis delitos;
me vengo de este modo (en mi desgracia)
de un bien que deseoso lesenvidio ....
del que ya por mi mal gozar no puedo.
Quando contemplo con secreto y miro
grabada con dolor sobre sus frentes
y en sus lánguidos ojos abatidos
la triste austeridad pálida y débil,
me creo más feliz y más tranquilo;
y de estos infelices rodeados,
que no es tanta mi pena me imagino.
— Esta horrible pintura te estremece
y tu sensible corazon ha herido...
Si para ti, Heloïsa, yo viviese,
(al cielo mismo pongo por testigo)
mi voto, el juramento quebrantára
que me une á mi Dios... yo te lo afirmo.
Que digo? nada tiene el universo
que ocupe mi deseo; á nada aspiro:
¿...compite con un beso de tus labios
acaso quanto abraza en su recinto?
Quando vi que mis dias se eclipsaban,
del sepulcro á las puertas, fué mi asilo
tu Dios... — ¿y que debia hacer enton-
[ces?
Tu ternura, tus ojos, sí, ellos mismos,
con lágrimas parece que culpaban
á mi debilidad... — era preciso
para unirme á mi Dios abandonarte...
Este culto debió desde el principio
ocupar á un amante que arrancaban
de tus brazos, pero, ah... que gran vacio
dexa este culto en un corazon débil
á quien hace el amor ser tan iniquo!
Ya á la Naturaleza la contemplo
como un desierto horrible, donde miro
que á su pesar el dia, de sus rayos
á un infeliz prodiga el claro brillo.
Mi vista opaca extiende tristemente
aun sobre los objetos más lucidos
el velo que la oprime y la obscurece.
En el descanso plácido y tranquilo,
siempre veo tu imagen que me sigue;
todo el dia le paso en mis suspiros,
en amor por la noche yo me abraso,
y quando ansioso creo en mi delirio
abrazar á mi dueño, enagenado,
desaparezco de mis ojos mismos.
Esta noche, mi bien...(vana esperanza!)
un sueño seductor... ay! mis sentidos
á su vigor primero habia vuelto —
yo dormia en tu seno, dueño mio,
mi alma se exalaba enagenada
sobre tus bellos labios encendidos...
dulce ilusion...! — mas ay! que ya en
[las alas
del fugaz sueño mi placer ha huido!
Me contemplé á mí mismo, y al instante
detesté tus hermosos atractivos:
han sido mi placer, sí, mas ahora
causan el llanto de los ojos mios.
Qual estado es el mio! ¿...y porque
[ahora
contándote mis males infinitos,
renovar quiero el móvil de los tuyos?
Acuérdate más bien, sí, dueño mio,
de aquel feliz momento de mi gloria,
en el que, á tu pesar, Amor benigno
me cedió la victoria. Ya al Ocaso
estaba el astro de la luz vecino,
un apacible zéfiro movia
las yerbas de los prados ya sombrios:
te conduxe con mano vacilante
á un canapé de murta entretexido
y escuché con un gozo inexplicable
de tu virtud dudosa los suspiros.

El fuego de mis ojos te pintaba
mi deseo... los tuyos luego miro...
la señal del placer en ellos veo...
vuelo á tus brazos... ay !... y de improviso
del amor venturoso nuestras almas
agotaron la llama y los delirios.
¿...Te acuerdas, Heloïsa... (ay infelice!)
de placer tantas veces repetido?
Abelardo triunfaba enagenado
de un corazon amante y combatido;
tu voz en vano interrumpida y débil,
afear pretendia mi delito;
á mi víctima hermosa entre mis brazos
estrechaba ardoroso mi cariño.
En vano el trueno hubiera resonado,
nada escuchar podian mis oídos,
y era feliz entonces, Heloïsa,
aun más por tu placer que por el mio.
  Si contigo estuviera, tierna amante,
pudiera una mirada... algun suspiro,
reanimar mi ser tan apagado;
en tus ojos veria un nuevo brillo,
pues la Naturaleza sometida,
obedece de amor al poderio.
A lo menos contenta te veria,
con un sueño ligero y fugitivo,
prestarte á los inútiles esfuerzos
de un engaño penoso y no seguido
  Por más que el Ser Eterno se me opon-
[ga,
ya rompo el lazo que con él me ha unido:
yo volaré hacia ti; tú sola puedes
sacar mi corazon de tal abismo;
justo es mi amor, legítimo le creo
si llegas á admitir el amor mio.
Ya nada puede haber que me contenga,
nada hay que temple mi deseo activo:
Heloïsa me espera, entre sus brazos
moriré... moriré con regocijo.
Ya estoy de arrastrar tanto fatigado,
la cadena forzosa en que ahora vivo,
de religion tan triste como austera.
Con mis pasados yerros oprimido,
y baxo el yugo humilde y agobiado,
paso mi triste vida entre martirios;
no hay en la esclavitud accion alguna
que de virtud merezca el nombre digno.
  En vano ante mi vista se presenta
de lo futuro algun recuerdo tibio;
en tus ojos encuentro yo mi gloria,
nada me importa más — á nada aspiro.
  Yo volveré, sí, á ver esos lugares
edificados por el zelo mio,
asilos de la tímida inocencia
á quienes tu piedad les da cultivo;
esos lugares solitarios, donde
ufana la virtud con su suplicio,
á si misma se impone tristemente
del vicio los tormentos y el castigo.
  Yo darte puedo en todos tus afanes
algun pequeño y momentáneo alivio;
yo puedo dirigir de tus hermanas
el tímido rebaño desvalido,
de sus cándidas almas temerosas
alexar con ternura los peligros,
y de su obligacion triste y severa,
compasivo allanarlas el camino.
En esa mansion triste, mansion donde
el arrepentimiento encuentra abrigo,
verán ante sus ojos, aunque en vano,
del deleite brillar los rayos vivos ..
  Mas que digo... infeliz! — Esta palabra
aumenta mi furor y mi martirio. —
¿...puedo realizar yo por ventura
una imagen tan dulce? Que delirio!
¿A ese lugar iré donde á mi vista,
hermosos é inocentes atractivos
presentarán inútiles combates
á mi corazon débil y abatido?
De sus habitadoras la belleza
insultaria siempre con gemidos
mi tímida flaqueza vergonzosa;

yo volveria á ver de mi cariño
al objeto estimable, y sin gozarle
siempre arderia en un deseo activo?
Todo, todo huiria con presteza
de un mortal de desgracias combatido,
á quien devora un inmortal deseo
y oprime de su ser el poderio.
Y tu misma, Heloïsa, sí, tú misma,
huyendo de mi bárbaro destino,
detestarias el amor funesto
que expiraria entre los brazos mios.
¿ Vemos acaso baxo la alta encina
que abrasó el presto rayo enfurecido,
descansar á la tímida pastora?
¿ ó vemos en los prados muy floridos
con diligencia activa y laboriosa
un enxambre de abejas dividido
sobre la adormidera moribunda
ó sobre el lirio cárdeno y marchito?
Perdamos esta inútil esperanza :
volvamos á la nada... ella es mi asilo;
adios... mitiga tu pesar acerbo;
del placer goza, déxame el martirio.
Abelardo fué siempre (sí, Heloïsa)
el amante más tierno y el más fino;
pero quando un amante ya no existe
...hay quien adore su sepulcro frio?
De un infeliz extingue la memoria;
solo te pido tu último suspiro.

Les deux poésies suivantes proviennent des papiers de Cadalso à qui elles sont dédiées; bien qu'elles figurent déjà dans les œuvres de Meléndez. (Edition Rivadeneyra, p. 187, col. 2, et p. 194, col. 1), je crois intéressant de les reproduire à cause des nombreuses variantes fournies par mes manuscrits. Tout ce qui n'est pas strictement conforme au texte des éditions est imprimé en caractères italiques. — La première de ces poésies est précédée d'un titre qui nous indique l'âge auquel la composa Meléndez.

CANCION DE UN POETA JOVEN
(DON JUAN MELÉNDEZ VALDÉS, DE 19 AÑOS DE EDAD)
EN ALABANZA DE SU AMIGO DALMIRO.

Caro Dalmiro, quando á Filis suena
tu *armoniosa* lira,
el rio, por oirte, el curso enfrena
y el mar templa su ira.

Sacan las ninfas *la dorada* frente
coronada de flores :
suelta Neptuno el húmido tridente
y escucha tus amores [1].

Los *encontrados* vientos se adormecen :
sopla zéfiro blando;
y los marchitos prados reflorecen
quando tú *estás* cantando.

Desde el Olimpo baja Citerea,
tanto *tu voz le* agrada :
y *con el dulce canto* se recrea
de *su Marte* olvidada.

1. Cette strophe fut remplacée par une autre dans les éditions de Meléndez postérieures aux premières. (Voir le texte donné dans le tome LXIII de la *Biblioteca de Autores españoles* de Rivadeneyra, p. 187, col. 2.)

Tus consonancias siguen arrullando
sus *nevadas* palomas :
sus Cupidos contino *están tirando*
sobre ti mil aromas.

Las vagorosas *y parleras* aves
viendo á la cipria *dea*
modulan en cromáticos suaves
el canto que recrean.

Con trinados y tonos no aprendidos
le dan la bienvenida ;
y oyendo de tu lira los sonidos,
queda su voz vencida.

Tú, en tanto reclinado estás cantando
sus loores divinos,
y el favor de la Venus implorando
en mil sáficos himnos.

Todo, *al oirte*, calla : tu voz suena
con acento amoroso ;
y el alma embebecida se enagena
en éxtasi *glorioso.*

Pues, no ceses, poeta soberano,
tu son *dulce* y subido,
don que Febo te dió con larga mano,
y que tú has merecido.

ALLA VA SEA LO QUE FUERE AL BUEN DALMIRO.

De pompa, magestad y gloria llena,
baja, sonora Clio,
y infunde heróico aliento al pecho mio
con *alto* soplo y *abundante* vena
para *cantar* osado
el verso de Dalmiro arrebatado.

Arrebatado *sobre el alto* cielo
y los dioses que atentos
á lo sublime están de sus acentos
envidiando esta gloria al bajo suelo
que *tiene* en *tal* poeta
de su delicia imitacion perfecta.

Y las *sagradas* mesas olvidando,
do Jove presidia,
desamparan el néctar y ambrosia,
y bajan todos de tropel volando ;
y Jove, al verse solo,
tambien *desciende* desde el alto polo,

á *escuchar embèbidos* los loores
que *del* Moratin canta,
Moratin el que á todos se adelanta ;
y tal vez algun dios de los menores
qual bacante furiosa
la cítara acompaña sonorosa.

Más ¿ que *furor sagrado acá* en mi pecho
me entró sin ser sentido ?
parèceme que un fuego me ha encendido;
el orbe inmenso me parece estrecho,
y mi voz, más robusta,
al número del verso no se ajusta.

Qual suele el sacerdote arrebatado
del *alto* dios de Delo
mirar con *ojo* ardiente tierra y cielo,
y el pecho y el cabello levantado,
con *las* voces espanta,
el trípode oprimiendo con la planta,

asi yo tiemblo, y el furor que siento
me inspira que le cante,
no *vestido de* acero *y de diamante*,
con la cruz *del apostol* que ardimiento
da al *corazon* hispano,
y afrentoso terror al africano ;

no en el caballo que del dueño siente
el poderoso mando,
tascando espumas y relinchos dando;
y el *pie sacude* y gózase impaciente
quando al son de las trompas,
rige su esquadra netre marciales pompas.

Mas *hiriendo la citara sonante*
con el marfil agudo,
que *fieras y hombres amansarlas* pudo
ó *bien con pecho y corazon constante*
á su Filis *cantando*
y *el caso acerbo de su fin llorando.*

Ceñida de laurel la *docta frente*
que Febo agradecido
por sus sagrados dedos ha tejido,
y *al* alma *Citerea que clemente*
injiere por su mano
mirto *oloroso* al lauro soberano,

con los dioses menores que le cercan,
y él *cantando* entre todos
con *alto aliento* y *con sublimes* modos:
algunos de temor no se *le* acercan,
mas otros diligentes
corren aunque con pasos reverentes.

¿Qual *poeta ó qual hombre en este* mundo
ha merecido tanto?
¿qual pudo de los dioses ser encanto,
y no de los del Tártaro profundo,
sino de las mansiones
do suben *pocos* ínclitos varones,

do la paz sempiterna sin medida,
do el continuo recreo
y gloria celestial calma el deseo,
do del cielo la música subida
calma los celestiales,
pasma los dichosísimos mortales.

Orfeo y Anfion tan *celebrados*,
que *al* dulce son *movian*
hombres, fieras y *montes* do *querian*,
y el *otro* que los *mares alterados*
paraba con *su* acento,
y la vida salvó por su instrumento;

la cítara de Píndaro divino,
y la trompa de Homero,
y el *gran Virgilio* que cantó guerrero
las armas y el varon que á Italia vino
oigan todos pasmados
los versos de Dalmiro levantados.

Las *sabias* moradoras de *Pirene*
no *como solas canten*,
ni sus sagradas voces más levanten,
ni su instrumento armónico resuene;
no cante el dios de Delo,
pues *hay* ya *quien le iguale acá en el suelo.*

Y tú, salve, poeta soberano,
y *de inmortal* corona
adórnese tu frente *y tu persona;*
la patria te la ponga por su mano,
y *tú, reconocido,*
con tus versos la libres del olvido.

Salve, *Delio español* y venturoso,
de mil *grandes varones*
los hechos y las ínclitas acciones
canta con alto verso numeroso,
y tu fama *en* el suelo
se estienda dignamente y toque al cielo.

Dans le recueil 316 de la bibliothèque de Salvá se trouvait un manuscrit du sonnet EN UNAS BODAS (He aquí el lecho nupcial...) ; le vers 5 commence ainsi dans ce manuscrit : *Yo tambien como tú...* au lieu du *Tambien yo, como tú...* des éditions.

Dans le recueil 316 de la bibliothèque de Salvá se trouvait un manuscrit du *romance* EL NÁUFRAGO déjà connu (romance XXXIX de l'édition Rivadeneyra) ; il est précédé d'une épigraphe et accompagné de notes qui ne figurent pas dans les éditions. Le texte lui-même différant peu du texte imprimé, je me suis borné à indiquer les variantes en caractères italiques.

Alegoria.
Nuper sollicitum quæ mihi tædium,
Nunc desiderium curaque non levis.
HORAT. carm. lib. I.

Antes tedio solicito me fuiste ;
Ya deseo y gravisimo cuidado.

ROMANCE

El náufrago.

vers 5 ¿No eran ya, dime, *sobrados*
tantos agravios y ardides,

vers 19 en *caliginosa* noche

vers 24 llegó un instante á reirme [1]

1. Cuando fuí catedrático.

vers 29 me arrastraste al mar ondoso [2].

2. Mi ida á la corte.

vers 31 de los enconados vientos [3]

3. Jovellanos y Godoy.

vers 32 entre *Scilas* y Caríbdis.

vers 40 viví tranquilo y felice [4].

4. Mi jubilacion y destierro á Zamora, como amigo de Jovellanos, y á instancias del favorito.

vers 41, 42, 43 et 44 n'existent pas dans le manuscrit.

vers 56 y yo en medio *el* mar *me vide* [5].

5. La revolucion.

vers 68 donde náufragos se abriguen [6]

6. La prision del rey, y el desorden y abandono en que se vió la nacion.

vers 72 *súbito ¡* o *dolor !* hendirse

vers 74 entre *las vadosas* sirtes

vers 76 en los abismos sumirse [7]

7. Nuestras pérdidas y derrotas.

vers 80 el *ponto* en sangre se tiñe.

vers 89, 90, 91 et 92 n'existent pas dans le manuscrit.

vers 96 hacer una tregua quise [8].

8. Mi retirada á Francia.

vers 99 la desgracia es *ominosa*,

vers 123 y otros tan *dichosos* dias,
cual son estos infelices [9].

9. Mi patria en sus tiempos de tranquilidad.

vers 127 que un tiempo indagar *ansiaba*,

vers 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135 et 136 n'existent pas dans le manuscrit.

vers 154 *tanto* ya llega á *afligirme*,

vers 177 Necesidad imperiosa [10]

10. El huir de la persecucion y los puñales.

vers 180 de *crudo* dogal me sirve.

vers 192 no más *su* virtud mancilles.

vers 206 cual otro *paciente* Ulises,

vers 209 ¡ Cuando mis estrechos lares,

vers 212 tornarán á recibir*me*,

vers 216 contra *mi* bondad conspiren !

vers 221, 222, 223 et 224 n'existent pas dans le manuscrit

vers 236 *dejaré* fiel de servirte.

vers 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243 et 244 n'existent pas dans le manuscrit.

vers 245 *Asi* un náufrago, en desgracias

vers 247 hablaba *á* su *amada* patria,

vers 249 De *súbito* mil recuerdos

Cadalso avait dressé une liste de quelques-unes des poésies qu'il possédait ; celles de Meléndez étaient au nombre de dix-neuf, sur lesquelles une seulement (*Caro Dalmiro...*) a été retrouvée par moi dans ces intéressants papiers : les dix-huit autres ont disparu. Comme on le verra par la liste que je transcris ci-dessous, huit poésies nous sont connues par les éditions, et onze inédites sont actuellement perdues. — La poésie *De pompa, magestad...*, retrouvée et republiée plus haut, ne figure pas dans la liste.

		Edition Rivadeneyra :
Elegia	O rompa ya el silencio....................	p. 162, col. [illegible]
Oda	Ahy como el Palomito....................	p. 167, col. 1
Oda	Caro Dalmiro [1].........................	p. 187, col. 2
Oda	Desciende del Olimpo....................	p. 190, col. 1
Soneto	O si el mal que en mi siento...............	Inéd.
Soneto	Quedense de tu templo...................	Inéd.
Soneto	Quedate á Dios pendiente.................	Inéd.
Oda pindárica	Don grande [2]...........................	p. 231, col. 2
Idilio	Dame sagrado Apolo.....................	Inéd.
Idilio	Que te pide el Poeta......................	p. 101, col. 3
Oda	Iba á cantar de Marte.....................	Inéd.
Oda	Vuela, pues, pajarillo.....................	Inéd.
Oda	Decidme, zagalejas......................	Inéd.
Oda	Texeme, mi Belisa......................	Inéd.
Oda	Como, Cupido, como....................	Inéd.
Oda	Pensaba, quando niño....................	p. 95, col. 1
Oda tr. gr.	Si es forzoso...........................	Inéd.
Oda burlesca	Al prado fué por flores....................	p. 100, col. 1
Letrilla	Venid, Pajarillos.........................	Inéd.

1. Voir plus haut, page 190.

2. On savait que cette ode avait été lue le 14 juillet 1787 à une séance de l'Académie de San Fernando, mais on ignorait l'époque de sa composition : celle-ci est antérieure à 1782 puisque Cadalso en possédait une copie.

VARIA

3. Un sonnet retrouvé de Cervantes.

Le nombre de publications de tout genre sur Cervantes est depuis quelques années si grand, en Espagne et à l'étranger, que je ne saurais affirmer que le présent sonnet n'ait déjà été « retrouvé » par un autre chercheur ; mais comme il ne figure dans aucun des documents cervantistes que j'ai été à même de consulter, je crois intéressant de le reproduire.

Il est extrait d'un livre médical imprimé à Madrid en 1588 et aujourd'hui fort rare :

Tratado nuevamente impresso, de todas las enfermedades de los Riñones, Vexiga, y Carnosidades de la verga, y Vrina, dividido en tres libros. Compuesto por Francisco Diaz Dotor en Medicina, y maestro en Filosofia, por la insigne universidad de Alcala de Henares, y Cirujano del Rey nuestro Señor. — Dirigido al dotor Valles, Protomedico del Rey nuestro Señor, y Medico de su Camara, etc... Con privilegio. Impresso en Madrid por Francisco Sanchez. Año 1588. — in-8. 408 feuillets.

C'est au feuillet 407 que se trouve le sonnet suivant :

Al dotor Francisco Diaz
de Miguel de Cervantes.

SONETO

Tu que con nuevo, y sin igual decoro,
Tantos remedios para un mal ordenas,
Bien puedes esperar destas arenas,
Del sacro Tajo, las que son de oro.

Y el lauro que se deve al que un tesoro,
Halla de ciencia con tan ricas venas
De raro advertimiento, y salud llenas,
Contento y risa del enfermo lloro.

Que por tu industria, una deshecha piedra,
Mil marmoles, mil bronzes a tu fama,
Dara sin imbidiosas competencias.

Darate el Cielo palma, el suelo yedra,
Pues que el uno y el otro, ya te llama,
Espiritu de Apolo en ambas ciencias.

F. H. GRASER.

4. Le testament d'un Juif d'Alba de Tormes en 1410.

Dans les documents justificatifs du tome II de la *Historia social, politica y religiosa de los judios de España y Portugal* de don José Amador do los Rios (Madrid, 1876) figure (pp. 615 à 617) le testament d'un Juif d'Alba de Tormes provenant de l'*Archivo* municipal de cette ville. J'ai trouvé à la Bibliothèque Nationale de Madrid (K. 97, ff. 87 et 88) un texte de ce même testament qui présente avec celui publié par Amador de los Rios des différences, sinon importantes, du moins intéressantes sous plus d'un rapport.

TESTAMENTO DE DON JUDA, JUDIO

Doliente y en el postrimero punto de su postrimeria, jazia el honrradu don Juda en su cama echadu, y cabe el faziendo gran duelu dona Sol su muger, fija de Mosen Tusillu que el dio guarde de mal, y junto a su alfolla Dona Jamilica, nina de siete anos, andados de su infancia y Sadoc y Benjamin sus fijos, hombres robustos y de gran diligencia, los ojos del honrradu viejo puestos en ellos dixo. —

Fago mi testamento e fecho valga como cosa fecha, ygual en el mundo para el siglo que nos a de tener. La muerte non la niego pues tan çierta es, mi consejo en mis postrimeros dias tomareis tomadu, que non tengais ni aya entre vos riñas ni mal dichu, y que vos honrredes y tengades y mantengades tan buena hermandad y parentesco, non postizo ca mis fijos sodes, sino digalo la vra madre que lo sabe, a la qual se le de toda creedura como buena q̃ ella es, tal sea mi fin.

Yo doy gracias al alto señor Adonay q̃ fizo todo el mundo, nos mantiene, q̃ non me fizo bruto e me a tenido fasta agora en sus mandaderias, ca bueno y noble es el varon q̃ en su postrimeria y senectud muere para vivir; y asi lo quiera el dio ca mi esperança siempre fue en el su amor, y pues tierra soy e a la tierra buelvo, mando que non sea lloradu, nin nadie se quebrante por mi, ni vos dona Sol fagades malandança, yo vos tengo por tal, que aunque vos diera el llibelo del repudio non le quisierades, y asi me lo dixistes vos : maguer me diesedes el libello non le tomare, ca el vro çapato es firme porfia del mi coraçon; e yo vos dixe : ansi lo quiero y lo quiera el Dio, ca marido y muger somos, quarenta y tres anos[1] fizo agora poca a q̃ nos gozamos y hazemos en uno, y muero en el tiempo que agrado a todos.

Mi cuerpo sea puesto en mortaja y aviso me entierren en el campo doradu do yazen nros padres y pasadus quel Dio buen siglo de, en tierra tiesta non tocada non tañida; no me pongan en pie ni echadu, sera fecha en la foya una silleta firme donde me asienten, mis ojos y cara puestos fazia el oriente decli-

1. Le texte d'Avila donne *tres veynte años*.

nante al sol y su salida : sientase mi muerte por las dos Aljamas de Segovia y Alua ca bien quisto fui de toda mi parentela y asi lo espero ser en el siglo venidero, digan todos : guayas, guayas, que murio el que bien fazia.

Llevaran el tafeli Rabi santo y Mosen Tusillu y su fijo Davidico y a ratos le ayudara Samuel, ca mis parientes son. Darles han sendas aljubas en señal que non se a olvidado el parentesco y cantaran el talmud (*sic*) en remembrança del arca del testimonio de los fijos de Isrrael por que non se ponga dudança que fueron sacados de la captividad terrible.

Faran todo bien en la sinoga (*sic*) y non diran dichos fermosos sino tristu de tristeza a manera de los que dixeron las fijas del pueblo, ca yo sabio soy en la ley e muero en ella como bueno.

Hago mejoria a Dona Jamilica las manteneduras hasta otros siete años sobre los que ha, y quien la tocare o dixere mal, por si lo vea. Tendranla sus hermanos en toda honrra por que se vean honrradus fasta que se le de marido de nra generacion, el qual señalara el mayor pariente, quier sea hermano, quier sea primo; y de mas de su herencia yguala con mis fijos llevara de dote como lo mandan los establecedores de las leyes cinquenta mill maravedis de la moneda del sr rey don ferrandu el nuestru[1], quel Dio mantenga y mas las alfajas apodado por los apodadores.

Y si el Dio non la diere fijos no es mi intencion quitallo a Sadoc, ca buenu y honrradu me fue, el qual se aventaje en ello porque yo lo quieru y el lo mereçe mereçidu, que en Toledu le fizieron en una pierna con un cuchillu de carniçeru y non se querello de Buenu; y quien paso mal e derramo sangre, que le fagan bien que muriera y non murio, quel Dio le guardo para aver bien.

Mis casas en las yo vivo con las joyas yo la di, lleve mi mujer y mas su dote que nadie la fable en ello y pues es suyo ello la valga.

Ayan todos mis bienes Sadoc y Benjamin y Dona Jamila, asegurados de personas de quien los han de tomar sin rehierta ni engaño que no es bien ni el Dio lo quiere. —

Nos Juçu, Açobi, y Levi, todos tres fazederus desta escritura le diximos : el Dio vos lleve por buen camino, Don Juda, y vos de por ello buena postrimeria, ca aveis hechu como buenu y sin codiçia que aca lo dexais; y el dixo : si dexo porque el mundo faga como mundo. Y el bolvio la cara fazia la pared

1. Le texte d'Avila donne : *cinqüenta mil maravedis de la moneda de nuestro rey, don Juan...* C'est en effet Jean II qui régnait en Castille en 1410; le texte de Madrid a été modifié par le copiste qui a substitué arbitrairement au nom de Jean II le nom du roi qui régnait quand fut faite la copie, Ferdinand V le Catholique, selon toute vraisemblance.

con grande ansia e non lloro ca esforçadu era, el Dio le aya en su guarda, q̄ muerto es, en la era de la creacion del mundo de quatro mill y ciento y diez, despues del diluvio general en el segundo dia de la semana a seis dias del mes de Adar en la villa de Alua, siendo testigos dello Azor de Galgala y Rabi Mosen y Zaifaçor Alfayates vezinos del testador y firmamoslo Juçu, Açobi, Levi.

Les dernières lignes semblent avoir été remaniées dans le texte de Madrid : il convient de reproduire ici le texte d'Avila :

.....ca muerto es en el año de mil quatroçientos é diez años, en la villa de Alba de Tormes. — Testigos : Joide, Galga, Lain-Navi, Moséh Casa, Soçal, Faya, vecinos del testador : é firmámosla con nuestra señal. — Juçé. — Acebí. — Leví. »

Les noms des témoins diffèrent dans les deux textes, mais il est facile de voir qu'il s'agit simplement d'une erreur de copiste. Quant à la date, il est à peine besoin de faire remarquer que le *quatro mill y ciento y diez* donné par la copie de Madrid ne doit être considéré que comme une naïve interversion du *mil quatrocientos é diez* du texte d'Alba ; le 6 Adar 4110 de l'ère juive nous ramènerait en effet au milieu du quatrième siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire à une date antérieure de plus de dix siècles à la véritable.

R. Foulché-Delbosc.

BIBLIOGRAPHIE

Langue.

Estudios de fonétika kastelana por Fernando Araujo. Edizion ispano-americana en ortografía reformada. Toledo : impr. de Menor hermanos, 1894, in-8, 156-VII pp. — 4 pes.

Diccionario valenciano castellano de D. José Escrig y Martínez, y un ensayo de ortografía lemosina valenciana, por una sociedad de literatos, bajo la dirección de D. Constantino Llombart. Cuaderno 29. Pp. 1121 à 1160. Valencia, 1894, in-4 à 3 col. — 1 pes.

Discursos leídos ante la Real Academia Española, en la recepción pública del Sr. D. Francisco García Ayuso, el día 6 de Mayo de 1894, y contestación del Sr. D. Francisco Fernández y González. (Estudio comparativo sobre el origen y formación de las lenguas neosanskritas y neolatinas). — Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1894, in-4, 88 pp.

Grammaire catalane, suivie d'un petit traité de versification catalane ; par Albert Saisset. Perpignan : imprimerie Latrobe, 1894, in-16, 93 pp.

Borrones gramaticales, por Miguel Luís Amunátegui. Santiago de Chile : Impr. Cervantes, 1894, in-8, 312 pp.

Fragmentos etymologicos, colligidos por Carolina Michaëlis de Vasconcellos. Porto : Typographia de A. F. Vasconcellos, 1894, in-8, 62 pp.

Histoire, etc...

L'Espagne du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde. Exposition historique de Madrid 1892-1893, par Émile de Molènes... — Paris : Ancienne maison Quantin, 1894, in-8, 344 pp.

Discursos leídos ante Sus Magestades y Altezas Reales el día 1º de Abril de 1894, en la solemne inauguración del nuevo edificio de la Real Academia Española, por los Excmos. Sres. Conde de Cheste y D. Alejandro Pidal y Mon. Madrid : Hijos de J. A. García, 1894, in-8, 47 pp. (Non mis dans le commerce.)

La francmasonería española. Ensayo histórico-crítico de la orden de los francmasones en España, desde su origen hasta nuestros días por el Ilmo. Sr. D. Nicolás Díaz y Pérez. Madrid : Ricardo Fe, 1894, in-8, 637 pp. ; tableau synoptique et portrait de l'auteur, cart. — 15 pes.

Documentos presentados á las Cortes en la legislatura de 1894, por el Ministerio de Estado. (Negociaciones diplomáticas sobre los sucesos de Melilla.) Madrid : El Progreso editorial, 1894, in-4, xv-140 pp.

La intimidad ibero-americana; discurso pronunciado por D. Rafael M. de Labra, el 6 de Noviembre de 1892. Madrid : Vª de Hernando y Comp., 1894, in-8, 41 pp.

La conquista de Tetuán, por D. José Núñez de Prado. Madrid : Tip. de los Hijos de M. G. Hernández, 1894, in-8, 34 pp.

Viaje de la nao *Santa María* en el siglo XIX, por Francisco Vidal y Careta. Habana : Papelería francesa, 1894, in-8, 94 pp. — 3 pes. 50.

Discursos leídos ante la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando, en la recepción pública del Señor D. José Esteban Lozano, el día 29 de Abril de 1894, y contestación del Señor D. Cesáreo Fernández Duro (Orígenes de la medalla conmemorativa). Madrid : M. Tello, 1894, in-4, 37 pp.

Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública del Excmo. Sr. D. Joaquín Maldonado Macanaz, el día 3 de Mayo de 1894, y contestación de D. Antonio Sánchez Moguel. (Voto y renuncia del Rey D. Felipe V.) Madrid : Imp. de Los Huérfanos, 1894, in-4, 122 pp.

Historia general de las Islas Canarias, por Agustín Millares, de la Real Academia de la Historia. Tomos III, IV. Las Palmas : J. Miranda, 1894, in-8, 320 pp., 272 pp. — Chaque vol. 3 pes. 50.

El regionalismo en Galicia (estudio crítico), por Leopoldo Pedreira. Madrid : Est. tip. de « La Linterna », 1894, in-16, 312 pp. — 3 pes.

Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia, en la recepción pública del Excmo Sr. D. Juan Catalina García, en 27 de Mayo de 1894. Contestación por el Excmo. Sr. D. Juan de Dios de la Rada y Delgado. (La Alcarria en los dos primeros siglos de su reconquista.) Madrid : « El Progreso Editorial, » 1894, in-4, 154 pp.

Averiguaciones de las antigüedades de Cantabria, enderezadas principalmente á descubrir las de Vizcaya, Guipúzcoa y Álava... y á honor y gloria de San Ignacio de Loyola... Su autor el P. Gabriel de Henao. Nueva edición, corregida por el P. Miguel Villalta Tomo II. Tolosa : E. López, 1894, in-8, XLVII-349 pp. — 5 pes.

Historia de la junta de defensa de Galicia, por Modesto Castilla. — La Coruña : Ferrer, 1894, in-8, 535 pp. — 3 pes. 50.

Presente y porvenir de Ceuta y Gibraltar; estudio y descripción comparada de ambas plazas, consideradas bajo sus diferentes aspectos, por Horacio

Bentabol y Ureta. Madrid : Imprenta de la Revista de Navegación y Comercio, 1894, in-8, 36 pp. — 1 pes.

Bosquejo histórico de la ciudad de Écija, formado desde sus primitivos tiempos hasta la época contemporánea, por el presbítero D. Manuel Varela y Escobar. Sevilla : Tip. de Díaz y Carballo, 1894, in-16, 168 pp. — 2 pes.

Guipúzcoa pintoresca; San Sebastián y sus cercanías, por Angel Pirala. Madrid : Murillo, 1894, in-16, 79 pp. et carte. — 1 pes. 50.

La campaña de Melilla, por Ramón G. Rodrigo Nocedal. Madrid : Imp. de Felipe González Rojas, 1894, in-8, XI-215 pp. — 2 pes.

Remembranzas burgalesas, por Anselmo Salvá. Burgos : Hijos de Santiago Rodríguez Alonso, 1894, in-8, 167 pp. — 2 pes.

Las conferencias americanistas; discurso-resumen de don Antonio Sánchez Moguel, leído el 19 de Junio de 1892 en el Ateneo de Madrid. Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1894, in-8, 21 pp. — 1 pes.

Utilidad de las monografías para el cabal conocimiento de la Historia de España. Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública del Excmo. Sr. D. Luís Vidart, el día 10 de Junio de 1894, y contestación del Excmo. Sr. D. Cesáreo Fernández Duro. Madrid, 1894, in-8, 62 pp.

Reparaciones históricas; estudios peninsulares, por Sánchez Moguel. Primera serie. Madrid : Impr. de los Huérfanos, 1894, in-16, XVI-303 pp. — 4 pes.

Estudios críticos acerca de la dominación española en América, por el P. Ricardo Cappa. Tomo XI. Parte tercera : Industria naval. Madrid : Murillo, 1894, in-16, 242 pp. — 3 pes.

Opera minora. Christophe Colomb et les Académiciens espagnols. Notes pour servir à l'histoire de la science en Espagne au XIXe siècle. Par l'auteur de la Bibliotheca Americana Vetustissima. Paris : H. Welter, 1894, in-8, 153 pp. — 6 fr.

La ciencia del siglo XIX, definida por Mr. Henry Harrisse y admirada por Cesáreo Fernández Duro. Madrid : Tip. de los hijos de M. G. Hernández, 1894, in-8, 17 pp. (Non mis dans le commerce.)

La raza de color de Cuba, por D. Rafael M. de Labra. Madrid. Est. Tip. de Fortanet, 1894, in-8, 36 pp. (Non mis dans le commerce.)

Melilla. Historia de la campaña de África en 1893 à 94. Por Adolfo Llanos y Alcaraz. Madrid : Murillo, 1894, in-8, 365 pp. et 2 ff. d'index. 2 grav. — 3 pes. 50.

Supersticiones de los indios filipinos. Un libro de aniterías; publícalo W. E. Retana. Madrid : Impr. de la Viuda de M. Minuesa de los Ríos, 1894, in-16, XLVI-105 pp. — 2 pes. 50.

Port-Mahon. La France à Minorque sous Louis XV (1751-1763), d'après les

documents inédits des Archives de France et des Baléares; par E. Guillon. Paris : Ernest Leroux, 1894, in-8, 121 pp. et carte. — 3 fr. 50. (Extrait du tome V des Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires.)

Scritti e autografi di Cristoforo Colombo con prefazione e trascrizione diplomatica di Cesare de Lellis. Tome I (1892), CXXX-312 pp ; tome II (1894), CCXVII-570 pp.; tome III (1892), XXII-CLIX pp.; Supplément (1894), VIII-XI, pp. et planches. — 150 fr.

Balmaceda, su gobierno y la revolución de 1891 ; por Julio Bañados-Espinosa. Paris : Garnier hermanos, 1894, 2 vol. in-8, XXXVI-723 pp. et portrait, et 791 pp.

La Guerra del Rif; por E. B. Paris : Charles Lavauzelle, 1894, in-8, 83 pp. — 1 fr. 75. (Extrait de la Revue militaire universelle.)

Chypre et Lépante. Saint Pie V et don Juan d'Autriche, par P. A. Farochon. Paris : Firmin-Didot et Cie, s. d. (1894), in-4, 320 pp. et 74 grav.

Histoire de la vie et des voyages de l'amiral Christophe Colomb, d'après des documents de l'époque et notamment suivant l'Histoire véridique de l'amiral, écrite par son fils, don Fernando Colon; par A. Fournier. Paris : Firmin-Didot et Cie, 1894, in-8, XII-739 pp.

Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Comité du Puy-de-Dôme, chargé d'assurer la participation du département aux congrès et expositions de Huelva et de Madrid. Rapport à M. le Marquis de Croizier, délégué général du centenaire pour la France, sur les travaux du comité en 1892-93; par le docteur Pierre Hospital, président du comité du Puy-de-Dôme. Clermont-Ferrand : imprimerie Mont-Louis, 1894, in-8, 16 pp.

Commémoration du cinquième centenaire de l'infant dom Henri de Portugal, dit le Navigateur (1394-1460), au nom de la Société de topographie de France, le 19 avril 1894, par M. Ludovic Drapeyron. Paris : Delagrave, 1894, in-8, 20 pp. (Extrait de la Revue de géographie.)

Beaux-Arts.

Ermita de Santa Cristina en Lena (Oviedo). Reseña de las obras hechas para su restauración, por D. Juan Bautista Lázaro. Madrid : Fé, 1894, in-4, 33 pp., 4 pl. cart. — 10 pes.

Paseo artístico por el campo de Calatrava. Estudio de las tres principales residencias de la orden, ó sea Calatrava la vieja, Calatrava la nueva y Almagro, por D. Rafael Ramírez de Arellano. Ciudad Real : Impr. del Hospicio provincial, 1894, in-8, 63 pp. (Tirage de 200 exemplaires, non mis dans le commerce.)

Une châsse de la Cathédrale d'Astorga. Communication faite au IXe congrès russe d'archéologie, tenu à Vilna (1893), par le baron de Baye. — Paris : Nilsson, 1894, in-4, 8 pp. 3 pl.

Hispaniæ Schola musica sacra ; opera varia (sæcul. xv, xvi, xvii et xviii), diligenter excerpta, accurate revisa, seculo concinnata a Philippo Pedrell. Vol. I. Christophorus Morales. Barcelona. Juan Bautista Pujol y Comp., 1894, in-fol., xxxi-55 pp. — 8 pes. 50.

Voyages, etc...

Por levante (notas de viaje), por Alfonso Pérez Nieva. Tomo I. Valencia, Tarragona, Barcelona. Tomo II. Barcelona (continuación), Zaragoza. — Valencia : Juan Guix, in-12, 162 et 156 pp. (Biblioteca selecta, tomos 68 y 69.) — Chaque tome, 0, 50 cent.

Andalusien. Eine Winterreise durch Südspanien und ein Ausflug nach Tanger. Von Ernst von Hesse-Wartegg. Leipzig : Carl Reiszner, 1894, in-8, viii-443 pp.

Léon de Rosny. Taureaux et mantilles. Souvenirs d'un voyage en Espagne et en Portugal. Paris : G. Charpentier et E. Fasquelle, 1894, in-12, vii-372 pp. — 3 fr. 50.

Recuerdos. Notas íntimas de Francia y España, por Eusebio Blasco. Madrid : Fé, 1894, in-16, 243 pp. et portrait. — 3 pes.

Pierre Loti. Au couvent de Loyola (dans : La Revue de Paris du 1er février 1894), Paris, 1894, in-8. — 2 fr. 50.

Ricordi di Spagna e dell' America spagnuola, di Paolo Mantegazza. Milano : Fratelli Treves, in-16. — 2 fr. 50.

La Navarre. Huit jours à bord d'un grand paquebot-poste transatlantique ; La Corogne, Lisbonne, Gibraltar, par Eugène Lucciardi. Avec notice technique, suivie d'une préface, par Maurice Charpentier. Illustration de Jean d'Udine. Saint-Nazaire : Letourneur, 1894, in-8, 74 pp. — 3 fr.

Le caractère espagnol, conférence faite à la section d'Auvergne du Club Alpin, le 2 décembre 1893, par G. Desdevises du Dezert. Clermont-Ferrand : imprimerie Mont-Louis, 1894, in-8, 22 pp.

De Paris à Huelva. Les fêtes du 4e centenaire de la découverte de l'Amérique en Espagne. Notes d'un voyageur, par M. Gaston Routier. Lille : imprimerie Danel, 1894, in-8, 72 pp. (Extrait du Bulletin de la Société de géographie de Lille.)

Manuel de tauromachie ou Guide de l'amateur de courses de taureaux, par J. Sanchez Lozano. Traduit de l'espagnol par Aurélien de Courson. Paris : Sauvaître, 1894, in-12. 281 pp.

Littérature.

Un sabio español del siglo xviii. Fr. Miguel de San José, general de los Trinitarios descalzos. Indicaciones bio-bibliográficas, por D. Juan P. Criado y

Domínguez. Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1894, in-8, 37 pp. (Tirage de 50 exemplaires, non mis dans le commerce.)

Cervantes en la Exposición histórico-europea, por D. Manuel de Foronda. Con una carta-prólogo del Excmo. Sr. D. Luís Vidart, y dos apéndices conteniendo el artículo del « Doctor Póstumo » y el fotograbado de cuatro de las páginas del libro parroquial de Santa María de Alcázar de San Juan. Madrid : Ruíz, 1894, in-16, 95 pp. — 2 pes. 50.

Homenaje á Miguel de Cervantes Saavedra, soldado de la infantería española. (Revista técnica de infantería y caballería, tome VII, num. 8, pp. 337 à 384.) Madrid : Est. tip. de Julián Palacios, 1894, in-8. — 1 pes.

Discursos leídos ante la Real Academia Española, en la recepción pública del Excmo. Sr. D. Manuel del Palacio, el día 15 de Abril de 1894, y contestación del Excmo. Sr. D. Vicente Barrantes. (Sobre la poesía.) Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1894, in-4, 58 pp.

Bastero provenzalista catalán. Estudio crítico bibliográfico por D. Joaquín Rubio y Ors. Barcelona : Est. tip. de Jaime Jepús, 1894, in-4, 100 pp.

Discursos leídos ante la Real Academia Española, en la recepción pública del Excmo. Sr. D. José Echegaray el día 20 de Mayo de 1894, y contestación del Excmo. Sr. D. Emilio Castelar. (De la legalidad común en materias literarias.) Madrid : Hijos de J. A. García, 1894, in-4, 100 pp. — 2 pes.

Précis des littératures étrangères, anciennes et modernes, par Eugène Bouchet. Paris : J. Hetzel et Cie, 1894, in-8, v-430 pp. — 7 fr. 50.

Textes.

Antología de poetas hispano-americanos, publicada por la Real Academia Española, con un prólogo de D. Marcelino Menéndez y Pelayo. Tomo III. Colombia, Ecuador, Perú y Bolivia. Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1894, in-8, CCXCIX-492 pp. — 10 pes.

Añoranzas, por Víctor Balaguer. Burgos, historias, recuerdos, leyendas, glorias y ruinas. — Orillas del Neva, impresiones y apuntes de viaje. — La romería de mi alma, traducción de un poema catalán. Madrid : El Progreso editorial, 1894, in-8, XIII-223 pp. cart. (Non mis dans le commerce.)

La mujer y el arte. Conferencia que dió en el Círculo de Bellas Artes en la velada del 17 de Febrero de 1894, el Excmo. Sr. D. Víctor Balaguer. Madrid : E. Jaramillo, impresor, 1894, in-8, 23 pp.

La hoja perdida del poema del Cid, por Eduardo de la Barra. Rosario de Santa-Fé : Tip. lit. J. Ferrazini y Comp., 1894, in-8, 11 pp.

El Doctor Wolski. Páginas de Polonia y Rusia, por Sofía Casanova. Madrid : Impr. del Suc. de J. Cruzado á cargo de Felipe Marqués, 1894, in-16, 321 pp. — 3 pes. 50.

*

El origen del pensamiento. Novela, por Armando Palacio Valdés. Madrid : Hijos de M. G. Hernández, 1894, in-8, 477 pp. — 4 pes.

El mundo festivo, por Luis Taboada ; dibujos de Pons, fotograbados de Paez. Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1894, in-16, 272 pp.

Los barrios bajos ; colección de composiciones en verso por José López Silva, con un prólogo de Ricardo de la Vega. Madrid : Hijos de M. G. Hernández, 1894, in-8, 4 ff. prels et 240 pp. — 3 pes.

El gran pecado ; novela española, por M. Martínez Barrionuevo. Madrid : Fortanet, 1894, in-16, 301 pp. — 3 pes.

Adán y Eva (ciclo). Doña Milagros, por Emilia Pardo Bazán. (Obras completas, tome XI.) Madrid : Agustín Avrial (1894), in-8, 301 pp. — 3 pes. 50.

Cajón de sastre, por Antonio Peña y Goñi. Madrid : Vª de J. Ducazcal, 1894, in-16, 307 pp. — 3 pes.

El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Manche, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra y comentado por D. Diego Clemencín. Tomos II, III, IV, V. Madrid : Viuda de Hernando, 1894, in-12. — Chaque volume 3 pes. (Biblioteca clásica, tomos 181, 182, 183, 184.)

Filosofía antigua poética, del Dr. Alonso López Pinciano, médico cesáreo (de la Emperatriz Doña Maria de Austria), ahora nuevamente publicada con una introducción y notas, por D. Pedro Muñoz Peña. Valladolid : Hijos de Rodriguez, 1894, in-8, xxxiv-516 pp. — 8 pes.

Torquemada en el purgatorio, por B. Pérez Galdós, Madrid, 1894, in-16, 337 pp. — 3 pes.

Teatro clásico moderno. Tomo I. obras dramáticas de D. Manuel Bretón de los Herreros, D. Juan Eugenio Hartzenbusch, D. Antonio García Gutiér, rez y D. Tomás Rodríguez Rubí. Madrid : Sucesores de Cuesta, 1894, in-8- 432 pp., portrait. — 3 pes.

El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha, por Miguel de Cervantes Saavedra. Barcelona : Luís Tasso, s. d. (1894), 495 pp. à 2 col. — 1 pes.

Los besos de amor, odas inéditas de D. Juan Meléndez Valdés, publicadas por R. Foulché-Delbosc. Madrid : Murillo, 1894, in-8, 15 pp. à 2 col. — 2 pes.

Chispas, por Manuel del Palacio. Madrid : Murillo, 1894, in-8, 274 pp. illustr. — 4 pes.

Obras completas de Doña Concepcion Arenal. Tomo I. El visitador del pobre. Madrid : V. Suárez, 1894, in-16, 251 pp. ; 2 pes. — Tomo II. La beneficencia, la filantropía y la caridad. Madrid : V. Suárez, 1894, in-16, 244 pp. ; 2 pes. — Tomo III. Cartas á los delincuentes. Madrid : V. Suárez, 1894, in-16, 443 pp. 3 pes. 50.

Dos rivales, por D. José Selgas. Novelas. Tomo VI. Madrid : Murillo, 1894, in-8, 420 pp. (Obras, tomo XIII). — 4 pes.

José Maria de Heredia. La Nonne Alferez. Paris : Alphonse Lemerre, 1894, in-32, illustré. — 2 fr.

Le « Don Quichotte »; par Cervantes. Traduction Filleau de Saint-Martin. Notice, analyse et extraits par Emile Carles. Paris : Delagrave, 1894, in-18, 175 pp. (Petite bibliothèque des grands écrivains).

Vie et Œuvres spirituelles de l'admirable docteur mystique, le bienheureux Père saint Jean de la Croix. Traduction nouvelle, faite sur l'édition de Séville de 1702, publiée par les soins des Carmélites de Paris. Préface par le T. R. P. Chocarne. 3e édition. Tome Ier. Paris : Oudin et Cie, 1894, in-18, XXXII-520 pp. et 3 grav.

Branthôme. Rodomontades et gentilles rencontres espagnoles. Tome IX des Œuvres complètes de Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de Branthôme. Publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, augmentées de nombreuses variantes et de fragments inédits. Paris : E. Plon, Nourrit et Cie, 1894, in-16, cart. — 6 fr.

Enseignement.

Correspondencia mercantil hispano-francesa, con un manual de conversa ción comercial en los mismos idiomas, para uso de los comerciantes y de los que estudian la lengua francesa, por A. Casasus. Barcelona : Tip. de Luís Tasso, 1894, in-8, 471 pp. — 6 pes.

Cours élémentaire de langue espagnole suivi d'un précis historique de littérature espagnole à l'usage des classes, par J. M. B. Mareca... 2e édition entièrement refondue. Toulouse : Edouard Privat, 1894, in-16, 182 pp.

Revista dos lyceus. IV an. 1o semestre. Junho de 1894, no 1. Porto : Typ. de José da Silva Mendonça, 1894, in-8, 48 pp.

Périodiques.

Boletin de la Real Academia de la Historia. Tomo XXIV.

Cuaderno 4o. Abril de 1894. Madrid, 1894, in-8, pp. 257 à 352. — 1 pes. 25.

Sommaire : Anuario de la Real Academia de la Historia á principios de 1894. Informes. I. Materiales para la historia de España en el archivo secreto de la Santa Sede, por Pedro de Madrazo. — II. Concilios nacionales de Carrión en 1103 y de Léon en 1107, por Fidel Fita. — Variedades : Investigaciones arqueológico-romanas de la provincia de Almeria, por Enrique López Rull, Trinidad Cuartara, Miguel Ruíz de Villanueva. — Noticias.

Cuaderno 5o. Mayo de 1894. Madrid, 1894, in-8, pp. 353 à 448. — 1 pes. 25.

Sommaire : Informes. I. Investigaciones históricas referentes á Guipúzcoa, por Camilo de Echegaray, por José Gómez de Arteche. — II. Libros procedentes de Marruecos, por Francisco Codera. — III. Estación prehistórica de Badajoz, por Luís Villanueva. — IV. Nuevo estudio geográfico, Aureliano Fernández Guerra, Francisco Coello, Fidel Fita. — V. Las costas de España en la época romana, por Antonio Blázquez. — VI. El sepulcro del doctor Eximio, por Antonio Sánchez Moguel. — Variedades :

I. Carta autógrafa del beato P. Fr. Diego José de Cádiz, por Luís Jiménez de la Llave. — II. Lápida monumental del beato Diego de Cádiz en Cartagena, por Fidel Fita. — Noticias.

Cuaderno 6º. Junio de 1894. Madrid, 1894, in-8, pp. 449 à 560. — 1 pes. 25.

Sommaire : I. Concilios nacionales de Salamanca en 1154 y de Valladolid en 1155, por Fidel Fita. — II. Cartas inéditas del Beato Padre Maestro Juan de Avila, por Luis Jiménez de la Llave. — III. El primer Conde de Ficallo, por Antonio Sánchez Moguel. — IV. Noticias póstumas de don José de Vargas Ponce y de D. Martin Fernández de Navarrete, por Cesáreo Fernández Duro. — Bulas inéditas de Urbano II. Ilustraciones al concilio nacional de Palencia (5-8 Diciembre 1100), por Fidel Fita. — Noticias. — Indice del tomo XXIV.

La España moderna. Director-propietario J. Lázaro. Abril de 1894. Madrid, s. d. (1894) in-8, 206 pp. — 3 pes.

Sommaire : España en la Biblia, por Fr. R. Martínez Vigil. — Cabeza y corazón (dolora), por Ramón de Campoamor. — La educación del Rey, por Adolfo Posada. — Lo verde, por el Dr. Thebussem. — Las cinco cartas amatorias de la monja portuguesa Mariana Alcofurado, por el Licenciado Pero Pérez. — Adán y Eva, novela (continuación), por Emilia Pardo Bazán. — Revista crítica, por M. Menéndez y Pelayo. — Crónica internacional, por Emilio Castelar. — Impresiones literarias, por F. F. Villegas. El Español Blanco White (conclusión) por W. Gladstone. — Obras nuevas.

Mayo de 1894. Madrid, s. d. (1894), in-8, 206 pp. — 3 pes.

Sommaire : Colección de papiros y otras antigüedades de Egipto, pertenecientes al archiduque Raniero, por Juan Valera. — Juan del Encina y los orígenes del teatro español (obras dramáticas de Encina), por Emilio Cotarelo. — Cómo han ido civilizándose los japoneses (episodio del galeón San Felipe), por Cesáreo Fernández Duro. — A propósito de la causa de Varela, por Pedro Dorado Montero. — Adán y Eva, novela (conclusión), por Emilia Pardo Bazán. — Revista crítica, por M. Menéndez y Pelayo. — Crónica internacional, por Emilio Castelar. — Crónica científica, por Luís de Hoyos Sainz. — Impresiones literarias, por F. F. Villegas. — Obras nuevas.

Junio de 1894. Madrid, s. d. (1894), in-8, 205 pp. — 3 pes.

Sommaire : El hechicero, por Juan Valera. — La psicologia de la juventud en la novela moderna, por Rafael Altamira. — Villergas y su tiempo, por V. Barrantes. — La degeneración y el proceso Willié, por Rafael Salillas. — Crónica científica, por Luís de Hoyos Sainz. — Revista europea, por Emilio Castelar. — Revista crítica, por M. Menéndez y Pelayo. — Luís Vives (continuación), por A. Lange. — Obras nuevas.

Julio de 1894. Madrid, s. d. (1894), in-8, 205 pp. — 3 pes.

Sommaire : Las obras de Villergas, por V. Barrantes. — De pedagogia, por Enrique Gil y Robles. — Vida pública de D. Enrique de Villena, por Emilio Cotarelo. — La Celestina, por Lorenzo González Agejas. — Revista crítica, por M. Menéndez y Pelayo. — Crónica científica, por Luís de Hoyos Sainz. — Crónica internacional, por Emilio Castelar. — Luís Vives (continuación), por A. Lange. — Obras nuevas.

Collections.

Memorial histórico español : colección de documentos, opúsculos y antigüedades que publica la Real Academia de la Historia.

Tomo XXVII. Madrid, 1894, in-8, 464 pp. — 3 pes. 50. — Sommaire : Estado de Portugal en el año de 1800. Tomo II, que trata de las provincias de Extremadura y de la Beira, y contiene el censo de sus comarcas, por D. José Cornide.

Tomo XXX. Madrid, 1894, in-8, 268 pp. — 3 pes. 50. — Sommaire : Historia de Carlos IV, por D. Andrés Muriel. Tomo II.

Tomo XXXI. Madrid, 1894, in-8, 239 pp. — 3 pes. 50. — Sommaire : Historia de Carlos IV, por D. Andrés Muriel. Tomo III.

Tomo XXXII. Madrid, 1894, in-8, 203 pp. — 3 pes. 50. — Sommaire : Historia de Carlos IV, por D. Andrés Muriel. Tomo IV.

Nueva colección de documentos inéditos para la Historia de España y de sus Indias. Publícanla D. Francisco de Zabalburú y D. José Sancho Rayón. Tomo V. Madrid : Impr. de los Hijos de M. G. Hernández, 1894, in-8, 378 pp. et 4 ff. d'index n. ch. — 12 pes.

Sommaire : Continuación de la correspondencia de D. Luís de Requesens y D. Juan de Zúñiga con Felipe II y con el Cardenal de Granvela, D. Diego de Zúñiga, el Conde de Monteagudo, etc... etc..., de 16 de Agosto á 7 de Octubre de 1574.

Colección de documentos inéditos del Archivo general del reino de Valencia, publicada por Joaquín Casáñ y Alegre. Tomo I. Valencia : Manuel Alufre, 1894, in-8, XXIV-219 pp. — 10 pes.

Sommaire : Pactos, tratados y avenencias que mediaron entre los reyes de Aragón, Navarra y el bastardo Enrique de Trastamara, con motivo de la invasión del reino de Castilla.

Colección de documentos inéditos para la historia de España, por el Marqués de la Fuensanta del Valle. Tomo CIX. Madrid : Murillo, 1894, in-8, XII-499 pp. — 12 pes.

Sommaire : Ensayo de un catálogo biográfico-bibliográfico de los escritores que han sido individuos de las cuatro órdenes militares de España, por Frey D. Carlos Ramírez de Arellano y Gutiérrez de Salamanca, del hábito de Calatrava.

Bibliographie.

Tipografía hispalense ; anales bibliográficos de la ciudad de Sevilla, desde el establecimiento de la imprenta hasta fines del siglo XVIII, por D. Francisco Escudero y Perosso. Obra premiada en concurso público por la Biblioteca Nacional en 1864, é impresa á expensas del Estado. (Con la biografía del autor, por D. A. María Fabié.) Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1894, in-4, XIX-657 pp. à 2 col.

Apuntes para un catálogo de periódicos madrileños, desde el año 1661 la 1870, por D. Eugenio Hartzenbusch. Obra premiada por la Biblioteca Nacional en el concurso público de 1873, é impresa à expensas del Estado. Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1894, in-4, XII-424 pp. à 2 col. — 7 pes.

Biblioteca colombina. Catálogo de sus libros impresos, publicado por primera vez... bajo la inmediata dirección de su bibliotecario el Ilmo. Sr. Dr. D. Servando Arboli y Faraudo... con notas bibliográficas del Dr. D. Simón de la Rosa y López. Tomo III. Sevilla : Tip. de Díaz y Carballo, 1894, in-8, VIII-338 pp. — 10 pes.

Nota bibliográfica sobre un libro impreso en Macao en 1590, por José Toribio Medina. Sevilla : Impr. de E. Rasco, 1894, in-8, 15 pp. — 3 pes.

Catalogue de la Bibliothèque de M. Ricardo Heredia, comte de Benehavis. Quatrième partie. Paris : Ém. Paul, L. Huard et Guillemin, 1894, in-8, VII-524 pp.

COMPTES RENDUS

Colección de escritores castellanos. Tomos 97, 100 y 102. Historia crítica de la poesía castellana en el siglo XVIII por D. Leopoldo Augusto de Cueto, marqués de Valmar. Tercera edición, corregida y aumentada. Madrid : Sucesores de Rivadeneyra, 1893, 3 vol. petit in-8.

C'est en 1869, en tête du tome premier de la collection des poètes lyriques du XVIIIe siècle publiée dans la *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneyra, que parut pour la première fois l'œuvre de Don L. A. de Cueto, sous le titre modeste de *Bosquejo histórico-crítico*; nous préférons lui voir celui d'*Historia crítica* auquel lui donnent droit et son étendue et le soin avec lequel elle a été composée. L'auteur ne s'est pas borné, comme l'ont fait, hélas, la plupart des préfaciers d'éditions compactes, à faire précéder les œuvres des poètes de la période à laquelle il s'attachait d'un prologue de quelques lignes : il a, d'une part, dégagé la synthèse de cette époque de transition que fut le XVIIIe siècle, et, d'autre part, tracé, presque toujours sous d'heureux traits, la physionomie de chaque écrivain. M. de V. a, en effet, adopté pour son travail un plan excellent et que l'on ne saurait trop recommander : sachant combien le plus souvent une histoire d'ensemble laisse dans l'ombre la plupart des personnalités d'une époque au profit de quelques noms éclatants, il a très judicieusement réservé toutes les notes monographiques dont il disposait pour en former, en

tête des œuvres de chaque auteur, autant de biographies abondamment documentées. Enfin il n'est pas inutile de rappeler que, dans les trois volumes de la *Biblioteca de autores españoles*, M. de V. avait réservé une très large place à l'inédit, mieux inspiré en cela que les autres éditeurs de cette même collection qui ont presque tous cru devoir faire un choix dans les œuvres des auteurs qu'ils republiaient. Cet inédit a contribué dans une large mesure à permettre au collecteur de fixer d'une manière définitive bien des points jusqu'alors obscurs de l'histoire littéraire du siècle dernier : qu'il me suffise de citer les lettres inédites de Meléndez Valdés à Jovellanos, écrites de 1776 à 1779.

L'*Historia critica* reste et restera vraisemblablement longtemps encore la seule œuvre de mérite que l'on puisse lire sur le XVIIIe siècle : ce siècle qui, selon les propres expressions de son historien, fut un siècle sans idées propres, sans doctrines définitives, sans énergie morale, sans enthousiasme et sans poésie, a néanmoins laissé un héritage vaste et varié ; héritage qui a permis au marquis de V. de nous en tracer un tableau assez attrayant pour nous montrer que son jugement est peut-être entaché de quelque exagération : à défaut de doctrines définitives (quel siècle peut se vanter d'en avoir vu naître ?), d'idées propres ou d'énergie morale, il n'est pas excessif de croire que, bien qu'inférieur de beaucoup au siècle d'or, le XVIIIe n'a manqué, dans certains genres et à certains points de vue, ni d'enthousiasme ni même de poésie.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

Estadismos de las Islas Filipinas, ó mis Viajes por este pais, por el Padre Fr. Joaquin Martinez de Zuñiga, Agustino calzado. — Publica esta obra por primera vez, extensamente anotada W. E. Retana. Madrid : W. E. Retana, Diciembre de M.DCCC.XCIII, 2 vols. in-8. — 20 pes.

Tel est le titre *in extenso* d'un ouvrage précieux que vient de publier W. E. Retana, et pour lequel il n'a épargné ni son temps, ni ses soins, ni ses dépenses, ne reculant devant aucun sacrifice pour perfectionner son œuvre et s'y dévouant tout entier. C'est ainsi qu'il fut amené à visiter Valladolid, Burgos, Avila, Ocaña, etc., tous les lieux en un mot où il y avait un document utile ou intéressant à consulter. C'est à Paris qu'il a fait fondre des caractères spéciaux d'imprimerie et fabriquer le beau et solide papier de ses deux volumes sur les Philippines.

L'ouvrage du P. Joaquin Martinez de Zuñiga est remarquable à tous égards ; mais avec le grand nombre d'additions, annotations et appendices dont l'a enrichi W. E. Retana, il constitue une véritable encyclopédie philippinaise, un monument unique pour l'étude du grand archipel magellanique. Le texte de Zuñiga remplit 670 pages d'impression serrée, il a été augmenté par M. Retana de 664 autres pages, dont 38 pour le prologue et 626 pour neuf Appendices qui sont autant de Mémoires spéciaux dignes de fixer l'attention du monde savant

par l'exactitude des renseignements de toutes sortes qu'ils fournissent sur l'histoire, la géographie, la biographie, la topographie, l'ethnographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, l'agriculture, l'industrie et le commerce des îles Philippines. De cette mine abondante nous nous contenterons de signaler ici quelques filons et plus particulièrement les appendices suivants :

1° Les origines de la fondation de l'imprimerie aux Philippines, avec le catalogue complet des livres imprimés et des imprimeurs, depuis 1610 jusqu'à la fin de l'année 1893 ;

2° La transcription en *fac-simile* de frontispices d'ouvrages rarissimes, absolument inconnus aux Philippines ;

3° Un catalogue bibliographique contenant, outre les descriptions de plus de quatre cents ouvrages, des notes critiques et des extraits des passages les plus importants ;

4° L'appendice coté C, où se rencontrent neuf cents notes géographiques, rangées par ordre alphabétique ;

5° Les appendices D et E, où sont classés méthodiquement une multitude de notes relatives à l'histoire naturelle.

Enfin cette ample collection de renseignements curieux et instructifs se termine par de nombreuses notices biographiques qu'il serait très difficile de trouver ailleurs. Nous ne résistons pas à l'envie de mentionner ici celle relative à un jeune héros, le type du chevalier espagnol au XVIe siècle, don Juan de Salcedo, le petit-fils du célèbre *conquistador* des Philippines, don Miguel Lopez de Legazpi.

On sait que Legazpi, parti du port de Natividad, en la Nouvelle-Espagne, le 21 novembre 1564, vint mouiller le 27 avril 1565 dans la rade de Mandave, île de Cébou, non loin de l'îlot de Mactan où Magellan était tombé sous les coups des naturels, le 27 avril 1521. Legazpi demeura six ans dans Cébou et ne quitta cette île que le 15 avril 1571 pour aller conquérir Manille. Le 20 août 1567 arrivait à Cébou, avec deux cents hommes partis de Mexico, don Juan de Salcedo, fils de Pedro de Salcedo et de Theresa de Legazpi. L'année suivante, le roi de Cébou et son fils âgé de vingt-cinq ans recevaient l'un et l'autre le baptême ; Legazpi était le parrain du père et Salcedo le parrain du fils. Don Juan de Salcedo n'avait que dix-sept ans lorsqu'il débarqua dans l'île de Cébou, mais il se fit remarquer aussitôt entre tous ses compagnons d'armes par sa bravoure chevaleresque, son activité infatigable et son caractère noble et entreprenant. Envoyé par son aïeul à la conquête de Manille sous les ordres du mestre de camp Martin de Goyti, il pénétra dans l'intérieur du pays en remontant le Pasig et mit en fuite les naturels qui l'assaillirent ; c'est là qu'il reçut sa première blessure et fut atteint d'une flèche au genou. Nul plus que Salcedo ne contribua à la conquête de la grande île de Luçon, dont il fut le premier à découvrir et à soumettre les diverses provinces. Manille conquise ainsi que les

pueblos d'alentour, le jeune capitaine voulut reconnaître les provinces du nord ; il arma à son compte une expédition et Legazpi lui donna quarante-cinq soldats espagnols. Avec sa petite troupe il sortit de Manille le 20 mai 1572 ; il ne devait plus revoir son aïeul qui mourut dans cette ville le 20 août de cette même année, à l'âge de soixante-dix ans [1]. Au troisième jour de navigation, il arriva à la pointe de Bolinao ; là il fit rencontre d'un navire chinois qui emmenait en esclavage des Tagales et leur chef, s'empara des captifs et les rendit à la liberté. Les Tagales qui n'étaient pas accoutumés à de tels actes de magnanimité, en furent si vivement touchés que spontanément ils se reconnurent vassaux du roi d'Espagne. Continuant sa route vers le nord, Salcedo fut le premier *descubridor* et *conquistador* des provinces de Zambales, de Ilocos où il fonda la ville de Vigan, de Cayagan, puis de celles de Tayabas et de Camerines au sud. Avec une poignée d'hommes il avait conquis la Laguna ; il en fut de même pour la province de Camarines, fameuse par ses mines qu'il alla visiter, et il y fonda, sur la rivière de Bicol, une ville qu'il appela Santiago de Libón. Il vainquit les naturels de l'île de Mindoro et les soumit à l'obéissance au roi d'Espagne. Il était mestre de camp et gouverneur de la province de Ilocos, en résidence au port de Vigan, lorsque voyant passer une flotte de soixante-deux sampans chinois et supposant avec raison qu'ils allaient attaquer Manille, il rassembla à la hâte tous ses Espagnols et s'embarqua pour défendre la capitale ; c'était la flotte du fameux corsaire chinois Li-Ma-Hong, la terreur des côtes des Philippines, qui attaqua Manille en 1574.

Le désir de revoir ses sœurs qui étaient restées à Mexico fit que Don Juan de Salcedo demanda un congé pour retourner au pays natal, mais avant de s'embarquer pour la Nouvelle-Espagne, il se mit en route pour les mines de Ilocos, dans le dessein d'y recueillir quelques échantillons de minerai et de les faire examiner à Mexico. Après deux jours de marche, malade de la fièvre, il but de l'eau d'un *arroyo* et mourut quelques heures après, le 11 mars 1576, à l'âge de vingt-sept ans, laissant la réputation d'un des plus nobles représentants de cette chevalerie espagnole qui, à cette époque, brillait du plus vif éclat et passait pour la première de l'Europe. ARISTIDE MARRE.

Les Jésuites et la pédagogie au XVIe siècle. Juan Bonifacio, par le P. J. Delbrel, de la Compagnie de Jésus. Paris : Alphonse Picard et fils, 1894, in-8, XI-89 pp.

Le P. Delbrel nous dépeint la vie d'un pédagogue du XVIe siècle, le jésuite Juan Bonifacio : presque célèbre en son temps, l'auteur de *Christiani pueri institutio*, de *De Sapiente Fructuoso* et de l'*Historia Virginalis* était tombé dans

1. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'Espagne, tardivement reconnaissante, a élevé une statue à Lopez de Legazpi.

un oubli dont il faut savoir gré au P. D. de l'avoir tiré. Bien qu'on y sente un peu trop, par endroits, un plaidoyer *pro domo*, l'étude est bien faite, attrayante même : le tableau de la vie scolaire au XVIe siècle est plein de détails curieux que l'on désirerait peut-être un peu plus spéciaux à l'Espagne. La bibliographie des œuvres de Bonifacio n'est malheureusement pas aussi précise et aussi complète qu'il eût été à désirer. F. H. GRASER.

Rafael Altamira — Juan Ochoa — Tomás Carretero. Novelas. (Fatalidad. Su amado discípulo. Sagrado sacerdocio.) Madrid : Ricardo Fé, 1894, in-16, VI-284 pp. — 3 pes.

Fatalidad, de D. Rafael Altamira, occupe près de la moitié du volume ; l'œuvre eût gagné à être plus étendue. On regrette à plus d'un endroit ce manque de développement qui rend la psychologie de Guillermo Moreno quelque peu obscure. Le début surtout prépare insuffisamment le lecteur : on se demande pourquoi, disposant de tant d'éléments de bonheur, le héros n'arrive qu'à une noire mélancolie. Quant au caractère de Teresa, il est trop laissé dans l'ombre. Le dénouement est peu plausible ; on n'en attend qu'un seul : le suicide de Guillermo. Mais l'espoir en un lendemain meilleur est bien peu dans la nature de l'homme que l'on nous dépeint. — Les qualités de style sont supérieures aux qualités d'observation : elles nous donnent le droit de penser que, l'expérience aidant, M. Altamira pourra occuper un rang des plus honorables parmi les nouveaux romanciers.

Su amado discipulo est une très simple historiette : contée sans prétention, elle se distingue par beaucoup d'originalité et plus d'un détail heureux. Il n'y qu'à en louer M. Juan Ochoa. — Quant à *Sagrado sacerdocio*, le mieux est de n'en rien dire et d'attendre, pour juger l'auteur, qu'il nous donne une œuvre un peu plus sérieuse. F. H. GRASER.

Sofia Casanova. El doctor Wolski. Páginas de Polonia y Rusia. — Madrid : imp. del suc. de J. Cruzado á cargo de Felipe Marqués, 1894, in-16, 320 pp. — 3 pes. 50.

C'est un type assez étrange que celui de ce médecin polonais dont la vie entière doit être consacrée à la régénération de l'humanité : détraqué plutôt que philanthrope, il fait le malheur d'une fiancée qui l'adore sans réussir en fin de compte à faire son propre bonheur. Mara, belle et instruite, élevée par le docteur Wolski pour être un jour sa femme, est assez lâchement délaissée par lui quand il découvre en elle les germes de la phtisie. Wolski ne voit du reste dans une femme que la mère de ses futurs enfants ; écrit-il une lettre d'amour, la plus grande partie en sera consacrée à des considérations sur l'hygiène... Ne nous étonnons pas de le trouver peu d'années plus tard marié à une jeune fille qui s'en est éprise (cet hygiéniste est, paraît-il, irrésistible) et mettant en pratique les fameux préceptes qui lui sont chers. Mais un premier enfant meurt et c'est tout juste si sa femme, condamnée désormais à la stérilité, survit à une douloureuse opération. En même temps un hôpital-modèle — la plus grande

pensée du docteur — s'abîme dans un incendie. Et puis c'est tout, car il n'y a pas de dénouement à ce roman bizarre, et le lecteur est libre d'en tirer la morale qu'il voudra ou de n'en pas tirer du tout.

Le livre est bien écrit et ne manque pas de jolis détails : je reprocherai seulement à l'auteur de s'étendre trop complaisamment sur l'énumération et la description de mets ou de boissons russes ou tartares ; à la longue, cela fatigue et dénote l'amour d'un exotisme facile et factice qu'il eût mieux valu éviter.

R. Foulché-Delbosc.

Tirso de Molina. Investigaciones bio-bibliográficas por Emilio Cotarelo y Mori. — Madrid : imprenta de Enrique Rubiños, 1893, in-8, 221 pp. — 3 pes.

Il y a quelques années, l'Académie espagnole mit au concours une étude biographique et critique de Tirso de Molina. Deux monographies seulement furent présentées : l'une de doña Blanca de los Ríos et l'autre de D. Pedro Muñoz Peña. Cette dernière est la seule qui ait été imprimée (*El Teatro del Maestro Tirso de Molina*, Valladolid, 1889, in-8, 694 pp.), mais, tant au point de vue biographique qu'au point de vue bibliographique, elle est loin d'être aussi précise qu'il le faudrait. D. Emilio Cotarelo y Mori vient heureusement de remédier au silence de tous les écrivains qui ont eu à s'occuper de Tirso et nous donne un volume où ne manquent ni les faits nouveaux, ni, chose plus rare chez beaucoup de ses compatriotes, l'esprit critique. Il serait à désirer que de semblables monographies fussent plus fréquentes : M. C. y M. a prouvé une fois de plus que l'initiative personnelle se passe souvent fort bien des encouragements officiels.

R. Foulché-Delbosc.

CHRONIQUE

Le 1er avril dernier, l'Académie espagnole a quitté le vieil hôtel qu'elle occupait depuis de longues années rue de Valverde, 26, et s'est installée dans le palais récemment construit pour elle entre le Retiro et le Prado. Des discours ont été prononcés à cette occasion par le comte de Cheste et D. Alejandro Pidal y Mon.

*
* *

La vente Ricardo Heredia. — La bibliothèque Salvá est définitivement dispersée. M. Ricardo Heredia, comte de Benahavis, qui l'avait achetée il y a plusieurs années, s'en est dessaisi, et de 1891 à 1894 la vente s'en est effectuée :

les dernières vacations ont eu lieu à Paris du 12 avril au 11 mai. M. Heredia avait considérablement augmenté cette splendide collection : tandis que le catalogue de Salvá ne comprend que 4.070 numéros, les quatre volumes du catalogue de vente en comprennent 8.304; un grand nombre, il est vrai, ne sont pas des livres espagnols et n'ont aucun rapport avec ceux au milieu desquels ils ont été assez maladroitement intercalés. Ce n'est pas précisément un chef-d'œuvre bibliographique que nous ont donné MM. Ém. Paul, L. Huard et Guillemin, libraires de la Bibliothèque nationale. Tout en sachant combien, le plus souvent, sont imparfaits les catalogues dressés en vue d'enchères publiques (ainsi le veut, paraît-il, une routine contre laquelle personne ne proteste), il est permis de regretter que l'on ne se soit pas adressé en cette circonstance à un bibliophile un peu au courant des livres d'Espagne, et l'on en aurait certainement trouvé à Paris. Nous aurions ainsi possédé un ouvrage qui aurait pu, à certains égards, être l'utile complément du Catalogue de Salvá. Mais rien de tel n'a eu lieu : on a préféré disposer les choses de manière à vendre pendant les trois premières années les livres les plus rares et reléguer dans la quatrième partie plus de la moitié de la bibliothèque (nos 3815 à 8304), qui avait une valeur moindre : on comprend aisément à quel point une semblable disposition peut rendre impossible toute classification sérieuse. Les détails ne rachètent malheureusement pas ce que l'ensemble a de défectueux, bien au contraire : qui en douterait n'aurait qu'à se reporter au Catalogue de la première partie (1891). Suivant un usage assez répandu, deux bibliophiles dont personne ne mettra en doute l'érudition, MM. Manuel R. Zarco del Valle et M. Menéndez y Pelayo adressent à M. Ricardo Heredia une assez longue lettre dans laquelle ils font l'éloge de sa bibliothèque et en vantent les raretés. Ladite lettre a été écrite *en espagnol*, mais on nous en donne simplement la traduction française, la vente devant avoir lieu à Paris. Que dire des lignes suivantes (p. XVI) : *.....votre collection de Bibles, qui a été l'objet de vos premiers goûts et de vos dernières acquisitions. Il n'y manque ni les deux Polyglottes, la complète et celle d'Anvers, monuments de la science biblique de nos ancêtres, ni.....*

Qu'est-ce donc que la Bible polyglotte *complète* ? Ne cherchons pas trop loin ; il s'agit du no 1 du Catalogue : c'est la Bible polyglotte imprimée à Complutum (Alcalá de Henares). MM. Zarco del Valle et Menéndez y Pelayo avaient écrit dans leur lettre : *la complutense*, et les traducteurs ont traduit de l'intelligente façon que l'on sait. On jugera, par cette échantillon, du soin avec lequel a été rédigé le catalogue de la bibliothèque de M. Ricardo Heredia.

Le Gérant, Aug. PICARD.
Archiviste-Paléographe.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE AU XIXe SIÈCLE

MELÉNDEZ VALDÉS

La poésie lyrique espagnole, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, ne nous présente aucun nom plus illustre que celui de Meléndez Valdés. C'est autour de lui que gravitent les *astra minora*, dont l'éclat, un moment assez vif, paraît bien amorti aujourd'hui. Il est le représentant le plus parfait d'une école importante, celle de Salamanque, dont il permet de préciser les tendances, de fixer les principes, et aussi de mesurer l'influence. De son vivant comme après sa mort, il est regardé comme le meilleur lyrique de son époque, quoique d'autres, Cienfuegos, Cadalso, Forner, Iglesias, aient eu des parties, ou des inspirations, ou des dons supérieurs. Enfin il est atteint en pleine carrière par le flot envahissant des idées nouvelles, et son œuvre porte la trace de la révolution produite dans les esprits par les évènements historiques contemporains. A ces divers titres, il doit être étudié comme l'un des vrais précurseurs de l'époque moderne.

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici la vie de Meléndez. Quintana, qui s'honorait d'avoir été son disciple, — illusion touchante, — nous a laissé de lui une biographie, trop académique sans doute, mais à laquelle il n'y a rien de bien

important, ce me semble, à ajouter. Toutefois, ceux qui souhaiteraient un Meléndez plus familier, plus intime, le trouveront sans peine dans les Lettres ou dans les Poésies publiées, depuis Quintana, soit par M. L. A. de Cueto, marquis de Valmar, dans sa très précieuse *Histoire de la Poésie espagnole au XVIII*[e] *siècle*[1], soit tout récemment par M. Foulché-Delbosc, à cette même place[2].

Sans vouloir donc refaire — sur nouveaux frais — ce qui a été bien fait, il nous suffira de rappeler les évènements principaux de cette existence. Né à Ribera del Fresno (Badajoz) le 11 mars 1754, Juan Meléndez Valdés, orphelin de bonne heure, fit ses études dans son pays d'abord, puis à Madrid, et, à partir de 1772, à Salamanque. Il se lie, dans cette dernière ville, avec le poète Cadalso, qui l'encourage et le protège, et il entre bientôt en relations avec d'autres écrivains, Iriarte, Forner, Jovellanos surtout. Pendant la décade qui suit, il n'y a guère à signaler dans sa vie d'autres évènements importants qu'une grave maladie qui le force à se réfugier aux champs, la mort de son frère en 1777, le prix remporté à l'Académie pour son églogue de *Batilo* et son séjour à Madrid, où il fait directement connaissance avec Jovellanos. En 1782, Meléndez obtient une chaire d'humanités à Salamanque, et il épouse une jeune fille de bonne famille, dont Somoza nous a laissé un curieux portrait. Deux ans plus tard, nouveau triomphe académique avec les *Bodas de Camacho*, sorte de comédie pastorale, qui échoue devant le public. Le grand succès de sa vie d'écrivain fut la publication de ses poésies en 1786; mais ce triomphe littéraire ne lui suffisant pas, il songe à utiliser ses amitiés, et se fait successivement nommer *Alcalde de Crimen* à Saragosse (1789), *Oidor de la Chancillería* de Valladolid (1791), puis *Fiscal de la Sala de Alcaldes de casa y corte* (1797). En cette même année, il publia une nouvelle édition de ses

1. *Historia crítica de la poesía castellana en el siglo XVIII*... tercera edic. Madrid, 1893.

2. *Revue hispanique*, num. 1, p. 73 et suiv.; num. 2, p. 166 et suiv.

poésies, enrichie d'œuvres nouvelles. Meléndez partagea la faveur, puis la disgrâce de Jovellanos : il fut exilé à Medina del Campo en avril 1798, et à Zamora en 1800. Il avait été dénoncé à l'Inquisition quelques années auparavant pour avoir lu Rousseau et Montesquieu. En 1802, il retourne à Salamanque où il vécut dans la tristesse et le découragement, « fruit du despotisme, » assure Quintana. Son rôle pendant l'invasion française a été jugé sévèrement. Il accepta d'abord des Français une mission en Asturies, qui faillit avoir une fin tragique. Après Bailén, il est nommé fiscal de la Junte du contentieux, mais bientôt il dut s'exiler. Il vécut successivement à Toulouse, Montpellier, Nîmes, Alais, et mourut à Montpellier, le 24 mai 1817.

Pour quiconque a lu la biographie de Quintana, quelque bienveillante qu'elle soit, il s'en dégage cette conclusion, aussi vraie du poète que de l'homme, que Meléndez manque de caractère. Il en manque absolument, dès le début et jusqu'à la fin. Très indécis au moment où, ses études de Salamanque terminées, il faut qu'il choisisse une carrière, il est sur le point, parce que le hasard des évènements l'y pousse, d'embrasser l'état ecclésiastique. Il avoue cependant qu'il ne s'y sent que médiocrement propre. On peut voir sur ce point une lettre à Jovellanos; à son défaut, ses poésies érotiques sont là pour nous renseigner sur la sincérité de sa vocation. L'on ne voit pas bien l'auteur des *Besos* ou de la *Confesión de Flora*[1] appelé à diriger les âmes dans les voies de la perfection. A Salamanque, Meléndez tombe dans un milieu littéraire où l'on à le goût, la manie de la poésie bucolique. Il s'y essaye, par esprit de suite, et il réussit. Cette fois, les circonstances, le hasard l'on servi à merveille : il a trouvé sa voie. Mais il la quitte aussitôt, parce qu'on l'y engage, et il se lance dans la politique, pour laquelle il n'a ni goût ni aptitude.

1. *Revue hispanique*, num. 2, p. 181.

Il aime la liberté ; il se laisse remorquer (par Jovellanos toujours) dans le courant libéral, ce qui ne l'empêche pas de célébrer le Prince de la Paix. Il « *entonne la trompette* » pour exciter les Espagnols à résister aux Français (voyez son *Alarma española*), et il accepte honneurs et fonctions de Murat, le héros du 2 mai, et du roi intrus. Il prodigue à Joseph Napoléon les déclarations les plus passionnées (... *mas juro amaros cada día*...)[1], et il accueille la rentrée de Ferdinand VII par une cantate où il traite la Constitution de Cadiz de « *monstruo que insana abortó la facción* », et où il prédit, le malheureux! le retour de l'âge d'or. Tout cela, admettons-le, sans arrière-pensée d'intérêt personnel, non point par bassesse d'âme, mais par faiblesse, par manque de volonté, par une incurable absence de volonté, parce que les dieux ou les hommes en ont disposé ainsi.

Le poète est tout aussi flottant, inconsistant et mou. Son âme est une pâte molle qu'une main étrangère pétrit et modèle à son gré. Blanco, remarquant que Meléndez était le seul Espagnol, à sa connaissance, qui eût cessé d'être catholique sans devenir athée, ajoute qu'il avait très développée « *la bosse de la vénération* ».

Et en effet, ses admirations successives pourraient être aisément cataloguées. Il subit tout d'abord l'influence de Cadalso, poète estimable, dont les anacréontiques, les idylles, les *endechas* lui révèlent la poésie champêtre. « Sans lui, je ne serais rien aujourd'hui. Mes goûts, ma passion pour les bons ouvrages, mon talent poétique, mes connaissances littéraires, tout me vient de lui. C'est lui qui me rencontra au cours de ma seconde année d'études, qui m'inspira ce noble enthousiasme pour l'amitié et pour la vertu, et qui me forma le jugement. » (Lettre à Mena, 16 mars 1782.) Ses goûts personnels, si tant est qu'il en ait de bien marqués, le poussent évidemment vers la poésie bucolique ; ses succès académiques (*Batilo*, *Las Bodas de Camacho*) l'engagent tout à fait dans ce genre, où il excelle. Et peut-être

1. Ode à Joseph Napoléon, 3 mai 1810.

l'aurait-il, en effet, exclusivement cultivé, si Jovellanos ne s'était avisé de l'en détourner. « Et toi, ardent Batile, lui disait-il, émule insigne du chantre de Méonie (!), jette les pipeaux rustiques et porte à tes lèvres harmonieuses la trompette retentissante... Que nos héros espagnols soient l'objet de tes chants !... »

L'excellent Jovellanos avait raison et tort tout à la fois. Il avait raison de croire que s'il n'est pas absolument nécessaire d'avoir des idées pour être poète, il est impossible cependant d'écrire indéfiniment sans idées, à moins d'avoir une sensibilité capable de renouveler sans cesse sa provision d'images et d'impressions. Or, ce n'était pas le cas de Meléndez, lequel, dès 1785, avait épuisé sa provision peu abondante, et redit déjà ce qu'il avait à dire. Il ne pouvait plus que se répéter, et tourner dans le même cercle. La saine odeur des champs est agréable, mais trop de fleurs nous affadit et trop de parfums nous écœure. Peut-être Jovellanos avait-il encore raison de croire que, dans l'état de l'Europe et de l'Espagne, le temps des *Batilo*, des *Delio* et des *Amintas* était passé, et qu'entre les enfantines distractions de ces bergers enrubannés et les préoccupations publiques, il y avait décidément une discordance trop criante. La grande voix qui grondait au loin couvrait trop le frêle chalumeau de ces Arcadiens. Mais il avait tort certainement en croyant que tous sont bons à tout, qu'on peut indifféremment passer d'un genre à l'autre et prendre tous les tons. Il méconnaissait lourdement l'essence de l'inspiration poétique, laquelle ne souffre pas la contrainte, et il la confondait avec le métier, qui peut s'apprendre en effet, puisque lui-même l'avait appris. Meléndez, plus sage, sent les limites de son talent, ce qui est rare chez un poète ; il présente timidement quelques objections. Il parle de son « génie doux et affectueux » (*yo de un genio suave y bondadoso*), de son « cœur sensible » et du « don de la tendresse » qu'il a reçu des cieux (*el don de mi ternura*)[1]. Et plus tard, au milieu de ses élans et de

1. Voyez la pièce *El Mediodia*, où Meléndez définit très agréablement son talent.

ses efforts vers la grandeur, son imagination reviendra d'elle-même vers ces images simples, riantes, naïves, qui avaient suffi à sa Muse, parce qu'elle se sent là dans son vrai milieu, à son juste niveau, et que l'effort lasse vite son aile. Sans le vouloir sans doute, il a très joliment et très justement caractérisé sa Muse dans la pièce intitulée : *Le Chant de l'alouette*. Comme l'alouette, en effet, elle s'élève d'une aile facile, et si on ne la voit plus, ce n'est pas précisément, comme elle le croit, qu'elle se perde dans les hauteurs ou qu'elle traverse les nuages ; c'est plus simplement qu'elle est assez menue et fine. En réalité, elle ne perd jamais de vue le sillon, le taillis et le ruisseau. Son chant, monotone à la longue, plaît par sa facilité, par son joli timbre net et clair : cette musique manquerait à ce paysage tranquille. Que va-t-elle devenir au milieu des orages, des éclairs et des convulsions de la nature ?

Meléndez obéit cependant. Peut-être est-il las de tournoyer toujours dans le même cercle et de voleter au dessus des mêmes buissons. Il veut aller plus loin, plus haut, et cette ambition, qu'on lui a soufflée, il l'a d'assez bonne heure. Déjà, en 1779, il écrit : « Le genre moral me plaît infiniment, quoique je me reconnaisse sans ressources suffisantes pour y réussir. Mais le désir d'avoir autre chose que des chants d'amour à offrir à des personnes dont de telles bagatelles sont indignes, m'a engagé à essayer mes forces... » Il les a essayées, en effet. Il s'est élevé à l'ode morale, philosophique, sociale, politique, et il l'a fait, en somme, avec un succès suffisant pour que ces graves personnes, dont il parle, aient vu là ses meilleurs titres, et pour que les faiseurs d'anthologies, qui s'inspirent volontiers du goût de ces personnes graves, aient fait figurer ces « morceaux » parmi les modèles de la lyrique espagnole.

Après tout, l'ambition de Meléndez était légitime. Elle prouve, sinon une conscience bien nette des limites de son talent, du moins le sentiment très juste de l'épuisement, de l'inanition dont il était menacé de mourir. Peut-être aussi y a-t-il quelque

injustice à enfermer à tout jamais le poète dans le domaine où il a une fois excellé. A ce compte, Virgile s'en serait tenu aux *Bucoliques* et Victor Hugo aux *Odes et Ballades*. On peut même aller plus loin, et soutenir que Meléndez n'avait pas à « forcer son talent » autant qu'on pourrait le croire pour s'élever de ces pastorales à la poésie morale et philosophique où il ambitionne de s'exercer. Pour qui admire avec intelligence le spectacle de la nature, il est aisé de passer du fait à l'idée que ce fait enveloppe, de la matière à l'esprit. La poésie des champs embellit, mais elle ne cache pas nécessairement la philosophie de la nature. Combien cette poésie est suggestive, c'est précisément ce que montraient, à peu près à la même époque, J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Peut-être Meléndez, à force de dépeindre en vers gracieux les spectacles accoutumés de la nature, le matin et le soir, les saisons et leur perpétuel écoulement, les astres et le ciel, le silence des nuits constellées, qui effrayait Pascal, et qui inspire tant de métaphores à notre poète, peut-être aura-t-il la tentation de soulever le rideau, pour voir quelle main machine ce spectacle. Peut-être encore s'avisera-t-il quelque jour que ces bergers, ces paysans, qu'il n'a vus que sous des couleurs trompeuses, sont des hommes comme les autres, en chair et en os, qu'ils vivent dans un monde dur pour eux, à une époque qui remue confusément dans leur intelligence, traversée de vagues lueurs, des idées en germe, et dans leur cœur, des sentiments qui cherchent leur expression.

Et certainement il a fait cette découverte, une fois au moins, en voyant ces rustres « nus, sales, affamés, courbés vers la terre, près d'exhaler le dernier soupir sous l'écrasant fardeau que le Destin a placé sur leurs épaules,

> .... viendoles desnudos,
> Escuálidos, hambrientos, encorvados,
> Lanzando ya el suspiro postrimero
> Bajo la inmensa carga que en sus hombros
> Puso la suerte... »

Meléndez pouvait, partant d'où il est parti, arriver là. La fréquentation de la nature « élève l'âme », comme l'on dit; elle peut suggérer, à qui n'y cherchait tout d'abord qu'un délassement, des idées et des sentiments qui ont leur grandeur. A une double condition : c'est d'abord que l'on fréquente effectivement la nature, et que l'on s'abandonne ensuite en toute sincérité à l'impression qu'elle produit sur notre esprit. Cela fut-il le cas de Meléndez ? Je le rechercherai tout à l'heure; pour le moment, j'essaye de m'expliquer le développement de son talent, et je signale les inspirations auxquelles il a successivement obéi. Et à propos de ce manque d'originalité, je présenterai une dernière remarque, qui complète ce qui précède.

Comme Meléndez est au plus haut point de ces natures faibles, qui ont besoin, pour produire elles-mêmes, de voir leurs propres sentiments prendre forme au préalable dans l'imagination d'autrui, il est très préoccupé de rechercher et d'étudier les modèles. Non point seulement, — ce qui est la condition du progrès et un apprentissage indispensable, — pour leur emprunter des procédés nécessaires au génie le plus vigoureux, pour y forger et y aiguiser l'instrument dont il se servira, mais surtout pour substituer aux siennes leur pensée et leur émotion, pour essayer, en perdant sa propre personnalité, d'acquérir la leur, ce qui est la pire façon d'imiter. Même à propos de bergeries, il a besoin, pour se donner le ton, de lire et de relire Boscán, Garcilaso, Francisco de la Torre et généralement tous ceux qui se sont signalés dans ce genre, depuis Anacréon jusqu'à Saint-Lambert. Puis, quand il éprouvera le besoin d'enrichir un peu ou de refaire sa provision d'idées épuisées, il ira dans sa bibliothèque, qui paraît avoir été assez riche[1], et il ouvrira, un peu au hasard, l'un de ces livres qui représentaient alors en Espagne la haute culture philosophique. « C'est à l'*Essai sur l'entendement*,

1. Voyez les lettres publiées par M. de Cueto, *Historia critica...*, tome III, pp. 38-91.

dit-il, que je dois et que je devrai toute ma vie le peu de philosophie que je connaisse : *Al Ensayo sobre el entendimiento debo y deberé toda mi vida lo poco que sepa discurrir.* » Prévenons ceux qui seraient tentés de prendre cette déclaration à la lettre qu'ils perdraient leur temps à chercher chez Meléndez la trace de l'influence de Locke. Mais on trouverait aisément, dans ses poésies de la seconde manière, la traduction des idées de Turgot ou de Condorcet, qu'il a connues non point, je crois, d'original, mais par le canal de Jovellanos. Car Meléndez avait encore plus raison qu'il ne croyait quand il disait à ce dernier dans une effusion charmante : « *Obra soy tuya*, je suis ton ouvrage. » Oui, cela est vrai. Disciple de Jovellanos ou de Cadalso, des bucoliques anciens ou modernes, des encyclopédistes français ou des économistes anglais, de Gessner ou de Young, Meléndez n'a presque toujours été qu'un reflet ou un écho, dont la douceur peut avoir son charme, mais qui impatiente parfois parce que l'on y cherche vainement une réalité que l'on puisse saisir.

A s'en tenir à ce qui précède, le mérite réel de Meléndez se réduirait à peu de chose. Mais ce jugement, tel qu'il est, paraîtrait bien sévère, car il est excessif de reprocher à un moderne de puiser chez ses devanciers et de les imiter. Tout a été dit, et il n'y a plus guère de façon de sentir ou d'exprimer ses sentiments que les lyriques n'aient découverte. La seule chose qui importe donc n'est pas tant de savoir si la poésie de Meléndez est originale dans son fonds, — il est clair qu'elle ne l'est en aucune façon, — que s'il a su marquer de son sceau personnel une matière, tombée depuis longtemps dans le domaine commun. Au surplus, en ce qui concerne tout au moins ses poésies anacréontiques et champêtres, on ne s'étonnera pas outre mesure de n'y trouver ni idée originale ni sentiment tant soit peu profond. De toutes les variétés de poésie lyrique il n'en est pas, en effet, qui nous paraisse aujourd'hui plus vide et plus fausse que celle-là, et ce qui nous donne le droit d'être sévères, c'est que, depuis Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand,

Lamartine, George Sand et tant d'autres, nous prétendons mieux goûter le charme de la nature, et plus fortement sentir la prise qu'elle a sur nos imaginations ou sur nos cœurs. Il n'y a au fond rien de commun entre cette traduction éloquente des sentiments qu'éveille en une âme moderne la vue de la nature et ce que les poétiques classiques nommaient bucolique, idylle, pastorale.

La poésie anacréontique et pastorale, — car il se sert indifféremment de ces deux mots, — est chez notre auteur, comme chez ses prédécesseurs, depuis Virgile jusqu'à Garcilaso, un genre conventionnel, un cadre banal et gracieux, où l'on peut faire entrer une foule de choses fort diverses. C'est un fait qu'à la veille de la Révolution, ce genre était à la mode en Espagne comme dans toute l'Europe. La petite société de Salamanque, où vivait Meléndez, nous offre un cas bien singulier de cette épidémie de poésie gessnérienne. Nous rencontrons auprès de notre *Batilo*, affublés, eux aussi, de surnoms champêtres, deux religieux Augustins, les PP. González et Fernández, les pasteurs Delio et Liseno, qui se sont fait, vers 1780, une réputation de poètes, en entretenant le public de leurs moutons et de leurs bergères. On aimerait — si l'on ne craignait les digressions — à étudier dans la correspondance de l'un d'eux, Fr. Diego González, le singulier état d'âme que révèlent ces poésies. Je crois bien volontiers, — puisque M. de Cueto et d'autres s'en portent garants, — que ce dernier resta toujours un religieux exemplaire, un amant platonique, mais on m'accordera en revanche que le berger Delio, des RR. PP. Augustins, paraît avoir eu, plus qu'il n'est utile dans l'état ecclésiastique, ce « *don de la ternura* » dont parle Meléndez. « Mon âme, hors d'elle-même, s'écrie-t-il, aimait tendrement; elle aimait sans mesure, elle aimait enfin de telle sorte que même maintenant, en y songeant, j'en suis tout tremblant!

El ánima perdida
Amaba tiernamente,
Amaba sin medida,
Amaba en fin de modo
Que aun, al recordarlo, tiemblo todo. »

Et cet amour n'est pas une pure métaphore mystique, comme celui de sainte Thérèse ou de Fr. Luís de León. Nous connaissons les deux bergères, *zagalas*, que chante le P. González : elles se nommaient Melisa et Mirta. Nous savons même que la première habitait Séville, la seconde Cadiz, et que celle-ci, s'étant mariée, et déjà mère de famille, se fatigua à la longue du commerce épistolaire dans lequel elle jouait le rôle de bergère, et le P. González celui de berger. Peu soucieuse de prendre place dans l'histoire, à côté des Béatrix et des Laure, l'excellente dame laissa, paraît-il, languir et tomber la correspondance, car Delio s'en plaint dans une lettre du 8 août 1778, adressée à Jovellanos, lequel, ne l'oublions pas, était le berger en chef, *el mayoral Jovino*. Il s'en console philosophiquement en déclarant qu'après tout, cela ne changera pas grand'chose à la nature de leurs relations : « Delio ne l'en aimera pas moins de la même façon et au même degré qu'autrefois, car il ne saurait faire autrement, et il n'est point dans sa nature de ne plus aimer ce qu'il a une fois aimé. » Quant au P. Fernández, auteur d'œuvres d'ailleurs ingénieuses, telles que la satire philosophique *La Crotalogía* ou *Art de jouer des castagnettes*, il ne reste pas en arrière, et, sans plus d'ambages, regrette bravement dans ses vers d'être *fraile* « étant jeune et sensé ». Tout cela à distance nous semble assez extravagant et très digne de D. Quichotte lors de sa crise bucolique dans la Sierra Morena, mais il est certain que l'on ne sentait alors nullement le ridicule de tels enfantillages.

Ces détails connus, on ne s'avisera pas de chercher dans les poésies de ce groupe et dans celle de Meléndez, son principal représentant, le moindre trait de vérité particulière, locale, la moindre préoccupation de description exacte, d'observation réelle. La nature qu'ils peignaient, les personnages qu'ils y mettaient étaient tout entiers dans une imagination d'emprunt et une mémoire pure-livresque. Pour les voir, il leur fallait, non point ouvrir les yeux, mais les fermer plutôt. Je serais bien étonné que le lecteur de Meléndez, en passant par Salamanque,

pût reconnaître les bosquets d'Otea, ou le Zurguen, ou les bords du Tormes, dans les vagues descriptions du poète. Je sais bien qu'il n'est pas facile non plus de se représenter bien exactement « le lac » de Lamartine, ou les rives bordées de roseaux du Mincio de Virgile, ou la villa d'Horace, puisque le bon abbé de Chaupy a mis plusieurs années à la retrouver, et encore n'en est-il pas lui-même bien sûr. Mais l'exactitude descriptive était, au fond, le dernier souci de Lamartine, de Virgile ou d'Horace, qui voulaient surtout nous parler d'eux-mêmes. Or, la psychologie que l'on peut extraire des tableaux champêtres de Meléndez est une quantité négligeable. Quant à leur poésie, un contemporain, et Quintana après lui, trouvent qu'elle sent le thym « *olía á tomillo* ». C'est affaire de goût : Alcalá Galiano, lui, était d'avis qu'elles sentaient la ville : « *Sus campos huelen á la ciudad.* » Meléndez n'était sans doute pas insensible aux charmes de la campagne, mais, au témoignage de son biographe, il ne s'en aperçut bien qu'après avoir lu Thomson, Gessner et Saint-Lambert. Ce qui est certain du moins c'est que les riants tableaux qu'il nous décrit, il les composait au fond de l'étroite ruelle de Sordolodo, au bruit des enclumes et des marteaux de vingt forges voisines. Il n'est pas étonnant que dans ce milieu, dans cette « caverne des cyclopes », comme il disait, l'odeur du thym se soit vite évaporée.

Ainsi qu'on doit s'y attendre, Meléndez se sert souvent de la poésie pastorale ou anacréontique en manière d'allégorie, pour nous révéler, en jetant sur eux un voile, d'ailleurs transparent, les petits évènements de sa vie intime et de celle de ses amis. Les joies de l'amitié, les tristesses de l'absence, le charme du retour, la sympathie pour les maux d'un ami ou pour ses succès, tous ces sentiments modérés et tendres, tous ces lieux communs de la sensibilité banale sont traités avec une douceur aimable, encore qu'un peu affadissante, avec une élégance infiniment supérieure à tout ce qui existait alors dans le même genre. Ces sentiments moyens, ces amitiés, ces amours tempérés, c'est le

domaine propre de Meléndez ; c'est là qu'il faut chercher quelques-unes de ses meilleures pièces, telles que l'églogue 5e, *Le Berger du Tormes*, où il décrit, non sans émotion, son départ pour Saragosse. Il y est aussi naturel et aussi sincère que le genre adopté et le goût du temps le lui permettaient. Il est vrai qu'il ne le reste pas longtemps, et qu'à côté de ces heureuses inspirations, il y a dans son œuvre des parties absolument illisibles aujourd'hui. Catulle a consacré une chanson au moineau de Lesbie : elle se termine d'une façon inattendue par une note mélancolique qui en rend le charme plus pénétrant. Meléndez ne dédie pas moins de *trente-et-une* odes à la colombe de Philis (*La Paloma de Filis*). Et il déclare en note « qu'il s'est étendu sur ce sujet plus qu'il ne pensait, mais que l'innocence de Philis et les grâces de sa colombe ne sauraient se dépeindre brièvement ». Quant à la mélancolie épicurienne de Catulle, — *Surgit amari aliquid...*, — elle est trop souvent remplacée chez Meléndez par une note franchement grivoise, égrillarde, qui est, elle aussi, la marque de l'époque, mais qui détonne au milieu de ces fadeurs. Elle achève cependant de définir Meléndez qui a beaucoup d'Ovide, la faiblesse de caractère, la facilité, la grâce un peu molle, l'imagination voluptueuse. Il s'est d'ailleurs très souvent rencontré avec lui, et l'on peut comparer son ode 7e, intitulée le *Boudoir*, à l'une des plus célèbres pièces d'Ovide. Parny a été de même l'un de ses modèles, ainsi que l'auteur des *Baisers*, Jean Second, et cela très probablement dès sa jeunesse. Les 23 *Besos de Amor* n'avaient pas été jusqu'ici publiés, *por ser demasiado obscenos*, selon l'expression de Salvá. La *Revue hispanique* nous les a fait connaître intégralement. Les lettrés doivent lui en savoir gré, car nulle part Meléndez n'a été plus poète ; nulle part son talent, très souple et très riche en images, n'a montré plus de grâces à la fois et plus de fécondité. L'éditeur de ces *Besos* les considère comme « l'un des chefs-d'œuvre de la poésie anacréontique espagnole », et il a peut-être raison. Mais il est fâcheux que les seuls tableaux quelque peu vigoureux,

voire réalistes, que Meléndez ait tracés soient de ceux sur lesquels il semble nécessaire de jeter une gaze ou même un rideau. Evidemment le jeune docteur, frais émoulu de Salamanque, qui commentait avec une si belle verve l'œuvre de Jean Second, n'avait plus grand'chose à apprendre en matière d'amour. Il y était passé maître, et il est étonnant même qu'il ait pu trouver tant de charmes à « l'innocente » Philis et à sa colombe, pour ne point parler des bergères si galamment endoctrinées par les PP. González et Fernández.

A partir d'une certaine époque, avons-nous dit, et sous l'influence de Young, Meléndez s'exerça dans un genre qui contraste violemment avec les anacréontiques et les pastorales du début, celui de la poésie sentimentale et larmoyante. On dirait qu'un orage a voilé tout à coup le ciel limpide, éteint la riante lumière qui baignait les bosquets et chassé tous nos bergers de théâtre. Ces nuées, chargées de tristesse, déchaînées sur les rives du Tormes par les poètes anglais, surprennent le lecteur comme un contre-sens. Et, de fait, on n'en comprend pas la raison ; on cherche en vain ce qui, dans la vie du poète, dans l'histoire intime de son âme, a pu soulever une pareille tempête. C'est qu'elle aussi, je le crains bien, est tout entière dans son imagination, qui repercute, comme un écho, un bruit lointain :

A su voz lamentable enternecidos
Repitamos sus lúgubres gemidos.

Et il les répète de son mieux, racontant à la Lune, la grande confidente de cette école, aux Astres, à la Solitude, ses douleurs incomprises, soupirant et pleurant sur ces mêmes bords témoins des gentils ébats de sa muse :

.... Mi dulce musa
No sabe ya sino lanzar suspiros,
Ni saben ya sino llorar mis ojos.

Naguère tout était joie, amour autour de lui ; maintenant il

ne voit plus, sous les cieux lourds, que douleur, misère, châtiments immérités, et qu'un refuge, la mort :

¿ Nacen los hombres á penar ? ¿ Ajeno
Es el bien de la tierra?...
El mal de todos lados le rodea,
Hasta que da por termino en la Muerte.

Que cet accès de spleen anglais ne s'était pas développé spontanément chez l'aimable Batile, on l'eût deviné sans peine. Une lettre à Jovellanos, du 17 juillet 1779[1], nous montre les premières atteintes sérieuses du mal, qui remonte assez haut, on le voit. Il y célèbre « l'inimitable Young et la force divine de ses pensées ». Quoi qu'en ait dit Tineo, il savait assez bien l'anglais. « J'ai beaucoup lu les *Nuits*, ajoute-t-il, et il m'en est resté beaucoup. » On le voit de reste, en lisant *La Noche y la Soledad*, qui accompagnait la lettre. D'ailleurs, s'ils ne mouraient pas tous, beaucoup de poètes étaient frappés comme Meléndez, tant Young exerçait de ravages parmi eux. Les *Nuits lugubres* de Cadalso en sont un témoignage curieux, et surtout, la fantaisie macabre à laquelle il s'abandonna, lorsque, l'imagination troublée par l'abus des poètes anglais, il s'avisa de déterrer le cadavre de sa maîtresse, l'actrice María Ignacia Ibáñez, aventure véridique qui forme proprement le sujet de ses trois *Nuits lugubres*.

Je n'insisterai pas sur cette nouvelle phase traversée par l'imagination de Meléndez. Si les grâces mignardes de ses pastourelles nous fatiguent assez vite, il y a apparence que nous ne supporterons pas non plus sans impatience

Les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles.

Veut-on sentir la différence entre un thème d'école honnête-

1. Citée par M. de Cueto, *Historia crítica...*, tom. I, p. 406. — On voit par une autre lettre de M. que, déjà en 1778, il s'exerçait à imiter le poète anglais.

ment traité et l'inspiration d'un vrai poète? Que l'on compare l'élégie dont je citais plus haut quelques vers, au *Désespoir* de Lamartine, lequel se termine par la même pensée :

... Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!

Je préfère de beaucoup, pour ma part, les poésies, à moitié philosophiques, à moitié politiques, inspirées à Meléndez par son commerce avec Jovellanos. Ces idées de bonheur social, d'humanité, de progrès indéfini, chères aux réformateurs de l'époque, convenaient mieux à l'âme du poète, peu profonde, mais aisément ouverte aux sentiments tendres et sympathiques. Sans doute, ce sont encore des lieux communs, et, comme toujours, Meléndez a besoin d'une excitation étrangère pour les aborder, mais enfin ils tiennent si profondément au cœur de l'homme qu'ils y remuent toujours quelque fibre, et, de fait, c'est là qu'il faudrait chercher les vers les plus capables de donner une idée avantageuse de notre auteur : l'*Epístola à Jovellanos*, lorsqu'il fut nommé ministre de Grâce et de Justice; l'ode *à la Bienfaisance* :

.... un infelice
Es un justo acreedor á nuestro auxilio.
A un pecho noble y generoso basta
Ser hombre y ser desgraciado.

Le Philosophe au champ, qui marque assez heureusement la transition entre les deux manières principales de Meléndez; l'élégie *Les Misères humaines*, où l'on notera un tableau un peu trop arrangé, mais touchant en somme, des maux qui accablèrent l'Europe au début du siècle (*Yo vi la asoladora guerra...*) et qui se termine par quelques vers dignes de Térence :

« .... Miro á mi hermano,
Al hombre miro en infeliz cadena,
Y, aunque grave mi mal, ya me es liviano; »

Et surtout *La Despedida del anciano*, les Adieux du vieillard, où Meléndez, sous le coup de ses malheurs personnels et de la tristesse des temps, arrive au sentiment juste et à la véritable poésie.

En résumé, on trouve dans l'œuvre poétique de Meléndez une triple inspiration. D'abord l'inspiration bucolique et anacréontique, — celle-là est vraiment nationale et castillane, — puis une veine sentimentale, romanesque ou romantique, qui est plus particulièrement anglaise, enfin des poésies philosophiques, morales, humanitaires, où se manifeste surtout — plus ou moins directement — l'influence française. On aura, je crois, une idée assez complète des éléments qui se sont unis pour former le talent de Meléndez, si l'on ajoute à ces trois inspirations fondamentales — qui peuvent être caractérisées par les noms de Cadalso, de Young et de Jovellanos — des imitations fréquentes des poètes espagnols du XVIe siècle, particulièrement des Sévillans.

Remarquons-le : cette succession d'inspirations qui se mêlent et parfois se combattent, était le résultat des influences diverses exercées successivement sur cette âme impressionnable par les idées ou les goûts contemporains. Le poète est l'écho de son temps dans ses bergeries aussi bien que dans ses tirades humanitaires et dans ses aspirations sentimentales, qui font pressentir René et Werther. Mieux que tout autre, en Espagne, il a reflété cette époque si troublée, et c'est là ce qui donne à ses œuvres une sorte d'intérêt historique.

Après les réserves que nous avons dû faire et les atténuations nécessaires aux éloges hyperboliques de certains critiques, notre jugement resterait incomplet si nous ne constations que l'écrivain, chez Meléndez, est incomparablement supérieur au penseur et au poète. Il a des qualités rares à toutes les époques dans la littérature espagnole, la clarté, la limpidité, le choix, le goût et l'art de composer. Ses idées sont courtes et maigres, mais les images,

quoiqu'un peu flottantes, les habillent, les enguirlandent si richement qu'elles en dissimulent la ténuité. Cette molle abondance n'est pas sans charmes dans les meilleures de ses poésies anacréontiques ou pastorales. Son talent descriptif, quoiqu'il doive presque tout à la seule imagination, est réel, surtout pour les petites choses et les menus détails. Il excelle à composer en quelques vers un paysage gracieux, aussi peu vrai que ceux de Watteau ou de Boucher, mais charmant dans son lointain vaporeux et sa vague poésie. De même, il sait peindre en quelques mots un sentiment tendre et doux, tels qu'en peut inspirer cette riante nature. Ses petits vers de sept et de huit syllabes sont une musique pour l'oreille et un plaisir pour l'imagination, qu'ils bercent agréablement. Plus tard, on constate chez le poète un effort pour donner plus de nerf au style en même temps que plus de vigueur à la pensée, mais, si je ne me trompe, dans ses hendécasyllabes et ses longs vers, la gêne, la tension sont manifestes : le manque de force, qui est le défaut capital, devient plus sensible. Il est à peine besoin de signaler, — car on les retrouve malheureusement dans toutes ses œuvres, — cette phraséologie pseudo-classique, ces élégances d'école, ce vernis mythologique qui sont la marque du temps et dont Meléndez n'est guère responsable : c'est cette rouille qui donne surtout à sa poésie cet air vieillot et fané qu'ont aujourd'hui la plupart des œuvres de l'époque. Je ne dirai rien non plus des critiques qu'Hermosilla et autres rhéteurs de son école ont dirigées contre les gallicismes et les prétendues incorrections de sa langue : cette polémique, qui a été vive, a perdu tout intérêt et n'a pas empêché Meléndez de figurer parmi les meilleurs écrivains de ce siècle. On trouvera beaucoup moins chez lui ces défauts d'emphase, de pompe, d'*altisonancia* et de *grandilocuencia*, qui furent ceux du lyrisme espagnol, et dont les néo-sévillans, en particulier Roldán, Reinoso et Arjona, prétendaient encore faire des qualités. Reinoso ne déclarait-il pas que « *la altisonancia es una virtud en la lírica y el poeta debe tener una lengua altisonante?* » Certes, la langue de

Meléndez est encore trop ornée à notre goût, mais c'est celle d'un poète. Il avait surtout du vrai poète la faculté de voir les choses sous une forme imagée, « *un estilo lleno de imaginación, calidad principal suya* », a-t-on dit avec raison. Il avait le sens du rythme, de la période poétique et de l'harmonie, toutes qualités qui devenaient extrêmement rares à son époque, où le prosaïsme et la platitude triomphent. Sous ce rapport, la poésie de Meléndez, considérée dans sa forme, est un rajeunissement, car elle retrouve des qualités perdues depuis longtemps ; elle est un progrès certain, car, sur cet instrument bien accordé, d'autres, comme Quintana, pourront, d'une main plus vigoureuse, tirer des accents plus énergiques.

E. Mérimée.

HUMORADAS, DOLORAS
ET
PETITS POÈMES
DE
DON RAMON DE CAMPOAMOR

Rien n'est plus difficile, pour le public lettré, que de se former une opinion sur tel ou tel écrivain espagnol, d'après les appréciations formulées par les critiques même les plus éclairés et les plus remarquables du pays de Larra. A les en croire, l'Espagne serait peuplée de génies : le moindre barbouilleur de papier, le plus humble folliculaire y sont traités, à tout le moins, d'écrivains distingués ; les auteurs qui, dans d'autres littératures, jouiraient de quelque notoriété, y deviennent des esprits supérieurs ; quant à ceux qui vraiment ont du talent, qui font œuvre durable et parviennent à se faire lire ou traduire à l'étranger, le vocabulaire des louanges les plus ampoulées ne suffit plus, et non seulement les critiques, mais encore la grande masse de la nation est loin de penser qu'il puisse y avoir dans d'autres pays des hommes capables de supporter un instant la comparaison avec eux. Cette tendance est assurément fort respectable : elle indique un grand fond de bienveillance, des mœurs littéraires pleines d'aménité et un sentiment de fierté nationale qui peut produire de grandes choses ; malheureusement elle a le grave défaut de réserver des surprises désagréables au lecteur ingénu qui s'apprête à savourer un chef-d'œuvre et qui souvent échoue au milieu de prétentieuses banalités.

Ce ne sont donc pas les articles dithyrambiques[1] écrits sur Don Ramón de Campoamor (de l'Académie espagnole) qui nous ont engagé à étudier ses œuvres avant celles d'autres poètes contemporains. Notre curiosité à son sujet a été plutôt éveillée par les attaques passionnées dont il a été l'objet. Ce fait, très rare en Espagne quand il s'agit d'un littérateur et surtout d'un poète qui n'a rien de satirique ou dont la satire est impersonnelle, semble d'autant plus étrange qu'un nombre respectable d'éditions, se succédant à des intervalles relativement rapprochés, paraît indiquer que la poésie de Campoamor est goûtée et lue dans les pays de langue castillane. Prétendre qu'elle est populaire serait peut-être exagéré ; le poète nous dit bien quelque part[2] que, comme Dante, il cherche à plaire aux femmes du marché, mais il ne nous apprend pas s'il y a réussi et d'ailleurs il se désavoue lui-même lorsqu'il ajoute[3], avec une noble modestie, que ses *humoradas*, la partie la plus abordable de son œuvre, sont destinées à devenir le chant populaire des classes éclairées. Quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'une telle poésie doit être intéressante et que l'opinion du public, qui s'obstine à la trouver belle alors que les gens du métier la déclarent insipide et ridicule, mérite d'être discutée. Examinons donc sur quoi elle repose.

Nous ne parlerons pas ici des premières poésies de Campoamor intitulées *Ternezas y Flores* qui ne se distinguent pas autrement

1. Le prologue de l'édition des *Doloras* que nous avons entre les mains, signé Leopoldo Alas (alias Clarin) est un chef-d'œuvre du genre. Sa brièveté nous permet de le citer ici : « Campoamor como poeta es un filósofo ; y como filósofo es un carácter. » Il y aurait eu là, pour un écrivain gai, une charmante matière de chronique amusante. Cette simple phrase sur Campoamor, maître Jacques changeant à volonté de personnalité, autoriserait de singulières affirmations. On pourrait, par exemple, dire d'un homme : comme charpentier c'est un tailleur et comme tailleur c'est un Belge.

2. Procurando en mis versos como Dante
Gustar á las mujeres del mercado.
Petits poèmes. *Los amores de una santa.*

3. Préface des *Humoradas.*

de celles des autres poètes espagnols du commencement et du milieu de ce siècle (Campoamor est né en 1817). Ses *Fables*, qui forment peut-être la partie de ses œuvres dont la valeur est le moins contestable, n'ont que peu contribué à sa renommée, puis ce genre de poésie a, au dire du poète [1], quelque chose de faux et de conventionnel, et ne peut être acceptable que dans les pays où la croyance à la transmigration des âmes a laissé des traces profondes. Or cette croyance paraît avoir disparu depuis longtemps de l'Europe occidentale, si tant est qu'elle y ait jamais existé. Nous sommes donc dispensés de nous y attarder. Du poème de *Colón*, écrit dans le mètre, la forme et l'esprit ordinaire de ce genre de composition poétique assez suranné, il n'y a pas davantage à retenir. Quant à ses *Ayes del alma* et à son *Drama universal*, il faudrait sans doute, pour les juger en toute connaissance de cause, étudier le système philosophique du poète dans ses œuvres en prose sur le Personnalisme et l'Absolu, et cela sortirait du cadre d'un article purement littéraire. D'autre part, nous ne sommes pas assez audacieux pour oser pénétrer dans cette métaphysique échevelée, dans ces conceptions nuageuses, dans ces obscurités profondes, dans ce voyage à travers l'infini qu'il n'est pas donné à tous d'entreprendre sans danger pour leur raison. L'auteur lui-même semblerait nous laisser entendre que la sienne n'en est pas sortie intacte, si l'on en juge par ces deux vers :

Aunque muy poco á poco
Ya llegué al gran saber : ¡ Sé que estoy loco ! [2]

Mais il ne faut pas prendre cela au pied de la lettre, car Campoamor, avec la sollicitude d'un homme qui prend les devants, *que se cura en salud*, comme on dit en espagñol, nous avertit qu'il

---

1. *Poética*, p. 31.
2. *Humoradas*, 3e partie, XXVIII, corroborée par celle-ci :

He amado á esa mujer de tal manera
Que no me volví loco, porque lo era. (*Id.*, 2e partie, XCIX.)

faut toujours lire entre les lignes et chercher à dégager, sous le sens vain et fugitif des mots, le principe général qu'ils renferment. Chacun est donc libre de découvrir une vérité éternelle dans la boutade du poète, et nous ne demandons pas mieux que de pouvoir l'interpréter en bonne part.

Le *Drama universal*, malgré l'envergure de la thèse qu'il prétend développer et le cadre immense où il est enfermé [1], a peu fait pour accroître la gloire de son auteur. Son obscurité le rend peu accessible à la masse des lecteurs, et ce serait une tâche par trop ingrate que de vouloir l'éclaircir.

Nous nous en tiendrons donc à des compositions poétiques plus abordables et qui ont contribué plus que toutes les autres à faire de leur créateur un grand homme aux yeux de beaucoup d'Espagnols. Il s'agit des *Humoradas*, des *Doloras* et des *Petits Poèmes* : ici, Campoamor n'est plus seulement un poète, c'est l'inventeur d'un genre poétique nouveau auquel il a appliqué des dénominations nouvelles et qu'il a entrepris d'acclimater sur le Parnasse espagnol. Malheureusement pour celui-ci, il y a réussi dans une certaine mesure : la *dolora* est aujourd'hui cultivée par plusieurs écrivains — et non des moindres — et tend à s'implanter définitivement au delà des Pyrénées.

Dans l'esprit de Campoamor, l'*humorada*, la *dolora* et le *petit*

---

1. Nous pensons qu'il peut être curieux de donner l'énumération des lieux où la scène se passe et qui sont désignés par le poète au commencement de chaque chant : le jardin d'un couvent — le Golgotha — une forêt — un cimetière — les cinq parties du monde — le ciel — entre le ciel et la terre — devant le soleil — dans les nuages — partout — au dessus et pas très loin du monde — au dessous et près du ciel — une cathédrale — le corps humain — une âme — le cœur de l'homme — la voûte étoilée — un astre *volcanizado* — un astre d'or — un astre moribond — un soleil putréfié — des cieux à la terre — un astre paradisiaque — le cadavre d'un astre — une étoile nébuleuse — le vide du ciel — un astre embryonnaire — le jardin de Joseph d'Arimathie — le sein d'Abraham — l'enfer — la tombe de Lazare — la vallée de Josaphat — la montagne des Oliviers.

poème forment les trois anneaux d'une chaîne, l'évolution d'un cycle : la *dolora* n'est qu'une *humorada* convertie en drame et le *petit poème* une *dolora* amplifiée[1]. Il serait donc naturel de commencer cette étude par l'*humorada*, mais, à vrai dire, cette filiation poétique n'a été inventée qu'après coup : c'est la *dolora* qui est née la première ; c'est la *dolora* qui, à son apparition, a suscité l'enthousiasme de beaucoup d'écrivains espagnols et exercé la verve satirique de beaucoup d'autres ; c'est elle dont la création semble le plus enorgueillir le poète et qu'il a défendue avec le plus d'acharnement[2].

C'est donc par la *dolora* qu'il faut commencer quand on veut étudier le domaine original de Campoamor. Et d'abord était-il bien opportun de faire une nouvelle subdivision dans le champ de la poésie déjà si morcelé ? Les panégyristes de Campoamor[3] ont répondu affirmativement et se sont appuyés sur les progrès que font faire aux sciences, à la botanique par exemple, des classifications de plus en plus complètes. Pourquoi, disent-ils, n'en serait-il pas de même en littérature ? L'homme ne peut pas se condamner à verser éternellement sa pensée dans les mêmes moules ; quiconque inventera un cadre nouveau contribuera au progrès des lettres.

Malheureusement le progrès en matière littéraire n'est qu'un vain mot. Comment peut-on juger de l'état des lettres à une époque déterminée ? Le criterium varie suivant les âges et échappe presque toujours à une génération pour s'apprécier elle-même. Dans les sciences, au contraire, les efforts de l'homme s'exercent sur une matière qui est toujours la même : en isoler de nouveaux éléments, deviner de nouvelles forces pour les faire servir à ses besoins, tel est le but ou il doit tendre et, dans cette branche de son activité, tout perfectionnement a son utilité et sa

1. Voir le prologue des *Humoradas*.
2. Voir sa *Poëtique*.
3. Voir le *Juicio critico de las Doloras* de Gumersindo Laverde Ruiz.

raison d'être. Mais préconiser de nouvelles catégories littéraires, cataloguer la poésie, c'est faire œuvre de scoliaste et non de poète. De grands écrivains ont pu créer de nouvelles formes, de nouveaux modèles de pensée et d'expression, mais eux-mêmes n'en ont pas soupçonné le côté mécanique : ils ont laissé ce soin aux grammairiens, aux rhétoriciens et autres abstracteurs de quintessence qui voient les choses par leur petit côté, la toile par sa trame, la poésie par ses mètres. Campoamor peut, à juste titre, être rangé parmi ces derniers. Depuis le commencement de la littérature, les poètes ont fait des *doloras* ; il est le premier qui s'en soit aperçu et qui ait mis l'étiquette sur ce que d'autres avaient dédaigné de réduire en formules à l'usage des traités de belles-lettres. Il avoue en effet, mais non sans peine, qu'il n'a pas créé de toutes pièces la *dolora* et qu'elle a existé avant lui [1], mais il prétend en avoir reconnu les éléments, dégagé les principes et décrit les attributs, et il se fait gloire d'avoir appliqué un nom de son invention à ce nouveau substratum. Sur ce dernier point, il serait puéril de chicaner : que le nouveau genre poétique s'appelle *dolora* ou autrement, peu nous importe.

Et maintenant qu'est-ce que la *dolora* ? Les critiques espagnols se sont donné beaucoup de mal pour en donner des définitions à peu près intelligibles. Il vaudra mieux, croyons-nous, pour ne pas nous égarer, nous en tenir à celle que l'auteur a donnée lui-même. Dans une lettre au comte D. Alvaro Armada y Valdés, il nous apprend que le mot *dolora* désigne une composition poétique où l'on doit trouver la légèreté unie au sentiment et la concision à l'importance philosophique. D'autre part, la 263e *humorada* de la 2e partie est conçue comme suit :

1. Si l'on se reporte non pas au précepte du poète, mais à ses poésies, on peut dire que toutes les littératures fourmillent de *doloras*. Pour ne citer que des pièces universellement connues, l'*ode d'Horace à Lydie* (IX du livre III), les *coplas* de Jorge Manrique, la *Ballade des dames du temps passé* de Villon, le *Vase brisé* de Sully Prudhomme, le *Doigt de la femme* de Victor Hugo, sont de véritables *doloras*.

Me preguntas, Luis Montt ¿ lo que es dolora ?
— Es lo que vemos desde el puerto ahora ;
Mientras resiste un bote al mar bravío,
Con el casco al revés se hunde un navío.

L'une et l'autre définition, mais surtout la seconde, semblent s'appliquer à un genre littéraire des plus anciens, la fable. En effet, la scène que nous dépeint le quatrain ci-dessus nous rappelle un des morceaux les plus connus de La Fontaine : *Le Chêne et le Roseau*. D'autre part, dans la *Poétique* que le poète a publiée pour répondre à ses détracteurs et exposer sa manière de comprendre la poésie, il semble considérer la *dolora* comme un genre assez voisin de la fable, mais qui s'en écarte cependant parce qu'il repousse les métaphores et les symboles d'une poésie indirecte. Ce serait, selon lui, une sorte de drame tiré directement de la vie, et dans lequel on doit résoudre, au moyen du sentiment ou de l'idée, un problème universel. Néanmoins, Campoamor professe pour la fable une singulière prédilection ; quelques-unes de ses *doloras* pourraient porter ce nom, entre autres celle qui est intitulée *Corta es la vida*, et la poésie des *doloras*, dépourvue de tout élan, visant à la sobriété et à la précision plutôt qu'à l'harmonie, rappelle sans cesse un fabuliste.

Il y a sans doute un assez grand nombre de *doloras* qui franchissent les limites tracées par l'auteur à ce nouveau genre poétique, et ce ne sont pas les moins bonnes. Aussi, pour ne pas nous exposer à donner un exemple contestable, citerons-nous avec le poète et ses admirateurs, comme modèle de *dolora*, le fameux dizain de Calderón dans *la Vida es Sueño* :

Cuentan de un sabio que un dia
Tan pobre y mísero estaba
Que solo se alimentaba
De las yerbas que cogia.
¿ Habrá otro (entre si decía)
Más pobre y triste que yo ?
Y cuando el rostro volvió
Halló la respuesta viendo
Que iba otro sabio cogiendo
Las yerbas que él arrojó.

Un critique non prévenu ne pourrait certes pas donner à cette admirable composition un autre nom que celui de fable ou d'apologue. Pourtant la *dolora* a d'autres prétentions : la fable se contente de tirer d'un exemple pris dant la nature une conclusion le plus souvent pratique ou tout au moins compréhensible qui s'appelle la morale. C'est une des nombreuses variétés de la poésie didactique. La *dolora*, au contraire, met bien en scène des êtres mortels, mais elle a l'ambition de dégager de leurs paroles et de leurs actes des vérités éternelles, surhumaines et éthérées. Tel est le sens attaché par Campoamor au mot *intención* par lequel il désigne la portée philosophique qui s'arrête on ne sait où et qui lui permet de se moquer des défiances et des railleries de la simple raison qui n'a cure de la métaphysique et que l'on peut toujours récuser lorsqu'on étaie ses théories sur des sous-entendus ou des mystères. Campoamor dédaigne profondément ce qu'il appelle *l'art pour l'art*, c'est-à-dire le culte exclusif de la forme; il ne s'arrête pas à *l'art pour l'idée*, car avoir des idées c'est donner prise à la critique; et il se décide pour *l'art transcendant* où il se croit à l'abri des regards indiscrets dans les hauteurs où il plane. Malheureusement pour l'auteur, ces vérités éternelles qu'il n'est donné qu'à lui de regarder face à face pouvaient sembler hiératiques à des Espagnols du milieu du siècle, mais elles sont aujourd'hui du domaine public et la componction avec laquelle il les énonce leur donne un caractère prudhommesque tout à fait ridicule.

Seule, la forme sous laquelle le poète les présentait pouvait les rendre acceptables, mais nous savons que pour lui la forme n'est rien et le sentiment pas davantage : la poésie doit faire penser et non pas émouvoir. Il admire ce géomètre qui, après avoir assisté à la représentation d'une tragédie de Racine, demandait : Qu'est-ce que cela prouve? La forme lui semble même tellement méprisable qu'il donne à des amis des poésies à publier sans s'exposer au supplice de les relire (c'est lui-même qui s'exprime ainsi) et qu'il ne s'effraierait pas le moins du monde de les

voir substituer à ses vers d'autres vers de leur composition, pourvu que l'idée dominante de la pièce restât intacte. On voit tout de suite où peut mener une pareille théorie : si l'idée seule importe, pourquoi l'affubler des oripeaux de la poésie ? Les traductions en prose des grands poètes étrangers sont du même coup assimilées aux originaux, et c'est peine perdue que de chercher à les lire dans leur propre langue[1].

Il ne faut donc pas chicaner l'auteur sur la forme des *doloras* : leur portée philosophique seule doit être envisagée. Campoamor fait remarquer avec raison (et c'est encore un des nombreux points où il fournit à la critique des armes contre lui-même), que les grands génies ont eu l'intuition des mystères insondables de l'âme humaine. Cervantes, en écrivant Don Quichotte, n'avait d'autre but que de combattre le goût de ses contemporains pour les extravagances des romans de chevalerie, et pourtant son œuvre reflète plus qu'aucune autre les contradictions de notre nature et fait naître chez nous les plus hautes pensées. Les *doloras* voudraient en faire autant et c'est justement cette idée fixe, cette tenace et obsédante préoccupation du poète qui en rend la lecture si aride. Au lieu de nous laisser le plaisir de retrouver sous l'élégance du style, sous la chaleur des sentiments, les axiomes que nous connaissons tous, il les énonce comme un théorème qu'il s'applique à gloser avec la pédanterie d'un péda-

1. Sur ce point, comme sur bien d'autres, Campoamor se contredit : il a beau dire que le sujet est tout et que la forme n'est rien, en citant ces quatre vers :

El que freno dió al mar de blanda arena. (Lope de Vega)
Celui qui met un frein à la fureur des flots. (Racine)
Dios al bravo mar enfrena
Con muro de leve arena. (Martinez de la Rosa)

il s'extasie sur le premier tandis qu'il conteste la beauté du second et qu'il condamne les deux derniers comme trop vulgaires. A quoi tient donc l'impression différente que produisent ces vers si ce n'est à la forme ?

gogue[1]. Malgré tout, Campoamor n'admet pas qu'on traite les *doloras* de poésies didactiques, il tient au mot de « trascendental » qui sonne mieux et qui est moins précis, mais ne serait-il pas préférable de qualifier de « dogmatiques » ou de « doctrinales » ces petites dissertations philosophiques, artificielles et banales ?

Quant aux autres critiques adressées à Campoamor à qui l'on a reproché son scepticisme, nous n'avons pas à nous y arrêter. Le poète s'en montre très affecté et s'en défend avec la plus grande vivacité ; mais cela n'a rien à voir avec la valeur littéraire, et puis le scepticisme des *doloras* n'est pas bien sérieux, c'est un scepticisme de bonne compagnie aussi bien que le pessimisme qu'on a voulu y découvrir et qui n'a assurément rien de bien amer[2]. D'autre part, on a voulu voir des tableaux un peu trop

1. Voici quelques échantillons des idées qui servent de matière aux gloses de Campoamor :

Que humo las glorias de la vida son. (*Dolora*, II.)
— Que la inconstancia es el cielo
que el señor
abre al fin para consuelo
á los mártires de amor. (*Dolora*, III)
¡ Ah !
la dicha que el hombre anhela
Donde está ? (*Dolora*, VII)
— Tarde ó temprano es infalible el mal. (X)
— Todo se pierde, sí, todo se pierde. (XIV)
— Nada me importa (XXI)
— Es un bálsamo la ausencia
Que cura males de amor. (XXVI)
— Que es el placer la fuente del hastío. (XXXV)

Comme on peut s'en rendre compte à l'examen de ces quelques exemples, qu'on pourrait facilement augmenter de beaucoup d'autres, les conceptions philosophiques de Campoamor n'ont rien de transcendant. Il est bien peu de poètes qui n'aient eu à les développer, sans pour cela se croire obligés à inventer une forme nouvelle pour des propositions si vieillies.

2. Yo, que amante meritorio
Llevé en España mi ardor
De un jolgorio á otro jolgorio
Haciendo el don Juan Tenorio
Con doncellas de labor.

légers dans dans quelques-unes des *doloras*; à notre avis, il n'en est rien et cela nous importe peu, puisque nous avons à juger un poète et non un moraliste. Nous n'avons pas à nous arrêter non plus aux accusations de plagiat. Sur ce point, Campoamor a très bien démontré qu'une idée appartient à celui qui lui a donné sa forme la plus parfaite, tout en n'admettant pas que la forme soit un facteur sérieux dans le mérite d'une composition poétique. Il serait donc superflu de rechercher à quoi tient cet air de famille qu'ont entre elles les poésies de Campoamor et celles de Heine ni quelle influence a pu exercer la philosophie de Fichte et de Hegel sur la métaphysique de l'auteur. De cette façon, nous n'encourrons pas le reproche de faire de cette critique analytique qui semble négligeable à Campoamor. Pour lui, la chose essentielle, c'est la *intencionalidad*; or nous avons dit comment cette préoccupation constante de la portée philosophique des *doloras* qu'aucune élégence de formes, qu'aucun élan, qu'aucune marque d'inspiration ne dissimule, les condamne à rester un genre faux, pédantesque, aride et par dessus tout ennuyeux.

La *dolora* n'a pas un moule poétique qui lui soit propre, elle n'est assujettie à aucun rythme déterminé; sa longeur est variable ainsi que l'emploi des vers et des strophes. On y trouve des vers de trois syllabes et des hendécasyllabes italiens, des *redondillas* et des octaves, et il faut reconnaître que la partie technique des *doloras* est particulièrement soignée; les rimes sont faciles et leur arrangement aussi varié que possible.

Il en est de même dans l'*humorada*, mais celle-ci étant le germe de la *dolora* doit se confiner dans un cadre plus étroit. La majeure partie des *humoradas* se compose de *pareados* et de quatrains, et les plus longues sont des *seguidillas*. Mais qu'est-ce qu'une *humorada*? On peut s'étonner à bon droit en songeant au sens ordinaire du mot que l'on pourrait traduire par « saillie, trait d'humour, boutade », qu'un auteur intitule ainsi un livre de sa composition. S'imagine-t-on sur la couverture d'un volume « *Mes traits d'esprit*, par M. X. ? » Heureusement pour Cam-

poamor et malheureusement pour nous, sa modestie n'est pas ici en cause, car, dans sa pensée, le mot *humorada* n'a pas cette signification vulgaire; elle n'est autre chose qu'un *rasgo intencionado*, ou si l'on préfère, et nous croyons en effet que cela est préférable, parce que cela est plus clair : *los pensamientos adolorados que, por carecer de forma dramática, no se deben incluir entre las doloras*[1]. L'humorisme serait *la contraposición de situaciones, de ideas, actos ó pasiones encontradas*. Le poète a sans doute voulu dire que l'humorisme était non pas la *contraposición*, etc., mais bien la tendance à remarquer cette *contraposición* et à exprimer plaisamment l'effet qu'elle produit sur nous. Il paraîtrait, d'après Campoamor, que la métaphysique, à l'instar de l'Académie espagnole, *limpia fija, y da esplendor*, mais il faut croire qu'elle ne donne pas la clarté; on s'en convainc encore davantage si l'on cherche, dans le prologue des *humoradas*, à s'éclairer sur la signification du mot : *si el esceptismo no cree en lo que dice, el humorismo hasta se ríe de lo que cree, no dejando de creer nada de lo que dice*.

Il faudrait avoir la subtilité de Lorenzo Gracián pour expliquer ce pathos[2]. Plus loin, l'humorisme est défini un peu plus intel-

1. A ce compte, pourquoi la *dolora* suivante intitulée : *Amor al mal* n'est-elle pas une *humorada* ?

Por más que me avergüenza y que lo lloro
No te amé buena y pérfida te adoro.

2. La prose de Campoamor fourmille de phrases aussi peu compréhensibles. Citons un passage de sa *Poétique* :

« El arte, al condensar la idea, saca de lo general metafísico, lo particular artístico, y después el ingenio trascendental hace que de lo particular artístico, se deduzca lo general metafísico.

« No sé si me comprenderán las mujeres que detestan y *hacen bien*, el lenguaje técnico, pero por si no me entienden, explicaré la idea de otro modo.

« El arte trascendental eleva las ideas, aplicadas á los hechos, á afirmaciones generales, á categorias.

« Creo que todavía *no me explico con bastante claridad*. Quiero decir que el que escribe ha de dar reglas universales de sentir y de pensar. »

Ici Campoamor, en tâchant de se faire comprendre des femmes, laisserait à penser qu'il est persuadé que les hommes l'entendent. Nous avouons à notre grande honte que, pour notre part, il n'en est rien; c'est à peine si nous entrevoyons sa pensée dans la dernière phrase.

ligiblement *un carnaval reentrante en la cuaresma*; enfin ce serait la *phrase* « buen humor [1] » qui aurait créé le genre littéraire que Campoamor appelle *humorada*. Nous savions bien qu'on a toujours attribué au Verbe une puissance extraordinaire, pourtant nous étions loin de supposer que deux mots pussent avoir une telle initiative.

Mais revenons aux *humoradas*. Nous n'avons pas à aller bien loin pour voir que le poète s'est souvent déjugé : la première *humorada*

La amo tanto, a mi pesar
Que, aunque yo vuelva á nacer
La he de volver á querer
Aunque me vuelva á matar.

ne répond pas à la définition qu'il donne de l'humorisme en général et de l'*humorada* en particulier. Il n'y a pas là d'antithèse et pas là de quoi faire rire l'homme le plus folâtre du monde.

La deuxième

Desde que perdí el encanto
De mi primera pasión,
No he entrado en mi corazón
Por no morirme de espanto.

n'a rien d'humoristique non plus : elle ne fait ni rire ni pleurer; les suivantes sont dans le même cas. Il y en a des milliers, dans la littérature espagnole, faites dans cet esprit, et quiconque s'en est occupé, même superficiellement, ne s'y trompera pas, presque toutes les *humoradas* écrites sous forme de quatrain ne sont autre chose que des *coplas* d'une facture plus savante, et rimées au lieu d'être imparfaitement assonancées. Ce qui confirme cette appréciation, c'est qu'un grand nombre d'*humoradas* n'ont pas vu le

1. Nous croyons devoir faire remarquer que si les mots *buen humor* sont *genuinamente* espagnols, leur équivalent exact « bonne humeur » est aussi *genuinamente* français; comment se fait-il qu'ils n'aient créé en France rien de semblable à l'*humorada* ?

jour sous ce nom ; en effet, à leur naissance, le poète les avait baptisées *Cantares* et on peut les lire sous cette rubrique ; ce n'est que plus tard et pour compléter sa trinité littéraire qu'il leur a donné cette nouvelle dénomination. Hâtons-nous de dire que c'est grand dommage. Un grand nombre de *cantares* étaient charmants et méritaient, ce qui est le suprême mérite, d'être confondus, sans nom d'auteur, dans le vaste répertoire de la poésie populaire. Mais là Campoamor était dans la tradition purement espagnole, il n'avait pas encore le parti pris d'un chef d'école. Il n'en a plus été ainsi dès qu'il s'est imaginé que la poésie devait prouver quelque chose. Le quatrain suivant

Vuélvemelo hoy á decir,
Pues, embelesado, ayer
Te escuchaba sin oir
Y te miraba sin ver.

considéré uniquement comme un *cantar* renferme une idée originale joliment exprimée, mais dès qu'on veut lui attribuer une importance métaphysique, dès qu'on en fait une *humorada*, le charme disparaît.

Pour justifier la création de ce diminutif de la *dolora*, l'auteur nous expose une nouvelle théorie. Pour lui, c'est peine perdue que de faire des épopées, des tragédies, des poèmes, des chroniques : le grand art consiste à trouver la forme elliptique qui les synthétise. Un dizain de Calderón reflète toute sa façon de penser et de sentir ; tout le reste est inutile. Calderón eût donc agi sagement en se bornant à écrire dix vers : mais un esprit mal intentionné pourrait insinuer que celui qui aurait encore mieux fait de suivre les préceptes de Campoamor, c'est Campoamor en personne qui s'est montré souverainement inconséquent avec lui-même en composant son poème de *Colón*, son *Drama universal* et ses autres œuvres de longue haleine.

Et pourtant cette idée lui est chère, il y revient à plusieurs reprises. L'art en général, dit-il, et la poésie en particulier,

gagnent en *intention* ce qu'ils perdent en *extension*. Cela ne semble pas évident : il y a des poèmes admirables et des sonnets qui, comme celui d'Oronte, sont bons à mettre au cabinet. Ce ne sont pas toujours les plus courtes *humoradas* qui sont les moins mauvaises, témoin celle-ci :

De esa antigua coqueta la hermosura
La gana me quitó de hacerme cura.

ou cette autre :

En materia de flores y de amores
Estoy por los amores y las flores.

Mais il y a plus : la concision n'est pas seulement une qualité chez un écrivain, elle devient une vertu, une force supérieure aux évènements et qui leur survivra à l'infini. Si l'on supprime quelques phrases inspirées, la Révolution française, au dire du poète, n'est plus qu'une orgie de cannibales. Enfin, tirant les dernières conséquences de sa théorie, il conclut, dans un langage digne du *Drama universal* : « No hay nada sublime que no sea breve. Cuando se acabe el mundo ¿qué quedará de nuestras agitaciones, deseos, esperanzas, ambiciones y temores? Nada, ó casi nada. De todas nuestras habladurías sólo quedarán cuatro frases célebres, hasta que algún Homero sideral, señalando con el dedo el vacío que deje el mundo en el espacio, reduzca las cuatro expresiones que flotarán sobre el lugar del planeta extinto, á una sola frase parecida á esta : « ¡allí fué Troya! »

Nous ne pouvons pas abandonner les *humoradas* sans exposer encore quelques affirmations contenues dans le prologue, qui complètent celles de la *Poétique* et qui permettent au lecteur de juger les œuvres de l'écrivain à un point de vue moins étroit. Selon Campoamor, il n'y a au monde que deux genres de poésie : celle qui reste en deçà des choses et celle qui pénètre au delà, *el de más acá y el de más allá de las cosas*. On ne peut donc pas taxer notre poète de matérialiste : pour lui le phénomène n'est rien, les choses sont dépourvues de poésie ; ce n'est pas lui qui eût

jamais prononcé le fameux *sunt lacrymæ rerum*. Au reste, il développe sa conception plus loin : « Il y a, dit-il, deux systèmes poétiques, l'ancien et le nouveau; l'ancien peut se définir le système poétique de ce qui se voit et le nouveau celui de ce qui ne se voit pas. L'ancien système n'a pas besoin d'explication, le nouveau consiste à voir par intuition ce que l'on ne perçoit pas à première vue, à faire remarquer au lecteur le point où les idées éclairent les faits, en lui montrant le chemin qui conduit du monde matériel au monde ultra-idéal. » Tout cela ne serait pas si nébuleux que cela en a l'air si Campoamor avait joint l'exemple au précepte; malheureusement ses *humoradas* ne nous aident pas le moins du monde à nous tirer d'embarras.

Prenons quelques exemples :

En guerra y en amor es lo primero
El dinero, el dinero y el dinero.

Los padres son tan buenos
Que hasta el menos iluso
Anhela para yerno un noble ruso
O un príncipe italiano á lo menos [1].

Si como el héroe de la Mancha, antaño
Realicé por tu amor grandes hazañas,
Hoy sentado á la sombra de un castaño,
Pensando mucho en ti, como castañas [2].

Dans ces quelques vers, les deux systèmes sont sans doute combinés : il y a bien quelque chose que l'on voit, c'est le sens ordinaire et quelque chose qu'on ne voit pas, c'est la moindre élévation de sentiment et la moindre tendance à l'idéal. Il vaut donc mieux croire le poète sur parole et ne pas approfondir la question.

Nous arrivons à la dernière manifestation du génie inventif de Campoamor, au *pequeño poema*. Nous savons déjà que c'est une

1. *Humoradas*, 2e partie, CCXXXI.
2. *Id.*, 2e partie, CCXXXVI.

dolora amplifiée. Pourtant on dirait, au premier abord, que cette tendance à tirer d'un fait tangible, d'une scène de la vie journalière, une vérité philosophique, s'est un peu affaiblie. Mais il n'en est rien : cette impression tient surtout à la longueur de quelques-uns des petits poèmes. Il est évident que la forme dogmatique apparaît moins dans une composition qui comporte parfois un développement d'un millier de vers et qui, à l'instar du *Diablo mundo* d'Espronceda, est souvent coupé de digressions familières.

Plusieurs petits poèmes présentent même, comme le *Train express* et l'*Anneau de mariage*, de fort beaux passages et détonnent heureusement dans l'ensemble de cette poésie prétentieuse. La métaphysique de l'auteur s'est un peu humanisée; il traite volontiers des faits d'expérience et il est tel petit poème qui n'est qu'une dissertation sur un proverbe. Celui qui est intitulé *Los buenos y los sabios* pourrait porter comme épigraphe le vieil adage : *Hazte miel y comerte han las moscas*. On peut donc affirmer qu'en dépit du poète qui s'est efforcé *que en el fondo de los Pequeños poemas, lo mismo que en las Doloras, palpitase algo de lo incondicional absoluto humano*, la lecture des petits poèmes est moins ingrate que celle des *doloras*.

A propos de ces dernières, Campoamor s'était expliqué sur ce qui doit constituer le fond de la poésie; à propos des petits poèmes, il aborde la question de la langue poétique. Sur ce point comme sur d'autres[1], il est tout à fait de l'avis de Victor Hugo : il veut en bannir les anciennes expressions ambitieuses et conventionnelles, les épithètes vaines et monotones; la langue de la poésie doit être la même que celle de la prose, le rythme seul doit les distinguer.

Campoamor fait donc le procès du cultisme qui consiste aussi bien dans la subtilité de l'idée que dans la préciosité de la forme,

1. Campoamor estime aussi avec V. Hugo que toute poésie doit être aujourd'hui dramatique.

mais ici encore il lui est bien pénible de suivre ses préceptes. Qu'y a-t-il de plus maniéré et de plus gongorique que les vers suivants :

Como no vives tú en mí,
Vivo en ti, mas no contigo,
Y hasta no vivo conmigo
Como vivo solo en ti [1].

Mi deseo es desear
Más que alcanzar lo que quiero
Y mejor que lo que espero
Lo que quiero es esperar [2].

Ama mucho, mas de modo
Que estés siempre enamorada
De un cierto todo que es nada
De un cierto nada que es todo [3].

¿ Conque una buena dolora
Me pides, Juana ; tan llena
De candor ?
Tal vez tu ignorancia ignora
Que será si es la más buena
La peor [4].

Il faut faire parler à chacun son langage habituel, dit le poète, mais cette règle n'est pas toujours appliquée non plus dans ses œuvres. Dans le petit poème intitulé : *Los grandes problemas*, une jeune fille du peuple, habitant un tout petit village, s'écrie en parlant de la mer qui la sépare de son fiancé :

Como siempre fantástico el deseo
Me arrastra á orillas de la mar, yo, á sólas
Que me habla de él y su venida, creo,
El monólogo eterno de las olas.

1. *Humoradas*, V.
2. *Id.*, CIII.
3. *Amar al vuelo. Dolora.*
4. *Las Doloras. Dolora.*

Quant à l'allure naturelle et exempte de prétention du vocabulaire poétique de l'auteur, on ne peut guère en juger par cette strophe d'une *dolora* intitulée *El beso*

¡Gloria á esa obscura señal
Del hado en incubación,
Que es el germen inmortal
Del alma en fermentación,
Y á veces trasunto fiel
De todo un mundo moral ;
Y si no, dígalo aquel
De entre el cual y bajo el cual
Nació el alma de Platón !

Les anciennes épithètes fleuries, les ancienes circonlocutions obligées ont disparu, mais, à tout prendre, elles étaient encore préférables à cette technologie, à ces termes scientifiques dont sont émaillées ses œuvres. Citons quelques passages :

Tu comercio de amor naturalista
No *gira* más que *letras á la vista* [1].

Y á los diez años, como todas, siente
Su *inmersión* en las brumas de la vida.

A Pablo con el aire de la ausencia
Se le *constipa* el alma con frecuencia [2], etc.

No extrañaré que, extática y nerviosa,
Me dé una *amigdalitis* amorosa
Que me extinga la voz en la garganta [3],

La virtud se le sube á la cabeza
Y siente *congestiones* religiosas [4].

¡Café! y más café! Ven tú
A dar á mi sangre ardor,
Del sueño infalible bú,
Maná que *oxida el dolor* [5].

---

1. *Humoradas*, 2e partie, CCXXI.
2. *Como rezan las solteras*, petit poème.
3. *Los amores de una santa*. Id.
4. *Don Juan*. Id.
5. *El café. Dolora*.

En prescrivant l'emploi d'une langue plus naturelle que la langue poétique traditionnelle, Campoamor avertissait cependant qu'il ne fallait pas tomber dans la vulgarité ou l'enfantillage. Or, quoi de plus trivial que ces vers d'une *humorada* ?

Siempre es para vosotras peligroso
Un ánimo aguerrido
Y un uniforme hermoso.
El fausto militar ¡ sexo precioso !
Siempre ha sido y será tu prometido [1].

Quoi de plus puéril que ceux-ci ?

Jacinta, siempre fiel, escribe y llora
Y á veces, por variar, llora y escribe [2].

Tels sont donc les caractères distinctifs de la poésie de Campoamor : des lieux comuns en prose rimée, des aphorismes vulgaires présentés comme de profondes pensées, des maximes philosophiques exposées en vers de mirliton, des sentences morales empruntées aux poètes et aux prosateurs de tous les pays et de tous les temps, des vérités de La Palisse [3] ingénuement rythmées, des subtilités puériles, une tendance à traiter légèrement les choses graves et gravement les choses légères, voilà ce qui frappe à la lecture des pièces qu'il a rangées sous la dénomination pompeuse de *humoradas*, *doloras* et *pequeños poemas*.

Sans doute, tout n'est pas aussi mauvais que les quelques passages que nous avons cités; il y a même quelques morceaux assez remarquables :

1. *Humoradas*, 2e partie, CII.
2. *Dulces cadenas*, petit poème.
3. Nous nous contenterons de citer un exemple :

Esa mujer tan bella
Fué por mí tan querida
Que alguna vez para morir por ella
Tan sólo me faltó perder la vida. (*Humoradas*, 2e partie, CLXVI.)

Preguntas ¿qué es amor? Es un deseo
En parte terrenal y en parte santo
Lo que no sé expresar cuando te canto
Lo que sé sentir cuando te veo[1].

Les *doloras* intitulées *Vaguedad del placer*, *Todos son unos*, *Todo está en el corazón*, *Sufrir es vivir*, *Los progresos del amor*, sont bien conçues et bien écrites, mais cela ne suffit pas pour justifier l'admiration où est tenu leur auteur. Campoamor peut être *intencionado* — nous avons vu que c'était là son plus grave défaut — il n'est jamais inspiré et jamais ému; il n'a donc rien de ce qui peut faire pardonner à un poète quelque négligence de style : or sa forme est loin d'être impeccable et présente des contrastes extraordinaires d'élévation et de trivialité. Son seul mérite est d'avoir tenté de proscrire de la langue poétique tout le clinquant des qualificatifs inutiles et encombrants, et d'avoir préconisé un style concis et nerveux, c'est-à-dire possédant les qualités dont les écrivains espagnols manquent le plus. En effet, comme on l'a dit souvent, sa poésie n'a rien de national. Campoamor n'a pas cette ampleur, ce feu, cette grandiloquence qui ont toujours distingué les Ibères; il n'a rien non plus de ce bon sens pratique, de cette tendance à tout matérialiser, de cet amour de la réalité qui ont toujours dominé dans les lettres et les arts de l'Espagne. On a remarqué avec raison qu'il y avait chez lui quelque chose de germanique, et c'est peut-être cet exotisme qui a éveillé la curiosité et déterminé le succès. On peut penser aussi que la première apparition d'une poésie exclusivement philosophique a pu égarer le jugement des Espagnols ordinairement si sain et si pratique. Peut-être aussi saluaient-ils la poésie de Campoamor comme une réaction contre le romantisme. Tout cela est possible, mais ce que l'on ne s'explique plus, c'est qu'aujourd'hui encore, alors que le romantisme n'est plus qu'un souvenir, que les pensées philosophiques n'ont plus

1. *Humoradas*, 2e partie, LXXII.

l'attrait de la nouveauté, on continue à publier dans de grandes revues espagnoles des *humoradas* qui ne valent pas les moindres menus propos d'un journal quotidien. Y a-t-il là une question d'amour-propre et ne veut-on pas se déjuger ? Est-ce un résultat de cet engouement qui pousse en ce moment les peuples latins à admirer tout ce qui est conçu dans l'esprit nuageux et exprimé dans la forme aride des littératures du Nord, de cette aberration qui fait goûter certaines pièces d'Echegaray en Espagne et des imitateurs d'Ibsen en France ? Le problème n'est sans doute pas insoluble, et le temps le résoudra vraisemblablement comme il a résolu celui de la popularité de Góngora, de Marini et des poètes de l'Hôtel de Rambouillet.

H. Peseux-Richard.

OBRAS INÉDITAS

DE

DON JOSÉ CADALSO

« La guerra declarada á los ingleses en 1779 llevó á Cadalso con su regimiento, al egército que se formó para el bloqueo y sitio de Gibraltar. La nombradía y buen concepto de este sábio militar le captó la confianza y distincion del General en gefe el Excelentísimo Sr. Don Martin Alvarez de Sotomayor, hoy Conde de Colomera, quien le nombró desde luego su Edecan ó Ayudante de Campo, y recompensó su mérito, proporcionándole á fines de 1781 el grado de Coronel [1]; pero hallándose por órden del mismo general en una batería de cañones muy avanzada, llamada san Martin, frente á Gibraltar, en la noche del 27 al 28 de Febrero de 1782, á las nueve y media se vió una granada disparada de la batería enemiga, denominada Ulises, que se dirigia al parage donde se hallaba Cadalso. Advirtiéronle del riesgo que corria; pero despreciando el aviso con serenidad, y creyendo algunos que pasaba la granada por encima, un casco de ella, que le hirió de rechazo en la sien derecha, le llevó parte de la frente, y acabó con su temprana vida [2]. »

« Fué ocasión de su muerte el haber aquel dia él entrado de servicio en lugar de un amigo suyo, Caraqueño, hermano de la Marquesa de Cuerpo-Santo; el cual, muerto Cadalso por hacerle á él el obsequio de reemplazarle, de pesar, luego se entró capuchino en Sevilla, donde le llamaban el padre Caracas [3]. »

Según lo refiere Lafuente, alentado Lord Elliot con los refuerzos y socorros que á pesar del bloqueo recibía, se había determinado á hacer salidas nocturnas contra las obras más avanzadas de los españoles : en la del 26 de noviembre de 1781 logró destruir varias baterías enemigas; mas en la que hizo la noche del 27 de febrero siguiente fué rechazado. De esta última no hablan varios autores ingleses; John Drinkwater [4] dice sólo : « They also worked on the magazine of the St Martin's battery, and debouched from the centre of the parallel, throwing up a trifling line, extending towards the south-west. The 27th, four rows, of ten tents each, were pitched in the rear of the Catalonian camp. We imagined they were occupied by the artillery cadets. At night the Enemy added several traverses to their thirteen-gun battery. »

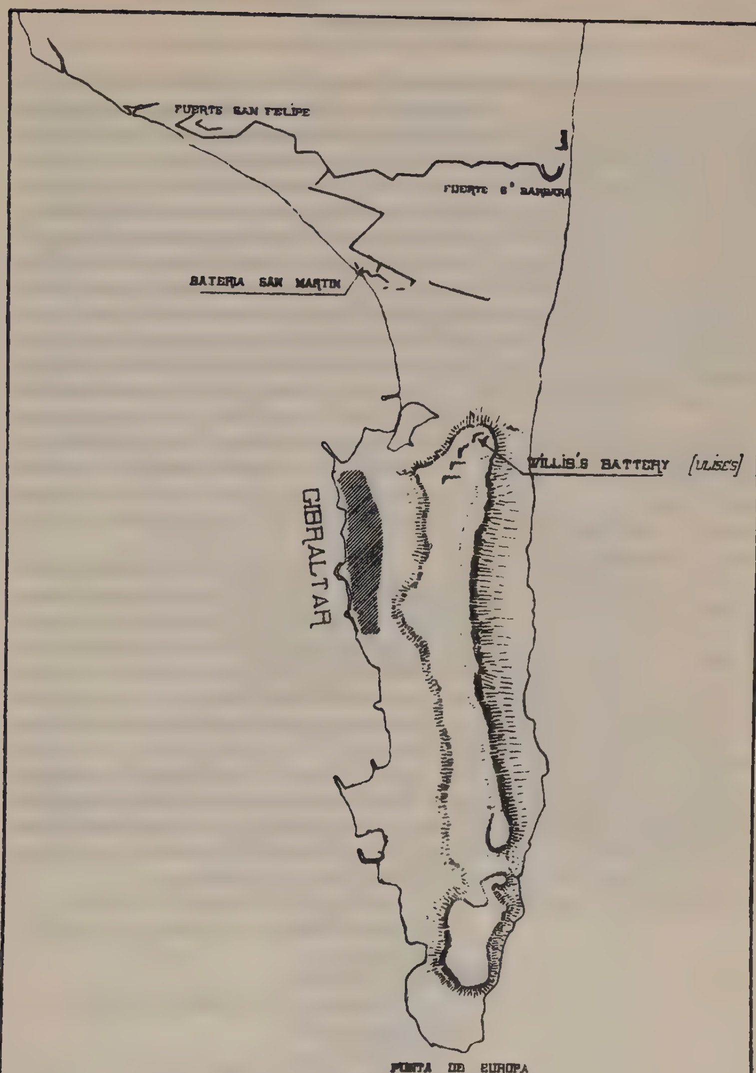
En la Biblioteca Nacional de Madrid (Pv. 31, nº 6) se halla una carta manuscrita de un desconocido á D. Leandro Fernández de Moratín en la cual se lee :

1. Cadalso era comandante de escuadron del regimiento de Borbon y ayudante de campo del general. (*Gaceta de Madrid*, 12 de Marzo de 1782).

2. Prólogo á las *Obras de don José Cadabalso*, Madrid, 1818, pp. XVI y sig.

3. Apunte autógrafo de don Bartolomé José Gallardo, citado en el tomo 61 de la Colección Rivadeneyra, p. CVI.

4. *A history of the late siege of Gibraltar* by John Drinkwater. London 1785, pág. 228.



27 de FEBRERO de 1782

« El prólogo puesto en la última edicion de 1818 por Repulles, da noticia bastante circunstanciada de su vida, y su sobrino que vive en Bilbao actualmente, dice que nada puede añadir porque era muy joven quando aquel murió. Lo único que dice poder asegurar es que efectivamente descendia de la casa solar infanzona de Cadalso, pues descendian ambos de un mismo abuelo, y dicho solar existe en el dia en el vínculo de la familia; que la familia de su madre era muy distinguida y originaria de Estremadura. Tambien dice que oyó decir á su padre que quando murió Cadalso, se presentó al general en gefe su compañero de casa que era otro ayudante llamado Salinas, sobrino de Floridablanca, que en el dia, si vive, es teniente general, y le dixo que Cadalso le tenia pedido que si moria de pronto le hiciese el favor de quemar todos sus papeles; que el general en gefe se lo permitió y que él lo ejecutó; pero que esto no parece probable. Su vida que fué singular tanto en asuntos serios como en fruslerias, la tenia escrita hasta el dia en que murió, pues él mismo la escribia todos los dias, y esta no llegó á manos de su sobrino, á pesar de que él mismo le dixo, siendo éste muchacho, que la tenia siempre con una carpeta rotulada á su nombre para quando él muriese. Una de las obras que tambien tenia escritas era el *Diario critico del sitio de Gibraltar* y no se sabe su paradero entre la familia, aunque el padre del actual Cadalso la leyó poco antes de que el poeta muriese, y se la devolvió. Estas son, señor Inarco Celenio, las únicas noticias que añade Cadalso en su carta al Marqués..... »

Es cierto que cuando murió Cadalso, se hallaban varias obras suyas inéditas en manos de algunos amigos á quienes las había mandado [1] y otras en los papeles que tenía consigo durante el sitio de Gibraltar. Constaban á lo menos, según se puede inferir de la carta á D. Leandro Fernández de Moratín que existe en la Biblioteca Nacional de Madrid, de su propia *Vida* que escribía todos los días y del *Diario critico del sitio de Gibraltar*. Ahora es posible afirmar que mucho más numerosos eran aquellos papeles, asi como no se puede dudar que, si fueron quemados algunos como lo deseaba el mismo Cadalso, se extraviaron otros muchos que están hoy día entre mis manos.

Constan estas obras autógrafas de tres partes distintas: poesías, cartas y un conjunto tan curioso como único en su género de epitafios para los monumentos de los principales héroes españoles: por una ironia verdaderamente notable, quiso la suerte que el último de esos epitafios fuese precisamente dirigido á la memoria del famoso bloqueo en el cual el malogrado literato había de morir tan gloriosa como prematuramente:

Dignissimo merito,
Inclito animo,
prœclaraeque constantiae,
et fortitudini,
in obsidionalibus lineis
contra Heracleam,
famae monumentum.

1. Se puede leer en una carta de don Juan Meléndez Valdés á su amigo el padre Mena, escrita en Salamanca el 16 de Marzo de 1782: « Tengo tambien algunos versos suyos inéditos, mejores, sin comparacion, que los publicados por él, como cosa de setecientos. Quiesiera tambien darlos á luz. »

Falta el texto castellano que acompaña á los demás y quizá no será temerario suponer que fueron éstas las últimas lineas que escribió el autor.

Además de sus propias obras, existían en sus papeles poesías de algunos de los poetas más eminentes de aquel tiempo con quienes mantenía amistad : don Nicolás Fernández de Moratín, don Juan Meléndez Valdés, don José Iglesias, Fray Diego González, don Alonso Carbonel, don Juan Forner. Parte de estas poesías figuran en las obras respectivas de sus autores, parte se han publicado ó se publicarán por mi diligencia.

Al mismo tiempo que las obras de Cadalso cuyos manuscritos están en mi posesión, publico ahora varias cartas suyas así como un *Kalendario manual* que posee la Biblioteca Nacional de Madrid. Puede ser que se encuentren todavía en manos de aficionados ó en los estantes de alguna que otra biblioteca de la Península ó del extranjero fragmentos inéditos del célebre Dalmiro : ¡ojalá sus posesores los den á conocer á los amigos de las letras castellanas!

R. Foulché-Delbosc.

Reproducimos aquí el índice puesto por Cadalso en la primera página del cuaderno primero de sus manuscritos :

Poesias ineditas,

con algunas otras obrillas de literatura compuestas despues de las que se imprimieron en Madrid por los años de 1771 y 1772, á saver

1. *Cartas á varios amigos.*
2. *Noches lugubres.*
3. *Cartas marruecas.*
4. *Indice de una Biblioteca.*
5. *Varios fragmentos.*

De las obras indicadas en este índice han desaparecido los manuscritos de las cuatro últimas : sólo quedan las poesías y las cartas. En cuanto á los epitafios, forman cuadernos distintos de los anteriores.

A pesar de lo expresado, no son inéditas todas las poesías contenidas en los papeles de Cadalso : hé aquí la lista completa de dichas poesías con la indicación de las publicadas é inéditas.

A don Nicolas Fernandez Moratin, Sobre su estilo magnifico en las imitaciones de Pindaro, y otras composiciones sublimes.

Cancion (*publicada*)

El semidos que alzándose á la cumbre...

Variantes :

versos 11 del huerto, viña, *monte, campo* y mares.
17 mientras duró *cantando*
20 ya no se *admira,* quando
44 solo el guerrero *ardor* le llena el pecho

Esta poesía ha de ser separada en cinco estrofas de once versos cada una, y cuatro versos finales.

A un quadro en que se ven Jupiter, Neptuno y Pluton con todos sus atributos, y Cupido volando mas arriba.

Epigrama (*publicado*).
Ufanos con el gobierno...

Oda pindárica á Moratín, sobre el mismo asunto de la canción anterior (*publicada*).
¡ Ay si cantar pudiera.....

Epigrama (*publicado*).
En la cabeza le dió.....

Remitiendo á un poeta joven las poesias de Garcilaso con algunos versos mios. (*Véase pág.* 264.)

Sobre los peligros de una nueva pasion. Odas en sáficos y adónicos (*publicadas* [1]).

1ra A Cupido. (Niño temido...)

VARIANTES :

versos 1 Niño temido *de* los Dioses y hombres
7 quando la triste, la divina *ninfa*
9 Desde que el hilo de su *tierna* vida
11 desde que el Hado la llevó á la *oculta*
13 *guardo* constante *la* promesa justa
27 otra pastora desde *tan horrenda*
29 haz que á mi falso corazon *asuste*
47 y otro castigo que *es el* ser llamado
59 todo me llena de terror y *al suelo*
72 tu *alevosia.*

2a A Venus. (Madre divina.....)

VARIANTES :

versos 11 ni el que por *suerte* se llamó tu esposo
15 *brinda alegria* Jove con la copa
17 *y* el eco suena por los altos techos
19 lleno de estrellas, de luceros *y astros*
20 *luz soberana.*
28 te *llamo* madre.
38 bajar *del cielo*: tu belleza veo :
39 ya mi deseo coronaste, madre,

---

1. Véase además p. 266 la copia de un manuscrito de la Biblioteca Nacional de Madrid.

Con motivo de haber encontrado en Salamanca un joven Poeta (Don Juan Meléndez Valdés) de exquisito gusto, particularmente en las composiciones amorosas.

Idilio anacreóntico (*publicado*).

Ya no verán, o Tormes.....

VARIANTES:

versos	10	con música *divina*
	23	las nueve *hermanas* cantan
	27	más que el oro *que llega*
	31	para *tejerle* flores
	33	Pues *ese* mismo joven

Al mismo sobre el propio asunto (*publicado*).

Quando Laso murió, las nueve hermanas.....

Letrillas pueriles. (*publicadas*,)

De amores me muero.....

VARIANTES:

Estrofas	3	versos	7	y tiern*a* mirad*a*
	4		3	qual cosa de *espanto*
	7		3	*se pone* mas rojo

A la nave en que se embarcó Ortelio desde Bilbao para Inglaterra.

Sáficos y adónicos (*publicados*).

Ya deja Ortelio la paterna casa.....

A Melendez (*publicado*).

Sigue con dulce lira.....

VARIANTES:

Estrofas	3	versos	5	tal es la fuerza *del* ingenio y arte
	10		2	(los años gratos al amor *y* á Febo
	12		2	no pierdas tiempo *en* tu edad florida
	12		5	en milici*as* y en cortes mal perdida.
	13		4	á los *moros* vencidos
	16		5	y á las delicias del *Averno* (*sic*) llegue,
	20		4	y á *qual* zagala quieres

Soneto (*publicado*).

Ya veis qual viene, amantes, mi pastora.....

VARIANTE:

Verso 12 *Ni veis ni ois* el mísero tormento

Epístola á Batylo y Arcadio. (*Inédita. Véase pág.* 264.)

Letrilla por el mismo estilo que las impresas (*publicada*).

Que un sabio de mal humor.....

Sólo hay en el manuscrito las estrofas 1 y 9

POESIAS

REMITIENDO Á UN POETA JOVEN LAS POESIAS DE GARCILASO CON ALGUNOS VERSOS MIOS[1]

Si mis ásperos metros yo te envio
con dulces versos del divino Laso,
no juzgues que[2] el orgullo necio mio
me finja que le igualo en el Parnaso.
Lo hago porque juntas quiero darte,
con prendas de mi amor, reglas del arte.

CUM AMICO CUIDAM MEO GARCIÆ LASSI TOLETANI CARMINA, NEC NON MEA MITTEREM, HOC QUOQUE ILLI DEDI

EPIGRAMMA[3].

Quos feci quondam versus juvenilibus [annis,
et teneri Lassi carmina mitto tibi.
Carmina si Lassi Phœbi prœcepta viden- [tur,
versibus in nostris pignus amoris habes.
Hoc est cur mittam Lassi cum carmine [nostrum :
non tanti socii dignus amore fui.

EPISTOLA Á BATYLO Y ARCADIO, SOBRE EL RUMOR DE GUERRA CON PORTUGAL, Ó DE NUEVA EXPEDICION CONTRA ARGEL.

Vuelve el rumor de la africana guerra
al lusitano campo trasladada ;
y el trozo antiguo de Borbon repite
lo que en Nápoles, Flandes y Sicilia
en Aragon, Castilla, y en Valencia,
hizo en pasados siglos ; y se alientan
los jóvenes que hoy siguen sus pendones,
ansiosos de igualarse con los viejos,
ó superar tal vez la antigua gloria,
con hechos que merezcan más loores.
Dulce Batylo, sentencioso Arcadio,
amigos ambos y consuelos mios
en cuyo pecho hallé dulce consuelo,
quando salí de la engañosa corte,

1. Los seis versos españoles se hallan en las obras impresas, pero no los latinos.

2. Variante :

Si mis ásperos versos yo te embio
con dulces metro del divino Laso,
no creas que....

3. En otra copia autógrafa, después de los versos castellanos, no se lee este título latino ; sólo hay : El mismo pensamiento en latin.

vosotros, cuyos nombres dan delicia,
gozo, dulzura y paz á mi memoria,
¿serán estos los últimos renglones
que he de escrivir, con mano que enlazada
con las vuestras un tiempo fué dichosa
y prenda de un cariño mutuo y firme?
Desde hoy, tal vez, no tomará mi diestra
la pluma, repitiendo, qual solia,
de la sacra amistad el dulce empleo,
sino el hierro que cántabras montañas
envian á Toledo, desde donde
hecho mortal segur, corta las vidas
que lloran viudas, huérfanos y madres!
¿No más pisar entre mis dos amigos
en pláticas gustosas é inocentes
las orillas que baña el Padre Tormes
y resuenan del Eco de sus nimphas,
ni el ámbito magnífico, ostentoso
de la Plaza Mayor de Salamanca
con pórticos suntuosos, y columnas,
y bustos de los héroes de Castilla,
(empleo digno de patriotas manos).
¿No más parar la noche obscura y larga
de Enero, juntos con preciosos libros
de gustoso moral escrito en verso,
por Mendoza, Leon, Lope, Argensola?
Truécase todo en sangre, horror, es-
[truendo,
por inconstante mar, hórrida tierra,
fértil en tigres, víboras, leones,
ardiente arena y bárbaros contrarios,
con arroyos de sangre agena y propia,
cadáveres y cuerpos desmembrados
que juntos forman pálidos montones,
saliendo de ellos lastimeras voces,
de moribundos últimos alientos,
tremenda consonancia del ruido,
y el estrépito de armas, roncas trompas
y relinchos de béticos cavallos,
cuyas madres conciven de los vientos,
segun la antigua tradicion refiere.
Si alli me espera la inflexible Parca,
llorad, llorad, amigos, como os dije
en la lengua de Tulios y Marones,
bien que en bárbara frase, no tan pura
como quando en Paris cursé la escuela.
Llorad, digo otra vez, llorad, amigos,
que yo, espirando, estenderé la mano
al que tenga más cerca, y moribundo
diciendo : muero por la patria, alegre,
que tal muerte es honrosa quanto dulce.
Si acaso vuelves á pasar los montes
que separan las dos nobles Castillas,
á Batylo y Arcadio di mil veces
que nada me es terrible en este instante,
sino dejar su trato y su cariño;
en esto moriré. Los ojos yertos,
herizado el cabello, el pecho hinchado,
la lengua seca, y todo envuelto en polvo,
pasto tal vez de fieras ó de peces[1].
Pero luego al pasar el lago Estigio
el dios barquero llevará con pocos
mi espíritu hacia el campo del Eliseo.
Yo no veré de Ixion la horrible rueda
ni á Sisifo, ni á Tántalo, ni á tantos
que sufren bajo el brazo de las furias
castigo justo de mortal audacia
que no vió sin espanto el pio Eneas
llevando el ramo que le daba el hado
guiándole entre sombras la Sibila,
con ser nieto de Júpiter tonante
y ser á quien fió sus dioses Troya
para formar en Roma el pueblo invicto
cuyo imperio sin fin daria leyes
á todo el orbe desde el Capitolio.
Iré tranquilo donde viven juntos

1. El autor había escrito : *de fieras y leones*, y lo borró después.

formando coros de apacible gozo
los que (fieles al culto de los dioses
á su patria, sus hijos, y sus padres,
y á sus amigos) llegan sin recelo
á Minos y á los otros rectos jueces,
cuya vista extremece á los que vivos
despreciaron el rayo del gran Jove,
traidores á su patria la olvidaron,
con mofa hirieron las antiguas leyes,
del Senado y la púrpura y corona,
ó del anciano padre y madre tierna
las canas y el amor, que á tanto obligan,
(delitos que las fieras no conocen
privadas de la luz que el hombre tiene)
ó los que rasgan con atroz malicia
de la amistad el cándido regazo.
Si al culto de la Diosa erigen templo
los hombres algun dia, qual debieran
en sus aras, pondréis, dulces amigos,
mis cenizas en urna de diamante
que á los ejes del mundo alcance en
[tiempo
por premio del amor constante, y puro
que hasta morir os profesó Dalmiro.

SOBRE UN NUEVO AMOR.

ODAS EN VERSOS SÁFICOS Y ADÓNICOS Á VENUS Y CUPIDO[1].

(*Biblioteca Nacional de Madrid*, *P. V. 4º — C. 35 — Nº 46.*)

ODA PRIMERA Á CUPIDO

Niño temido por los dioses y hombres!
Hijo de Venus! Ciego amor! tirano!
Con dévil mano, vencedor del mundo!
Dulce Cupido!
Quita del arco la *mortal* saeta
Deja mi pecho que con fuerza heriste,
Quando la triste, la divina *nimpha*
Me dominaba.
Desde que el hilo de su dulce vida
por dura Parca feneció cortado,
desde que el hado la llevó á la sacra
Cumbre de olimpo,
Guardo constante *la* promesa *antigua*
de que ella sola me seria cara,
aunque pasara las estigias olas,
Con Aqueronte.
De *lutos largos* me vestí *gimiendo*,
y de cipreses coroné mi frente :
eco doliente me *siguió* con quejas,
hasta su tumba.
Sobre la loza que regué con sangre
de una paloma negra y escogida,
fué repetida por mi voz la *triste*
justa promesa.
Nunca las voces que mi fé juraron
creo que puedan merecer olvido;
ni tu, Cupido, puedes olvidarlas,
si las oiste.
Sacra ceniza! repetí mil veces,
Sombra de Philis! si mi pecho adora
otra pastora, desde *tan horrenda*,
lóbrega noche,
Haz que á mi falso corazon *castigue*
quanto las cuevas del Averno ofrecen;

---

1. Á pesar de hallarse ambas odas en las obras impresas, las reproducimos aquí por tener el manuscrito de la Biblioteca Nacional de Madrid notables variantes y versos inéditos que indicamos en *itálicas*.

quanto padecen los malvados, quanto
Sysifo sufre.
Júrolo, Philis, por *mi* amor, y el *tuyo*,
por Venus misma, por el Sol y Luna,
por la laguna que venera el *mismo*
Omnipotente.
Las *negras losas* á mi *fino acento*
mil veces dieron ecos horrorosos;
y de dudosos *ayes* resonaron
túmulo y ara.
Dentro del mármol una voz confusa
dijo : Dalmiro! cumple lo jurado!
quedé asombrado, sin mover los ojos,
pálido, yerto.
Temo, si rompo tan solemne voto,
que Jove apure su rigor conmigo;
y otro castigo, que *es el* ser llamado
pérfido, aleve.
Entre los brazos de mi nueva amante
temo la imagen de mi antiguo dueño :
ni alegre sueño, ni tranquilo dia,
ha de dejarme.
En vano Cloris cuyo amor me ofreces,
y á cuyo pecho mi pasion inclinas,
pone divinas perfecciones juntas
ante mis ojos.
Ante mi vista se aparece Philis;
en mis oídos su lamento suena :
todo me llena de terror; y *al suelo*
tímido caigo.
Lástima causen á tu pecho, o niño!
las voces mias, mis dolientes voces.
Ay, si conoces el dolor que causas,
lástima tenme!
La nueva antorcha que encendiste apaga,
y mi constante corazon respire.
Haz que no tire tu invencible *brazo*
otra saeta.
Ay, que te alejas; y me siento herido!
ardo de amores, y con presto vuelo,
llegas al cielo; y á tu madre cuentas
tu tirania.

ODA SEGUNDA Á VENUS

Madre divina del alado niño!
oye *mi ruego*; que jamas oiste
otra tan triste lastimosa pena,
como la mia.
Baje tu carro desde el alto Olimpo,
entre las nubes del *tranquilo* cielo.
Rápido vuelo traiga tu querida,
blanca paloma.
No te detenga con amantes brazos
Marte, que deja su rigor *por* verte;
ni el que por suerte se llamó tu esposo,
sin merecerlo.
Ni *la delicia* de *la sacra mesa*,
quando á los Dioses lleno de ambrosia
brinda alegria Jove con la copa
de Ganimedes;
Y el eco suena por los *techos altos*
del noble alcázar, cuyo piso huellas
lleno de estrellas, de luceros lleno,
y tachonado.
Cerca del ara de tu templo en Pafos,
entre los himnos que tu pueblo dice,
este infelice tu venida aguarda :
baja, volando!
Sobre tus aras mis ofrendas pongo,
testigo el pueblo por mi voz llamado;
y, concertado con mi tono el suyo,
llámate madre.
Alzo los ojos al verter el vaso
de leche blanca, y el de miel sabrosa;
ciño con rosa, mirtos, y jazmines
esta mi frente.
Mi palomita con la *tierna* pluma
aun no tocada por pichon amante
pongo delante de tu simulacro :
no la deseches.
Ya, Venus, miro resplandor celeste
bajar al templo : tu belleza veo :
ya mi deseo coronaste, o madre!
madre de amores!

Vírgenes tiernas, niños, y matronas!
ya *llega Venus*! vuestra Diosa viene!
El templo suene con alegres himnos,
júbilo *grato*.
Humo sabeo salga de las urnas,
dulces aromas que agradarla suelen,
ámbares vuelen, tantos que á la excelsa
bóveda toquen.
Pueblo de amantes que á mi voz *llegaste*
á Venus pide que á mi ruego atienda;
y que á mi prenda la pasion inspire
qual yo la tengo.

CORO DE NIÑAS

Reina de Chipre, Diosa de Citeres!
tu que á los Dioses y á los hombres mandas,
porque no ablandas á la dura Cloris?
mándalo, Venus!

CORO DE NIÑOS

Reina de Pafos y de amores *madre*!
tu que *las almas* llenas de placeres,
porque no quieres que Dalmiro triumphe?
mándalo, Venus!

1ra NIÑA

Como la rosa
agradecida
da mil olores
de sus aromas
al amoroso
Zéfiro blando
quando la halaga
y la rodea:

1r NIÑO.

Haz que reciva
en su regazo
Cloris afable
al que la adora.

CORO DE NIÑAS

Reina de Chipre &c.

CORO DE NIÑOS.

Reina de Pafos &c.

2a NIÑA

Como la yedra
halla en el olmo
vínculo firme
quando la abraza:

2o NIÑO.

Haz que á su amante
plácido rostro
ponga la ninfa
quando la vea:
pábulo nuevo
halle su llama
en su querida
dulce zagala.

CORO DE NIÑOS.

Reina de Pafos &c.

CORO DE NIÑAS.

Reina de Chipre &c.

EPITAFIOS
PARA LOS MONUMENTOS DE LOS PRINCIPALES HÉROES ESPAÑOLES

OBRA PATRIOTA-MILITAR
DEDICADA
AL
PRINCIPE DE ASTURIAS
(NRO SEÑOR)

« *Dulce et decorum est pro patria mori* »
« El morir por la patria es gusto y gloria. »
HORAT.

---

1. Numancia.

Post annos 14 in obsessione consumptos,
tres debellatos exercitus, totidem gloriosos antea victos consules [1]
summique Scipionis
fortitudinem, peritiam, et fortunam superatas,
super combustam patriam
gazas [2], *pueros, matres, senes, Deos, et semetipsos projecerunt*
Numantini.

In eorum memoriam hoc à posteris Hispanis erigitur
Monumentum.

Monumento
levantado por la posteridad española á la antigua
Numancia,
cuyos habitantes, después de 14 años de sitio,
haver vencido tres exércitos,
derrotado tres cónsules hasta entonces gloriosos [3]
y superado el valor, pericia, y fortuna del gran Scipion [4],
incendiaron su patria,
arrojándose á la hoguera, con sus hijos, madres, ancianos y
Dioses

---

1. Variante : *totidem victos consules antea gloriosos* ; — otra : *totidem gloriosos antea consules.*
2. Var. : *natos, matres...*
3. Var. : victoriosos.
4. Var. : y superado el valor del gran Scipion, su pericia guerrera y su fortuna.

2. Sagunto.

Pro servando cum Romanis facto fædere
Saguntini
Numantinorum fortitudinem sunt imitati
(furente Annibale)
et, combustâ patriâ,
nihil nisi numquam consummendam famam relinquere voluerunt.

Hoc habeant constantia et amicitia
Monumentum.

Monumento
á la constancia y lealtad de los Saguntinos
que, por no entregarse al dominio de Anibal,
ni abandonar la alianza de los Romanos,
imitaron á los de Numancia,
poniendo ellos mismos fuego á sus casas y templos,
y nada dejaron de su patria sino la fama eterna de su
firmeza y honradez.

3. Los Cántabros.

Cantabræ genti
jnga Romanorum ferre indoctæ
(teste Flacco Horatio)
Monumentum.

Monumento
á la memoria de los cántabros
que, segun Horacio, jamas supieron llevar el iugo de los
Romanos.

4. Pelayo † 737.

Quot sunt in Hispania,
expulsis Mauris,
templa, mænia, domus[1], *imo et arva,*
tot sunt Pelayi illiusque virtutis monumenta.
Hoc tamen habeat
Heros ille cujus ope veteribus aris et focis fruimur
Monumentum,
posteritatis religione innumeros servandum per annos[2].

Obiit anno à Christo 737.

1. Var. : *arces.*
2. Var. : *Hoc tamen habeat*
posteritatis religione innumeros servandum per annos
Heros
cujus ope veteribus focis fruimur et aris

Monumento
que la religion de los Españoles conservará eternamente
en memoria de Pelayo
á cuyo brio debemos libertad y culto
por la derrota do los Moros;
y á falta de este, lo serán quantos templos,
ciudades, torres, y aun campos tiene
España
restituida por él á su antigua religion y estado.

---

5. Alfonso el Católico † 757.

Alfonsus Catholicus
qui opus à Pelayo incæptum, paucis adhuc viribus, omnibus autem virtutibus,
innixus
contra Mauros perficere conatus est,
nomenque suum, fausti Augurii pignus posteris ætatibus reliquit,
quot enim postea Alfonsi sunt cognominati tot inter maximos
Hispaniæ reges numerandi sunt.
Illi, illisque omnibus hoc commune erigitur
Monumentum.

Obiit anno à Christo
757.

Monumento
de
Alfonso el Cathólico
que seguido de pocos soldados, pero acompañado de todas las virtudes
procuró concluir la obra empezada por
Pelayo,
dejando su nombre por feliz agüero,
pues quantos reyes se llamaron como él, tambien fueron
como él gloriosos.
Sirva á la memoria de todos ellos.
Murió 757.

---

6. Ramiro 1º † 850.

Ramiro 1º
Monumentum.
Mauros in Gallæciá, Lusitaniá et Beticá,
nec non La Coruña *Normandos*

aliosque pyratas
debellavit.

Obiit anno à Christo
850.

Monumento
de
Ramiro 1º
que venció los Moros en la Bética, Lusitania y Galicia
y deshizo cerca de la Coruña
los piratas de Normandia y otros.

Murió en 850.

---

7. Ramiro 2º † 950.

Ramiro 2do
qui, post multas contra Mauros inclitas victorias, eos gloriosissimè
apud Clavijo, favente divo Jacobo
(ut fides nobis est)
minimo exercitu, omnino debellavit,
Monumentum.

Obiit anno à Christo
950.

Var. :

Ramiro II
qui, post multas contra Mauros victorias
illos gloriosissimè minimo exercitu apud Clavijo,
favente Jacobo, ut pie creditur,
debellavit,
Monumentum.

Obiit anno 950.

Monumento
á Ramiro 2do
que, después de muchas victorias contra los Moros,
los deshizo del todo en Clavijo con tan corto exército
que se atribuyó su triumpho al socorro de
Santiago.

Murió en 950

8. Veremundo, Garcia, y Fernan Garcia. 998.

Extinctâ inter Christianos discordiâ
qua rursus Maurorum arma Legionem, Castellam, et Navarram minabantur,
Veremundus, Garcia, et Fernan Garcia,
Legionenses, Navarros, et Castellanos suscitaverunt, et unitâ virtute[1],
Abderramanum
50 triumphis superbum vicerunt,
anno à Christo 998[2].

Trium virorum præclara nomina in hoc honoret posteritas
Monumento.

Monumento
en que la posteridad venerará los nombres de
Veremundo, Garcia, y Fernan Garcia,
Reyes de Leon, Navarra, y Castilla,
los quales, después de extinguir las discordias
que dividian á los Christianos de España,
humillaron á Abderramen
orgulloso con las 50 victorias que havia ganado
á los Españoles.

---

9. Fernando 1º † 1065.

Ferdinando 1 Castellæ regi
Monumentum.
Post horrida bella,
captis demum Toleti, et Cæsar Augustæ regibus,
religioni,
legibus, scientiis et artibus operam dedit.

Obiit anno à Christo
1065[3]

Monumento
de
Fernando 1º de Castilla,
por haver dado digno establecimiento á la
Religion, govierno, y ciencias,

---

1. Var. : *et unitâ fortissimâ virtute.*
2. Var. : *50 triumphis superbum anno 998 vicerunt.*
3. Var. : *Obiit anno 1065.*

después de hacer prisioneros á los reyes moros de
Toledo y Zaragoza
al cavo de una horrorosa guerra.

Murió
en 1065.

10. El Cid † 1099.

Roderico de Vivar
a Mauris, quos sæpe vicit, Domino (Cid) cognominato,
qui
Toletum, Valentiam, multasque alias civitates cœpit[1],
Monumentum.

Obiit anno à Christo
1099

Monumento
de
Rodrigo de Vivar
que tomó Toledo y Valencia, con otras muchas ciudades
á los Moros, los quales por respeto le llamaban
Cid, que significa Señor.

Var. : Monumento
á la memoria de Rodrigo de Vivar
que tomó
Toledo y Valencia
y otras ciudades á los Moros los quales por respeto le llamaban
el Cid, que significa Señor.

11. Alfonso 1° de Aragon † 1134, y Alfonso 1° de Castilla † 1109.

Petri Aragoniæ Regis
fratri invicto Alfonso
propter innumeras contra Mauros pugnas vulgo Batallador *cognominato,*
qui Cæsar Augustæ, Tarraconæ, Bilbilis, Darocæ et aliarum urbium mænia
religionis et patriæ vexillo munivit,
alioque Castellæ Regi, eodem nomine, cognomine, et honore insignito,
commune hoc erigitur
Monumentum.

Hic anno à Christo 1109 obiit : ille vero 1134.

1. Var. : *alias cæpit civitates.*

Monumento
para
Alfonso, el invicto hermano de Pedro Rey de Aragon,
llamado el Batallador por el mucho número de sus
batallas,
que, con la insignia de la Fé y de la Patria,
honró las murallas de Zaragoza, Tarragona, Daroca,
Calatayud y otras ciudades[1];
y tambien á otro rey de Castilla del mismo
nombre, sobrenombre, y heroismo.

Este murió 1109, y aquel 1134.

---

12. Batalla de Las Navas de Tolosa. 1211.

Castellæ, Navarræ, et Aragoniæ regibus
Alfonso 9, Sancho 7, Petro 2,
qui in loco vulgo Navas de Tolosa, *innumeris interfectis Mauris,*
religionem et patriam statuerunt,
anno à Chr. 1211
hoc in remotissimas imperii hispani[2] partes et ætates erectum est[3]
Monumentum.

Monumento
que será famoso para todo el dominio y duracion del
imperio español,
levantado en memoria de los reyes de
Castilla, Navarra, y Aragon,
Alfonso 9º, Sancho 7º, Pedro 2º,
que con muerte de innumerables Moros en las Navas de Tolosa
aseguraron la religion y estado,
año de 1211.

Var : Monumento
de eterna veneracion para todas las partes y edades del dominio de España
por ser en memoria de
Alfonso 9 de Castilla

---

1. Var. : *que adornó las murallas de Zaragoza, Tarragona, Calatayud y Daroca*
y otras muchas ciudades
con la insignia de la Fé y Patria.

2. Var. : *hispani imperii.*

3. Var. : *eregitur.*

Sancho 7 de Navarra
Pedro 2 de Aragon
que juntos aniquilaron el poder de los Moros en la batalla de
Las Navas de Tolosa
ganada en 1211.

---

13. Fernando 3o † 1252.

Duci, Regi, Sancto,
Ferdinando 3
Monumentum.

Obiit anno à Christo 1252.

Sive : *Viro immortali*
quem patrem vocant cives, heroem castra, sanctum religio,
quem honorent Hispani, timuerunt Mauri, laudet posteritas
Monumentum.

Obiit anno à Christo
1252.

Sive : *Ferdinando*
quem cives regem vocant, heroem castra, sanctum religio
Monumentum.

Monumento
de
Fernando 3ro
á quien la religion proclama santo,
las tropas héroe, la patria rey.

Murió en 1252.

Var. : Monumento
á Fernando 3
que igualmente mereció los nombres de
General, Rey, y Santo.

Murió 1252.

Var. : Monumento
al varon inmortal
que la patria ha llamado dignamente Padre,
el exército Caudillo,
y la Iglesia Santo,
venerado de los Españoles, temido de los Moros, celebrado de la posteridad.

Murió 1252.

14. Alfonso 2o † 1350.

Alfonso 2do
qui jamdudum[1] *plurimis contra Mauros prœliis prœclarus*
in loco vulgo Salado,
interfecto hostium vix credendo numero,
posteritatis admirationem acquisivit,
Monumentum.

Obiit anno à Christo 1350.

Monumento
para
Alfonso 2do
digno de las alabanzas de la posteridad
por la batalla del Salado en la que
murió un número apenas creible de Moros
después de haverles ganado muchas otras
victorias.

Murió en 1350

Var. : A Alfonso 2
que después de una larga serie de provas contra los Moros
completó su gloria
en la jornada del Salado
y por el número increible de Moros que murieron en ella
hizo su nombre admirable á los futuros siglos.

Murió
1350.

---

15. Martin Bozo † 1401.

Martino Bozo,
Equiti ordine vulgo de la Banda *jure insignito,*
qui non ante œtatis suœ annum 120 obiit,
et in prœliis quotquot integro sœculo vidit Hispania,
puer, juvenis, vir, senex, adfuit,
gloriosamque tandem in pugnâ vitam anno 1401
peregit,
Monumentum.

---

1. Var. : *jam.*

Monumento
de
Martin Bozo
digno Cavallero de la Banda,
que cumplió 120 años de edad,
se havia hallado en todas las guerras de España
durante un siglo entero,
y murió el año de 1401 con las armas en la mano,
como las havia llevado,
en su niñez, juventud, vigor, y vejez.

Var. :

A Martin Bozo
Cavallero de la Banda
que murió 1401
después de haver vivido 120 años hallándose en quantas
guerras alcanzó en un siglo entero.

---

16. Alfonso Henriquez. 1407.

Alfonso Henriquez
Monumentum
qui Maurorum è Tunez et Tremecen classes debellavit,
regnante Johanne 2 do
anno à Christo 1407.

Monumento
de
Alfonso Henriquez
que derrotó las armadas moras
de Túnez y Tremecen
reinando Juan 2do
año 1407

---

17. Pedro de Vera. 1480.

Petro de Vera
qui anno à Domino 1480 Insulas Fortunatas subjugavit,
Monumentum.

Var :

Petro de Vera
propter subjugatas anno à Domino 1480 Fortunatas
Insulas
Monumentum

Monumento
de
Pedro de Vera
por la conquista de las islas afortunadas
en 1480

Var. : Pedro de Vera
que en 1480 conquistó las islas fortunadas.

18. El Gran Capitan † 1512.

Gonzalo Fernandez de Cordova
Castellæ exercitum imperatori
non à civibus tantum sed etiam ab hostibus Magno cognominato,
a Gallis scilicet et Mauris,
Monumentum.

Obiit Granata anno à Christo
1512

A Gonzalo Fernández de Córdova
general español
á quien no solo sus conciudadanos pusieron el nombre de
Gran Capitan
sino tambien sus enemigos los Franceses y los Moros.

Murió 1512

19. Fernando 5º † 1516.

Ferdinando V
Aragoniæ et Castellæ regi
Monumentum.
Victis Gallis, Navarram,
et
Mauris debellatis, Granatam,
post tot et tanta egregia facta fortiter occupavit.

Anno 1516 à Christo
Obiit.

Var. :

Ferdinando Sto
propter, devictis Gallis occupatam Navarram,
Maurisque debellatis Granatam
Anno à Christo
1516
Monumentum.

Monumento
de
Fernando Sto
por haver tomado la Navarra vinciendo los Franceses,
y el reino de Granada derrotando á los Moros.

Murió en 1516

Var. :

A Fernando Sto
Rey de Castilla y Aragon
que después de muchas hazañas
ocupó la Navarra derrotando á los Franceses
y Granada venciendo á los Moros

Murió 1516.

---

20. El Conde de Cabra.

Comiti de Cabra
qui horrendam numero et irâ Turcarum classem
prope insulam Gerbes,
tanto antea et postea sanguine inundatam,
superavit,
Monumentum.

Al Conde de Cabra
que derrotó una inmensa armada de Turcos junto á la
Isla de Gerbes
inundada tantas veces con sangre.

---

21. Hugo de Moncada.

Comitis de Cabra
in Turcarum navibus debellandis, et
insulâ Gerbes subjugandâ
digno socio
Hugo de Moncada
Monumentum.

A Hugo de Moncada
digno compañero del Conde de Cabra
en la derrota de los Turcos.

---

22. Duque de Najera.

Duci de Najera
Monumentum.

Gallorum præclarum ducem Comitem de Foix
post pugnam cœpit,
illosque è totâ Navarrâ expulsit
anno à Christo 1521.

Al Duque de Najera
que después de echar de Navarra á los Franceses
hizo prisionero al general de ellos
Conde de Foix
1521

---

23. Sebastian Cano † 1525.

Sebastiano Cano
qui
audaciâ vix credendâ
primus ante omnes
Hispanos, Gallos, Anglos, Batavos, Lusitanosque nautas
veterum et novum mundum
circumdedit,
Monumentum.

Obiit anno à Christo
1525.

A Sebastian Cano
primer mortal
que dió la vuelta al mundo nuevo y viejo
imitado después
por los Franceses, Ingleses, Holandeses, Portugueses, etc...

Murió 1525.

24. Garcia de Holguin. 1525.

Garcia de Holguin
qui navem, quâ, magnâ comitante catervâ procerum
barbarorum rex Guatimozin vehebatur,
in mediâ illorum innumerâ classe cæpit :
quo facto
Mexicanum Imperium
nostris (ut in fatis erat) succumbuit armis
die 18 Agusti anno 1525.

A Garcia de Holguin
que abordó el navio en que iba Guatimozin
emperador de Méjico
y dándole muerte en medio de su armada
y de su innumerable comitiva
consumó la conquista de aquel imperio
que Dios havia decretado
18 de agosto 1525

---

25. Beltran de la Cueva † 1526.

Egregio juveni
Bertrano de la Cueva,
Ducis de Alburquerque dignissimo filio
Monumentum.

Gallos é totâ Navarrâ rursus expulsit.
Obiit anno à Christo
1526.

Al heróico joven
Beltran de la Cueva
digno hijo del Duque de Alburquerque
que volvió á arrojar á los Franceses
de toda Navarra.

Murió 1526.

---

26. Fernando de Alarcon.

Ferdinando de Alarcon
qui
virtute, prudentiâ, indole, peritiâ, imo et vultu,
hostium, civium, militum et Caroli etiam I[i]

reverentiam est assecutus,
Monumentum.

Illum semper Dominum vocabat Cæsar invictus.
Germanos et Hispanos discordiâ agitatos placavit.
Gallos prope montes Alpes dux debellavit et miles.
Vigiliæ illius et præsidio
duo maximi fuerunt commissi captivi,
scilicet
Pontifex summus Ecclesiæ et Galliæ magnanimus Rex.

A Fernando de Alarcon
llamado por Carlos 5 el señor Alarcon.
Por su pericia militar, virtud, genio y aun por su aspecto
se adquirió la consideracion
de su rey, de sus patriotas y enemigos.
Reunió
los Españoles y Alemanes que se hallaban divididos en discordias :
como general y como soldado venció á los Franceses junto á los Alpes,
y tuvo en su custodia
los dos mayores prisioneros del mundo
á saver
el Pontífice Máximo de la Iglesia, y al magnánimo rey de Francia.

---

27. Leiva, Davalos, Davilas.

Strenuis Viris
Leiva, Davalos, Davilas,
quorum sanguine, peritiâ, et fiduciâ toties triumphavit
Carolus
V apud Germanos, apud Hispanos I
Monumentum.

A los varones insignes
Leiva, Davalos, Davilas,
á cuyo esfuerzo, pericia y fidelidad debió su victoria
Carlos
primo en España y quinto en Alemania.

28. Antonio Alaminos.

Antonio Alamino
Monumentum.

Navium fuit rector
quibus in Americam victa sunt Hispaniarum arma, leges, mores, artes
Religio,
nec non illis à cœlo datum in novo mundo imperium sine fine.

A Antonio Alaminos
Piloto que fué á la América con las naves que establecieron en ella
la Religion, tropa, gobierno, costumbres y artes
de la España
y el imperio que para siempre les ha dado el cielo
en el nuevo mundo.

---

29. Hernan Cortes † 1554.

Ferdinando Cortes
Monumentum.
Patriæ decus
Americæ terror
Europæ invidia.
Obiit anno à Christo 1554

A Hernan Cortes
honra de España
terror de América
embidia de Europa.

Murió 1554.

29* Hernan Cortes † 1554.

Ferdinando Cortes
Monumentum.

Haud alio similis
quot fabula, historiave narrat Heroas superavit.

Obiit anno à Christo 1554.

A Hernan Cortes
héroe solo igual á si mismo
y superior á quanto la historia cuenta y la fábula ha fingido.
Murió 1554

30. Francisco Pizarro † 1540.

Francisco Pizarro
Monumentum.
Quidquid de illius sævitiâ, plura et majora de illius fortitudine
sunt dicenda.
Comitum et militum seditionem,
ignoti maris et inhospitæ terræ pericula,
morbos, famem, sitim, æstum, frigus, bellum, anthropophagos,
circumspexit,
et ad imperium Peruviarium subjugandum
omnia visu et dictu horribilia
contempsit.

Obiit anno à Christo
1540

A Francisco Pizarro
de cuya crueldad claman tanto los extraños
haviendo tanto más que decir de su mérito,
pues supo aplacar la sublevacion de sus compañeros y súbditos
despreció los riesgos de un mar desconocido y de una tierra xxx
para conquistar el Peru
y desdeñó
la sed, hambre, calor, frio, guerras, antropóphagos
y todo quanto puede aterrar al corazon humano.

Murió 1540

---

31. Alvaro de Bazan, marqués de Santa Cruz † 1588.

Alvaro de Bazan, Marq. de Sta Cruz
Monumentum.
Turcas, Mauros, Lusitanos, Gallos et Anglos
Asiæ, Africæ, et Europæ maribus
debellavit.
Felix bello, morte felicior.
Tot enim et tanti triumphi unâ tantum clade delendi fuissent,
arma Philippo in Angliam, fato sinistro, arma pararentur.

Obiit anno 1588

A Don Alvaro Bazan
vencedor
de Turcos, Moros, Portugueses, Ingleses y Franceses,
muy feliz en la guerra, y más en la muerte
pues toda su gloria tal vez se huviera eclipsado con el mando que
se la destinó de la armada que Phelipe 2º equipó contra los
Ingleses á quien el cielo no fué propicio.
En aquella época murió 1588.

---

32. Moncada, Oquendo, Requesens, Valdés, Verdugo † 1588.

Verdugo, Oquendo, Moncada, Requesens, Valdes,
contra Britannorum non adversus elementa missos,
elementa debellaverunt non Britanni,
anno à Christo 1588.
In eorum memoriam
(proh Dolor!)
hoc erigitur a posteris Hispanis commune
Monumentum.

A los Oquendo, Verdugo, Moncada,
Requesens, Valdés
y otros héroes que su gloriosa carrera concluyeron
desgraciadamente
año de 1588
en las costas y mares de Inglaterra
no por el brio humano de los Ingleses
sino por la voluntad irresistible de los cielos.

---

33. Alfonso Ercilla de Zúñiga.

Alphonso Ercilla et Zuñiga,
contra Araucanos per dies pugnanti,
per noctes pugnas scribenti,
Monumentum.

A Alfonso Ercilla de Zúñiga
que peleaba de dia contra los Araucanos
y de noche escrivia lo acaecido.

34. Fernando de Aguirre.

Fernando de Aguirre
qui
terras vulgo Australes detexit,
mariaque horribilia superavit
Monumentum.

A Fernando de Aguirre
que
descubrió las tierras australes y domó los mares horribles.

35. Juan de Ojeda.

N. Ojeda
Monumentum.
Detectam ab ipso Auream Castellam, Novam Beticam
et Darienem
horrendo subjugavit bello.

A Juan de Ojeda
que conquistó contra horrorosos salvajes antropóphagos
la Castilla Dorada, Nueva Andalucia y el Dariense.

36. Valdivia y Pedro Melendez.

Regionem vulgo Chile
ab Almagro detectam subjugavit Valdivia,
haud secus
Petrus Melendez Floridam a Johanne Ponce inventam,
et a Coligni cum Gallis hæreticis occupatam.
Ferdinandi Cortes
constantiam sunt imitati illorum cum illius nomine
in hoc legat posteritas
Monumento.

Valdivia y Pedro Melendez
criados en la escuela de Cortés
conquistadores de Chile y de la Florida, provincia
no poblada de Indios indefensa sino ocupada
por los herejes franceses al mando de
Coligni.

37. Juan de Salamanca.

Johanni de Salamanca
qui
in valle vulgo Otumba *regium Mexicanorum vexillum*
ab illis fortiter et religiose, pro aris et focis, defensum
é mediâ barbarorum acie
vi et armis rapuit,
Monumentum.

A Juan de Salamanca
que en el valle de Otumba se arrojó al medio
del exército mejicano, y á fuerza de armas
arrancó la insignia imperial que los bárbaros
defendian como la suma de su religion, estado y esperanzas.

---

38. Juan Nuñez de Mercado.

Juvenis quidam Johannes Nuñez de Mercado
cum vix esset annos 16 natus, coram utrâque barbarâ et hispanâ acie
horrendum, informem, ingentem americanum,
nemine jubente, tantumque suadente virtute,
interfecit :
illiusque gladium, clypeum, et hastam latus et superbus
Ferdinando Cortes, domino suo
obtulit.

Puero illo tot vivis præstantiori
Monumentum.

A Juan Núñez de Mercado
joven de tierna edad, y héroe igual á los de la mayor,
pues en la de 16 años
hallándose de page de Hernan Cortés
á impulso de su valor y sin orden que se lo prescribiese
se arrojó sobre un americano agigantado
que desafiaba á los christianos á singular batalla
y dándole muerte le quitó sus armas
y las depositó á los pies del general español
el qual por el exceso de valentia
le perdonó la falta de subordinacion,
y con un abrazo dado al frente de aquellas tropas vencedoras,
le dió valor para empresas mayores.

39. Jacobo Ordax.

Ignivomi montis inhospitum vertex scandere ausus est
Jacobus Ordax.
Mirabantur Hispani : Americani stupebant
et
flammas, sulphur, strepitum, vapores, monstrua,
amicorum lacrymas, barbarorum religionem,
horrendasque totius naturæ ruinas contemnens,
Duci suo materiam bellici pulveris in gurgite inventam nuntiavit.
Illius nomini et fortitudini
Monumentum.

A Jacobo Ordax
que con admiracion de los Españoles y espanto de los Americanos,
subió á la impenetrable cima de un monte que arrojaba fuego
y descubrió en él azufre para fabricar la pólvora,
por entre llamas, vapores, ruido, monstruos,
lágrimas de sus amigos, gritos supersticiosos de los bárbaros
y la amenaza de la naturaleza.

---

40. Mesa y Montano.

Artis tormentariæ peritissimi
Mesa et Montano,
in barathrum à Jacobo Ordax exploratum ne pulvere bellico carerent nostra castra,
(sine quo non erat novus mundus subjugandus)
victis periculis et obstaculis, patriæ et religionis amore ducti et pulsi
descenderunt.

Hoc habeant monumentum.

A los famosos artilleros
Mesa y Montano
que llevados del amor á su fé y á su rey
bajaron á la cueva descubierta por Ordax
á pesar de tantos peligros
y sacaron los materiales para la pólvora sin la qual
no se podia conquistar aquel nuevo mundo.

41. Juan de Guzman.

Mexicanorum Deorum ante aras sanguine humano
sæpissime fœdatas,
Johanni de Guzman jugulato
virtutis suæ, gloriæ, honoris, et erga Cortes amoris
potius quam barbarorum religionis
victimæ
Monumentum.

A Juan de Guzman
víctima no tanto de la venganza y superstición de los Mejicanos
que le sacrificaron en sus aras tantas veces manchadas
con sangre humana
quanto de su amor á Cortés y de su heroismo.

---

42. Conquista de Granada.

In subjugandi Maurorum nepotibus,
in quietis pace, bello strenuis,
adhuc Granatæ et inter montes permanentibus
Marquiones de Mondejar et Velez,
Duces de Arcos, Osuna, Medinasidonia, Sesa
nec non egregii viri
Requesens, Quijada, Luna, Villaroel,
nomina quidem præstantia præclariora fecerunt

In eorum gloriam hoc commune erigitur
Monumentum

A los héroes
famosos por la conquista de Granada
y derrota de los Moros y Moriscos que aun se defendian en sus montes,
Marqueses de Mondejar y Velez
Duques de Arcos, Osuna, Medina Sidonia, Sesa,
y los Requesens, Quijada, Luna, Villaroel.

---

43. Conde de Alcaudete.

Comes de Alcaudete
civitatis Oran mænia defendens contra Mauros
eos non semel, nec bis tantum, sed sæpissime vicit.
præsertim
diebus.....

Al conde de Alcaudete
que defendió tantas veces los muros de Oran contra los Moros.

---

44. Conquista de América.

De viris omni laude dignissimis
utpote
Ferdinandi Cortes fortitudinis, religionis, et gloriæ sociis
inter hispanorum castrorum in America præcipuos milites et duces,
Olid, Lercano, Alvarado, Iuste,
Arguello, Tapia, Marin, Montejo, Lugo, Dominguez,
Portillo, Escalante, Moron, Moral, Sandoval, Diaz,
Saucedo, Ramirez, etc.....
tacente invidiâ loquatur Posteritas,
et hoc commune in eorum memoriam
Monumentum

Monumento
á cuya vista calle la envidia y hable la posteridad
en perpetuo elogio
de los caudillos y soldados más dignos de su gefe
Hernan Cortés
en la conquista de América
á saver
Olid, Lercano, Alvarado, Iuste, Arguello, Tapia,
Marin, Montejo, Lugo, Dominguez, Portillo, etc...

---

45. Bernardino Avellaneda. 1596.

Bernardino Avellaneda
qui anglicam classem prope Portobello debellavit
anno à Christo
1596
Monumentum

Bernardino Avellaneda
vencedor de la esquadra inglesa en Portobello
año 1596

---

46. Juan Ronquillo Fajardo, Contreras, Fadrique de Toledo.

Johannes Ronquillo Batavicas naves prope Philippinas insulas
anno 1606;
in Africâ Mauros, in Tago Batavos Fajardo
anno 1606;

Batavos mari, et terra Mauros prope Marmora Contreras
anno 1621;
Batavos propre Africæ et Americæ littora Fadrique de Toledo
annis 1621 et 1625
debellaverunt.
Hoc commune habeant
Monumentum.

Juan Ronquillo
(En el el manuscrito no hay más que estas dos palabras).

---

47. Jorge Brito. 1647.

Jorgio Brito
pro Leridâ defensâ, quam Princeps de Condé jure Magnus cognominatus
exercitu Gallorum fortissimo frustra expugnaverat
anno 1647
Monumentum.

Monumento
de
Jorge Brito
que defendió á Lérida contra un poderoso exército francés
mandado por el Príncipe de Condé, justamente llamado
el Grande
año de 1647.

---

48. Rivera, Menesses, Aragon, Bazan, Andrade.

Africanorum classem seculo 18 vicerunt
Rivera, Menesses, Aragon, Bazan, Andrade,
quibus hoc commune erigitur
Monumentum.

Monumento
de
Rivera, Menesses, Aragon, Bazan, Andrade,
que en el siglo 17 triumpharon de las
armadas africanas.

---

49. Marqués de Villadarias.

Præcipuos Bæticarum nobiles
in arma pro Philippi Borbonici justissimâ causa
amore, labore, et divitiis convocavit

marquio de Villadarias.
Illius gloriæ et nomini
Monumentum.

Monumento
del
Marqués de Villadarias
que á su costa, con su exemplo, y por su amor
á la augusta casa de Borbon
puso en armas la nobleza de Andalucia
en justa defensa
de Phelipe el animoso
digno nieto de Luis el grande, rey de Francia.

50. Conde de Aguilar.

Comiti de Aguilar
aulæ et exercitus præcipuis muneribus dignissime ornato
naturæ dotibus prædito
origine nec non virtute clarissimo
qui post pugnas multas totidemque victorias præsertim apud Villaviciosa
equitatum philippicum
non modo invictum sed etiam invincibilem esse patefecit
Monumentum.

Monumento
del
Conde de Aguilar
insigne por su virtud, cuna, talentos y valor
condecorado con los primeros empleos de la corte y milicia
y famoso después de muchos triumphos
por haver completado la victoria Villaviciosa
á la cabeza de la cavalleria española
acreditando este cuerpo no solo de invicto sino de invencible.

51. Guerra de la sucesion.

Duci de Aytona
Marquioni de Valdecañas
Comiti de las Torres,
et
strenuis militibus Vallejo, Bracamonte, Cercuda,

qui ad Philippi V tempora diademate hispano cingenda
belli exercerunt artes, horrores contempserunt,
commune hoc erigitur
Monumentum.

A la memoria
de los egregios
Duque de Aytòna, Marques de Valdecañas y Conde de las Torres
y de los honrados soldados
Vallejo, Bracamonte y Cercuda
que para coronar á Phelipe el animoso
exercieron las artes de la guerra y despreciaron sus horrores.

52. Duque de Montemar y Marqués de la Mina.

Duci de Montemar, et Marquioni de la Mina
quorum cineres dignis sub tectis jacent, nempe
Cæsaraugustæ et Barcinone
novum ecce erigitur
Monumentum.

Monumento
de los Duques de Montemar y Marqués de la Mina
cuyas cenizas yacen en otros dignos sepulcros
en Zaragoza y Barcelona.

53. Juan Josef Navarro.

Britannorum
qui sibi imperium pelagi datum credunt et gloriantur
superbiam copiorą classe innixam 12 tantum navibus conculcavit
Joseph Navarro,
a magnanimo Philippo 5, marquio de la Victoria cognominatus.
Hujus nominis
honorem fatetur Anglia, laudat Hispania, dicat posteritas
hoc erecto
Monumento.
Obiit Gadibus
1772.

De Don Juan Josef Navarro
llamado por Phelipe 5 Marqués de la Victoria
por la que ganó con 12 navios á los Ingleses
los quales con una armada incomparablemente maior

se atribuian orgullosamente el supremo señorio
de los mares,
pero tuvieron que aplaudir su valor,
como lo honró su patria,
y lo celebrará la posteridad.

54. Eslava y Leso 1740.

Carthaginem americanam
contra Britannorum naves, castra, artes, et superbiam
defenserunt
Eslava et Leso
anno 1740
viri genere, virtute, et bellicis factis jam longe antea cogniti.
In eorum memoriam
Monumentum.

Monumento
de Eslavo y Leso
que defendieron Carthagena de Levante
año de 1740
contra las tropas, naves, astucias, y sobervia de Inglaterra
quando esta ya havia fingido su rendicion
acuñando medallas del supuesto triumpho ;
insignes varones
mucho antes conocidos por su nacimiento, valor, y
hazañas

55. Velasco y Gonzalez † 1762.

Velasco
bellicæ navis præfecto, atavis edito nobilibus,
que dextrâ gladium, et sinistrâ vexillum rotam
etiam postquam hostes haberent muros
innumeris cecidit interfectus vulneribus.
Nec non digno illius socio
paribus virtutibus ornato, æquâ nobilitate insigni,
eâdem morte glorioso
Gonzalez
qui anno à Christo 1762 obierunt
Monumentum.

Monumento
de
Velasco
capitan de navio,
que murió año de 1762
esgrimiendo con una mano la espada
y con otra enarbolando la bandera de su rey
cayó cubierto de innumerables heridas
aun después de estar el castillo poblado de Ingleses
y á su digno compañero
Gonzalez
igual en virtudes, nobleza y gloriosa muerte.

56. Marqués de la Romana † 1775.

Primus in primâ acie
socios in arma suscitans
Maurorum innumeras legiones irruit,
et vitam, quam diu antea Deo, regi, et patriæ voverat, amissit
prope Argel
8va die Julii anno à Christo 1775
Marquio de la Romana.
Veteris Hispanæ virtutis recens exemplum in hoc legat ætas nostra hoc erecto Monumento.

Monumento
de un héroe moderno que ha dado reciente exemplo
del antiguo valor español
á saver
el marqués de la Romana
el qual guiando las primeras tropas se arrojó sobre innumerables Moros
y perdió gloriosamente la vida
que mucho antes havia consagrado
á la patria, al rey y á Dios
año de 1775

57. Garcia Ramirez de Arellano, marqués de Arellano † 1781.

Aqui yace
Don Garcia Ramirez de Arellano
Marqs de Arellano.
Cavallero comendador de la Orn de Santiago

Mariscal de campo de los R^{s} exércitos.
Nació en Ezixa en 20 de Diz^{re} de 1715
Murió à 4 de Mayo de 1781
de Mayor General de Cavalleria y Dragones
en el Bloqueo de la Plaza de Gibraltar.

General de no menos luces que esperiencias :
tan adornado de prendas civiles como militares :
sirvió en quantas guerras tuvo España en su tpo :
empleó los intérvalos de la paz en útiles estudios :
sus obras iluminaron el cuerpo de Cav.^{ria} y Drag.^{s}
sus virtudes le conciliaron el amor de todos.
Su alma descanse en paz
Amen.

58. Sitio de Gibraltar.

Dignissimo Merito
Inclito Animo,
præclaræque constantiæ,
et Fortitudini,
in obsidionalibus Lineis
contra Heracleam,
Famæ Monumentum

CARTAS

A DON JOSÉ IGLESIAS

Dilectissimo amico suo Arcadio salutem dat plurimam Dalmirus.

A teneris unguibus studia reliqui ad castra é scholis vocatus; et ideo latinam linguam barbaro more loquor, ineptiusque scribo, quamvis illius inter omnes hominum sermones præstantiam admiror. Aurei Divi Augusti sæculi opera omnia, re verâ, pro manibus habeo; sed ipso quo potest modo Barbarus quilibet in Americæ nostræ silvis Garciæ Lassi Toletani dulcia possidere poemata. Hac de causa non sine timore linguâ ipsâ, quam tibi infundere voluit mater natura, respondere conabor, amice dilectissime, musarumque omnium dignissime alumne.

De Batylo nostro, ipsiusque amoribus plura dicas : quemnam sese gerit? An tristis, an lætus videtur? Quænam de amicâ suâ carmina facit, favente Phœbo ? Dominam suam crudelem, gratamve vocat? Tacetne dubitans? Facilis est ingenio, juvenis ille, forma egregius, ætate florens, indole amabilissimus. Tot ergo et tantis causis formosarum puellarum amore nunc et diu fruatur.

Nuper ego ab illo litteras habui amores suos negante. Sed frustra. Illius flammæ vestigia agnosco. Carmen enim ipsius *in latronem quemdam qui Batyli columbam rapere conatus erat* legi. Carmen, mehercule, cultum, elegans et candidum. Dulcia de *columbâ*, horrida de latrone ab illo dicta cor ejus amore plenum esse probant luce meridianâ clarius.

De cæteris amicis ne taceas mecum; sed multa et sæpe scribas. Nomina enim illorum gratissima sunt auribus meis. Hos ego fraterno more diligo, vel almæ tuæ academiæ condiscipulos, vel probæ patriæ tuæ cives. Quamvis multorum hominum mores vidi, et urbes, in patriâ tuâ vitæ meæ finem (si fata sinant) attingam, procul negotiis, palatiis, et hominum variis stultitiarum generibus.

Jube, et vale.

A DON JOSÉ IGLESIAS

Arcadio suo Dalmirus sal. dat plur.

De salute tuâ, de Batyli nostri amoribus, de Cantabri Bararrati corde erga puellam tenero, de cæterorum amicorum vitâ, de incognito alio Cantabro, quidquid mihi latina tua elegantissima epistola nuntiat, mihi gratissimum est. Omnia enim quæ ad tuæ civitatis probissimos viros, almæque academiæ ingeniosissimos alumnos, necnon doctores sapientissimos, magnâ cordis mei lætitiâ semper audio, et audiam libentissime, sive in hac vivens provintiâ inhospitali, (pace Batyli nostri dixerim) sive Matriti inter proceres, sive inter regis vexilla et castra apud barbaros. Qua propter iterum, iterumque, sæpissime, imo et quoties fieri possit, de illis, et de te scribas. Quod si facias, amabo te. Quidquid de amicitiâ Batylo nostro nuper dixi tibi dictum ducas. Mores hominum multorum et urbes vidi (sic veritatis gratia præterito mente scribebam), in nullâ autem totius orbis civitate amicitiæ digna corda sicut in patriâ tuâ inveni; quippe claro ingenio, probo corde, indole facili, sermone jucundo, ornati nonnulli numerandi sunt viri : et nihil amplius ad nostram consummendam vitam est desiderandum. Heu illis qui alia petunt ignorantiâ ducti vel invidiâ.

De 8vo Parnassi volumine[1] quid tibi videtur? ne taceas, precor.

De pugnâ nuper factâ in civitate vulgo *Melillâ* carmen componere conabor, favente Phœbo : et quod olim de Bello apud Clavijo fueram, principium mihi præbet et ecce.

(*hic 24 versus qui in initio leguntur*[2].)

De bello nunc agens quid referam, nisi quod gloriæ gratum, et amicitiæ triste? Istius borbonicæ cohortis turmæ, Carolo jubente, castra, ni fallor, videbunt. Dux primus noster (*coronel*) jamjam in Herculea adest civitate, ibique sunt naves, milites, arma, bellica tormenta, cæteraque mortis genera, in Africam parata. Si forte in illâ avidâ mundi parte mors est à me invenienda, ecce Batylo nostro omnia meâ manu scripta opera relinquam, amicitiæ pignora. Si vero reditum meum secunda sinunt fata, hæc mihi iterum reddet scripta, eo pretiosiora, quo pro manibus tam cari amici fuerint. Si autem sum moriturus, lugete, amici, lugete. Proborum lacrymæ mortui sunt præstantissimæ laudes, quippe eum quoque probum fuisse prædicant.

Barbara pyramidum miracula, quæ Memphis laudat, non desideranda mihi videntur. Nec ludos optos quos habuit, propter patris mortem pius Æneas, cursum scilicet navalem, ac pedestrem, cestuum pugnas, et sagittarum ejaculationem. Si aliquando inter amicos pia cordis mei memoria habetur, si nomen Dalmiri inter vos audiunt profani, hilariter sedes tangam beatas. Et quod erit satis mihi, in tumulo humili,

1. Fué publicado en 1774. Puede conjeturarse que esta carta fué escrita aquel mismo año.
2. No se hallan en el manuscrito.

Epitaphium.

Qui jacet hic
mortuus est, quia natus est.
Nec de nativitate suâ, nec de morte curavit :
natus dives ; mortuus pauper.
Angliam, Galliam, Italiam, Germaniam, Bataviam, vidit :
patriam vero suam Hispaniam dilexit.
Puer studia coluit : arma juvenis gessit.
Patriæ laudes cecinit ; de illo una laus tantum est dicenda,
scilicet
probus fuit, probosque amavit.
Quam in terrâ vivens omnibus dedit pacem illi mortuo det in cœlo
Deus
optimus, maximus,
Amen.

Post mortem nihil est (ut ait Seneca) ergo postquam de morte meâ loquutus sum, nihil amplius est à me dicendum, nisi in æternum

Vale.

A DON JUAN MELÉNDEZ VALDÉS.

Amico suo jucundo Batylo
sal. dat. plur. Dalmirus.

Epistolam tuam mihi latine scriptam nuntiavit Arcadius noster. Hanc diû maximo desiderio expectavi. De te enim, de tuis amoribus, carminibus, studiis, prosperis rebus, de omnibusque tuis, libentissime semper audio. Utinam sæpissime! Latino vero Deorum sermone quidquid mihi dicas, tanto me gaudio felicem faciet, quanto ego te amore prosequor.

Tuas tandem accipiam litteras Ciceronis more scriptas, tuncque elegantiâ captus, grati nomini memor, clamabo ipso quo Horatius Flaccus furore

Odi profanum vulgus, et arceo, etc.

et litteras alias à multis Matriti hominibus scriptas, procul à me flammis dabo, iterum, iterumque sublimiori voce clamans *Odi profanum*, etc. Hæc autem à multis scripta quos homines non viros voco, quamvis proceres sunt, et *atavis edite regibus*, nihil mihi nisi falsas aulæ, civitatisque artes, quas odi, offerunt : tuæ, vero, dilectissime Batyle, omnia delitiarum genera habere, et mihi dare, vidintur. Si tempus revocari posset (sed fata non sinunt, et numquam, eheu! numquam reditura fugit quæ semel abest dies), si tempus, inquam, esset revo-

candum, juvenilia omnia mea, annos, scilicet, formam, latinæ linguæ peritiam, cordis et oris gaudium, revocare etiam vellem, non mehercule, ad suprema militiæ, palatii, togæ, vel reipublicæ munera obtinenda, non ad incipienda, in posteritatis gratiam opera, non ad alia facienda qua facere totis viribus nonnulli volent (quamvis omnia nihil sunt nisi umbræ et nugæ), sed ad plures tecum consumendos annos inter juventutis tuæ dulcissimas horas et ingenii tui cultissima carmina.

Quid enim nisi amicitiam probis viris dare potuerunt boni Divi, ut humanæ vitæ miserandam sortem aliquo ferre modo valeamus? tot inter et tantas palatiorum insidias, castrorum horrores, togæ officia, plebis insolentiam, procerum superbiam, fortunæ vicissitudinem, mentis insaniam, phisici corporis morbos, cæterasque nostras vix numero continendas, vix nomine distinguendas calamitates, nihil, nihil profecto, miseris hominibus solatium præbet, nisi amicitia, amicitia, inquam, etsi à multis ficta, apud te et alios (paucos, re vera) invenienda. Et jure apud te inventum à me esse dico pretiosum illud cœli donum, et apud nonnullos quos ego, ut ait Ovidius noster, fraterno dilexi more.

Quidnam de Hymenæo tuo credam? Arcadius quæ affirmat tu negas. Diceturne Hymenæus? Vocibus puerorum, puellarumque inter pocula, et convivia diceturne à me factum epithalamium? Eritne tandem inter Hymenæi amorisque ignes libero pede pulsanda tellus? Cingamne tempora floribus sua ve olentis amarisi, et quæ nuptialii jubet religio hilariter faciens, concinamne in modum : Io Hymen, Hymenæe Io? Dic, dulcissime, responde, age.

Phœbe, musarum pater, qui futura scis, vatibusque nuntias, salve. Fata mihi per te pateant. Non de rebus quæ ad regna attinent interrogo. Nec de scientiis colendis, nec de armis gerendis, nec de finibus imperiorum, nec de gentium origine, nec de veteris terræ partibus consummendis, nec mundis detegendis novis, scire cupio. Quid enim ad me? De Batylo autem, de Batylo meo, quem plus oculis meis amo, nihil mihi taceas. De illo, de illius uxore, natis, natorum filiis, filiorumque nepotibus, sciam quidquid est futurum. Quod si facias, Jovis Latonæque fili, laudes tuas canendo verba nova per audaces dithyrambos devolvens numeris lege solutis ferar, Horatii instar, Pindarum æmulari studentis.

Tu denique, Deorum hominumque pater, mundique rector, et orbis quem videmus, invisibiliumque numero carentium opifex omnipotens, Jupiter, fave. Amici mei prolem bonis omnibus virtutibus ornes quas in tam caro capite admiror.

Batyle, jube et vale.

CARTA AL EXmo Sor MARQUÉS DE PEÑAFIEL
CONDE DUQUE DE BENAVENTE, ETC.
LA MITAD EN LENGUAGE ESPAÑOL ANTIGUO,
Y DESPUÉS EN EL ESTILO AFRANCESADO
QUE HOY USAN ALGUNOS DE LOS QUE NI SAVEN CASTELLANO, NI FRANCÉS.

Muy excelente Sennor : A un gentilhome de vr̃o talante é prez non vagará tiempo de escochar mis homildosos acatamientos : mas guay de mi, si por ende yo cometiera el desaguisado de non saludarle. Enderezo, pues, á Vr̃a Grandeza mis letras cuibdosas de su salud, magüer que en el magin se me ha metido tendrá las mientes paradas en cosas de gran pro.

Asaz é en demasia ha atendido vr̃o escodero las nuevas de Vr̃a Grandeza sin tenellas, nin merecer la tardança ; fasta que fablando con mi sobrina é sennora prisé la buena andanza vr̃a, que me place muy mas que todo lo posible. De grado vos rogo non me las escatimeis, si non quereis catarme finarme de tristura.

Quijera yo escodriñar, muy magnifico Sennor, las vr̃as tareas; si revolveis el trotero; si esgozais la lanza; si con uno catareis las fiestas de toro é tomareis una otra vegada, ó si non cuibdais de ello. Fabladme, Sennor, con poridad, como á vr̃o amigo, ca tengo en mucha valia tal nome, é fuera muy mas placiente para mi ánima que quanto finca scripto en tamañas historias de aquende é de allende de los amigos que hovo marras en las alcurnias de Griegos é de Romanos.

Ansi lo fagais, é yo os deseo que de la su diestra os bendiga el gran Plasmador del mundo muy muchas eras, en compañia del rapaz vr̃o fijo, é de mi muy excelente sobrina é sennora.

(*Pausa y se muda el estilo como todas las cosas del mundo.*)

Esto es con el más gran placer que yo prendo la pluma para aprender de las nuevas de vr̃a salud. Madama la Marquesa y el pequeño (que está al village con su nutriz y su governadora) se portan á maravilla. Yo he tenido hoy el honor de acompañarla la más grande partida de la jornada á la mesa, al paseo, y al spectáculo.

A propósito de spectáculo, han dado hoy al teatro del Príncipe alguna cosa de bonito. Tienen un drolo de cuerpo que hace el maestro de música, y bate la medida superiormente. El teatro de aqui, ello es verdad, no está purificado ; pero de tiempos en tiempos nosotros alli vemos parecer de lo sencillo y natural que nos place de otro tanto más que esto nos sorprende.

Que yo huviera querido os ver ayer después de comer á Madrid para que huvieseis visto al cavallero d'Auquendeaux furioso contra su buen amigo, el grueso mayor de cavalleria, pr qe este aqui le dijo una frase hechizante empres-

tada del francés. La conversacion rulaba sobre la guerra de Alemania; y nro hombre le dijo todo buenamente :

Si el emperador ataca el Rey de Prusia, el no tendrá bello juego.

O mi Dios, como el montó en colera! Toda la asamble se metió á reir, etc., etc.[1].

FRAGMENTO DE OTRA Á DON MAN[l] LOPEZ

Mis respetos al Gefe, á quien deseo felices Pascuas, entradas y salidas de año, segun la antigua usanza, con aumentos de gracia espiritual y temporal, bien que en esta no cave más gracioso humor que el que le acompaña, lo qual celebro pues es prueba de su buena salud y satisfacciones. He estimado mucho quanto vm. me dice de su parte. Respóndale vm. de la mia, que si supiera yo q[e] havia en el mundo Vizcayno más Vizcayno que yo, iba en derechura á Vizcaya, echaba abajo el árbol de Garnica, y con sus ramos y tronco pegaba fuego á un pobre y pequeño, pero honrado y antiguo solar que se halla en la anteiglesia de Zamudio. Añádale vm. que si algo se me ha pegado de los muchos paises que he visto ha sido solo de lo exterior que en nada influye á lo interior; y si algo he sacado de ver tanto pícaro ha sido la idea de que p[r] lo mismo he de ser yo más hombre de bien. Item que de esto me he formado un sistema del qual p[r] ningun acontecimiento próspero ú adverso me apartaré hasta morir; y que para perfeccionarlo hago un estudio formalísimo q[e] prefiero,

---

1. No será inútil recordar el trozo siguiente de las *Cartas Marruecas* :

Hoy no ha sido dia en mi apartamento hasta medio dia y medio. Tomé dos tazas de thé : púseme un deshabillé y bonete de noche : hize un tour en mi jardin : leí cerca de ocho versos del segundo acto de la zaira. Vino Mr. Labanda : empecé mi toeleta : no estuvo el Abate. Mandé pagar mi modista. Pasé á la sala de compañia : me sequé toda sola. Entró un poco de mundo; jugué una partida de mediator : tiré las cartas. Jugué al piquete. El maitre de hotel avisó. Mi nuevo Xefe de cocina es divino, él viene de arrivar de Paris. La crapaudina mi plato favorito estaba deliciosa. Tomé café y licor. Otra partida de quince; perdí mi todo. Fui al espetáculo; la pieza que han dado es execrable : la pequeña pieza que han anunciado para el Lunes que viene, es muy galante, pero los actores son pitoyables : los vestidos horribles, las decoraciones tristes. La mayorita cantó una cabatina pasablemente bien. El actor que hace los criados, es un poquito extremado, sin eso seria pasable. El que hace los amorosos, no jugaria mal; pero su figura no es previniente. Es menester tomar paciencia, porque es preciso matar el tiempo. Sali al tercer acto y me volví de alli á casa. Tomé de la limonada : entré en mi gabinete para escribirte esta porque soy tu veritable amiga. Mi hermano no abandona su humor de misantropo : él siente todavia furiosamente el siglo pasado y no le pondré jamas en estado de brillar : aora quiere irse á su provincia. Mi primo ha dexado á la joven persona que él entretenia. Mi tio ha dado en la devocion; ha sido en vano que yo he pretendido hacerle entender la razon. Adios, mi querida amiga, hasta otra posta, y ceso porque me traen un dominó nuevo para ensayar.

con no poca estimacion, á los qe tuve quando niño y joven; porque miro esto como principal deber y digna ocupacion del hombre; y al contrario solo aprecio como meras diversiones, pasatiempos y adornos quanto se puede aprender y enseñar de gramática, retórica, poesia, lenguas muertas y vivas, philosophia antigua, phísica moderna, derecho de gentes, historia, mathemáticas, y más lejos iba á estender este catálogo de lo que llaman ciencias, pero suspendo por temor de que llegue á Salamanca, y el claustro pleno me anathematise, etc.

De más á más diga vm. al consavido que me debe á mi carta sin fecha una respuesta, y que á trueque de ver algo de su alegre genio, juro sobre el santo Libro de los fueros de Vizcaya, Guipuzcoa y Alava, no olvidar ni perdonar esta deuda, ni en la presente vida ni en la futura, ni para aqui ni para delante de Dios. — Que para vengar este agravio, si le alcanzo en dias volveré desde los Campos Eliseos con Aqueronte, y en su barca traeré á Sisifo, á Tantalo, á los Titanes, al Briareo, á los Centauros, á las Scylas, á la Quimera, á las Harpias, Gorgonas, Lapythas, Ixion, Eumenides, y toda la comparsa infernal, con aquello de las achas, culebras, víboras, sierpes, cerbero, por adelante, hasta su alcova, y armará toda esta quadrilla tal estrépito, estruendo, rumor, bulla, ruido, griteria, alaridos, gemidos, silbidos, barahunda, confusion, horror, tempestad, tormento, alboroto, terremoto, que no podrá menos de dispertarse nuestro buen gefe, sudar, temblar, dudar, cerrar los ojos, cubrirse con la almohada, llamar al padre capellan, y si acaso, por quanto dho gefe (tomemos un polvo, y un poco de aliento que yo me hallo cansado de escrivir tanto desatino, y vm. lo estará mucho más de leerlos), si acaso, repito, nuestro gefe...

Á DON NICOLÁS FERNÁNDEZ DE MORATÍN

(*Biblioteca Nacional de Madrid, P. V. 4º — C. 35 — Nº 46.*)

Malvado Moratin: No solo le *reprocho* á vmd. el no haverme respondido á mi última, sino que le encargo me escriva de nuevo, y me envie alguna composicion suya, particularmente de lo heróico épico ó pindárico; porque á mas del gusto que tendré en verlo, lo deseo tambien por complazer á Meléndez y otro que bien baila que continuamente me piden cosas de vmd. como si las tuviera en el bolsillo, ó fuera fácil hacerle á vmd. hacer una cosa buena qual lo seria esta.

Remito á vmd. los adjuntos himnos en sáficos ú adónicos, digo sobre poco más ó menos pues tengo muy bajo concepto de las lenguas vivas para creer que quepa en ellas la harmonia fija de breves y largas de cuya colocacion y número hicieron los griegos y latinos sus versos: pero en fin allá van tales quales me los ha inspirado una nueva pasion que acabó al empezar, y murió en

la cuna. La consonancia del segundo verso con la mitad del tercero es imitado de Estevan de Villegas y creo que no es importuna salvo meliori sententia qual es la de vmd. á la que me remito.

Aun no me ha dicho Mr Dupont si ha recivido la carta francesa que le escriví dirigida á la fonda de Sn Sebastian : pregúntesele vmd. en mi nombre para sacarme de esta duda.

Agur.

A DON NICOLÁS FERNÁNDEZ DE MORATÍN.

(*Biblioteca Nacional de Madrid, P.V. 4º — C. 35 — No 47.*)

Malvado Moratin : recivo la carta dogmático-poética pero haciéndole yo menos favor á nuestra lengua que el que vmd. le hace, no me parece practicable la observacion teórica, y mucho menos la práctica colocacion de las breves y largas : tengo por imperceptible toda quantidad que no sea — u larga en los finales que llamamos agudos, y *v* ó breve en las penúltimas de los esdrújulos : todas las demás sílabas me suenan indiferentes en este oido vizcaino cuyo tímpano debe ser tan duro como el hierro de su patria. La derivacion latina sin duda debera guiarnos pero como distinguiremos v. g. la *a* final de *musa* que en el nominativo y vocativo es breve *Mūsă*, y en el ablativo es largo *Mūsā*? De estas y otras consideraciones me he hecho un sistema tan cómodo de prosodia, como lo es la Ley de Dios pues se reduce como vmd. sabe y practica, á dos mandamientos, á saver, *amar á Dios sobre todas las cosas y al proximo como á si mismo.*

Los sonetos se leerán en la academia de Meléndez y su compañero que juntos me hacen tertulia dos horas todas las noches leyendo nuestras obras ú las agenas y sujetándose cada uno de los tres á la rigurosa crítica de los otros dos. Dentro de poco tendra vmd. un quadernillo de poesias de Meléndez : entre otras hay una elegia á la muerte de mi Philis, imitada de la de vmd. á la de la Reina[1], que le ha de gustar á vmd. no solo por verse hecho modelo, sino por el mérito esencial de la imitacion. Me han gustado tanto las composiciones de este joven que no obstante mil cosillas que traigo entre manos he compuesto con este motivo la siguiente

---

1. Es la elegía que empieza así :
¡ Oh ! rompa ya el silencio el dolor mio !

CANCION [1]

Sigue con dulce lira
el metro blando y amoroso accento
que el gran Phebo te inspira;
pues Venus te da aliento,
y el coro de las musas te oye atento.

Sigue, joven gracioso
de mirto, grato á Venus, coronado;
y quedará embidioso
aquel siglo dorado,
por Lasos y Villegas afamado.

Dichosa la Zagala
à quien le sea dado el escucharte,
pues tu musa la iguala
á la Diosa de Marte:
tal es la fuerza de tu ingenio y arte.

Aunque más dura sea
que mármoles *y* jaspes de Granada,
qual otra Galatea,
ó sea más helada
que fuente, *con* los hielos, estancada.

Al punto que te oyere
te *ofrecerá su* cándido regazo;
si tu voz prosiguiere,
te estrechará su brazo;
y Amor aplaudirá tan dulce lazo.

Y las otras pastoras
de embidia correrán por selva y prado;
y verá la que adoras
el triumpho que ha ganado
por haver tus ternezas escuchado.

Mas ay de aquellos necios
que intenten competir con tu blandura!
solo *hallarán* desprecios
de aquella hermosura
que una vez escucháre tu dulzura.

Dirán su rabia y zelos
en el bosque más lóbrego metidos,
injuriando á los cielos;
y oyendo sus gemidos,
responderán las fieras con bramidos.

La entrada del Averno
parecerá aquel bosque desdichado;
y dó tu metro tierno
huviere resonado
el campo que á los buenos dará el hado.

Pasó mi primavera,
(los años gratos al amor y á Phebo
quien revocar pudiera!)
y á juntar no me atrevo
mi voz cansada, con tu tu aliento nuevo.

Si no, yo cantaria
al tono de tu lira mis amores;
y al tono de la mia
cantáras, entre flores,
atónitas las aves, y pastores [2].

Sigue, sigue cantando!
no pierdas tiempo de *la* edad florida:
que yo voy acavando
mi fastidiosa vida
en milicia, y en *corte* mal perdida.

1. Publicada: variantes en itálicas.
2. En las obras impresas, se lee:

Cantaras entre flores
como suelen acordes ruiseñores
atónitas las aves y pastores.

En alas de la fama
tus versos llegarán a mis oidos,
si la trompa me llama
á los *moros* vencidos
ú á los indios de Apache embravecidos.

ó al antártico polo
llevando las banderas del Gran Carlos
diráme siempre Apolo
tus versos; y á escucharlos
acudirán *las gentes* y á alabarlos.

Ni el estrépito horrendo
de Neptuno que ofrece muerte impia,
ni de Marte el estruendo
turbará el alma mia,
si suena en mis oidos tu harmonia.

Aun quando dura Parca
mayores plazos á mi vida niegue,
y en la fúnebre barca
por la estigia navegue
y á las delicias del elíseo llegue;

Oiré quando Catulo
á la sombra de un mirto recostado,
con Propercio y Tibulo,
lea maravillado
los versos que *tu* musa te ha dictado,

Quando acudan ansiosos
Laso, y Villegas al sonoro accento,
repitiendo embidiosos :
« ¡ que celestial portento!
¿ á quien ha dado Apolo tanto aliento? »

Yo, *que seré* testigo
de tu fortuna, que tendré por mia,
diré : yo fui su amigo
y por tal me *tenia*
gozando yo su amable compañia [1].

Haránme mil preguntas
puesto en medio de todos : De quien eres?
y quantas gracias juntas?
y á *qual* zagala quieres?
y como baila quando el plectro hieres?

Y con igual ternura
que el padre cuenta de su hijo amado
la gracia y hermosura,
y se siente elevado
quando le escuchan todos con agrado,

Responderé *contando*
tu nombre, patria, genio, y poesia :
y asombraránse, quando
les diga tu elegia
á la memoria de la Philis mia.

Tambien le he compuesto con el mismo motivo la siguiente

OCTAVA [2]

Quando Laso murió, las nueve hermanas
lloraron con tristísimo gemido :
destemplaron *las* liras soberanas
que solo daban lúgubre sonido :
gimieron más las musas castellanas,
creyéndose entregadas al olvido.
Mas Phebo dijo : aliéntese el Parnaso;
Meléndez nacerá si murió Laso.

1. En las obras impresas se lee :

y por tal me queria
y en dulcísimos versos lo decia
gozando yo su amable compañia.

2. Figura en las obras impresas. Las variantes van en *itálicas*.

Veo la gran pereza de vmd en no querer copiar sus poesias : haga vmd. una cosa buena que es remitirnos por el ordinario un monton de ellas : por acá las veremos despacio, las extractaremos y se le devolverán p^{r} conducto seguro.

Esto pide la academia, y con sus voces y veces

Dalmiro.

Se solicita saver quando ha de salir el 8vo tomo del Parnaso[1].

Item que busque vmd. á sol y á sombra un exemplar de mi antigua tragedia *Don Sancho Garcia* y que me la remita p^{r} el correo.

Item que pregunte vmd. á D^{n} Vicente de los Rios á quantas estamos de la impresion de Villegas.

Item que retratos nos dará el 8vo tomo del Parnaso.

A DON TOMÁS DE IRIARTE

Biblioteca Nacional de Madrid, Ms. K. 356.

1

Mi querido y muy apreciable amigo : Concluida mi corta licencia me fué imposible obtener prorroga alguna, con lo qual me ví obligado á venirme con toda precipitacion por no perder la revista á este destino que aseguro á vmd. ser el más infeliz que he tenido en la vida, sin que pueda figurarme que le haya peor en todas las pobres provincias de ñra península; mediante lo qual se me hace cada dia más tedioso este oficio.

¡Dichoso vmd. que vive quieto disfrutando el descanso apetecible de la vejez mezclado con los gustos de la juventud, y en la lectura y cultivo de las letras que debieran ser la única ocupacion de los hombres; pues es la única cosa que los puede hacer mejores y más sabios! Añadiria yo de buena gana otras cosas que me representan como muy enbidiable la vida de vmd. pero las callo todas, menos la compañia de dos tan amables hermanos, á quienes dará vmd. un abrazo muy estrecho de mi parte. Yo nunca tuve hermanos, ni amigos, sino los comunes.

Nunca me ha sido tan sensible la salida de Madrid como ahora, porque habia hecho ánimo de entablar mi gran pretension que es la de retirarme; y de imprimir una obrilla la qual, sin mi presencia, nunca podrá salir á mi gusto; siendo lo peor de todo esto que el mismo dia que me desaviaron de quedar en

---

1. Fué publicado en 1774, y el sétimo en 1773 ; puede conjeturarse que esta carta fué escrita á fires de 1773 ó á principios de 1774.

Madrid, se havia presentado en el Consejo; de modo que aquí viene bien lo de *Le vin est tiré : il faut le boire.*

Supongo que ya havrá vmd. recobrado el manuscrito de sus poesias : avísemelo vmd. para mi quietud sobre este particular y para en caso de no, escrivir que se lo devuelva el sugeto en cuya mano quedó que es de toda mi confianza.

Repito á vmd. y á los suyos una y mil veces mi inútil pero cordial amistad y las veras con que les soy afecto.

CADALSO.

Por Mérida, Montijo 31 oct. 1774.
Sr. Don Thomas Iriarte.

2

Ni al santo el voto, ni al niño el coco. Con que asi ha hecho vmd. muy mal en no darme las noticias que me prometió del papelote panegírico del Padre Florez; siendo así que mi curiosidad está sumamente exaltada con la idea que formé en vista del que se hizo para el Padre Sarmiento y vmd. se sirvió extractar para mi consuelo. No le perdono á vmd. la omision, ni se la perdonaré *in articulo mortis* quando tenga un padre capuchino á mi derecha, un agonizante á mi izquierda, el bacin á la cabecera, el orinal á los pies y todo lo restante de estas comparsas. Si desde la cama voy al cielo como lo espero de los méritos de Jesuchristo, intercesion de la Virgen de Atocha, y oraciones de una tia monja que tengo en opinion de santa, perderá vmd. mucha parte de mis buenos oficios con Dios, por esta sola culpa, y si me condeno lo que no permita la Virgen santísima que suceda á mi ni á ningun devoto de su rosario, le atormentaré á vmd. en sueños haciendo todas las noches el viaje arrastrando cadenas, echando fuego por los ojos y boca, llenando el quarto de humo, apestando á azufre, y dando unos ahullidos, rugidos, relinchos, rebuznos, chillidos y otros gritos que se ha de ver vmd. muy negro si no tiene la precaucion de poner en sus puertas y ventanas un letrero que diga : *Ave Maria Padre Roxas* ú otro conjuro semejante de los que hay muchos, y vmd. supiera algunos de memoria, si mirase más por su pobrecita alma que estará save Dios como : Sobre cuyo último asunto no quiero dilatarme por no faltar á la caridad fraterna; pero este escrúpulo no me ha de bajar de un grado el zelo para la salvación de las almas de mis prójimos : y asi me reservo la facultad de acudir á la piedad y autoridad de sus dos hermanos mayores para que corrijan al hermano menor, y le vuelvan á poner en el camino de la salvacion, del qual se ha apartado sobradamente : con cuyos saludables consejos y edificantes exemplos, ayudados de mis fervorosas oraciones, aun espero verle á vmd. digno de gozar la vida eterna, *ad quam nos perducat* etc. Amen.

Se encarga un padre nuestro y un ave maria por el peligro en que está el alma del predicador por la vecindad de una mozuela que vive frente por frente, y tiene dos ojos como dos tizones sacados del infierno para abrasar al siervo de Dios.

Chanzas á parte soy de vmd. y de sus hermanos muy de *veras*.

CADALSO.

Lo de *chanzas* y *veras*, que tal?

3

Ave Maria.

Mil veces me he puesto á escrivir á Vra. Charidad, hermano en Christo, sobre la muerte de los dos famosos monstruos, como Vra. Charidad los llama con todo fervor religioso, pero el mal enemigo de ñro bien espiritual, aquel que en alianza con el mundo y la carne se opone á que ganemos el reino de los cielos, me distrae de tan santa empresa, poniendo ante mis ojos cierto objeto de concupiscencia, cuya vista atormenta la quietud de mi espíritu, y me causa aquellos vivos estímulos de la carne de que se queja tan energicamente Pablo, el apóstol de las gentes, y vaso de eleccion. No obstante el remedio de ayunos, cilicios, oraciones, y los restantes que aconsejan todos los doctores místicos, siento una ley en mi sangre contraria á la divina, y como hombre frágil, hecho del lodo, y concebido en pecado, he hecho repetidas veces la deplorable esperiencia de que pienso más en cierta Samaritana que en todos los elefantes del Asia y todos los carmelitas de Europa.

Y para que veais, hermano, quan á paso de gigante camina la propagacion del daño, llegué pocas noches ha á figurarme que yo no era español ni christiano, ni vivia en Salamanca, ni en el año que segun el almanak del sucesor de Don Diego de Torres es 6973 de la creación del mundo (antes de cuya época esta tierra que pisamos era sin duda alguna *inanis et vacua et tenebræ erant super faciem abyssi* segun Moises en el libro del Genesis *hebraice* בראשית sive *Beresith* y segun Ovidio

rudis indigestaque moles etc.

en el primer libro de sus transformaciones :) figuréme bien al contrario ser yo un poeta griego que por extravagancia sabia el español como algunos españoles saben el griego : llenà la cabeza de Dioses, templo, aras, urnas etc. compuse á Cupido y á su señora madre los himnos adjuntos en sáphicos y adónicos que remito á Vra. Charidad y á sus hermanos para que se lean en el primer capítulo que celebren; con protesta de que comprehendo muy bien que en ninguna de las lenguas vivas pueden hacerse tales versos porque ñras. prosodias no señalan la quantidad de todas las sílabas : con que asi lo de sáfico y adónico pretendo se entiendan sobre poco más ó menos.

En medio de la afliccion que me causa esta tendencia mia á lo que no es más que un muladar cubierto de nieve (segun Fray Luis de Granada) he tenido estos dias un consuelo espiritual que ha llenado mi alma de gozo. El caso es como sigue.

Desde que tuve uso de razon (digo *rationis ratiocinantis*) me ha llenado de espanto la posesion de las Américas y destruccion de unos 14 millones de almas hecha por unos quantos extremeños que fueron allá á predicar á cañonazos la ley del Cordero que los ancianos vieron sobre el Libro de los Sellos (Apocal. Sn. Juan. Cap. V). Pero acaban de defenderse en este claustro *pro Universitate* unas conclusiones tocantes á estos asuntos y entre otras una dice asi ni más ni menos :

THEOREMA SEXTUM.

at cum in Scripturis canonicis per D. Paulum testetur. *Quid enim mihi de iis qui foris sunt judicare* disserendum venit an Ferdinand. V et Elisabeth, ob eximiam religionem catholicis cognominatis, S. P. Alexander VI. ann. 1493, jure ac debite *ex plumbaria Bulla* committeret, ut hos Indos hispanico subjicerent imperio, et ad Christi fidem reducendos curarent ? Nos vero havito respectu ad dicta, non solum affirmative, verum et in bello indico, ita processisse contendimus, prout ad tot Catholicos decebat Dynastas.

Con esto me he aquietado hecho cargo de las fuertes razones que aqui se insinuan, siendo mucho mayor mi humildad que la de algunos doctores que arguyendo sobre esto se dijeron cosas poco conformes á la charidad christiana y que pasaban de correccion fraterna.

Otra plumbaria bulla (que para eso la he rayado) sea concedida á vos y vros. hermanos para que tomeis segura, legítima y quieta posesion de los cielos. Amen.

4

Estimado amigo : Sacaré una copia del Poema Philosóphico que vmd. me remite y le devolveré el original.

En mis *Cartas marruecas* (obra que compuse para dar al ingrato público de España, y que detengo sin imprimir porque la superioridad me ha encargado que sea militar *exclusive*) he tocado el mismo asunto aunque con menos seriedad. Copiaré de mi borrador la que lo trata, y allá irá.

Pero, amigo, no hay patria. Todo lo que sea patriotismo es quando menos inútil ; tal vez peligroso. Vmd. crea que desde los chapuceros á quienes vió Phelipe 2º le hicieron creer que para que un pueblo fuese fácil de governar era preciso empobrecerlo, desnudarlo, abatirlo, y arrastrarlo, no se ha pensado sino en ello. De aqui vino una serie larga y cruel de providencias tomadas para llevar aquella idea á efecto total y cumplido. Se ha logrado tan al pié de la letra que ningun hombre, no digo patriota, pero solo racional y humano, se desmaya de dolor al ver toda ñra. península y mucho más si la compara con

otros paises de Europa bien inferiores á ella en clima, suelo etc., etc, y cien mil etcs. De quando en quando se ha hecho como que se queria mirar por esta patria, pero á vuelta de una distraccion semejante (pues se puede llamar distraccion) han retrocedido las gentes al sistema destructor.

Siendo esto asi y desde *este punto de vista* que llaman los franceses, veo tres clases de españoles. Los de la primera son los ignorantes, tan lejos de compadecerse de su pais natal, que no creen haya en el mundo tierra que igualar con él. Los de la segunda sienten, lloran, gimen, el todo inutilmente; tal vez hablan; y entonces se les hace callar. Los de la tercera ven el mal, no ignoran el remedio, pero conociendo tales y tales obstáculos imposibles de vencer se meten en un rincon. De aqui el *Egoismo*, mas inocente; el otro, el Egoismo horroroso, culpable, maquiavelístico, iniquo, es el que se reduce á fabricar su casa en las ruinas de la nacion.

Quan lejos nos llevarían las reflexiones que naturalmente dimanan de esto? no quiero contristar su corazon de vmd. ni el mio que creo igualmente buenos y por consecuencia igualmente patriotas : y asi mudemos concluyéndolo con remitir á vmd. una copia del índice de dichas *Cartas marruecas* por las quales vmd. verá quantas eran las que iban sobre asuntos que tienen conexion con este.

Al hermano ya ausente mil expresiones, al presente otros tantos abrazos; y á vmd. otros tantos encargos de que quiera mucho á su apasionado invariable amigo

CADALSO.

5

Querido amigo : Á la fuente por agua. Deseo, y necesito me diga vmd. muy despacio ó muy deprisa, segun el tiempo que tenga, todo lo que le parezca necesario acerca del estilo propio de las inscripciones sepulcrales paganas y christianas; asi para satisfacer á un Erudito de por acá como para confirmarme yo mismo ó corregirme en la idea que he formado de ellas. Esta duda se originó de que habiendo extractado un monton de nombres de guerreros ilustres antiguos de una historia de España, me puse por diversion á acomodar un epitafio corto á cada uno (no como el Pantheon extremeño del reverendo Salas que se publicó dos años ha en Madrid) sino del modo que vmd. verá adjunto [1]. De cuya lectura me dira vmd. con voluntad de amigo y philósopho todo quanto le parezca, con igual confianza á la que gasto con vmd., interrumpiéndole sus ocupaciones por el interés de literatura y gusto que me causan sus cartas.

Un abrazo á cada hermano y todos manden á

CADALSO.

1. Son los epitafios que publicamos ahora.

Talavera la Real, 16 de Septiembre.

Post annos XIV in obsessione consumptos,
tres debellaios exercitus, totidem victos imperatores[1]
summique Scipionis
frustra contra Numantiam arma gerentis
fortitudinem, peritiam, et fortunam superatas,
nullam sperantes salutem
gazas, pueros, matres, senes, Deos, et semetipsos
in combustam patriam projecerunt
Numantini.
In eorum memoriam hoc a posteris Hispanis erectum est
monumentum.

6

Querido amigo : Hágame vmd. la fineza de decirme si ha encontrado en ese archivo algun documento por donde conste que sea cosa bien hecha el olvidar á los sus amigos. Dígame vmd. que ley hecha en Cortes, que pragmática sancion con fuerza de tal, que acuerdo del Consejo, ó que diablo colorado, verde, azul, ó pagizo le ha metido en la cabeza el no hacer caso de los que andamos por estos montes de Extremadura comiendo bellota *ut prisca gens mortalium*. Mil años ha (á lo menos asi me lo ha parecido) que vmd. no me escribe largo ni chico, verso ni prosa, serio ni jovial, carta ni esquela. Mire vmd. que á todos mis trabajos anteriores se me ha añadido el de ser sargento mayor de cavalleria, oficio en que sin duda alguna, á no dulcificarme vmd. la vida con sus renglones, se me alargarán las orejas, me crecerá el vello, criaré callo en las manos y pies y se me trocará la voz en rebuzno, como ha sucedido á otros muchos de mis gloriosos antecesores.

Que dirá vmd. quando oiga, vea, ú lea, ú todo junto, una obra militar mia ? Se limpiará vmd. veinte veces los ojos, creyéndose engañado quando vea una leyenda que dice asi :

Nuevo sistema
de
Táctica, Disciplina y Economia para la Caballeria española
por Don Josef C.

Lo estoy acabando, y si el verano é invierno que viene son gente de paz, iré á Madrid á imprimirlo : Si hay guerra, adios la teoria y todas sus bellas especulaciones.

Si quiere vmd. saber el porque he trabajado este asunto ha de saber vmd. que son dos las causas *impulsivas*. La 1ª es que me he visto precisado á repetir

1. Es inútil advertir que *Imperatores* significa generales (*Nota de Cadalso*).

el dicho de aquel sugeto que dijo en cierta ocasion *anche son io pittore*. La 2ª nace de aquella copla que oí cantar una vez á una gitana ojinegra, caripícara etc. y era

Mi abuela parió á mi madre :
mi madre me parió á mi :
en mi casa todos paren :
yo tambien quiero parir.

Cuídese vmd. mucho más que al archivo : olvídeme vmd. menos que hasta ahora; y mande vmd. á

CADALSO.

Mil cosas á los hermanos.

Montijo 10 de 1777; ya me canso de hacer sietes.

7

Estimado amigo : Gracias á Dios que no ha encontrado vmd. en ese archivo documento alguno que authorize el olvido de los amigos, antes bien ocasion para escribirme.

Acoto la obra prometida, y dé vmd. en mi nombre la enhorabuena á su hermano diplomático; en cuya compañia Alá, Thien, Virthpintli, Jehovah, Júpiter, Dios, y el gran Causa Causarum guarde á vmd. muchos años como desea

CADALSO.

Montijo 25 de 77.

Se me olvidaba el vizcayno *Jaungoicoa* que significa Señor de alto *Nota* : en el idioma cántabro no hay voz que signifique directamente *Dios*.

8

Haga vmd. quenta que he entrado en su quarto, descalzo de pié y pierna; con una soga al cuello; una vela encendida; la melena enmarañada; la barba hasta aqui (señalé á la cintura); los ojos bajos; que hice tres jenuflexiones á proporcionada distancia (si su quarto de vmd. no es mayor que el mio volaron de las 3 las dos); que por señas pedí licencia para hablar; que negándomela vmd. por hallarse de un humor de todos los diablos, me fuí á la cocina, y me cubrí el cuerpo de ceniza; y volví de rodillas ante su acatamiento, solicitando la misma gracia; que vmd. me la concedió, por que ya se ve, seria muchísima de la crueldad; y que respirando dije, ó que dije suspirando, ó que sin suspirar, ni respirar, sino á manera de autómata con habla; porque el dolor me havrá stupefacto (no) stupehecho (tampoco) stupehacido (menos). Como diremos esto? Que el dolor me habrá automatizado (tambien suena mal). Cuidado que me he metido en un berengenal de los buenos. Demos otro tiento para salir. Digo pues que el dolor me havrá petrificado (nada, nada : que me llevarán al gavi-

nete de la Historia natural), me havrá dejado sin habla (largo es como un demonio, pero no tiene remedio.) Señor, pequé. Desde mi salida de Madrid, me ha escrito vmd., me ha remitido cosa de gusto; y yo ni siquiera he respondido : gracias, amigo del alma. Mal hecho no tiene escusa, ni la hallo ni la busco. Solo trato de que vuelva vmd. á escribirme, mucho, bueno, y frequente.

He estado en el campo de Gibraltar. He entrado en la plaza que me ha gustado muy mucho; me he embarcado mandando 170 hombres del campo de San Roque á bordo de los jabeques del Rey : salimos dos veces de Algeciras tras los moros; no dimos con ellos. Nos desembarcamos: el regimiento cumplió su año, y ahora estoy en Utrera para lo que vmd. quiera mandar á su amigo

Cadalso.

30 de Mayo 79.

9

Mi querido y apreciable amigo : Las cartas de vmd. me sirven como el maná diz que servia al pueblo circunciso. Si quiero saber noticias de su salud las hallo en su carta : si se me antoja oir buenos versos, los hallo alli mismo : si quiero lamentar el triste estado de la literatura, á eso me saven sus renglones. Prosiga vmd escribiendo siempre que pueda; porque es tal el tedio que inspira este pueblo que ni aun para escribir tengo gusto, ni aun á los amigos de mi mayor aprecio como vmd. lo es, y será siempre. Esta es una vida indolente, floja, insípida, y como dejé en Madrid mis libros, creyendo que habria mucho que hacer con el nuevo exercicio, y deseando evitar la nota de estudioso que se me ha echado en cara por los savios de mi carrera, me hallo más solitario que en la Thebaida. Por lo qual vuelvo y volveré mil veces á repetir á vmd. el encargo de que me escriba diciéndome quanto ocurra *de re litteraria*.

Si se disipa esta niebla, hago ánimo de limar una tragedia que iré remitiendo á la censura de vmd. por actos : pero me temo no estar para ello.

Mil abrazos á cada uno de los dos hermanos y toda la trinidad mande á quien es muy devoto de ella á saver

Cadalso.

10

Estimado amigo : Su hermano de vmd. Dominguito, que es más hombre de bien que vmd. (aunque no es grande la ponderacion) me dijo tenia vmd. unos 4 millones de versos que remitirme : y vmd., que es más pícaro que su hermano Dominguito, (y esta si que es exageracion) no me ha enviado uno siquiera. Porque? Si es olvido, lo siento mucho. Si es pereza, le alabo á vmd. el genio; y esto más tiene de simpatia con el mio. Adonde hay cosa como no hacer cosa alguna? Una de las cosas que como buen Cristiano alabo en la divina é inefable Providencia es haver criado el mundo de una vez y dejar luego que

los astros den su giro, las estaciones se sucedan, el mar fluya y refluya, los animales se perpetuen etc. y no tener que renovar cada instante, dia, semana, mes, año, ú siglo, cada una de las cosas que vemos, y de las que no vemos, sino á fuerza de microscopios, y telescopios, amen de aquellas á que no alcanza toda la telescoperia y microscoperia de Londres. Creerá vmd. que me enfada mi relox, quando con harto dolor de mi corazon me pongo á considerar que es preciso darle cuerda cada 24 horas? Si por algo deseo mi retiro es por tener un relox de sol fijo en mi huerto, jardin ú corral. Vestirse, desnudarse, comer, descomer, beber, desbeber... puede haber mayores trabajos? es tanto mi odio al movimiento y amor á la quietud que queriendo ponderar mis méritos á una moza y desear mi premio, segun aquello de que *dignus est mercenarius mercede suá*, la dije muy despacio y tomando aliento diez ó doce veces (lo qual daria buena idea de mi fervor amoroso) : niña ya he... venido... tres... ó quatro... veces... á lo... mismo... y ...nada?... cruel!... y me volví al propio paso á mi casa : me tumbé en la cama y dormí seis horas de siesta, para descansar. Quando leo que ha havido hombre que ha dormido uno, dos, tres, ó más dias seguidos, me muero de embidia. De todos los 8 tomos del Parnaso español nada leo con gusto sino la cancion del sevillano Herrera al sueño : la sé casi de memoria; y la recito todas las noches al tiempo de meterme en cama. Léala vmd. y dígame si no tengo razon. Si sueño, no se me aparece otro objeto que el de la Pereza qual la pinta *Boileau*. Más quisiera haver compuesto aquella pintura que la Iliada, Odisea, Eneida, Paradiso perdido, Jerusalem rescatada, Araucana, Henriada etc.; aquello de

soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

no tiene precio y vale por veinte parnasos griegos, romanos etc.

Si vmd. es del mismo humor no dudo que me quedaré sin los tales versos prometidos por más deseos que tenga de verlos. Pero haga vmd. un esfuerzo, sin exemplar, y mande que se copie algo y se me envie.

Esta es la provincia más triste, más calurosa, más enferma, más inhospitable de España : estoy mandando un esquadron en uno de los pueblos más melancólicos de ella : tengo aqui pocos compañeros, y los tales son poco sociables : he dejado mis libros en Madrid : no hay por acá una persona que me congenie : he tenido mis tercianas, de las quales nadie se libra en este pais. Con que estoy sumamente melancólico. Escrívame vmd. y me volverá el alma al cuerpo, pues segun me hallo, creo está la casa por alquilar y el dueño se ha ido á picos pardos. Conque asi, lo dicho dicho; y dando vmd. un abrazo á cada uno de sus dos hermanos de parte de este tan devoto de esa trinidad, no deseche vmd. de su memoria á su amigo que lo es con todas veras

Cadalso.

en el sobrescrito Extremadura
Por Mérida Talavera la Real (no la Reina)

Revmo Pe Provincial :

Mi dueño : En vista de la carta de V. P. Rma llamé á mi celda al hermano Fr. Joseph, y le mandé leer tres hojas del Flos Sanctorum del padre Rivadeneira, dos capítulos de los exercicios de Sn Ignacio, y una hoja de la Venerable Maria Agueda de Jesus, y después de haberle hecho tener media hora de oracion mental, y recitar los siete salmos penitenciales, le hablé sobre el asunto consavido, con todo el fervor que me inspira 1ro la obediencia á V. P. R., 2do el deseo de la salvacion de su alma y 3o el honor del convento. Tuve el consuelo espiritual de ver con estos mis ojos que un llanto copiosísimo de amargura y arrepentimiento le inundaban las mejillas obesas y coloradas hasta bañarle el vientre inmoderado y protuberante, de tanta magnitud y volumen que parece digno de qualquiera jubilado, y no de un lego de la orden. La gracia no solo *suficiente*, sino la *eficiente* le iluminó, y en la energia de las voces con que abjuró de la poesia profana éthnica, Ovidiana, Virgiliana, Horaciana, Catuliana, Tibuliana, Properciana, y otras *ejusdem generis*, le conocí digno de participar á las oraciones de V. P. R. á las que le encomiendo.

Me prometió dedicar su poesia en adelante á varios asuntos misticos, heremíticos, claustrales, dogmáticos, evangélicos, monacales, edificantes, apostólicos, *verbi gratiá* :

1. — A las cinco llagas de Sn Francisco. *Odas anacreónticas.*

2. — A San Antonio teniendo el niño Jesus en cueros sentado en su mano derecha. *Idilio anacreóntico.*

3. — A San Bernardo echándole leche la Virgen en la boca, como se ve en los quadros. *Sáficos* y *adónicos.*

4. — A San Anton, criando su puerco. *Cancion pindárica.*

5. — A los dos Angeles que fueron á Sodoma en busca de Lot y escaparon de un fiero chasco. *Seguidillas.*

6. — A las bodas de San Josef. *Epitalamio, sin aquello de : Ven, Himeneo, ven, ven, Himeneo.*

7. — Al Juicio final. *Jácara.*

8. — A la obra del P. Sanchez « de matrimonio ». *Madrigal.*

9. — La vida de Sn Pablo. *Romance* en el mismo metro que los de Francisco Esteban.

Omnia sub correctione Stœ Rœ Eclœ

Pero como de todos los sermones y consejos el exemplo es el que más fuerza hace, yo mismo hago ánimo de ayudarle en esas obritas orthodoxas; por más que el mal demonio tan enemigo de ñras. almas como de la buena poesia me sugiera cada dia nuevas especies. Por exemplo un Letor joven, y vivo de ñra.

orden (que se llama Don Juan Meléndez y concurre mucho á mi celda con libertad christiana y religiosa, mozo algo inclinado á los placeres mundanales, á las hembras, al vino, y al campo y sobre todo afecto con demasia á estas cosas modernas; acompañado de muy buena presencia, 20 años no cumplidos, y poco respeto á los prelados) entró el otro dia al tiempo de estar yo en profunda meditacion sobre el infierno de Virgilio con aquello de

Di, quibus imperium est animarum, Umbræque silentes,
Et Chaos, et Phlegeton, etc. etc.

entró el susodicho mancebo y me dijo poco más ó menos :

« Padre maestro : Benedicite : Me muero quando leo algo del venerable Anacreonte ó bien en su hermosísimo original, ó ya en las primorosas traducciones é imitaciones del Maestro Villegas. Cierta delicia ocupa mi espíritu y mi cuerpo. Tengo envidia al primero y zelos del segundo y asi he compuesto las siguientes odas por el estilo de estos dos. »

Leyómelas (Padre Revmo), leyómelas; y quando creí que el techo caeria, que el suelo se abriria, que el diablo se lo llevaria, me encantó entre otras la siguiente

ANACREÓNTICA

Sobre el temor de la vida futura.

Si es forzoso, Belisa,
morir, y nadie puede,
por mucho que la tema,
librarse de la muerte
ni conocer tampoco
lo que después sucede
ni donde nos quedamos
ni quien allá nos tiene,
agora que vivimos
gocemos los placeres
los gustos y delicias
que Venus nos ofrece.

Del mismo tenor son las otras que componen un corto quaderno con título de *Batilo*, nombre escandaloso, y *piarum aurium* ofensivo, respecto de que como V. P. R. save, el susodicho Batilo fué un muchacho á quien el viejo malvado Anacreonte queria un poquito más que como á próximo, al exemplo de Júpiter para con Ganimedes, Apolo para con Hiacinto, Alexandro para con Ephestion, Socrates parà con Alcibiades, y etc.

La silva amatoria que V. P. Rma se sirve enviarme se leerá en mi celda á los piadosos que acuden á ella, se copiará de muy buena letra, y se le devolverá; pero hasta entonces *nondum venit hora tua.*

Al tal Letorcillo joven y díscolo he procurado apartar de la errada senda de

la poesia : le he dicho muchas veces quanta lástima me causa su pesaminosa inclinacion, y quan provechoso le seria su talento, si lo dedicára á otras cosas más sólidas como á comentar á Aristóteles, ó á componer algunas novenas devotas á Santa Ursula y sus 11.000 compañeras de martirio y de virginidad. Pero la arrastra su inata malvada tendencia al infierno con todas las señales de proscrito pues se inclina con predeterminacion phísica al dicho pasatiempo, y á estudios serios de peor naturaleza quales son el Espíritu de las Leyes de Montesquieu, el derecho de gentes de Vatel, y otros de gran perjuicio espiritual, en conocido detrimento de su alma. Aun le he oido hablar con respeto de Newton y otros mathemáticos y phísicos buenos.

No obstante le estimo más que á otro algun joven novicio, corista, letor, y aun tengo más concepto de él que de muchos padres graves catedráticos, jubilados, presentados, definidores, y viendo con lástima no solo el malogro de sus prendas intelectuales, sino tambien el positivo riesgo que corre su salvacion he procurado apartarle á lo menos de la poesia con las siguientes amonestaciones (miento : no irán hasta el correo que viene, pues no pueden estar copiadas á tiempo para el de esta noche.)

Encomiéndome muy de veras á las oraciones de los hermanos en Christo Fray Domingo y Fray Bernardo, como tambien á las de V. R. suplicándole me eche su benedicion y me tenga muy presente en sus coloquios con Dios.

Fray Rotundo de la Panza.

Nota : Sin perjuicio de remitir ut supra he prometido las amonestaciones que hice al dicho Lectorete, en el correo que viene, hay tiempo y lugar oportuno para la siguiente octava que hice luego que ví sus primeras poesias :

Quando Laso murió, las nueve hermanas
lloraron con tristísimo gemido :
destemplaron sus liras soberanas,
que solo daban fúnebre sonido :
gimieron más las musas castellanas
creyéndose entregadas al olvido.
Mas Phebo dijo : aliéntese el Parnaso !
Meléndez nacerá, si murió Laso.

P. D. — Por enviar todo junto no fué esta carta al correo pasado, deteniéndose hasta el de hoy. Devuelvo la silva después de haberla copiado y reservado la copia entre los papeles de mi mayor aprecio, como todo lo que venga del mismo autor.

Al mismo sobre la dulzura de sus poesias :

CANCION

Sigue con dulce lira
el metro blando y amoroso acento
que el gran Phebo te inspira;
pues Venus te da aliento,
y el coro de las musas te oye atento.

Sigue, joven gracioso,
de mirto grato á Venus coronado;
y quedará embidioso
aquel siglo dorado
por Lasos y Villegas afamado.

Dichosa la zagala
á quien le sea dado el escucharte;
pues tu musa la iguala
á la Diosa de Marte:
tal es la fuerza de tu ingenio y arte!

Aunque más dura sea
que mármoles y jaspes de Granada
qual otra Galatea;
ó sea más helada
que fuente por los hielos estancada,

Al punto que te oyere
te admitirá en su cándido regazo:
. si tu voz prosiguiere
te estrechará su brazo;
y Amor aplaudirá tan dulce lazo.

Y las otras pastoras
de embidia correrán por selva y prado
y verá la que adoras
el triumpho que ha ganado,
por haver tus ternezas escuchado.

Mas ay de aquellos necios
que intenten competir con tu blandura!
solo hallarán desprecios
de aquella hermosura
que una vez escuchare tu dulzura.

Dirán su rabia y zelos
en el bosque más lóbrego metidos,
injuriando á los cielos;
y, oyendo sus gemidos,
responderán las fieras con bramidos.

Entrada del Averno
parecerá aquel bosque desdichado;
y do tu metro tierno
huviere resonado
el campo que á los buenos dará el hado.

Pasó mi primavera,
(los años gratos el amor y Phebo
quien revocar pudiera!)
y á juntar no me atrevo
mi voz cansada con tu aliento nuevo.

Sino, yo cantaria
al tono de tu lira mis amores;
y al tono de la mia
cantáras entre flores
como suelen acordes ruiseñores.

Sigue, sigue cantando!
no pierdas tiempo de tu edad florida:
que yo voy acabando
fastidiosa vida
en milicia y en cortes mal perdida.

En alas de la fama
tus versos llegarán á mis oidos,
si la trompa me llama
á los moros vencidos,
ó á los indios de Apache embravecidos,

o al antártico polo
llevando las banderas del gran CARLOS
diráme siempre Apolo
tus versos; y á escucharlos
acudirán las gentes y á alabarlos.

Ni el estrépito horrendo
de Neptuno que ofrece muerte impia;
ni de Marte el estruendo
turbará el alma mia,
si suena en mis oidos tu armonia.

Aun quando dura parca
mayores plazos á mi vida niegue,
y en la fúnebre barca
por la estigia navegue
y á las delicias del Elíseo llegue

oiré quando Catulo,
á la sombra de un mirto recostado,
con Propercio y Tibulo
lea maravillado
los versos que tu musa te ha dictado.

Quando acudan ansiosos
Laso y Villegas al sonoro acento,
repitiendo embidiosos :
Qué celestial portento!
á quien ha dado Apolo tanto aliento?

y yo siendo testigo
de tu fortuna que tendré por mia
diré : « yo fui su amigo
y por tal me queria;
y en dulcísimos versos lo decia [1]. »

Haránme mil preguntas
puesto en medio de todos: De quien eres?
Y quantas gracias juntas?
Y á qual zagala quieres?
Y como baila quando el plectro hieres?

Y con igual ternura
que el padre cuenta de su hijo amado
la gracia y hermosura,
y se siente elevado
quando lo escuchan todos con agrado,

responderé cantando
tu nombre, patria, genio y poesia;
Y asombraránse quando
les diga tu elegia
á la memoria de la Philis mia [2].

11

Condicion preliminar del tratado de comercio literario que hacemos vmd. y yo *in nomine individuæ trinitatis etc.* Vmd. responderá á mis cartas y me escribirá otras de impulso propio siempre que quiera y no tenga nada que hacer, sin que yo forme la mejor queja y *vice versâ.*

Extraordinariamente (como dice la extraordinarísima conclusion de la octava que vmd. me dice haverse impreso de letra de molde en el año de mil setecientos y setenta y tres de nuestra redempcion) extraordinariamente extraordinaria, vuelvo á decir, es, ha sido y será siempre la carcajada de risa que me

---

1. Hace referencia esta estrofa á la canción de Meléndez, dirigida á Cadalso bajo el poético nombre de Dalmiro, que empieza así :

> Caro Dalmiro, cuando á Filis suena
> tu deliciosa lira,
> el rio, per oirte, el curso enfrena,
> y el mar templa su ira, etc.

(Nota de D. Leopoldo Augusto de Cueto, en su edición de los *Poetas líricos del siglo XVIII.*)

2. Esta elegía empieza así :

> ¡ Oh! rompa ya el silencio el dolor mio!

y es imitación de la de Moratín á la muerte de la Reina Madre. (Nota de D. Leopoldo Augusto de Cueto, *ibid.*)

causa la calidad del panegírico del gallego mejor que huvo en Galicia, y el español mejor que huvo en España, y del Salomon gallego que fué llorado con *sosiego* porque fué *gallego* como tambien si huviese sido *manchego* y que si en lugar de ser gallego ó manchego huviera sido *extremeño* huviera sido llorado con *ceño* nec non si huviera sido *malagueño*, y á ser el Reverendísimo *granadino*, huviera sido llorado con *desatino*; y en caso de ser *aragonés*, le huvieran llorado con el ojo del *revés*, y siendo *mallorquin* con lágrimas de *bacin* et sic de cæteris.

Gallego llorado con *sosiego* me hace á la memoria aquello de

Bajaba por lo duro del peñasco
una hormiga vestida de damasco

y luego

y al entrar en el yermo,
hallóse luego con un monje enfermo.

oyendo todo esto y conociendo la sujecion servil al consonante de quien no save ó no quiere manejarle bien, dijo uno

Si como fué peñasco fuera peña
bajaria vestida de estameña

y luego

Si como yermo ha sido, fuera huerto,
se encontraria con un monje muerto.

ó una cosa asi; que á fe mia hace ya algunos años que oí este juguete, y no me acuerdo de las voces precisas, pero sí de la idea, y de la semejanza con el lance presente; porque aqui que nadie nos oye sino los dos hermanos y tal qual amigo de confianza quien me quitaria decir al oir que el *gallego* fué llorado con *sosiego* la siguiente retahila :

Sarmiento fué llorado con *sosiego*,
porque el dicho Sarmiento fué *gallego*;
que, si hubiera nacido en la *Bañeza*,
ya le hubieran llorado con *viveza*;
pero siendo Sarmiento *malagueño*
le llorarian, ya se ve, con *ceño*,
y al contrario si fuese de *Almeria*,
se llorará tal vez con *alegria*.
Pues que si huviera sido de *Valencia*?
le llorarian todos con *violencia*.
Y en caso de que fuese *granadino*,
como le llorarian? con *gran tino*.
Pues demos que naciera en *Albacete* :
le lloraran bailando el *minuete*.
Y gracias á que no nació en *Durango*,
que entonces le lloráran con *fandango*.

Y porque veas Phebo en un *instante*
la fuerza del maldito *consonante*,
con que á las musas de las lenguas *vivas*
de pena cargas y de gusto *privas*,
si al sumamente reverendo *Padre*
en Toledo le faja la *comadre*
no hallando el consonante de *Toledo*
diria, que le lloran con un *pedo*,
verso que causaria mil *enojos*
á la nariz no menos que á los *ojos*.
Triste de mi! si el hado *dispusiera*
que mallorquin por nacimiento *fuera*,
diria : ya se ha muerto el *mallorquin*
llorémosle con ojos de *bacin*;
y (en caso de que fuese *montañés*)
lloradle con el ojo del *revés*.

et sic de cæteris in sæcula sæculorum. Amen.

Si lo que se ha de publicar con motivo de Fray Florez es igual á lo visto, serán dos monumentos eternos levantados á la ignorancia, pedanteria y á la ignominia de ñro. pais y siglo. No hay una alma caritativa que delate al tribunal de la razon una obra semejante? Haga vmd. una visita muy formal de mi parte á Don Amador de Vera, autor de *los Literatos en quaresma*, para que escriva algo sobre este asunto, que á no estar tan lejos de Madrid Don Joseph Vazquez, autor de *los Eruditos á la violeta*, ya lo trabajaria, con gusto. El luto que insinua el Panegirista que debian llevar los Benitos habia de ser no por la muerte del elogiado, sino por el infortunio de tener en sus claustros semejantes elogiadores. Yo no soy amigo de hablar del govierno pero no puedo menos de hacer esta pregunta : porque se permite publicar esta especie de producciones que no puede causar otro efecto que el empeorarnos cada dia la fama en el mundo literario y confirmar á los extrangeros en la preocupacion en que están contra nuestras obras del siglo pasado y presente? Las academias devieran volver por la honra de la nacion y acudir al trono pidiendo alguna resolucion capaz de remediar este daño. Si yo llegase alguna vez á entrar en una de estas asambleas (lo que estoy muy lejos de merecer ni solicitar) no dejaria pasar sesion alguna, en que no solicitase esta especie.

Va esto muy serio para el tiempo que hace y demasiado para quien acava de leer los extractos del papelon : remítamelo vmd. todo entero, si fuese su tamaño cómodo para el correo : pero si después de bien leido le parece á vmd. digno (por lo ridículo) de remitirse, aunque de volumen tan grande como los desatinos que contiene, envíemelo aunque sea menester alquilar una carreteria entera como las que llevan el metal de Vizcaya, aquel metal tan poderoso hasta que se descubrió con abundancia el de México y el Perú! Y vea vmd. su poco de moral de paso! Ni crea vmd. que sea importuna esta moralidad; porque no deja de haver cierta connexion entre oro y plata y monjes benitos.

De la literatura de este pais no puedo decir á vmd. más de lo que vmd. mismo me dice, y aténgase vmd. á su dictamen que es el más verdadero juicio que se puede formar del estado de las cosas literarias de Salamanca; pero, prescindiendo de lo savio, en lo demás es muy buena gente.

Dará vmd. mil abrazos á sus hermanos á quienes quiero casi casi tanto como á vmd. de quien soy ex corde

J. C.

Abreviatura de mi nombre y apellido, muy semejante al dulcísimo nombre de Jesu Christo que tambien se suele poner J. C., cosa que me llena de consuelo espiritual.

12

El autor de los Eruditos á la violeta *saluda al autor de* los Literatos en quaresma; *le envia esta carta y le pide no la lea delante de algun majadero.*

Nota : *y pide respuesta.*

Estimabilísimo y estimadísimo amigo : ¿ Que puede importar á vmd. que yo haya llegado á Salamanca ó me haya muerto en el camino, esté bueno ú malo, alegre ó triste, libre ó enamorado, fastidiado ó divertido, en una buena posada ó en el hospital? Pero á mí, si, me importa y mucho que vmd. sepa que le estimo mucho, y por tanto le dé noticia de haber llegado bueno, estar de buen humor philosóphico, bien establecido con mis libros, y bastantemente favorecido de estas gentes en Salamanca, doctísima universidad, donde no se enseña mathemáthica, phísica, anatomia, historia natural, derecho de gentes, lenguas orientales, ni otras frioleras semejantes, pero produce gentes que con voz campanuda pondrán sus setenta y siete mil setecientos setenta y siete silogismos en *Baralipton frisesomorum* ú *Sapesmo* sobre como hablan los ángeles en su tertulia, sobre si los cielos son de metal de campanas, ú líquidos como el vino más ligero, y otras cosazas de semejante entidad que vmd. y yo nunca sabremos, aprenderemos, ni estudiaremos.

Dos hermanos tiene vmd. en este mundo y un tio en el otro de quienes deseo noticias. Démelas vmd. y muy frescas. A los dos que están todavia por acá, dará vmd. muchos abrazos de mi parte y casi iba á encargarle lo mismo para el que ya pasó la barca de Aqueronte, pero no me atrevo á exponerle á vmd. á que por complacerme se fuese boniticamente á casa de la Sibila á preguntarla el camino y pedir el pasaporte : y que estando vmd. viendo los quadros de su Capilla, saliese ella, con una cara de esqueleto, un vestido de telaraña, y una voz de vieja gangosa y carraspeña, le mandase comprar unos quantos terneros y carneros, matarlos, y luego ella hiciese mil gestos quales suelen hacerlos los endemoniados de hogaño; y después le diere á vmd. por no hacerle esperar tanto tiempo un ramo de olivo muy guapo con sus cintas, ó tal vez como no tuviese mucho que hacer aquel dia, tomase su mantilla y se fuese con vmd. en buen amor y compaña, caminito de otro mundo donde se encontrarian de manos á boca con varios monstruos que no se ven en las *ménageries* de por acá; después varias ánimas deseosas de entrar como las de los Sres. Oronte y Palinuro; después la barca de Aqueronte el qual con aspereza de verdadero marino se haria de pencas para recibirlos, hasta que viese el ramo; después al desembarcar se hallarian con el cerbero que ladraría endemoniadamente hasta que le echase vmd. ú la compañera de viaje un pastelillo para que se entretuviese; después llegarian adonde están los chiquillos que murieron quando apenas podian decir caca; los que se mataron á la inglesa, los que murieron inocentes, y los amantes entre los quales estará mi Philis que

se murió y me dejó, y se fué sin llevarme, por más que yo la decia como Hernando de Herrera á su Lucinda

Estréchame, Lucinda, entre tus brazos,
y pasaremos juntos el Letheo.

Después verian vmds. el puesto destinado para los verdugos alquilados para matar á sus hermanos, digo, los guerreros insignes como los que celebra la historia y yo no quiero nombrar; después tirando sobre la izquierda encontrarian con todos los bribones condenados por sus iniquidades á ser los unos fritos en aceite, otros á ser asados, otros á estar en las parrillas, otros á la *crapaudina*, otros en escabeche, etc., etc., y después de todos estos despueses, volviendo sobre la derecha se hallaria vmd. en un campo como asi me lo quiero, donde encontraria la compañia más honrada del mundo de gente savia, quieta, y philósopha. Alli estaria con Seneca, con Marcial, con Cervantes, con Garcilaso, con Leon, y con otros savios españoles el venerable Iriarte que saldria al preguntar vmd. á aquellos insignes hombres y á su conductora

Dicite, felices animæ, tuque, optime vates,
Quæ regio Anchisen, quis habet locus? etc.

Virgil, Æneid. Lib. VI. vers. 669 et sequ.

13

En el café más concurrido de una de las principales ciudades del Planeta que llamamos Saturno suelen leerse las gacetas más auténticas y en el párrafo último de una de ellas, se incluyó poco ha, la siguiente noticia, que ha sido el motivo de todas las conversaciones entre todos los estados político, eclesiástico, militar, escolástico, y jurídico de aquellos paises. Ha venido á mis manos por arte mágico de una bruja que vive la puerta más abajo de mi casa, y dice asi:

« En un globillo compuesto de sólido y líquido que anda dando vueltas alrededor del grande y único luminar, hay una pequeña parte llamada Europa, habitada de unos bichillos sumamente despreciables que se llaman hombres. Una porcion de la tal Europa casi inculta y despoblada se llama España. De la tal España una provincia se llama *Extremadura*, síncope de *extremamente dura*, nombre que le conviene perfectamente por su suelo, clima, y carácter de sus habitantes famosos por haber aniquilado muchos millones de semejantes suyos en otra parte del tal globillo llamada América. En dicha Extremadura ó extremamentedura hay un monton de chozas medio caidas con nombre de Montijo. En el Montijo hay unos animales de dos pies sin pluma que llaman hombres porque en lo exterior se parecen algo á los hombres de otras partes. Entre los tales hombres, ó lo que sean, del monton de casas caidas que llaman Montijo de la provincia extremamente dura, del pais inculto y despoblado que llaman Europa, menor parte de las quatro que componen el globulillo compuesto de

sólido y líquido que anda dando vueltas alrededor del grande y único luminar, vive un ente de tan extraña constitucion que no puede explicarse, sino poniendo aqui la distribucion de su vida, que es como sigue.

Muy temprano le despiertan sucesivamente el canto de un gallo, el rebuzno de un burro, y el martillo de un herrador, alguna vez se aumenta esta música con el chillido del niño que llora azotado por su madre, ó el de la mujer apaleada por su marido, ó el de un muchacho descalabrado por una piedra que otro le tira.

Á esto se sigue estarse dos horas en cama á ver si puede dormir; y se levanta sin haver dormido.

Á esto se sigue llamar á otro animal semejante á él mismo que le sirve porque le paga, y á quien paga porque le sirve (aqui ponia el gacetero una corta disertacion sobre amos y criados; para explicar á los Saturneos como creyéndose todos los hombres de la tierra descendientes de un mismo hombre y por consiguiente hermanos, se sirven los unos á los otros por interés y no por amor. Se omite el traducir la disertacion por inútil). Á esto se sigue que el tal, á fuerza de quemarse la lengua, gaznate y paladar, toma por primer alimento un mejunje negro hirviendo, soplando y sorbiendo con mucho trabajo, compuesto de canela, cacao, y azúcar, desleido en un poco de agua. A esto sigue que entra en el quarto del tal otro tal y le dice : mi Capitan, de los 30 cavallos de la Compañia 3 han estercolado tan blando que nos da mucho que sentir : los demás no tienen novedad en su importante salud. De los quarenta soldados, dos han sacado la espada sobre qual es más alta si la Giralda de Sevilla ú el campanario de Santa Cruz. Son muchachos; han quedado amigos. Otros dos se han dado de estocadas sobre qual vale más, si la Virgen de las Angustias de Granada ú la Virgen del Pilar de Zaragoza, son dos carabineros antiguos, hombres de juicio, que nunca han dado que decir en la Compañia : ambos están heridos en la cabeza y con delirio; se curarán, si V. quiere, sin que se sepa. No hay más novedad.

Á esto se sigue que el tal dice al otro tal : está muy bien; taparlo todo, menos lo que han estercolado duro los cavallos : de eso déle V. parte al sargento mayor. Avise V. quando den la orden para tomar la paga.

Á esto se sigue que el tal bosteza quatro ó cinco veces solo en su quarto; y se viste para salir á bostezar otras quatro ó cinco veces en la plaza con otros tales.

Á esto se sigue que los cinco ó seis después de haber bostezado juntos se separan para ir á comer cada uno su puchero en su mesa al mismo tiempo que cada cavallo come su pienso en su pesebre.

Á esto se sigue que se pasean juntos á manera de rebaño sin pastor y que durante el paseo hablan del buen tiempo, lluvia, cevada, trigo, etc. diciendo todos los dias lo mismo á la misma hora y con el mismo tono de voz. »

El fragmento de la Gaceta no decia más, y los savios Saturneos es natural que habian especulado sobre la naturaleza de los vivientes en el Montijo; proponiendo premios á los que traten mejor y hagan más juiciosas conjeturas sobre este que será para ellos fenómeno.

Si vmd. tiene algun amigo colorado en estado parecido á éste, téngale vmd. tanta lástima quanto cariño tiene á vmd. y á sus hermanos CADALSO.

14

Extracto de las actas de esta academia. El Viernes Santo propuso un académico (notando lo delgado de la voz de un capon que cantaba aquello de *tibi soli*), que conexion phísico-anatómico-harmónica tiene la voz humana con los testículos, ó sea partes pudendas. El Sábado Santo después de cantar el gloria y comer pro academia dijo un académico que el grito báquico *Evoe! Evoe!* significa rigurosamente lo que dicen nuestros borrachos sendas veces al salir de la taberna á saver *tarrarra! tarrarra!*

El Domingo de Pascuas, peroró un académico fervorosísimamente sobre lo conveniente que es la confesion auricular por las conversiones que suele hacer por Pascuas; dando por si mismo un exemplo notable contando que cierta persona se le habia resistido hasta el cumplimiento de la Iglesia después de el qual se ha ablandado al paso que el académico se ha puesto duro.

El Lunes de Pascua fué la Academia á la Ópera, y un miembro de ella notó cierta sensacion á la primera cabriola abierta que hizo una bailarina famosa, por las piernas y muslos que naturaleza le ha dado, y servirán de modelo en nuestra Academia. Se pregunta qual es la causa phísico-analógico-simpática de este suceso.

El Martes de Pascua, la Academia fué á un sermon muy afamado, y antes de concluirse el exordio, roncaban pasmosamente todos y cada uno.

Los dias siguientes no ha habido cosa notable que apuntar como suele acontecer en otras muchas academias de este mundo.

Hoy 15 de Abril presenta un individuo la siguiente

ANACREÓNTICA

El tiempo á Venus grato
es el frio diciembre,
burlando el dulce fuego
los hielos y la nieve.

Tambien la primavera
gustar á Venus suele
quando brotan las flores
y murmuran las fuentes.

Gustan muchos amantes
aun del estio ardiente
y á la sombra de un mirto
gozan dulces placeres.

Tambien el triste otoño
delicias les promete
quando Pomona y Baco
sabroso fruto ofrecen...

Pero, Venus, que digo?
todo tiempo conviene
á los pechos que se aman
quando juntarlos quieres.

Hago ánimo de formar para mi mismo una coleccion de mis cartas familiares y asi envíeme vmd. las que tenga mias sino se ha limpiado el culo con ellas.

15

Querido amigo : De Salamanca me avisa un amigo haver entrado en exercicios spirituales para ponerse en estado de hacer una completa confesion general; y añade que habiéndole entregado su director la Biblia para sacar de ella los puntos de oracion mental, tropezó con lo de Job, y se le quedó tan impreso su estilo que de resulta ha compuesto el siguiente soneto [1].

Un abrazo á los dos hermanos y todos tres manden á

CADALSO.

1. Falta en el manuscrito.

KALENDARIO MANUAL

KALENDARIO MANUAL Y GUIA DE FORASTEROS PARA EL CARNAVAL DEL AÑO 1768, DE DON JOSEF CADALSO, COMANDANTE DEL REXIMIENTO DE CAVALLERIA DE BORBON Y AUTOR DE *LOS ERUDITOS A LA VIOLETA*[1].

(*Biblioteca Nacional de Madrid, Ms. KK. var. poes. 4.*)

Kalendario manual y guia de forasteros para el Carnaval del año de 1768 y otros, contiene los acontecimientos más particulares, los Ministros que componen los tribunales del amor, dias de gala, y otras noticias, con el estado militar de mar y tierra, para la Guerra de Cupido; impreso con superior privilegio de la decencia, en la oficina de Venus, calle de los Placeres, enfrente del templo de la juventud por Adonis Jacinto del Eco, impresor de Cámara y alcoba de Chipre.

Los astrónomos de Chipre dan principio al cálculo del año desde las ocho de la noche primera del Carnaval, y aunque por este cómputo, se deberia establecer el principio de qualquiera mes, en la noche del 26 de Diciembre, acomodándose nuestro estilo al de la era vulgar, pero por la correccion Petri Paulina se empieza á contar este año desde la noche de el 4 de Noviembre.

Este año es el de 68 de la libertad y expulsion de las Golillas : mutacion del chichisbeo en cortejo : el no sé quantos de la fundacion de Saltantipolis : el tercero de la translacion del Príncipe á los Caños : el segundo de la muerte de la Reina de los teatros, y de los tavernáculos en el Prado, y el primero de el vuelo retrógrado de la paloma por los Pirineos.

Cómputos del año.

Aureo número 301 y 6 ciclo de poco importa.

Fiestas movibles.

El 4 el 12 y otras que se verán.

1. No puedo asegurar que este *Kalendario manual* no se ha publicado todavía; el distinguido literato Sr. D. Emilio Cotarelo supone que está impreso ya en un periódico de fines del siglo pasado y también en una de las colecciones tituladas *Almacén de frutos literarios* (quizá la segunda). Lo cierto es que no figura en ninguna edición de las *Obras completas*; por eso no me parece inútil imprimirlo ó reimprimirlo aquí.

Las 4 témporas.

Ferias : Máscaras : Semana Santa y noches de verano en el Prado.

Eclipses de sol.

Muchos Indianos se eclipsarán de la noche á la mañana.

De la luna.

Algunas vestales para Cádiz, Barcelona y Valencia : estos eclipses serán inconocibles para los caseros, mercaderes, sastres y otros.

Reduccion del Almanak de Chipre al de España para más fácil inteligencia de los menos eruditos.

Noviembre.

El 4 con motivo del baile de máscaras vendrán por el aire su natural elemento muchos Señores desde el Sitio y se verán muchas exhalaciones por aquel camino.

El 12 idem per idem : la costelacion declarada contra las mulas de colleras, guardas de las puertas y criados que no tengan prevenidos los boletines de entrada y dominoes. Más exhalaciones por aquel camino.

El 19 más templada la atmósfera de puertas afuera del Amphiteatro y más destemplada de puertas adentro.

Diciembre.

El 4 Santa Bárbara fiesta de muchos. El 20 Santo Tomas ver y creer : el 28 Santos Inocentes dias del autor de este papelito : muchos dias de máscara : frio para los cocheros, mozos de sillas, y lacayos de la Plazuela y mucho calor para los que están dentro bailando.

Enero y Febrero.

Adelántase la estacion favorable para sembrar y recoger : el que la pierda aprenda otro oficio. Semana Santa Procesiones, Misereres en las Iglesias, quedando solamente una luz y esa de tapadillo : miedo á los Diciplinantes para meterse en los portales; sillas de manos, y mantos de puntas de encages, todos los oficiales de la guarnicion puestos en venta desde el Jueves Santo hasta el Martes de Pascua : vacaciones para los escrupulosos; otros dicen que ni por esas. El 24 Nuestra Señora de la Paz á quien pido no se enfaden algunos de mis letores.

Marzo.

El 4 San Casimiro gala en Portugal. El 21 entra la naturaleza en la primavera y el sol en Aries : entradas análogas.

Abril.

El calor va aumentando y el sol de Aries en Tauro : esto es creciendo, pues mayores son los cuernos de un toro que los de un carnero. El 25 San Marcos procesion general, no hay abstinencia en Chipre.

Mayo.

El sol en Geminis esto es en los dos.

El 15 San Isidro, paseos, meriendas y etc., etc., etc.

Junio.

El 13 San Antonio de Padua abogado de las cosas perdidas : santo mio de mi alma. Ábrense los Jardines del Retiro desde el principio de este mes hasta el de Septiembre dura la quaresma en Chipre : en este tiempo debe haver abstinencia rigorosa de los manjares comprendidos en Julio.

Julio y Agosto.

Ni caracoles, ni coche, ni mosto : Julio, sigue la quaresma de Chipre buenas cosas en los Jardines del Retiro para el curioso observador.

El 6 Santa Lucia abogada de los ciegos que no ven ó no quieren ver.

El 14 San Buenaventura.

El 16 triunfo de la Cruz de la moneda.

Canícula.

Sol en Leon y agua de cevada, agua de achicorias y agua de limon, nitro, nieve, parco en medio, y durante esta temporada se pondrán en el puerto de Guadarrama, cafés, botillerias, teatros, y otras diversiones, buenas cosas de los jardines del Retiro.

Agosto.

Idem per idem. Sol en Virgo : esto se entiende en otros climas, pues en el de Chipre, no solo no hay soi en Virgo, pero ni virgo en sol, y menos en la canícula.

El 31 San Ramon Nonato abogado de las que están pariendo como Dios manda.

Septiembre.

Sale la canícula : ojalá no hubiéramos entrado : vamos preparando las mantas.

El 14 la exaltacion de la Cruz de la moneda. El 21 feria de San Mateo : al buen entendedor pocas palabras.

Octubre.

Se acaba el paseo de los Jardines del Retiro : ¡que lástima!

El 3 San Cándido : hay pocos del nombre de este bendito Santo, y con uno que hay sobra, y con esto se concluye el año de Chipre.

Dinero sobre todo.

Juvileo.

El Jueves en casa de Santiago.

El Viernes en casa de Mendoza.

Los Miércoles y Sábados durante el Carnaval enfrente de la Real Biblioteca, y todos los dias del año en la Puerta del Sol, Calle Mayor, casas de Geniani, Perez, Lumbreras, Tarsi, Larus, Vallejo, Gallinas, y otras de la misma clase y orden.

Nota.

Caballeros existentes en la insigne orden de la cadena. Noticia de sus madrinas de hábito y otras necesarias para el pleno conocimiento del floreciente estado á que ha llegado esta orden en estos felicísimos tiempos por las listas alphabéticas de la última campaña de la orden, en la qual podria haber variacion en un mes para otro.

A

Alcan........................Pach.
Alb........................Cordo.
Almodo........................Sant.
Adorn. B........................Ros.
Alba........................Saman.

B

Benave........................Ros.
Bey........................Sal.
Benda Real B........................Goñz.
Bobad........................Eguía.
Borbon........................Lac.
Ban B........................Fuen.
Bardal........................Cagi.

C

Ciru........................Sus.
Cogo........................Pach.
Cam Bir........................Revillagi.
Canet........................Co de Mo.
Claramo........................Col.
Cast. fuert........................Alenc.

D

Davi........................Diog.

E

Espelet........................Torre Man.
Eug........................Arram.

F

For........................Lla.
Fontan........................Emb. de Fran.

G

Gra R........................Ricar.
G. Hi........................Peñal.

H

Hues........................Mar de Mo.
His........................Color.
Hipol........................Bea Guem.

I

Isabl del Hoyo........................Leso.
Isabl Arno........................Lale.

K

Konig........................Mich.

Mir.

Mira..........................

Medinas-O ....Arc.

Montu..........................

Murill.......................Bria.

Miran de Art.................Peat.

Man-B....................Oliba.

Monsag ....Berdug.

Mor-B ....Sarti.

O

Osum..................Branqui.

Orei. O.................Samani.

P

Pen.........................Pal.

Port ....Bento.

Par Aroi ....Bad.

Perale.....................Cam.

Peñon O...................Gar.

R

Repa Rox..................Ceba.

Rox In.....................Pedr.

Regal-O...................Vive.

S

Sant.......................Rubi.

Salust ....B.

Someru......................Idia.

Salbador-B ....Amavi.

Sastite....................Ruche.

Salvati-B ....Mirall.

T

Teve B ....Sot.

V

Villafran..................Pesad.

Valde Carz O ....Cresp.

Villamay ....Losad.

Villan ....P.

Veg de Pozo...............Rice.

Villa Pater...............Cancel.

Valen ....Bar.

X

Xavie Orca...............Monsa.

Xavie Mat. Beleª.......Marq. de R.

Y doble número de ellos que se ocultan por buenas razones sin contar los cavalleros y candidatos, y otras tantas señoras que debian serlo ó ya por vanidad, pues la que no lo es en esta orden está desairada ó ya por conveniencia ó por otras razones de estado.

Las Madrinas señaladas con una B. que quiere decir Beleta, lo han sido anteriormente de más cavalleros existentes, difuntos, ausentes, ó expulsos de la orden.

Los caballeros que sus madrinas están señaladas con una cruz ú O están ó pretendientes ú ocultos objetos inestinguibles y más para los profesos.

Exentos de la orden.

Retirados con los honores y fueros que pueden servir para Consiliarios en los capítulos Maestros de novicios é informantes para las pruebas ó los Pretendientes.

Fernan : : — Cadal : : — Gues : : — Lancas : : — Caves : : — Seguya : : Lain : : — Esete : : — y otros que han pasado de esta orden á una de las dos reformadas que son las del juicio y la del desengaño.

Tribunales.

Junta del Montepio que socorre á los cortejantes pobres de solemnidad.

La Benabent : — La Salvatie. — La Osun. — La de Alcañi. — Y otras muchas de igual calidad aunque de menos lucimiento.

Fiscales de lo civil.

Los señores capitulares de la villa de Madrid que hacen de bastoneros en los bailes de máscara.

Junta Apostólica.

La Bond. R[l]. — La Grac. R[l]. — La Ezpel. — La Santiag. — Y otras que nos pasman á la francesa.

Proto Medicato.

Dos Ex[mas]. — Dos Señorias. — Dos Mercedes. — Música y acompañamiento y hay bastante en que escoger.

Tribunales fuera de la Corte.

La ópera de Barcelona. — La de Cádiz. — La nueva escuela de teatro de Sevilla. — Las comedias de la legua.

Nota.

Haviendo incluido en la guia de Madrid el año pasado el estado militar del exército y la Marina, no han querido los ministros de Chipre que la suya carezca este suplemento.

Exército de Chipre para campañas de Cupido.

Capítulo 1°.

Reales guardias de Corps alquilados por la Comida, vestido, lavadura de ropa blanca, escarapela y un par de pesos al mes ; sirven bien, pero quando les falta la paga la cobran á palos.

2°.

Cadetes de Guardias. Cuerpo afamado en otros tiempos, no entra ya en parada con los demás del exército.

3°.

Reximiento de México y el Peru son invencibles, están cargados de trofeos, el uniforme amarillo y blanco.

4°.

Reximiento de frayles, no hay reximiento mejor armado, municionado, ni más pronto á entrar en campaña; no da quartel, y tiene en las banderas un letrero que dice : vencer ó morir.

5°.

Reximiento de la Grandeza, es un reximiento glorioso y triunfante, el uniforme galoneado y bordado, y cargado de diamantes, oro y plata, solapa y cuello y vueltas de encages, admite todo género de gentes españolas, extrangeros, plebeyos, nobles, pages y otros criados mayores.

Nota.

No faltan exemplares de haber enganchado lacayos, que con el tiempo han hecho servicio alternando con sus amos; no es reximiento, es legion.

6°.

Reximiento de la Puerta del Sol, este reximiento cargado de heridas, funciones, enfermedades contraidas en campaña, fué reformado el año de 1766. Algunas partidas sueltas que se han hallado después de la reforma están de guarnicion en la ciudad de San Fernando.

Nota. — Hay otros cuerpos de tropas ligeras muy perjudiciales á la paz.

Armada de Chipre.

Navios	*Cañones*
La vanidad	100
El escándalo	100
La obstentacion	100
La lujuria	100
El marido	90
El competidor	90
La mantilla	80
El coche alquilado	80
La siesta de verano	80
La noche de invierno	80
El entretenido	80
El pretendiente	70
El plantado	70
El falso	70
El murmurador	60
El desesperado	60
El petardista	60
El canapé	60
El gabinete	60
El prado	50
El teatro	50

Fragatas.	
La chimenea	30
El abanico	30
El manguito	30
La ocasion	30
La astucia	30
La permanente	30
La casualidad	30
Brulotes.	
El celoso	10
El desafio	10
La apariencia	8
El interino	8
La embidia	8
El chismoso	8
Javeques de navios de aviso.	
La variedad	16
La vieja	16
El expreso	16
El volante	16

Los navios señalados con áncoras, son de la antigua construccion de Chipre, sirven poco desdc que se maniobra á la francesa, á la inglesa, á la italiana, á la turca y á la diabla. Los señalados con una flor de llis son de construccion francesa.

FIN DE LA GUIA SIN FIN.

VARIA

5. Notes sur la bibliographie française de Cervantes

Dès le début, *Don Quijote* a fait fortune en France. Ce fut César Oudin qui, le premier parmi les étrangers, imprima le conte du *Curioso Impertinente* à la fin de la *Silva Curiosa* de Julio Iñíguez de Medrano (Paris, 1608, pp. 274-328). A peu près en même temps parut : *Le Curieux Impertinent, en espagnol, et traduit en françois par J[ean] Baudoin. A Paris, chez Jean Richer, 1608.* L'année suivante on publia une traduction anonyme d'un autre épisode sous le titre : *Homicidio de la Fidelidad y la Defensa del Honor. Le Meurtre de la Fidélité et la Défense de l'Honneur, où est racontée la triste [et pitoyable] avanture du berger Philidon et les raisons de la belle et chaste Marcelle, accusée de sa mort, en espagnol et en françois. A Paris, chez Jean Richer, 1609*[1].

Dans l'appendice E de son *History of Spanish Literature* (Boston, III, pp. 512-513) Ticknor nous parle des traductions françaises de *Don Quijote* dont la première, selon lui, ne remonte qu'à 1620. J'ai nommé celle de César Oudin, laquelle fut un peu devancée par la version anglaise de Thomas Shelton. Quant à la date de cette traduction française complète de la première partie du roman de Cervantes, il est certain que Ticknor s'est trompé en l'indiquant à une date aussi tardive. Au reste, s'il a tort, il a tort avec presque tout le monde. Il n'a fait probablement que copier la bévue de Fernández de Navarrete (*Vida de Miguel de Cervantes Saavedra*, Madrid, 1819, p. 516). Brunet (*Manuel du Libraire*, Paris, I, col. 1751) a signalé une édition d'Oudin publiée en 1616; et cette fausse attribution a été généralement acceptée. M. John Ormsby dans le troisième appendice de sa traduction de *Don Quijote* (Londres, 1885, IV, p. 421) donne la date 1616, et M. Henry Edward Watts la reproduit dans sa *Life of Cervantes* (Londres, 1888, p. 286). Le directeur de la *Revue Hispanique* répétait cette déclaration dans son excellente version du *Licenciado*

1. V. Les numéros 10424 et 10416 dans le *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le Duc de la Vallière* (Seconde Partie, disposée par Jean-Luc Nyon l'Aine), Paris, 1788, III, pp. 275, 274 ; et le *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le Baron James de Rothschild* (Paris, 1887, II, p. 277). Les mots entre parenthèses ne se trouvent pas dans le Catalogue de Nyon.

Vidriera (Paris, 1892, pp. 7-8, et note). De même, m'appuyant sur l'autorité de M. Foulché-Delbosc, j'ai suivi le renseignement de Brunet dans l'esquisse bibliographique qui suit ma *Life of Miguel de Cervantes Saavedra* (Londres, 1892, p. 345).

Néanmoins j'avoue que j'ai beaucoup hésité avant de me décider. Dans leur réimpression d'Oudin (Paris, 1884, I., i., v.), M. Emile Gebhart et son éditeur nous disent que « la première partie de cette traduction est de 1614 ». D'ailleurs, dans le *Catalogue* de M. James de Rothschild (Paris, 1887, II, p. 277) on cite un exemplaire de l'édition de 1614 dans la bibliothèque de M. Daguin. Outre cela, il y avait — chose capitale — la date du Privilège qui se trouve au commencement de la troisième édition de 1620, la seule que j'eusse vue lorsque je m'occupais de mon étude. Cette date, qui est du 17 mars 1614, donne furieusement à penser, un retard de deux ans étant peu vraisemblable. Bien que personne, que je sache, n'ait dit l'avoir vue, l'existence d'une édition de 1614, sans être démontrée, devenait au moins probable. C'est ce que j'ai dû signaler.

Effectivement j'avais raison d'hésiter. Fernández de Navarrete, Ticknor, Brunet, MM. Ormsby et Watts, M. Foulché-Delbosc et moi, nous nous sommes trompés. Je viens justement de voir un exemplaire de l'édition princeps dont je transcris ici le titre que j'ai sous les yeux : *L'Ingenievx* | *Don* | *Qvixote* | *de la Manche* | *Composé par Michel de* | *Cervantes,* | *Tradvit Fidellement* | *d'Espagnol en François,* | *et* | *Dedié* au Roy | Par César Oudin, Secretaire *Interprete de* | *sa Majesté, ès langues Germanique, Italienne,* | *et Espagnole* : *et Secret. ordinaire de Mon-* | *seigneur le Prince de Condé.* | *A Paris.* | *Chez Iean Jouët, ruë sainct* | *Iacques au Rosier.* | *M. D. C. XIV.* | *Avec Privilege de sa Maiesté.* | A la suite du Privilège, où l'on cite les « lettres Patentes de sa Majesté, sur ce données à Paris, le dixseptiesme de mars, mil six cens quatorze. Sellées du grand Seau de cire jaulne sur simple queuë, Signe par le Roy en son Conseil. De Vabres. », se trouve la phrase « Acheué d'imprimer le 4. iour de Iuin, 1614 ». C'est, je crois, décisif.

Il me semble que cette rectification d'une erreur où je me suis rencontré avec la plupart de mes prédécesseurs, ne sera pas sans intérêt pour les Cervantistes de la *Revue Hispanique.*

James Fitzmaurice-Kelly.

6. Note sur une édition de Don Quichotte.

El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra. Edicion adornada con 800 láminas repartidas por el contexto. Barcelona : imprenta de Antonio Bergnes y Compañia M DCCC XXXIX ; 2 vol. in-4 : 646 et 655 pp. Portrait de Cervantes gravé sur acier ; illustrations gravées sur bois.

Les gravures de cette édition, ainsi que le dit Salvá (Catálogo, nº 1575), sont les mêmes que celles employées par le libraire Paulin pour la traduction française de Viardot. Ce que Salvá a oublié d'ajouter, c'est que la *Noticia sobre la vida y escritos de Cervantes* placée en tête du tome Ier, n'est que la traduction littérale de la *Notice sur la vie et les ouvrages de Cervantes* due au traducteur français. L'éditeur de Barcelone n'indiquant nulle part le nom de l'auteur de la *Noticia* et personne ne s'étant encore avisé, à ma connaissance, de relever ce fait que la similitude absolue de l'édition de Barcelone et de la traduction de Paris rend pourtant d'une constatation bien simple, il m'a semblé utile de rendre à Viardot ce qui appartient à Viardot. F. H. GRASER.

7. La troisième édition de la *Guerra de Granada* de Don Diego Hurtado de Mendoza.

Dans l'*Etude sur la* Guerra de Granada *de Don Diego Hurtado de Mendoza* que j'ai publiée dans le nº 2 de la *Revue Hispanique* (pp. 101 à 165), je disais (p. 127) que la troisième édition était la seule dont je n'avais pu trouver d'exemplaire. M. Johannes Merck, de Hambourg, possède dans sa bibliothèque cette édition: il a eu l'obligeance, dont je le remercie, de m'en envoyer la description :

Guerra de Granada, Hecha por El Rey de España Don Felipe II. nuestro señor, contra los Moriscos de aquel Reyno, sus rebeldes. Historia escrita en quatro libros. Por Don Diego de Mendoza del Consejo del Emperador Don Carlos V. su Embaxador en Roma, y Venecia ; su Governador, y Capitan General en Toscana. Con licencia : — En Valencia, por Vicente Cabrera. A costa de Francisco Roveda Mercader de Libros, enfrente la Diputacion. — In-8, 6 ff. préls. et 331 pp.

Les feuillets préliminaires contiennent :

f. 1 : Titre.

ff. 2 et 3 : *Aprobacion* de D. Gregorio Mayans i Ciscar, datée de Valence 13 juin 1730, et l'Imprimatur.

ff. 4, 5, et f. 6 recto : *Luis Tribaldos de Toledo, al Lector.*

f. 6 verso : *Licencia del Consejo á Frco Roveda*, datée de Madrid, 18 mai 1730.

Les pages chiffrées contiennent :

pp. 1 et 2 : *Breve memoria....*

pp. 3 et 4 : *Introduccion....*

pp. 5-331 : *De la Guerra de Granada.*

Je ne me trompais donc pas en écrivant d'une part (p. 118) : « L'*aprobacion* de Mayans est datée de Valence, 13 juin 1730. Il est probable que cette *aprobacion* fut placée en tête de l'édition publiée à Valence vers 1730 par Vicente Cabrera et que Faulí la réimprima simplement en tête de la sienne, » et d'autre part (p. 119) : « Cette 4e édition (Valence, 1766) n'est vraisemblablement qu'une reproduction à peu près fidèle de la troisième.... » R. FOULCHÉ-DELBOSC.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire, etc...

L'Espagne chez Homère, par Théodore Reinach. Chartres: imp. Durand, 1894, in-8, 7 pp. (Extrait du nº d'avril de la *Revue Celtique*, t. XV).

Souvenirs du pèlerinage espagnol à Rome (avril 1894), par le chevalier Mac Swiney. Evreux : imp. Odieuvre, 1894, in-16, 128 pp.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères. Espagne, avec une introduction et des notes par A. Morel-Fatio, avec la collaboration de H. Léonardon. Tome I (1649-1700). Paris : Félix Alcan, 1894, in-8. — 20 fr.

Le Bienheureux Jean d'Avila (1500-1569), par le P. J. B. Couderc, S. J. Lille et Paris : Desclée, de Brouwer et Cie, 1894, in-16, 141 pp. illustré.

Spain, being a summary of Spanish history from the Moorish conquest to the fall of Granada (711—1492 A. D.), by Henry Edward Watts. London : T. Fisher Unwin, 1894, in-8, XXVII -315 pp.

The life and times of James the first, the conqueror king of Aragon, Valencia, and Majorca, Count of Barcelona and Urgel, Lord of Montpellier. By F. Darwin Swift. With a map. Oxford, 1894, in-8, XIX-311 pp.

Descubrimiento precolombino de la América. Ensayo crítico-histórico por Baltasar Vélez, Sacerdote colombiano, Cura y Promotor en la Ciudad y Diócesis de Pamplona, Misionero Apostólico, etc., etc. Paris : Garnier Hermanos, 1894, in-8, XIX-116 pp.

Collection de Codes étrangers VIII. Code civil portugais, promulgué le 1er juillet 1867, mis en vigueur le 1er janvier 1868. Traduit, annoté, précédé d'une introduction par Fernand Lepelletier... Paris : Durand et Pedone-Lauriel, 1894, in-8, XXV-483 pp.

The first divorce of Henry VIII (Divorce of Katherine of Aragon) as told in the State Papers. By Mrs Hope. Edited, with notes and introduction by Francis Aidan Gasquet. D. D., O. S. B. London : Kegan Paul, Trench, Trubner and Co., 1894, in-8, XX-375 pp.

Estudios críticos acerca de la dominación española en América por el P. Ricardo Cappa Tomo XII. Parte tercera : Industria naval. Vol. 3. Madrid : M. Murillo, 1894, in-8, II-366 pp. — 3 pes.

Sommaire : Expedición de Anson. — La industria en el Perú, 1745-1824. — Piratas del Pacífico. — Callao. — Industria en el Atlántico. — Piratas corsarios. — La industria en Cuba.

Historia general de las islas Canarias, por Agustín Millares, de la Real Academia de la Historia. Tomo V. Las Palmas, Impr. de « La Verdad », de J. Miranda, 1894, in-4, 300 pp. Madrid : M. Murillo. — 3.50 pes.

El código penal de 1870 concordado y comentado, por D. Alejandro Groizard y Gómez de la Serna. Tomo V. Salamanca : Esteban Hermanos, impresores, 1894, in-4, 771 pp. Madrid, Suárez. — 15 pes.

Luís Vives, por A. Lange, autor de la « Historia del materialismo » ; traducción directa del alemán, revisada por M. Menéndez y Pelayo. Madrid : Est. tipográfico de Agustín Avrial. S. a. (1894) (La España Moderna), in-8, 90 pp. — 2.50 pes.

Congreso geográfico hispano-portugués-americano, reunido en Madrid en el mes de Octubre de 1892. Cuarto centenario del descubrimiento de América. Actas. Tomo II. Impr. del Memorial de Ingenieros. Madrid : Murillo. 1893-94, in-8, 638 pp. et deux cartes. — 15 pes.

Prisiones españolas; estudios penitenciarios, visitas á la cárcel modelo, por El Abate Boussoni. Madrid : Impr. y lit. de Terceño, 1894, in-12, 16 pp. — 0.50 pes.

Apuntes históricos sobre la villa de Torrijos (Toledo) y sus más esclarecidos bienhechores, por D. Miguel Antonio Alarcón. Valencia, Imprenta de Francisco Vives Mora. — Madrid : E. Hernandez, 1894, in-8, 353 pp. — 3 pes.

Influjo civilizador de los Cenobios Medioevales en el Noreste de España. Discurso del Presidente del jurado de la Asociación literaria de Gerona, por D. José Pellicer y Pagés, licenciado en filosofía y letras, C. de las Reales Academias de la Historia y de Bellas Artes de San Fernando, etc., etc. Certamen XXII de la Asociación. Gerona : Impr. de Paciano Torres, 1894, in-8, 42 pp. — 1.25 pes.

Historia natural y moral de las Indias, escrita por el P Joseph de Acosta, de la Compañia de Jesús, publicada en Sevilla en 1590 y ahora fielmente reimpresa de la primera edición. Madrid : Ramon Anglés, impresor, 1894, 2 tomos, in-8, XXIII-486 et XVI-392 pp. — 8 pes.

La guerra del moro á fines del siglo XV, por don Marcos Jiménez de la Espada. (Madrid : Fortanet, 1894), in-8, 42 pp. (Tirage à part du *Boletín de la Sociedad Geográfica* augmenté de quelques notes).

Historia de Montserrat, por el Abad D. Miguel Muntadas, continuada

por un monje del mismo monasterio. Barcelona : Impr. de la Casa provincial de Caridad, 1894, in-8, 532 pp. grav. — 4.50 pes.

Estado social del Perú durante la dominación española. Discurso leido en la Universidad Mayor de San Marcos en Lima, en la ceremonia de apertura del año escolar de 1894 ; por el Dr. Javier Prado y Ugarteche. Lima : Impr. de « El Diario Judicial », por M. Agois, 1894, in-8, xxii-191 pp. Madrid, Fé. — 2.50 pes.

Compendio de la doctrina catalanista, por Enrich Prat de la Riba y Pere Montanyola, premiat en lo concurs regionalista del Centre Catalá de Sabadell y aprobat por la junta permanent de la Unio Catalanista. Barcelona : Impr. de la Renaixensa, 1894, in-8, 52 pp. — 1.25 pes.

Beaux-Arts

Renaissance Archictecture and Ornament in Spain. A series of examples selected from the purest works executed between the years 1500-1560 measured and drawn together with short descriptive text by Andrew N. Prentice. London : B. T. Batsford [1894], in-fol., 16 pp. and lx plates.

El casco del Rey D. Jaime el Conquistador; monografía crítico-histórica, por el Baron de las Cuatro-Torres, Conde del Asalto, Madrid : Est. tip. de Agustin Avrial, 1894, in-8, 32 pp. à 2 col. et gravures. — 2.50 pes.

Recuerdos arqueológicos de Álava. La basílica de Santa María de Estibaliz. Colección de artículos publicados en el periódico La Libertad, por el coronel teniente coronel de Ingenieros, D. Sixto Mario Soto, Académico correspondiente de la Real de Bellas Artes de San Fernando. Vitoria : Impr. de Galo Barrutia, 1894, in-8, 59 pp. et une photographie. — 2 pes.

Folk-Lore

Cien refranes andaluces, de meteorología, cronología, agricultura y economía rural, recogidos de la tradición oral y concordados con los de varios países románicos, por Francisco Rodriguez Marín. Segunda edición anotada. Sevilla : Impr. de E. Rasco, 1894, in-4, 33 pp. (Madrid, M. Murillo). — 1 pes.

Voyages, etc...

Excursion en Espagne. Miraflores, par Tierny, archiviste du Gers. Montauban : impr. Forestié, 1894, in-8, 15 pp.

Excursion en Espagne. Las Huelgas et Avila, par Ch. Baudon de Mony. Montauban : impr. Forestié, 1894, in-8, 12 pp.

Edouard Conte. A travers Majorque (dans *La Revue de Paris*, nº 16, 15 septembre 1894). Paris 1894, in-8.

Maurrice Barrès. Du sang, de la volupté et de la mort. (Un amateur d'âmes. Voyage en Espagne. Voyage en Italie, etc.) Paris : G. Charpentier et E. Fasquelle, 1894, in-18, 326 pp.— 3 fr. 50.

Henry Bonnet. En Yacht : Autour de l'Espagne (dans *La Revue de Paris*, nº 13, 1er août 1894). Paris, 1894, in-8.

Un combat de taureaux à Saint-Sébastien, par le docteur G. Chevalier. Angers : Lachèse et Cie, 1894, in-8, 35 pp.

Unter den Naturvölkern Central-Brasiliens. Reiseschilderung und Ergebnisse der zweiten Schingú-Expedition 1888-1889 von Karl von den Steinen. Mit 30 Tafeln (1 Heliogravure, 11 Lichtdruckbilder, 5 Autotypen, und 7 lithogr. Tafeln) sowie 160 Text-Abbildungen nach den Photographien der Expedition, nach den original aufnahmen von Wilhelm von den Steinen und nach Zeichnungen von Johannes Gehrts nebst einer Karte von Prof. Dr Peter Vogel. Berlin, 1894, gr. in-8, XVI-570 pp.

La tauromaquia ó arte de torear; obra utilísima para toreros de profesión, para los aficionados y toda clase de sujetos que gustan de toros, por José Delgado (alias Hillo) : nueva edición, seguida de un apéndice conteniendo los precios de las corridas de toros y novillos en la Plaza de Madrid. Madrid : Imprenta de José Rodriguez, 1894, in-8, 100 pp. — 1 pes.

Diario de un peregrino, 1894. Recuerdos del viaje á Roma en la peregrinación nacional obrera. Barcelona : Tip. « La Ilustración » S. a. (1894), in-8, 136 pp. avec gravures. (Madrid, Hernández) — 0.50 pes.

Tauromaquia hispana ; pintura poética en octavas rimas, de las doce suertes ó lances más principales que acaecen en una corrida de toros, siguiendo la idea y representación con que están grabadas en el juego de estampas de D. Antonio Carnicero ; su autor D. Pedro Salanoba (publicada el año 1790 y ahora nuevamente reimpresa). Madrid : Murillo, 1894, in-8, 16 pp. — 2 pes.

Guia itinerario del alt pla de Barcelona y del Baix Valles dividida en 76 itinerarios por Artur Osona, en colaboración ab Joseph Castellanos ab dos socios del Centre excursionista de Catalunya. Tercera edición corregida y aumentada. Barcelona : Impr. de F. Altés y Alabart, 1894, in-8, 206 pp. — 2.25 pes.

Littérature.

The Humour of Spain selected with an introduction and notes, by Susette M. Taylor. London Walter Scott, in-8, XVI-362 pp.

Santa Teresa. Being some account of her life and times together with some pages from the history of the last great reform in the religious orders by Gabriela Cunninghame Graham. London : Adam and Charles Black, 1894, in-8. Tome I, x-463 pp. Tome II, VI-452 pp.

El arte escénico en España por José Yxart. Volumen I. Introducción. La tradición. La decadencia. — El drama. — Echegaray, Gaspar, Sellés, Feliu y Codina. — Nuevas direcciones dramáticas. — En el extranjero. — En España. — Pérez Galdós, etc. Epílogo Barcelona : Impr. de « La Vanguardia ». Madrid, Murillo, 1894, in-8, 364 pp. — 5 pes.

Diccionario biográfico y bibliográfico de escritores y artistas catalanes del siglo XIX; apuntes y datos, por D. Antonio Elías de Molins. Cuadernos 36 à 40. Barcelona, 1892 à 94, in-8 à 2 vol. (Tomo II, pp. 413 à 572). Madrid : M. Murillo — Chaque livraison, 1 pes.

El caso Clarín; monomanía maliciosa de forma impulsiva ; estudio de psiquiatría, por el Dr P. Gener, de la Sociedad Antropológica de Paris. Gerona : Impr. de Paciano Torres, 1894, in-8, 32 pp. — 1 pes.

El supernaturalismo de Santa Teresa y la filosofía médica, ó sea los éxtasis, raptos y enfermedades de la Santa ante las ciencias médicas : memoria premiada por la sección literaria de Salamanca. Tema 5º Por el Dr. Arturo Perales y Gutiérrez, catedrático numerario por oposición de la Facultad de Medicina de Granada ; con un prólogo del Dr. Fernando Segundo Brieva Salvatierra. Madrid : Libr. de G. Del Amo, 1894, in-8. — 4 pes.

Textes.

The heart and songs or the Spanish Sierras by George Whit White. Illustrated. London : T. Fisher Unwin, 1894, in-8, pp. 197.

Anthero de Quental. Sixty-four sonnets Englished by Edgar Prestage. London : David Nutt, 1894, in-8, pp. XIII-133.

Ensayos religiosos, políticos y literarios, por D. José María Quadrado Segunda edición. Tomo II : (Escritos políticos, primer período 1843-1846). Palma de Mallorca : Tipo-litografía de Amengual y Muntaner, 1894, in-4, 500 pp. — 5 pes.

Ripios ultramarinos, por D. Antonio de Valbuena (Miguel de Escalada) Segundo montón. Madrid : Libr. de Suárez, 1894, in-8, 288 pp. — 3 pes.

Poesías escogidas de D. José Zorrilla publicadas por la Real Academia Española. Madrid : Murillo, 1894, in-8, 179 pp. — 1 pes.

Coleccion de escritores castellanos. Tomo 105. Obras completas de D. Angel de Saavedra, Duque de Rivas, director que fué de la Real Academia Española, presidente de la de Bellas Artes de San Fernando é individuo de número de la Historia ; coleccionadas de nuevo por su hijo D. Enrique R. de Saavedra, Duque de Rivas. Tomo I. Madrid : M. Murillo, 1894, in-8, XXXII-487 pp. Portrait de l'auteur. — 5 pes.

Poesías inéditas de Don Juan Meléndez Valdés publicadas por R. Foulché-Delbosc. Madrid : M. Murillo, 1894, in-8, 32 pp. — 2 pes.

Cartas amatorias de la monja portuguesa Mariana Alcofurado, dirigidas al Conde de Chamilly, capitán del ejército francés. Madrid : Agustín Avrial, impresor « La España Moderna », s. d. (1894), in-4, 42 pp. — 3 pes. (tiré à 200 exemplaires).

Antologia de poetas mexicanos, publicada por la Academia Mexicana, correspondiente de la Real Española. Segunda edición. México, Tip. de la Secretaría de Fomento. Madrid : G. Sanchez, 1894, in-4, VII-488-III pp. — 12 pes.

Panoramas orientales ; impresiones de un viajero-poeta. Conferencia dada en el Ateneo científico, literario y artístico de Madrid la noche del 7 de Mayo de 1894, por D. José Alcalá Galiano. — Madrid : Tip. de los hijos de M. G. Hernández, 1894, in-4, 47 pp. — 1 pes.

El ingenioso hidalgo D. Quijote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra y comentado por D. Diego Clemencín. Tomos VI y VII. Madrid : Imprenta de la Viuda de Hernando y Comp., 1894, in-8, 339 y 391 pp.— Chaque vol., 3 pes.

Les trobes en lahors de la Verge María, publicadas en Valencia en 1474, y reimpresas por primera vez, con una introducción y noticias biográficas de sus autores, escritas por Francisco Martí Grajales. (Primer libro impreso en España en 1474). Valencia, Impr. de Ferrer de Ortega. 1894, in-8, 92 pp. prels. et 60 ff. n. ch. Madrid : M. Murillo. — 7.50 pes.

Obras de D. Marcelino de Aragón Azlor y Fernández de Córdoba, Duque de Villahermosa, Conde-Duque de Luna, de la Real Academia Española ; con un prólogo de D. M. Menéndez y Pelayo, de la misma Academia. Madrid : Establecimiento tipográfico Viuda é Hijos de M. Tello, 1894, in-8, XVIII-367 pp., et portrait. (Non mis dans le commerce).

Ecos de las montañas. Leyendas históricas, por D. José Zorrilla, ilustrados por Gustavo Doré. Barcelona : Montaner y Simón, 1894, in-4, 446 pp. y 36 grav. : « reducción de las de la grande y primera edición publicada en 1868. » — 6 pes.

Enseignement

Revista dos lyceus. IV an. Porto : Typ. de José da Silva Mendonça, in-8.

Nº 2. Julho de 1894, pp. 49 à 96.

Nº 3. Agosto de 1894, pp. 97 à 144.

Nºs 4 et 5. Setembro e Outubro de 1894, pp. 145 à 240.

Introduction to Commercial Spanish by Leon Delbos. London : Macmillan and Co, 1894, in-8, XII-205.-3/6.

The living method for learning how to think in Spanish by Charles F. Kroeh, A. M., Professor of languages in the Stevens Institute of Technology, Hoboken, N. J. London : England and Hoboken, N. J.: Published by the Author [1894], in-8, 278 pp.

First steps in Spanish idioms containing an alphabetical list of idioms, explanatory notes and examination papers by Eduardo Tolrá y Fornés. Second Edition, revised. London : Librairie Hachette et Cie, 1894, in-8, VI-117 pp.-1/6.

Périodiques.

La España moderna. Director-propietario J. Lázaro.
Agosto de 1894. Madrid, s. d. (1894), in-8, 206 pp. — 3 pes.
Setiembre de 1894. Madrid, s. d. (1894), in-8, 207 pp. — 3 pes.
Octubre de 1894. Madrid, s. d. (1894), in-8, 208 pp. — 3 pes.

Archivo do Distrito Federal. Revista de documentos para a historia da Cidade do Rio de Janeiro. Prefeito : Dr Henrique Valladares ; Redactor : Mello Moraes Filho (Director Archivista) 1o Anno, Janeiro, 1894. Rio de Janeiro. Redacção e Administração : Archivo Municipal.

Collections.

Biblioteca arábico-hispana. Tomo IX. Index librorum de diversis scientiarum ordinibus quos a magistris didicit Abu Bequer ben Khair ad fidem codicis escurialensis arabice nunc primum ediderunt indicibus additis, Franciscus Codera, in Universitate Matritensi arabice linguæ, et J. Ribera Tarrago. Tomo I. Cæsaraugustæ in Typographia Fratrum Comas; Madrid M : Murillo, 1894, in-4, 466 pp. — 20 pes.

Colección de documentos inéditos para la historia de España, por el Marqués de la Fuensanta del Valle, de la Academia de la Historia y de la de Ciencias Morales y Políticas. Tomo CX, Madrid : Impr. de José Perales y Martínez 1894, in-4, 512 pp.

Colección de libros raros que tratan de América. Volumen II. Tres tratados de América (siglo XVIII). Relación histórica, política y moral de la ciudad de Cuenca, poblacion y hermosura de su provincia, por el doctor D. Joaquín de Merisalde y Santisteban, corregidor y justicia mayor de ella — Razón sobre el estado y gobernación política y militar de la jurisdicción de Quito en 1754, por Juan Pío de Montufar y Frasco, gobernador y capitán general de las provincias de Quito. — Diario de todo lo ocurrido en la expugnacion de los fuertes de Bocachica y sitio de la ciudad de Cartagena de las Indias en 1741, formado de los pliegos remitidos à S. M. (que Dios guarde) por el Virrey de Santa Fé, D. Sebastián Eslava, con don Pedro de Mur, su ayudante general. Madrid : M. Murillo, 1894, in-8, 256 pp. — 3 pes.

Boletín de la Real Academia de la Historia. Tomo XXV. Cuadernos 1 à 3. Julio á Septiembre de 1894. Madrid : M. Murillo, 1894, in-8, pp. 1 à 256. — Chaque livraison 1.25 pes.

Bibliographie.

Catálogo de la Biblioteca pública municipal de Jerez de la Frontera. Jerez Impr. de « El Guadalete », 1894, in-4. 3 ff., prels et 318 pp. à 2 col. (Non mis dans le commerce).

Bibliografía de Mindanao (epítome), por W. E. Retana. Madrid, Imprenta de la Viuda de M. Minuesa de los Rios, 1894, in-8, 69 pp. — 1 pes.

COMPTES RENDUS

Filosofía atnigua poética, del doctor Alonso López Pinciano... ahora nuevamente publicada con una introducción y notas, por D. Pedro Muñoz Peña..... Valladolid : Hijos de Rodríguez, 1894, in-8°, xxxiv-513 p.

Cette réimpression, la première qui ait été faite depuis la publication, en 1596, de l'œuvre principale du Pinciano, sera bien accueillie du public spécial auquel elle s'adresse. L'édition princeps est rare, et d'ailleurs fort imparfaite : celle que nous donne aujourd'hui M. Muñoz Peña, déjà honorablement connu par un ouvrage sur Tirso de Molina, sera lue et consultée avec fruit. Elle se compose : 1° d'une Introduction, dans laquelle l'éditeur nous entretient de l'auteur, de son œuvre, et de la nouvelle édition ; 2° du texte de la *Filosofía* ; 3° de notes accompagnant et éclairant le texte. Nous nous bornerons à quelques remarques critiques sur chacun de ces points.

M. M. P. semble, de propos délibéré, — et nous le regrettons, — s'être désintéressé de toute recherche biographique sur Alonso López : il s'en tient à ce que nous apprend Nicolás Antonio. C'est peu. Car, même pour l'intelligence d'une œuvre purement didactique, il y aurait intérêt à mieux connaître la personne, l'éducation, les relations, les lectures de l'auteur, la date de la composition, etc.

Un seul exemple suffira à le montrer. M. M. P. estime que la *Filosofía Antigua* a été écrite « avec l'objet précis de réfréner les innovations de Lope — *con objeto precisamente de contener esta innovación*, » et il ajoute (p. viii) qu'il n'est pas douteux que l'ouvrage n'ait été écrit « *en vista y como consecuencia del aplauso.. con que eran recibidas las producciones* de Lope. » Pour ma part, j'en doute fort ; d'abord, parce que l'auteur ne semble se préoccuper ni peu ni prou du théâtre contemporain et de celui de Lope en particulier ; en second lieu,

parce que la chronologie se prête mal à cette conclusion. A quelle époque, en effet, l'œuvre a-t-elle été composée ? Le nouvel éditeur ne nous le dit point, mais il semble résulter du début de l'Epître première qu'il faut placer la date de la composition des premiers chapitres tout au moins vers l'année 1590. Or, à cette date, les œuvres dramatiques de Lope étaient-elles si nombreuses, et son influence déjà si considérable qu'il fût nécessaire, pour la combattre, d'un si grand effort ? Assurément non, car ce ne fut qu'à partir de cette date que Lope commença à « *alzarse con la monarquia cómica* », et par suite tombe l'hypothèse de M. M. P., qui voit dans la *Filosofia* une protestation indirecte, une « *voz de alerta* », contre *el arte nuevo*.

Si nous connaissons mal López Pinciano, nous ne connaissons pas du tout les interlocuteurs qu'il introduit dans ses dialogues, Fadrique, Gabriel, Hugo. On aurait pu cependant se demander si ces personnages étaient purement imaginaires. Il y a bien des apparences pour que l'un d'eux tout au moins, Fadrique, ait réellement existé ; sinon, les mots par lesquels López le caractérise n'auraient plus de sens : « *un hombre que tan bien podia hablar en aquella materia* (la politique) *por haber de ella escrito muy bien.* » On ne s'étonnera pas des éloges que l'éditeur, après M. Menéndez y Pelayo, décerne à la *Filosofia*. Nous souhaitons qu'ils ne paraissent pas au lecteur quelque peu exagérés. Mais je crains que ce dernier n'éprouve quelque surprise à voir traiter de « *ingenio genuinamente nacional* », cet honnête commentateur du *Filósofo*, dont le principal mérite, en somme, consisterait à s'être servi de l'antiquité contre ce qu'il y a de plus national en Espagne, le théâtre.

En ce qui concerne le texte, l'éditeur a respecté avec raison la forme archaïque des mots (*porná = pondrá*, *oyo = oigo*) ; mais, selon l'usage à peu près constant en Espagne, il a substitué à l'orthographe du XVI[e] siècle, l'orthographe courante et moderne, « par crainte d'effrayer le lecteur. » On aime à croire cependant que les lecteurs de la *Filosofia Antigua* possèdent une culture suffisante pour ne pas être trop dépaysés par les archaïsmes orthographiques de cette époque. Au besoin, quelques notes sur ce sujet auraient été les bienvenues. Celles de M. M. P. ont surtout pour but d'éclairer et de discuter la pensée de l'auteur. Il y en a d'excellentes (*hidalgo*, p. 67 ; *behetria*, p. 69, etc.). D'autres auraient pu, sans inconvénient, croyons-nous, être réduites ou même supprimées. Est-il bien nécessaire, par exemple, de nous apprendre (p 63) que Milon de Crotone n'a rien de commun avec le Milon que défendit Cicéron ?— Une dernière observation, qui s'adresse moins à l'auteur qu'à l'imprimeur. Les fautes d'impression abondent. Un *errata*, assez riche, en corrige un certain nombre, mais il en reste beaucoup, dont quelques-unes fâcheuses (Quintus de de Smyrne placé au V[e] siècle avant J.-C. (p. 92), la *cancion* de Garcilaso *á la flor Guido* (p. 422) etc.) Serait-ce enfin être trop exigeant que de rappeler aux imprimeurs espagnols que les mots grecs ont une accentuation particulière ?

En dépit de ces légères imperfections, qui pour la plupart ne sauraient être imputées à l'éditeur, cette réimpression d'un ouvrage rare fait honneur au laborieux et distingué professeur de Valladolid. Il a bien raison de penser que des travaux de ce genre (quelque modestes qu'ils puissent paraître) valent mieux que ces généralisations plus ou moins brillantes et ces fastidieux « livres de textes » dont la Péninsule est inondée. Espérons que son exemple sera suivi, et que l'on ne nous fera pas trop attendre de bonnes éditions des vieux textes espagnols dont l'absence se fait si cruellement sentir. E. Mérimée.

Jamás, por Angel Cuervo. Segunda edición. Paris, en casa del autor 4, rue Frédéric-Bastiat, 1893, in-16, 204 pp. — 2 fr.

Les romanciers, désireux de flatter la manie de cosmopolitisme qui sévit parmi nous, peuvent, à bon compte, sans quitter les alentours du grand Opéra ou du Parc Monceau, faire des études exotiques sur les colonies étrangères établies parmi nous. Et je soupçonne que plusieurs en réalité n'ont guère dépassé ces parages. En revanche, il se trouve de temps à autre, parmi nos hôtes, des esprits curieux et observateurs pour lesquels la grande capitale est un objet préféré d'études :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsi.

Ces témoignages, assez volontiers superficiels d'ailleurs ou même malveillants, formeraient une collection de documents sur Paris et la société parisienne intéressants à consulter. M. Angel Cuervo, qui est un Américain-Espagnol, et, si je ne me trompe, le frère du très érudit grammairien D. Rufino Cuervo, apporte, dans sa nouvelle intitulée *Jamás*, sa contribution à la description morale de Paris, qu'il habite, — nous apprend-il, — depuis une douzaine d'années. M. Cuervo n'a d'ailleurs point la prétention, trop fréquente de l'autre côté de la Manche ou des Vosges, de s'ériger en philosophe et en moraliste. Il a simplement ouvert sa fenêtre, qui donne sur une rue modeste, et il regarde et écoute. En face de lui, est une laiterie, qu'il s'amuse à observer et à décrire ; puis, des choses passant aux personnes, il s'essaye à tracer quelques portraits, qui ne se distinguent point naturellement par une extraordinaire originalité, car les types originaux ne courent pas les rues, et il y a des chances pour qu'un *instantané* pris sur le trottoir ne nous révèle que des physionomies banales ou vulgaires. L'essentiel, c'est que le cliché soit net et clair. Mais ici l'auteur, tout en prétendant « prouver que le trop fameux naturalisme n'est pas un temple fermé aux profanes », ne consent pas à « s'abaisser jusqu'à copier servilement ».

Après avoir observé il invente, grâce « à la facilité que Dieu lui a octroyée pour forger des historiettes sur un mot entendu ou sur un simple détail remarqué ». Distinguer dans le roman la part de l'observation exacte, et celle de l'imagination, je ne l'essayerai pas. J'imagine cependant que l'on peut, sans trop s'aventurer, rapporter à la première la description de la laiterie, avec ses batte-

ries de bidons bien fourbis, ses alignements de fromages, de beurres, ses corbeilles d'œufs frais, et aussi les croquis de M., de Mme Pothuau, de Lili, l'héroïne de l'histoire, et d'André, le garçon boucher, le bon ami de Lili; tout cela d'ailleurs enlevé rapidement sans insister ni trop appuyer, d'un crayon d'amateur, de flâneur (*desocupado*). Quant à la part de l'imagination, nous la trouverions sans doute dans le dénouement tragique des amours de Lili et du romanesque garçon boucher. Les faits divers quotidiens de la chronique parisienne sont là pour attester que de tels dénouements ne sont pas invraisemblables. D'ailleurs le positivisme inconscient de la petite Lili, qui oublie et se console si vite, corrige ce que l'histoire peut avoir de mélodramatique. En somme, *Jamás* est une jolie aquarelle d'un tout petit coin de Paris, pris au hasard et bien étudié: il fournira aux étrangers, auxquels il est destiné, une note plus vraie que la majorité de ces prétendus tableaux de mœurs parisiennes, signés de noms étrangers, et qui se ressentent trop, en général, des lieux et des personnes que fréquentent les auteurs. E. MÉRIMÉE.

The life and times of James the first, the Conqueror, King of Aragon, Valencia, and Majorca, Count of Barcelona aud Urgel, Lord of Montpellier. By F. Darwin Swift. With a map. Clarendon Press, Oxford, in-8, xix-311 pp.

L'ouvrage de M. Swift est médiocre ; en le lisant je comprends parfaitement que ce soit à M. Beazley et non à lui qu'ait été décerné le prix Lothian à l'université d'Oxford. M. Beazley possède de rares qualités auxquelles M. Swift ne saurait prétendre : la vision nette, le style pittoresque et tranchant, le don suprême de la narration, l'intelligence judicieuse et supérieure. Quant à M. Swift, il a consulté les autorités, il a fouillé les archives, il a vérifié les résultats déjà obtenus et, profitant du travail de M. de Tourtoulon, il a envisagé les faits d'une manière indépendante. Qu'il n'ait pas beaucoup ajouté à la somme de nos connaissances, cela n'a rien de surprenant : c'est déjà beaucoup que de nous avoir donné un résumé utile des principaux évènements qui marquèrent la vie agitée de son gigantesque héros. Rien de plus intéresant que l'histoire de ce beau colosse barbare, brave, généreux, brutal, vantard, malin et naïf, qui porte le titre retentissant de *Conquérant*. A travers ses amours, ses ruses, ses guerres, ses singeries cruelles, on remarque en lui un tempérament de vainqueur. En nous les racontant dès ses timides débuts, M. Swift a réussi à en faire un récit assez vraisemblable ; il tend un peu trop son arc de temps en temps, mais le point de vue auquel il se place n'a rien d'inadmissible. Le style est assez clair, un peu fade pourtant. Je n'en puis dire autant du plan qui laisse beaucoup à désirer, à cause d'une faute radicale de développement. Je ne sais trop les motifs de cette disposition désordonnée, si ce n'est que l'auteur n'a su regarder en face le but poursuivi : en tout cas le travail y perd sous tous les rapports. Dans le domaine historique, le livre de M. Swift est digne

d'approbation ; mais la partie littéraire est d'une insuffisance pitoyable. S'il devait refaire son œuvre, je lui conseillerais de biffer tout à fait le vingt-troisième chapitre, salade bizarre ou Milà y Fontanals et M. Balaguer se trouvent sur le pied d'égalité. Milá y Fontanals, dont M. Gautier vient de faire un éloge mérité, fut un savant de premier ordre : personne n'en dirait autant de M. Balaguer. On voit que M. Swift ne sait rien de la littérature catalane ; il eût mieux fait de nous renvoyer directement à Milá y Fontanals que de ramasser ce fatras d'idées rebattues. Au reste, l'ouvrage de M. Swift est marqué d'une connaissance des faits et d'une impartialité peu communes. Comme je l'ai dit plus haut, la brochure de M. Beazley dénote des dons incomparablement plus brillants que ceux de M. Swift, et les hispanisants ne peuvent que regretter que celui-là ait abandonné ses études espagnoles au bénéfice de l'histoire du moyen-âge anglais. A défaut de mieux, il faut se contenter du livre utile, méritoire, et intéressant de M. Swift. J'ai beaucoup de plaisir à le signaler aux lecteurs. James FITZMAURICE-KELLY.

Spain : being a summary of Spanish history from the Moorish conquest to the fall of Granada (711-1492 A. D.) by Henry Edward Watts. London. T. Fisher Unwin, 1893, in-8, XXVII-315 pp.

Cet ouvrage s'adresse apparemment au grand public ; comme simple vulgarisation il convient donc de le juger avec une certaine indulgence dont il a grand besoin. Le livre de Dunham, comme on nous le dit dans l'avant-propos, est suranné ; mais je ne trouve pas que celuî de M. Watts vaille mieux sous aucun rapport. Comme narration il vaut beaucoup moins : et en tout cas la modestie ne nuit jamais. Ce qui, dans cette esquisse, a quelque valeur, vient des travaux de Dozy ; il est regrettable que l'on n'ait pas également utilisé les nouvelles recherches de M. Eduardo Saavedra et de M. Javier Simonet, et que l'on ait négligé la belle étude qu'a faite le P. Tailhan sur l'anonyme de Cordoue. En outre, le ton de l'auteur est par trop dogmatique et je lui reprocherai de ne pas nous exposer les motifs qui l'ont poussé à soutenir des opinions abandonnées ailleurs. Le travail de M. Watts est plein d'assertions très discutables ; les renseignements, les parallèles, les jugements littéraires sont des plus téméraires. Que penser de ce Theroulde ou Thorold (p. 34), jongleur français, qui, semble-t-il, écrivit la *Chanson de Roland* vers la fin du treizième siècle ? Que dire de l'assertion (p. 80) que le *Poema del Cid* est infiniment supérieur à *Roland* ? Cette idée, impérieuse et fixe, se retrouve partout. Il s'agit encore (p. 164) du *Poema del Cid*, lequel doit prendre rang au dessus de toutes les épopées européennes : reste à noter que le *Poema* date de 1200, c'est-à-dire (selon cette chronologie si personnelle) est d'un siècle antérieur à la *Chanson*. C'est un crescendo de galimatias dont la lecture est décourageante. Hors d'Angleterre les écrits de MM. Gaston Paris, Paul Meyer, Léon Gautier, Morel-

Fatio, Cornu et Vollmöller sont à la portée de tout le monde : à parcourir ces pages amphigouriques on dirait qu'ils ont travaillé en vain. Que croire d'un écrivain qui nous dit (p. 144) qu'Alphonse le Savant, le premier parmi les monarques modernes, s'adonna à la littérature ? Bien qu'il ne les ait pas lus, M. Watts a dû entendre parler des *Lodi della donna amante* et il a facilement pu constater que Frédéric II mourut deux ans avant qu'Alphonse ne montât sur le trône. Il se peut que M. Watts méprise les prétentions littéraires de Frédéric ; il me pardonnera peut-être si je me range plutôt à l'avis de Dante.

Il paraît (p. 148) que les *Siete Partidas* remplacèrent le *Fuero Juzgo*. Voilà qui est bel et bon : le *Fuero Viejo* et le *Fuero Real* sont-ils donc supprimés d'un geste superbe ? Comment s'étonner d'apprendre plus tard (p. 164) que les *romances* sont la base de l'histoire du pays et qu'en Espagne il n'existe pas d'autres monuments aussi dignes de foi ? On nous déclare (p. 166) que les chrétiens voulurent se séparer des Arabes autant qu'il leur fut possible dans leur genre de vie, leurs demeures, leurs habits, leurs occupations, leurs jeux, leurs plaisirs. En consultant les Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun dans la traduction assez répandue du baron de Slane (p. 307), on eût constaté que cet éloignement n'était pas réciproque, et que les Arabes avaient l'habitude d'imiter les chrétiens dans les plus menus détails : « ils leur ressemblent par la manière de s'habiller et de se parer ; ils ont même adopté la plupart de leurs usages » *Es remiendo de otro paño.*

Il est difficile de tourner deux pages sans qu'une bévue quelconque vous saute aux yeux ; les signaler serait une tâche interminable. Si l'on parle de l'*España sagrada* (p. x) on nous dit que le dernier volume est le quarante-septième ; or le tome 51 a été publié en 1879. S'il s'agit d'une traduction anglaise du *Poema del Cid* (M. Watts y revient toujours), l'auteur est incapable d'en avoir raison : il nous dit (p. 83, note) que l'ouvrage de M. Ormsby, si louable d'ailleurs, est de 1882 ; la vraie date est 1879. Il est également question (p. 128) de l'entrée à Valence de Jacques le Conquérant, le 25 septembre 1238 ; cette entrée se fit le 9 octobre. Il y a pourtant des dédommagements.

L'esprit chercheur de M. Watts l'a conduit à la découverte de poèmes espagnols des onzième et douzième siècles ; *Como ahora llueven albardas !* C'est une précieuse trouvaille et des plus inattendues ; il serait à désirer que la publication de ces *romances* ne fût pas retardée. De semblables erreurs fourmillent à un tel point que je ne puis les considérer comme des distractions ; le premier hispanisant venu les relèverait aisément, mais il trouverait sans peine une tâche plus utile. Le style ne se prête pas à l'exposition nette des évènements embrouillés du moyen-âge espagnol, et les idées de l'auteur sont en un désordre tel que les derniers chapitres sont presque inintelligibles. En somme, je ne saurais louer cette tentative insuffisante qui est entièrement à refaire. Toutefois je ne conseillerais pas à M. Watts de l'entreprendre ; je souhaiterais plutôt que

M. Webster ou M. Ormsby, admirablement doués tous les deux, s'emparassent du champ libre. On aurait dit d'avance qu'il eût été impossible d'écrire sur ce sujet un livre dépourvu d'intérêt ; M. Watts a peut-être voulu prouver le contraire : je lui rends justice en constatant qu'il y a pleinement réussi ; *Bueno anda el ajo !* James Fitzmaurice-Kelly.

Celestina or the tragicke-comedy of Calisto and Melibea englished from the Spanish of Fernando de Rojas by James Mabbe anno 1631. With an Introduction by James Fitzmaurice-Kelly. London, David Nutt, 1894, petit in-4, xxxvi-287 pp. (The Tudor Translations, edited by W. E. Henley. VI).

Il serait aujourd'hui banal de proclamer après tant d'autres que la Célestine « réunit le coloris, l'originalité, la verve, l'intérêt d'action, la vérité des caractères » ; bien que tout n'ait peut-être pas été dit sur cet incomparable monument de la littérature castillane de la fin du quinzième siècle, il faut convenir que peu d'œuvres de cette époque ont été l'objet d'autant de dissertations, d'études, de commentaires. Sans doute, l'édition critique qui, sévèrement établie sur les premières éditions, permettrait enfin de se passer des mauvaises réimpressions contemporaines, reste toujours à faire et personne, à notre connaissance du moins, n'a encore commencé ce travail ; mais en attendant, il est intéressant de constater que dans aucun pays la Célestine n'est tombée dans l'oubli, et qu'aujourd'hui comme il y a une cinquantaine d'années, à l'époque où paraissaient la traduction française de M. Germond de Lavigne (1841) et la traduction allemande d'Eduard von Bülow (1843), elle attire les vrais lettrés. M. Fitzmaurice-Kelly vient de réimprimer la première traduction anglaise, celle de James Mabbe, parue en 1631. C'est là une excellente idée et il est le premier à l'avoir eue : en France, en effet, on n'a pas réimprimé la traduction de Jacques de Lavardin (1578) et l'on a eu tort. Je ne sais rien de plus naïvement curieux que ces premiers essais de traduction faits à une époque où cet art était encore dans l'enfance : *la Célestine, clair miroüer et vertueuse doctrine pour se bien gouverner*, ainsi que la nomme le gentilhomme tourangeau, ne peut être lue que dans les éditions originales, quand on les trouve. Il en est de même des traductions italienne et allemande parues avant celle de Lavardin, et de la traduction latine (*Pornoboscodidascalus*) du célèbre Gaspard Barth, publiée à Francfort en 1624. Des traducteurs du seizième et du dix-septième siècle, Mabbe est donc le premier à avoir les honneurs de la réimpression, et je souhaite aux autres d'avoir la même bonne fortune : édition irréprochable et de grand luxe, préfacier de grand mérite. M. Fitzmaurice-Kelly n'a eu qu'un tort — encore faut-il ajouter que c'est vraisemblablement un tort imputable à son libraire — c'est de n'avoir pas écrit une introduction assez longue. Trente-six pages d'un texte un peu espacé sont, en effet, insuffisantes pour une introduction à la Célestine, surtout quand dans cette introduction sont indiqués certains rapprochements littéraires, certaines

comparaisons d'écoles ou de genres, qui par leur nouveauté demanderaient à être expliqués et développés. J'avoue que l'on éprouve quelque surprise, avant tout autre sentiment, à lire : « The writer nearest akin to him (Rojas) in modern literature is Guy de Maupassant. » Peut-être M. F.-K. a-t-il raison et je ne demande qu'à me laisser convaincre, mais ce n'est pas en dix lignes à peine que peut être démontré le bien-fondé d'une telle assertion. Le rapprochement d'un livre aussi ancien que la Célestine et de l'œuvre d'un contemporain me semble chose hasardeuse et, je le répète, peu à sa place dans une introduction où l'on ne peut, faute d'espace, établir la suite de parallèles d'où jaillirait l'évidence, si la thèse est juste. Cette réserve faite, il faut reconnaître en M. F.-K. un écrivain aux connaissances larges, aux aperçus originaux ; il est au courant, chose rare, des récents travaux sur le moyen âge qui éclairent d'un jour nouveau plus d'un côté de la littérature espagnole et il a su donner sur Mabbe bien des détails dont on doit lui savoir gré. La figure de ce traducteur était demeurée jusqu'ici à peu près inconnue : grâce à d'heureuses recherches dans les archives épiscopales de Wells, M. F.-K. a pu écrire une notice à laquelle on ne songera pas à reprocher son peu d'étendue en songeant aux difficultés qu'il a fallu surmonter pour l'établir.

Le livre qui renfermerait la biographie et l'étude des œuvres des hispanisants de jadis n'existe malheureusement pas, mais il serait rendu singulièrement facile par des travaux de la valeur de celui-ci. La figure de Mabbe était peu connue ; les exemplaires de sa traduction se faisaient rares : M. F.-K. mérite donc doublement la reconnaissance de ceux qu'intéresse la reconstitution fidèle et intelligente des débuts de l'hispanisme en Angleterre.

R. Foulché-Delbosc.

CHRONIQUE

A Paris (Hôtel Drouot), on a vendu le 8 mai une importante collection de faïences hispano-moresques. Signalons parmi ces faïences : une plaque rectangulaire à reflets métalliques du XIVe siècle, que le peintre Fortuny avait trouvée incrustée dans une maison de l'Albaicin, à Grenade, payée 19.500 fr. ; un bassin de la fabrique de Valence du XVe siècle, décoré en bleu foncé et en jaune chamois, à reflets métalliques, 7.300 fr. ; un autre bassin de la même fabrique et de la même époque, décoré de feuillages et de marguerites dessinés en bleu

et en jaune chamois, à reflets métalliques sur fond blanc, 5.100 fr ; une assiette creuse de la fin du XVe siècle, à reflets métalliques très vifs sur fond d'émail blanc, 4.100 fr.

*
* *

Le 7 septembre est mort un des érudits dont pouvait à juste titre s'enorgueillir le plus l'Espagne, D. Aureliano Fernández-Guerra y Orbe. Né le 16 juin 1816, il étudia le droit à l'université de Grenade et obtint très jeune la chaire de littérature et d'histoire. De 1839 à 1842 il fit jouer trois drames : *La peña de los enamorados*, *La hija de Cervantes*, et *Alonso Cano ó la Torre del Oro*; il composa également *La Rica-hembra* en collaboration avec D. Manuel Tamayo. Mais le travail qui appela sur lui l'attention des savants tant étrangers qu'espagnols fut l'étude critique placée en tête de l'édition des œuvres de Quevedo, publiées en 1859, dans la *Biblioteca de Autores españoles* de Rivadeneyra. C'est le premier travail sérieux, c'est la première édition consciencieuse de l'illustre sàtirique. En 1856 il avait remplacé D. Gerónimo de la Escosura, à l'Académie espagnole dont il devint bientôt bibliothécaire perpétuel ; l'Académie de l'Histoire ne tarda pas à l'appeler à siéger parmi ses membres. Citons parmi ses nombreuses œuvres la *Conjuración de Venecia de 1618*, *D. Pedro I de Castilla*, *el Fuero de Avilés*, une étude sur la *Canción de las ruinas de Itálica*, le *Libro de Santoña*, des monographies historico-géographiques et un grand nombre de travaux de tous genres. C'est une grande perte pour la science espagnole dont celui qui aimait à se dire *estudiante de por vida* était un des plus glorieux représentants.

*
* *

Au mois d'août est mort M. J.-P. Oliveira Martins. Né en 1845, cet écrivain distingué s'était tout d'abord occupé de littérature pure et avait publié une étude sur *Braga et le Cancioneiro* er un *Essai sur Camoens*. Il faut également signaler son travail sur l'*Hellénisme et la civilisation chrétienne*. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ses études financières et sociales.

*
* *

On célèbrera l'année prochaine en Espagne le troisième centenaire de la naissance du grand peintre Velazquez.

L'Académie des Beaux-Arts de Séville a déjà arrêté le programme des fêtes qui auront lieu à cette occasion dans la cité andalouse.

Un concours sera ouvert afin de récompenser la meilleure monographie sur le grand peintre, sa vie et ses œuvres. On frappera une médaille commémorative avec le buste de Velazquez et une légende faisant allusion au centenaire ; il sera organisé un cortège auquel prendront part les corporations officielles et les sociétés littéraires et artistiques ; et il sera placé une plaque commémorative sur la façade de la maison où naquit le grand artiste.

TABLES

DE LA PREMIÈRE ANNÉE

1894

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 1 — MARS 1894

NUMÉRO 2 — JUILLET 1894

NUMÉRO 3 — NOVEMBRE 1894

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Cadalso (José).

Cervantes (Miguel de).

Cota (Rodrigo).

Fitzmaurice-Kelly (James).

Foulché-Delbosc (R.).

Le Gérant, Aug. Picard,
Archiviste-Paléographe.